BnF Gallica

Voyages d'un étudiant dans les cinq parties du monde : ouvrage destiné à faciliter l'étude de la géographie aux jeunes [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Depping, Georges Bernard (1784-1853). Auteur du texte. Voyages d'un étudiant dans les cinq parties du monde : ouvrage destiné à faciliter l'étude de la géographie aux jeunes gens. Tome 1 / par M. Depping. 1835.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

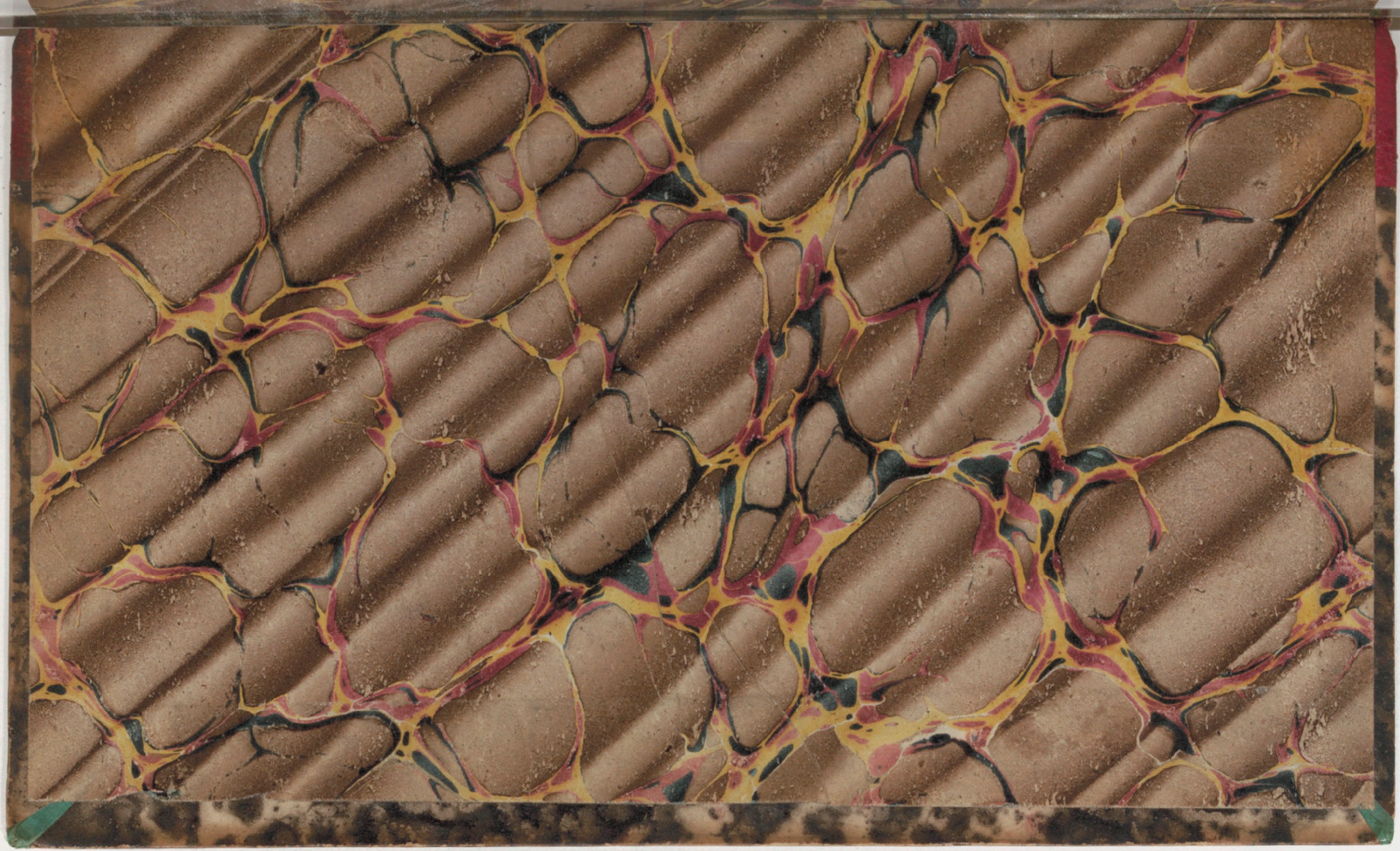
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



G

G 22626

VOYAGES

D'UN ÉTUDIANT

DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET,
RUE DU COLOMBIER, N. 30.

PARIS

VOYAGES

D'UN ÉTUDIANT

DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE,

OUVRAGE

DESTINÉ A FACILITER L'ÉTUDE DE LA GÉOGRAPHIE
AUX JEUNES GENS,

PAR G.-B. DEPPING.

NOUVELLE ÉDITION, ORNÉE DE VUES ET DE CARTES.

Tome premier.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE
I

A PARIS,
CHEZ DELAMARCHE,
INGÉNIEUR MÉCANICIEN POUR LES GLOBES ET SPHÈRES,
RUE DU JARDINET, N° 12.

1835.

B.R

PARIS

BIBLIOTHEQUE ROYALE

à Placer entre le titre et la préface Tome 1.

APPE-M

1835.

à Placer entre le titre et la préface Tome 1.

MAPPE-MONDE

1835.

PRÉFACE.

Dans l'origine cet ouvrage ne devait être qu'une nouvelle édition des *Amusemens géographiques et historiques*, par M. Navarre, Paris, 1788, que le libraire Méquignon junior me proposa de refaire. Après avoir examiné attentivement ce livre, je m'aperçus que, pour le mettre au niveau de la géographie actuelle, il fallait le refaire à peu près tout entier. Le cadre employé par l'auteur avait été rempli depuis par d'autres écrivains d'une manière beaucoup plus intéressante, parce que les progrès des sciences leur avaient fourni des matériaux plus abondans. Je n'ai besoin que de citer ici les Voyages de Rolando, par M. Jauffret, et le Voyageur autour du monde, par Schaefer; madame de Genlis même a employé cette forme dans un épisode des Veillées du château.

Je fis donc un ouvrage neuf, ne laissant de l'ancien qu'on m'avait donné à refaire que quelques aperçus historiques, et de petits détails de géographie et d'histoire naturelle qui avaient conservé leur valeur.

J'ai choisi un plan extrêmement simple, qui n'est pas tout-à-fait imaginaire; car les aventures et les accidens qu'éprouve le narrateur sont réels, étant arrivés à divers voyageurs; je n'ai fait que réunir sur une seule per-

couvertes, entrepris par La Pérouse, d'Entrecasteaux, Labillardière, Péron, Freycinet, Krusenstern, Kotzebuë, Dillon, d'Urville; les rapports des missionnaires anglais; la Description des îles Tonga, par Mariner; celle de la Galle méridionale, par Oxberry, etc.

Je passe sous silence un grand nombre de descriptions locales, publiées dans les journaux et recueils géographiques, tels que le *Journal des voyages* et les *nouvelles Annales des Voyages.*

Je désire vivement que l'ouvrage, tel que je l'ai refait, puisse ne pas paraître inutile pour l'étude de la géographie.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

Tome 1. page 1.

40
35
30
25
70
75
Cercle
C. Nord
ISLANDE
Pol
Langanes
I. Westmannaer
M. Hecla
60
55
50
45
OCÉAN
ATLANTIQUE
ILES BRITANNIQUES
Kara R.
Ob R.
Monts Oural
Oural
Kama R.
Perme
Oufa
Kazan
Simbirsk
Saratow R.
Oufa
Oural
Volga R.
Astrakhan
Kouma R.
Kuban R.
Belaïa R.
Pechora R.
Irtich R.
Irtich
Ostiak
Samoyedes
Toungouses
Yakoutes
Tartares
Kalmouks
Kirguis
Baschkirs
Mongols
Chinois
Russes
Suédois
Norwégiens
Lapons
Finnois
Allemands
Polonois
Hongrois
Turcs
Grecs
Tartares
Circassiens
Géorgiens
Persans
Arabes
Indiens
Chinois
Japonois
Tibétains
Européens
Asiatiques
Africains
Américains
Océaniens
Anglais
Irlandais
Ecossais
Français
Espagnols
Portugais
Italiens
Suisses
Hollandais
Belges
Prussiens
Autrichiens
Danois
Suédois
Norwégiens
Lapons
Finnois
Russes
Polonois
Hongrois
Turcs
Grecs
Tartares
Circassiens
Géorgiens
Persans
Arabes
Indiens
Chinois
Japonois
Tibétains
Européens
Asiatiques
Africains
Américains
Océaniens

VOYAGES

D'UN ETUDIANT.

LIVRE PREMIER.

L'EUROPE.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage à Paris. — Détails sur cette capitale. — Résumé des événemens historiques qui ont eu lieu à Paris.

J'ai passé mon enfance dans une campagne à vingt lieues de Paris, où mon père s'était retiré avec sa famille, pour y faire notre éducation, depuis qu'il avait perdu une grande partie de sa fortune, qui consistait dans des propriétés coloniales à Saint-Domingue. Comme il était très-instruit, il fut notre seul instituteur : il m'apprit le latin, et me fit sentir dans les auteurs classiques les beautés de cette langue, dans laquelle s'exprimait un des plus grands peuples de l'antiquité. Il me fit connaître également les grands auteurs, qui, dans la

Longitude du Méridien de Paris.

EUROPE

1833

Lieues communes

Lieues Marines

littérature française, ont si bien imité les anciens, et quelquefois les ont surpassés.

Il m'enseigna aussi les élémens des mathématiques. Cette science ne me parut pas très-attrayante, et je ne pus comprendre à quoi elle servait ; mais, dans la suite, je me félicitai d'en connaître au moins les principes, et il me fut facile alors d'étudier cette belle science dans son ensemble.

Ce qui avait le plus de charmes pour moi dans les instructions que nous donnait mon père, c'était l'histoire unie à la géographie. Je ne me lassais pas de parcourir des yeux le globe et les cartes sur lesquelles mon père nous montrait les divers pays, en nous retraçant en même temps les grandes révolutions que les empires, les royaumes et les républiques avaient subies depuis l'antiquité, et en nous parlant de tout ce que la Providence et l'art des hommes ont fait pour embellir ce séjour de l'espèce humaine.

J'avais cru d'abord, comme le vulgaire, que la terre est immobile au milieu de l'univers, et que le soleil et tous les astres tournent autour d'elle ; et je ne pouvais revenir de mon étonnement, quand mon père, dans ses leçons, m'eut donné des idées plus justes et plus belles du système de l'univers et de la grandeur toute-puissante du Créateur du monde. Je fus presque humilié d'apprendre que ce globe que nous habitons n'occupe qu'un très-

petit point dans l'immensité de l'espace, et qu'en tournant autour du soleil, il obéit aux mêmes lois que les autres planètes qui tournent comme lui, et dont quelques-unes sont bien plus grandes.

Mon esprit se perdait dans la pensée que ces astres brillans dont l'espace est parsemé, et qui ne sont à nos yeux que de petites étoiles, sont probablement des soleils aussi grands que le nôtre, et destinés à éclairer des mondes que nous ne pouvons connaître. Je trouvais pour lors bien vains ceux qui se glorifient de posséder quelques arpens sur notre terre, qui est sans doute imperceptible, à cause de sa petitesse, aux habitans de ces mondes; et je plaignais les peuples assez insensés pour se faire des guerres sanglantes au sujet de leurs intérêts mesquins.

J'avais un peu de peine à comprendre, je l'avoue, comment la terre, en tournant autour du soleil, et en lui présentant successivement les deux pôles, pouvait avoir la diversité des quatre saisons, et comment elle peut tourner dans l'espace de vingt-quatre heures autour de son axe, sans que nous nous apercevions de cette rotation; je ne comprenais pas davantage comment la lune qui tourne sans cesse, et douze fois par an, autour de la terre, peut se montrer tantôt sous la forme d'un croissant, et tantôt en plein; mais mon père me rendit ces notions très-claires, par le moyen d'une machine

uranographique qui représentait en petit la disposition relative des corps célestes, et le tour qu'ils font dans un espace de temps plus ou moins long. Je voyais que les rayons du soleil doivent frapper, suivant la position de la terre, directement ou obliquement les diverses parties qui la composent, et qu'ainsi ils ont ou été ou hiver, ou l'une des deux saisons intermédiaires.

Je voyais encore que si la terre tourne autour de son axe, ce qui est un mouvement insensible, il doit nous sembler que le soleil tourne autour de notre globe; et que si la lune nous présente ses parties éclairées par le soleil, nous devons la voir tantôt de face, tantôt au quart seulement; mais il me restait un doute. Je ne comprenais pas comment les corps célestes se soutiennent dans le vaste espace qu'ils parcourent, ni comment les objets qui couvrent la surface de la terre, ne s'en détachent pas dans la rotation journalière autour de son axe. Mon père leva ce doute, en m'apprenant que, suivant l'opinion généralement reçue parmi les savans modernes, il existe dans le système du monde deux grandes forces auxquelles cèdent les corps célestes dans leur mouvement perpétuel; l'une est la force d'impulsion qui pousse les corps en avant, tandis que l'autre force, appelée la force d'attraction, les attire toujours vers le centre commun, le soleil; en sorte qu'en parcourant leur carrière

immense, ils ne peuvent que décrire un cercle autour de ce foyer de lumière. La terre et les autres planètes paraissent aussi exercer la force d'attraction sur les satellites ou lunes qui les entourent, tandis que ces satellites sont poussées par la force d'impulsion ou centrifuge; ainsi elles décrivent autour des planètes un cercle semblable à celui que les planètes décrivent autour du soleil. A une éclipse, mon père me fit apercevoir l'ombre ronde de la terre dans la lune; dès lors, je ne doutai plus que notre globe ne fût tout aussi rond que la lune me le paraissait. Mon père me racontait d'ailleurs souvent des voyages qu'on avait faits autour de la terre, et ces détails me donnaient, je l'avoue, une grande envie de mesurer aussi la circonférence du globe. J'avais appris la manière de trouver sur la carte et sur la mer la longitude et la latitude d'un lieu, et je brûlai du desir de mettre en pratique mon petit savoir. Mais, en attendant que je pusse imiter les Cook et les Lapérouse, je parcourais des yeux, avec mon père, toutes les parties de la mappemonde. Je m'étonnais de ces vastes mers qui séparent de part et d'autre l'ancien continent du nouveau, et s'etendent jusqu'aux deux pôles; mais je m'étonnais bien plus, quand j'appris que la mer a autrefois couvert les terres habitées maintenant par le genre humain, et qu'à l'exception des plus hautes mon-

tagnes, dont le noyau consiste en roches d'une substance compacte, toutes les chaînes de montagnes ne sont ordinairement composées que de bancs de sable, de coquillages, et de débris de toute espèce, que la mer a dû charrier et déposer sur les terres. Je voyais les montagnes former de longues chaînes, qui suivent avec plus ou moins de régularité les contours des bassins des grandes mers, et se prolongent par ramifications dans l'intérieur des continens, et quelquefois dans les mers mêmes : sur la carte, il est aisé de suivre ces ramifications d'un pays à l'autre ; les plus hautes sommités de ces chaînes portent des neiges et des glaces, pour ainsi dire, éternelles ; dans une partie elles fondent lors des temps doux, et font naître des sources, comme les pluies qui ont filtré dans la terre ; la réunion de ces sources forme les ruisseaux, les rivières et les fleuves, qui tous vont se joindre aux mers, sans que celles-ci en deviennent jamais plus hautes, ce qu'on attribue aux évaporations qui se font journellement, surtout dans la zone torride, où la chaleur est la plus forte.

Rien ne me paraissait plus intéressant que cette variété étonnante de climats, de végétations, de peuples, depuis les pôles jusqu'à l'équateur qui fait de la terre deux hémisphères. Au pôle du nord, la nature est, pour ainsi dire, morte ; on y est privé du soleil pendant une partie de l'année ; on n'y

trouve que les dernières espèces du règne végétal, des mousses et des lichens; les hommes y vivent en petites familles ou peuplades, et ne subsistent que de la pêche. Mais, à mesure que l'on avance vers l'équateur, on voit les hommes se rapprocher, les jours s'allonger, les végétaux grandir et se multiplier; on entre dans la région des graines, et dès lors, on trouve l'agriculture et la civilisation: ces graines ne sont d'abord que de peu de sortes; mais, dans des pays moins froids, leurs espèces augmentent; le maïs et le riz annoncent des climats chauds, ou du moins très-tempérés. Il en est de même des fruits; ils deviennent plus beaux et plus savoureux. Après avoir dépassé les pays froids, on entre dans la région des vignes, et, plus loin, dans celle des oliviers; mais la plus belle végétation, ainsi que les animaux les plus beaux ou les plus variés, sont le partage de la zone torride, qui produit, pour ainsi dire, des géans dans ces deux règnes. Les plus précieux métaux et autres minéraux paraissent avoir aussi leurs gîtes dans cette zone, où l'on exploite des mines d'or, d'argent, de diamans; cependant toutes les grandes chaînes de montagnes présentent des minéraux curieux; et j'ai eu dans la suite de grandes jouissances, quand j'ai pu joindre à mes connaissances un peu de botanique et de minéralogie.

Je voyais que partout le bien est joint au mal;

ainsi les déserts de sable les plus arides et les plus tristes, les bêtes les plus féroces sont répandues dans cette zone qui est si riche en végétaux et en minéraux; voilà pourquoi les pays des deux zones tempérées n'ont rien à envier ni à la zone torride, ni aux zones glaciales.

Mon père me faisait remarquer les hauts plateaux de l'intérieur de l'Asie, d'où le genre humain a dû se répandre dans le reste de l'Asie, en Afrique et en Europe, et où commence l'histoire la plus ancienne que nous possédions. Ces trois parties du monde qui tiennent ensemble, ont dû communiquer de très-bonne heure entre elles. L'Amérique qui n'a été découverte qu'à la fin du XV^e^ siècle, avait été jusqu'alors sans aucun rapport avec le reste de la terre; tout y était nouveau pour l'ancien continent, les hommes, les plantes, les animaux. Enfin au XVIII^e^ siècle seulement on a découvert la Nouvelle-Hollande, qui, avec les îles qui l'entourent, forme une cinquième partie du monde, où lors de la découverte tout différait également de ce que l'on connaissait sur le reste du globe.

Quand nous avions bien parcouru le monde, nous revenions sur la France, située comme on peut le voir sur la carte, dans la zone tempérée du nord, entre l'Océan Atlantique, la Belgique, l'Allemagne, le Rhin, les Alpes, la Méditerranée et les Pyrénées. Je me réjouissais d'appartenir à l'un des plus beaux

Tome I. page 8.

FRANCE

1833

Myriametres
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
Lieues Communes
0 5 10 15 20
Lieues Marines
0 5 10 15

Golfe de Gênes

MER MEDITERRANÉE

ALLEMAGNE

SUISSE

ESPAGNE

ITALIE

Paris
Strasbourg
Mayence
Francfort
Carlsruhe
STUTTGARD
Ulm
Augsbourg
Munich
Fulde
Memmingen
Cobourg
Nuremberg
Mannheim
Heidelberg
Bâle
Zurich
Constance
Berne
Lac de Genève
Milan
Turin
Gênes
Livourne
Florence
Parme
Brescia
Mantoue
Bergame
Alexandrie
Nice
Toulon
Marseille
Perpignan
Bayonne
Oviedo
Santander
Léon
Valladolid
Palencia
Benavente
Douro R.
Pampelune
Saragosse
Barcelone
Madrid
Tolède
Cadix
Séville
Grenade
Malaga
Gibraltar
Alicante
Valence
Murcie
Carthagène
Iviça
Majorque
Minorque
Alger
Oran
Bône
Tunis
Malte
Corse
Bastia
Ajaccio
Bonifacio
Sardaigne
Cagliari
Porto Ferrajo
Livourne
Piombino
Elbe
Capraja
Gorgone
Pianosa
Monte Cristo
Giglio
Giannutri
Montecristo
Elbe
Capraja
Gorgone
Pianosa
Monte Cristo
Giglio
Giannutri

Longitude du Méridien de Paris.

FRANCE

1833

Myriametres
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

Lieues Communes
5 10 15 20 25

Lieues Marines
5 10 15 20

B.R

royaumes de la terre, qui, étant habité par 29 millions d'âmes, et régi par une constitution, tient un rang marquant parmi les états de l'Europe par les richesses de son sol, par l'industrie et les mœurs douces et éclairées de ses habitans, et par l'agrément de son climat.

J'écoutais attentivement tout ce que mon père me disait ou me faisait lire de curieux sur chacune de ces diverses parties du monde, et je me serais volontiers mis tout de suite en route pour les voir. Mais avant cela il fallait m'instruire, et me rendre capable d'être utile à ma patrie et à ma famille. Mon père désirait que j'allasse à Paris pour étudier le droit et me préparer à la carrière de la magistrature, qu'il avait parcourue avec honneur. J'aurais mieux aimé voyager, cependant je me soumis à la volonté de mon père ; je me réjouissais d'ailleurs de voir Paris, dont j'avais tant entendu parler. A l'âge de 18 ans je fus donc envoyé à cette capitale avec une recommandation pour un ami de notre famille, chez lequel je devais loger.

En arrivant dans la capitale de la France, je me trouvai comme dans un monde nouveau : accoutumé au calme de la campagne, je fus étourdi du fracas de Paris. Cette foule d'habitans parcourant des rues dont je ne voyais pas la fin, ce grand nombre de voitures, ces maisons élevées et occupées depuis le rez de chaussée jusqu'au grenier,

ces boutiques de toute espèce qui offraient les denrées de première nécessité à côté des objets de luxe les plus inutiles, et des produits les plus ingénieux de l'industrie française ; ces ateliers, ces fabriques, remplis d'ouvriers qui travaillaient pour toutes les parties du monde ; ces nombreux cafés décorés de glaces, et autres lieux publics ; ces grandes places, ornées de fontaines et de statues, ces ponts, ces boulevards plantés d'arbres, et qui sont à la fois une belle rue et une promenade charmante ; ces quais le long de la Seine, depuis l'entrée de ce fleuve dans Paris jusqu'à sa sortie ; ces palais, ces églises anciennes et modernes, ces hôpitaux et hospices, ces casernes, ces musées, bibliothèques, salles de spectacle, ces barrières qui ornent toutes les entrées de la capitale, et qui sont unies par des murs et des promenades, ces jardins publics ; tout ce mélange d'objets attira vivement ma curiosité, et j'employai plusieurs semaines à visiter ce qui me paraissait le plus digne d'attention. Je courais d'un objet à l'autre, je passais des journées dans les établissemens publics, tels que le musée des tableaux et statues, la bibliothèque du roi, le jardin des Plantes et le cabinet d'histoire naturelle, l'hôtel des Invalides, l'hôtel des Monnaies, l'école polytechnique, etc.

J'étais curieux aussi de voir les lieux qui ont acquis de l'importance par les événemens de l'histoire, et

je voulais suivre le conseil que m'avait donné mon père, de faire en quelque sorte un cours d'histoire par le moyen des monumens de Paris.

Pendant le règne des Romains dans les Gaules, Lutèce, c'est le nom que portait Paris dans l'origine, était un lieu de peu d'étendue, renfermé dans une île de la Seine. J'ai vu avec beaucoup d'intérêt l'autel antique que les bateliers de Lutèce avaient consacré à Jupiter, et que l'on conserve avec les images en bas-relief de quelques divinités qui étaient adorées alors dans cette partie des Gaules. Sous les derniers empereurs on érigea sur la rive gauche de la Seine un palais dont il reste une salle, et qu'on appelait le palais des Thermes, à cause des bains qui y étaient pratiqués et pour lesquels l'eau était amenée d'Arcueil dans un long aqueduc, dont il reste aussi une portion; mais ce peu de monumens ne pouvait se comparer avec les chefs-d'œuvre que les Romains avaient élevés dans les villes qui alors étaient florissantes dans les Gaules telles que Nîmes, Narbonne, Lyon.

Quand les Francs, peuple barbare du Nord, eurent envahi sous leurs chefs le territoire gaulois, au commencement du IV^e^ siècle, Paris ne s'agrandit pas beaucoup. L'un de leurs chefs, Clovis, après s'être défait par la trahison des autres chefs dont il redoutait la puissance, et après avoir vaincu les Allemands à Tolbiac auprès du Rhin, embrassa le christianisme;

dès lors les Francs, maîtres de la Gaule, commencèrent à se civiliser un peu. Clovis régna sur une grande partie de la France actuelle ; mais son royaume fut partagé entre ses descendans, dont quelques-uns cependant, entre autres Dagobert (l'an 628) réunirent sous leur sceptre les états de Clovis. La plupart furent des princes sans talens et sans force, qui abandonnèrent peu à peu à des dignitaires de la cour appelés maires du palais, les rênes du gouvernement, et laissèrent le peuple dans une profonde ignorance et dans un état misérable. L'un de ces maires, Charles-Martel, ayant repoussé aux environs de Poitiers les Sarrazins qui, après s'être rendus maîtres de l'Espagne, avaient envahi le midi de la France, et ayant encore remporté d'autres victoires, devint plus puissant que le roi même qui resta plongé dans l'oisiveté de sa cour. Le fils de Charles-Martel, Pepin-le-Bref ôta au faible roi la couronne, et la plaça sur sa tête. Ce fut la fin de la première race des rois de France, et le commencement de la seconde. Je ne trouvai d'autre monument de ces rois à Paris, où d'ailleurs ils n'ont guère séjourné, que les fondations de quelques églises. Le fils de Pepin, Charlemagne, agrandit sa puissance bien plus encore, puisque, autant par son génie que par ses armes, il fonda un empire qui embrassait l'Italie, la France, une grande partie de l'Allemagne; et, ce qui vaut

mieux que des conquêtes, il donna de bonnes lois aux états qu'il gouvernait.

Son empire fut partagé après sa mort, comme l'avait été le royaume de Clovis, et ses descendans montrèrent presque autant de faiblesse et d'incapacité que les rois de la première race. Ils ne résidaient pas non plus à Paris; ils enrichissaient les églises, les couvens et les gens de la cour et s'occupaient très-peu du bien-être du peuple. Sous le règne de Charles-le-Chauve, les barbares venus des bords de la mer Baltique, et connus sous le nom de Normands, ravagèrent la France, ils brûlèrent les églises de Paris, ainsi que celles d'un grand nombre de villes et d'abbayes; plusieurs années après, ils voulurent s'emparer de nouveau de Paris, mais les habitans retranchés dans la principale île de la Seine, s'y défendirent, et soutinrent un siége d'un an (l'an 886). Cependant le gouvernement mal soutenu par les grands, qui ne songeaient qu'à l'agrandissement de leur fortune, fut obligé de céder aux Normands une province de la France, qui d'après eux a pris le nom de Normandie.

Charles-le-Simple fut le dernier et le plus faible roi de la seconde race. Hugues-Capet, comte de Paris, monta sur le trône, à l'aide des grands du royaume (l'an 987), et devint le fondateur de la troisième dynastie, qui règne encore.

Tout ce que j'avais lu de cette époque ne me

donnait pas une haute idée de l'état de la nation. Les grands se rendaient indépendans de toutes les lois, de tous les devoirs ; ils se faisaient la guerre entre eux, ou, s'ils étaient très-forts, ils la faisaient à leur souverain même ; la servitude régnait dans les campagnes et dans les villes ; on ne connaissait qu'une industrie grossière, qui était troublée à tout moment par les guerres et les siéges. Cependant Paris s'agrandissait peu à peu, on multipliait les églises et les couvens au delà de la nécessité ; la cathédrale, et l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, étaient au nombre des plus beaux édifices religieux de Paris. Les croisades entreprises au XI^e^, XII^e^ et XIII^e^ siècle firent connaître de nouveaux besoins, de nouveaux objets de commodité et de luxe. Je n'ai pas vu sans émotion auprès de Paris le château gothique de Vincennes, qu'habitaient la reine Blanche et le roi Louis IX son fils, et dont le donjon a servi dans la suite de prison d'état, et est encore une place forte. Un autre monument qui rappelle saint Louis, c'est la Sainte-Chapelle, église gothique, ou plutôt double église, puisqu'il y en a une au-dessous de l'autre ; c'était la chapelle de la cour dans le temps où le palais des rois touchait à cette église ; le palais de Justice a remplacé ce vieux palais, dont il reste encore quelques tours. Dans la suite les rois allèrent habiter le Louvre et puis les Tuileries, qui y sont jointes par une longue

galerie. C'est à l'extrémité de l'île Notre-Dame que Philippe-le-Bel fit brûler, en 1314 le grand-maître et plusieurs autres chevaliers de l'ordre des Templiers, accusés de plusieurs crimes qui ne paraissent pas bien fondés à plusieurs savans.

Les rois devenaient de plus en plus puissans; Philippe de Valois reçut en 1349 de Humbert, dauphin de Viennois, la province du Dauphiné, sous la condition que les fils aînés des rois porteraient le titre de Dauphin; mais ce prince perdit contre les Anglais la bataille de Crécy; et dans une autre bataille contre la même nation qui possédait la Guienne, le roi Jean fut fait prisonnier à Poitiers, et transporté en Angleterre.

Pendant sa captivité, Paris fut livré aux troubles par Charles, roi de Navarre, surnommé le Mauvais, et par Marcel, prevôt des marchands, qui lui était dévoué. Charles v, devenu enfin majeur, rétablit la dignité de la couronne, grâces aux victoires de Dugueselin sur les Anglais; mais sous Charles vi, roi qui tomba en démence, Paris et toute la France furent replongés dans l'anarchie. Les Anglais favorisés par le duc de Bourgogne, dont le parti remplissait Paris de désordres et de meurtres, avaient gagné la bataille d'Azincourt (en 1415). Le duc de Bourgogne fit assassiner son ennemi, le duc d'Orléans, dans le quartier de Paris qu'on appelle aujourd'hui le Marais; il fut assassiné

à son tour par les partisans du duc d'Orléans sur le pont de Montereau, en présence du Dauphin; la faction de Bourgogne accusa ce prince de complicité dans le meurtre; et la reine Isabelle, d'accord avec la faction, céda la couronne de France au roi d'Angleterre, Henri, gendre de Charles VI. Celui-ci fit son entrée dans Paris consterné; cependant Charles VII eut un parti considérable pour lui; une simple paysanne, la célèbre Jeanne d'Arc, née en Lorraine, animée d'un zèle presque surnaturel vint l'exciter aux combats, repoussa les Anglais devant Orléans, et fit sacrer le roi à Reims mais étant tombée entre les mains des ennemis, la malheureuse héroïne fut jugée à Rouen pour crime de sorcellerie, et fut condamnée au feu. Dans la suite le roi reprit la Guienne et la Normandie, et Louis XI, roi d'ailleurs despotique et cruel, agrandit le royaume, de la Bourgogne, de l'Artois, de la Picardie, de l'Anjou, du Maine et de la Provence; Charles VIII y ajouta la Bretagne. Ce roi, ainsi que Louis XII et François 1^er^ conduisirent leurs armées en Italie, pour y faire des conquêtes; François 1^er^ y fut fait prisonnier dans la bataille de Pavie par l'armée de Charles-Quint, et conduit à Madrid. Sa liberté coûta à la France 2 millions d'écus d'or, avec la souveraineté de la Flandre et de l'Artois. C'est à ce roi ami des lettres, qu'est dû le collége de France à Paris, où tous les cours des

sciences et des lettres sont publics et gratuits ; mais c'est aussi ce roi qui substitua aux anciens états, représentant la nation, les notables, qui n'étaient qu'un simulacre de la représentation nationale.

Henri II acquit une partie de la Lorraine. Sous son fils Henri III éclatèrent ces guerres civiles entre les protestans et les catholiques, entre les Condé et les Guise, qui désolèrent la France pendant long-temps, et qui conduisirent sous Charles IX à l'odieux massacre des protestans dans la nuit de la Saint-Barthélemi. Cette guerre appelée de la Ligue, continua au-delà du règne d'Henri III assassiné à Saint-Cloud, et elle ne finit que lorsque Henri IV, chef du parti huguenot, assiégeant les ligueurs dans Paris, se détermina enfin à embrasser le culte catholique ; ce qui lui fit ouvrir les portes de la capitale et du palais des rois. Le souvenir de ce prince franc et brave est encore cher aux Français, et Paris rappelle sa mémoire en plusieurs endroits : le Pont-Neuf est orné de sa statue en bronze.

Sous la régence de Marie de Médicis, l'ascendant que prit un Florentin nommé Concini, et revêtu du titre de maréchal d'Ancre, excita de nouveaux troubles. On vit tenir, en 1614, les derniers états-généraux. Une conspiration fit perdre la vie à Concini ; Louis XIII commença de régner et appela le cardinal de Richelieu à la tête des affaires. Ce mi-

nistre, doué d'un esprit impérieux, mais capable de grandes choses, prit la ville de La Rochelle, principale place forte du parti protestant, fonda l'Académie française, une des quatre académies que l'on comprend aujourd'hui sous le nom d'Institut de France, et qui siége dans l'ancien collége de Mazarin; il rebâtit l'église de la Sorbonne, où on lui érigea un mausolée, et dans la guerre contre l'Espagne, il ajouta le Roussillon au royaume de France. Sous son ministère, les nobles cessèrent de prétendre à une indépendance féodale, et de troubler l'état par leurs petites guerres de parti.

Pendant la minorité de Louis XIV, Paris fut le théâtre de la guerre ridicule de la Fronde : le cardinal Mazarin se fit encore plus d'ennemis que Richelieu, Louis XIV commença enfin un règne long et brillant, pendant lequel la France prit un rang illustre parmi les états de l'Europe. Turenne, Condé, Catinat, Villars, Vendôme, gagnèrent des victoires; une partie de la Flandre, la Franche-Comté, l'Alsace, furent ajoutées au royaume; un petit-fils du roi fut mis sur le trône d'Espagne; le ministre Colbert fit fleurir les grandes manufactures; il établit entre autres à Paris la manufacture des tapisseries appelée des Gobelins et celle des glaces qui existent encore; Corneille, Racine, Molière, illustrèrent la scène; Bossuet, Massillon, Bourdaloue, Fléchier, furent les ornemens de la chaire

évangélique ; la Fontaine, Boileau, La Bruyère, Pascal, donnèrent des chefs-d'œuvre à la littérature et fixèrent la langue française, qui jusqu'alors avait varié presque sous chaque règne sans avoir de règles fixes. Louis XIV fit bâtir le magnifique hôtel des Invalides, l'Observatoire, le vaste château de Versailles, qui coûta des sommes immenses, et qui devint le séjour de la cour ; par l'habile architecte Perrault, il fit ajouter au Louvre cette façade pleine de goût, que l'on admire comme un modèle de ce genre. Mais il aima trop le faste, la flatterie et la guerre, comme il l'avoua sur son lit de mort ; s'étant arrogé un pouvoir absolu, il n'assembla jamais les états-généraux ; par une persécution injuste et imprudente, il éloigna du royaume une foule de protestans, hommes laborieux qui allèrent fonder dans d'autres états des établissemens d'industrie. Henri IV, par l'édit de Nantes, avait assuré aux protestans le libre exercice de leur culte ; Louis XIV, d'après le conseil du clergé, révoqua cet édit.

Après sa mort, en 1715, le parlement, en dépit du testament de Louis XIV, donna la régence au duc d'Orléans pendant la minorité de Louis XV. Ce roi, parvenu au trône, ajouta la Corse et une partie de la Lorraine au royaume ; mais il perdit le Canada. Il fit bâtir l'Ecole militaire à Paris, qui aujourd'hui ne sert plus que de casernes, et devant

laquelle s'étend le Champ-de-Mars; la cour donna pendant ce règne l'exemple des mauvaises mœurs, et le mécontentement germa dans la France. Louis XVI, prince sobre et animé des sentimens les plus louables, voulut remédier au désordre des finances, et fit des réformes utiles; mais le mal était trop invétéré pour céder à quelques remèdes légers. Les notables, et puis les états-généraux, furent convoqués, mais sans succès; on sentit la nécessité d'une réforme générale. Les esprits s'aigrirent et fermentèrent. On convoqua une assemblée constituante qui fit une nouvelle constitution. Le roi la signa et jura d'y être fidèle. La convention nationale qui succéda à l'assemblée constituante, montra un esprit hostile contre le roi; ce prince ayant été insulté, voulut s'enfuir à l'étranger; mais, ramené à Paris et enfermé au Temple, il fut condamné à mort, ainsi que la reine. Ce jugement rendu illégalement fut exécuté le 21 janvier 1793.

J'ai frémi d'horreur en apprenant toutes les cruautés qui furent commises dans Paris et dans d'autres villes de France, après la mort du roi, par la faction qui s'était emparée du pouvoir et qui n'avait rien de commun avec les hommes qui avaient voulu sincèrement la réforme des abus. Je vis encore partout des traces de la fureur qu'elle avait exercée contre tous les monumens rappelant les évènemens glorieux d'autrefois, ou élevés

par la flatterie. Cependant le gouvernement, devenu républicain, montra une grande énergie contre les armées étrangères qui menaçaient d'envahir le sol français; elles furent repoussées. La France s'agrandit de la Belgique, de la rive gauche du Rhin, du Piémont, de la Savoie et d'une partie de la Suisse; jamais les armées françaises n'avaient déployé autant de valeur; elles se signalèrent en Italie, en Allemagne, en Égypte. L'École polytechnique fut créée à Paris pour former de jeunes officiers, des ingénieurs et des fabricans; de bonnes institutions furent données à la France.

Mais la république ne se soutint pas long-temps. Un des généraux de l'armée, Bonaparte, homme de génie, et déjà illustre par ses victoires, se fit nommer d'abord consul à vie, et puis empereur des Français. Parvenu au trône sous le nom de Napoléon, il joignit la Hollande, une partie de l'Italie et de l'Allemagne à l'empire, vainquit et abaissa les grandes puissances du continent, fit une guerre acharnée à l'Angleterre, et entreprit et ordonna de grands travaux dans l'intérieur. Il contribua beaucoup à l'embellissement de Paris; sur la place Vendôme, il fit élever à l'honneur de son armée cette colonne en bronze, faite à l'aide des canons pris à l'ennemi, au haut de laquelle on a placé, après 1832, sa statue. Son règne se serait terminé glorieusement s'il n'avait substitué son

despotisme aux institutions libérales qu'il devait maintenir, et s'il ne s'était jeté dans des guerres ruineuses qui firent périr la jeune population de la France. Aussi lorsqu'après son expédition funeste en Russie, les puissances du Nord s'étant coalisées envahirent la France, il ne fut que faiblement soutenu par le peuple; son trône fut renversé en 1814, et les Bourbons étant revenus de l'exil, reprirent la couronne de leurs ancêtres; Louis XVIII, frère de Louis XVI, donna une charte des lois fondamentales qui devaient régir la France et qui consacraient l'égalité des citoyens devant la loi, la liberté des cultes, de la presse, et le partage du pouvoir suprême entre le roi et les deux chambres des pairs et des députés de la nation.

On goûta alors une paix long-temps désirée; en 1830, Charles X, frère et successeur de Louis XVIII, et prince d'un esprit peu étendu, ayant osé, d'après le conseil des courtisans, révoquer une partie de la charte, la nation s'insurgea, bannit la branche aînée des Bourbons, et ce fut la branche cadette, celle d'Orléans, qui monta sur le trône, en promettant de régner d'après la charte, que l'on améliora alors.

Voilà les souvenirs historiques que me rappelèrent les monumens de la capitale, excepté les derniers événemens que j'ajoute actuellement et qui ne s'étaient pas encore passés quand j'y arrivai; car la France était alors un empire, et la révo-

lution qui fit rappeler au trône la famille royale, n'arriva que quelques années après.

Mais ce n'était pas tout de parcourir la capitale et de visiter ses curiosités, il fallait me livrer à l'étude et me préparer à la carrière que mon père m'avait désignée. Au milieu des distractions que m'offrait Paris, ce n'était pas une chose facile de ne m'occuper que des livres de droit; j'aurais mieux aimé encore lire des relations de voyage; loin d'avoir été satisfait par la vue de la capitale de la France, ma curiosité naturelle n'était que stimulée plus vivement. J'aurais voulu voir d'autres pays, pour les comparer à Paris et à la France. Je me rappelai tout ce que mon père m'avait enseigné dans nos leçons de géographie sur les diverses parties du monde; je désirais vérifier tous ces détails, et voir surtout les lieux qui avaient acquis de la célébrité dans l'histoire.

J'écrivis à mon père pour le prier de me permettre de voyager sur mer au lieu d'achever mes études de droit. Il me répondit par une lettre pleine de représentations très sages, à la vérité, mais dont je ne fus pas capable alors de goûter toute la justesse. Il me fit observer qu'avant tout il fallait acquérir les connaissances nécessaires pour l'état que je me proposais d'embrasser, afin de devenir un citoyen utile et un membre estimable de la société; qu'après avoir achevé mes

études, je pourrais compléter par des voyages mon éducation, puisque les voyages contribuent beaucoup à former l'esprit. Il ajouta que d'ailleurs la guerre existant depuis plusieurs années entre la France et l'Angleterre, il serait trop dangereux pour moi de m'embarquer pour un voyage lointain.

Je n'osai rien objecter contre des réflexions aussi sensées ; mais je me disais tout bas que si mon père pensait comme moi, loin de redouter les voyages sur mer, il m'y engagerait ; car j'avoue que rien ne me paraissait plus amusant que l'idée d'assister à un combat naval. Je repris tristement mes études ; cependant j'y fis si peu de progrès, que l'ami à qui j'étais recommandé, et qui surveillait ma conduite avec toute la sollicitude d'un bon tuteur, engagea lui-même mon père à satisfaire mes goûts, puisque je paraissais perdre mon temps d'études.

Jugez de ma joie, lorsqu'un jour je reçus une lettre dans laquelle mon père me mandait que, cédant à regret au goût trop vif que je témoignais pour les voyages, il s'était concerté avec un capitaine de bâtiment de sa connaissance chargé d'une mission du gouvernement pour les colonies, afin de m'y envoyer sous sa direction. Il ajoutait que ce voyage pourrait être utile à ma famille, puisque, en me conformant aux conseils que me donnerait

le capitaine, je pourrais poursuivre la restitution des biens que nous avions possédés dans les colonies, et dont une grande partie n'avait dépéri que par la négligence des personnes qui avaient été chargées de nos intérêts.

Je sautai de plaisir et je baisai mille fois la lettre qui m'annonçait mon bonheur; les livres de Cujas et de Barthole furent jetés en un coin; j'achetai de bonnes cartes marines et les meilleurs livres de géographie, ainsi que les relations de voyages les plus récentes. Au bout de huit jours ma malle fut prête. J'avais visité les environs de Paris; j'avais vu le château et le parc de Saint-Cloud, sur les coteaux au bord de la Seine; Saint-Germain, ville avec un château, une belle forêt et une terrasse d'où l'on a une vue magnifique sur presque tout le département de la Seine; Saint-Denis, petite ville dont l'ancienne abbaye était très riche, et dont l'église gothique renferme les sépultures de la famille royale; Alfort, où il y a une école vétérinaire; le château de Vincennes, où dans le XIII^e^ siècle résidait saint Louis, la charmante vallée de Montmorency, etc. Il ne me restait donc rien d'important à voir.

Je courus encore embrasser à la hâte mon père, qui me donna d'excellens avis, et me voilà sur la route pour gagner Rochefort, d'où le bâtiment du gouvernement devait partir.

CHAPITRE II.

Le port de Rochefort. — Embarquement. — Prise d'un bâtiment. — Arrivée en Angleterre. — Dublin. — Londres. — Édimbourg. — Pays-Bas. — Amsterdam. — Bruxelles. — Retour en France.

Après avoir passé par la petite ville d'Étampes, sous-préfecture du département de Seine-et-Oise, qui fait commerce des grains que la Beauce produit en abondance, j'entrai dans le département du Loiret, nommé ainsi d'après une petite rivière qui y prend sa source, et dont le cours n'est que de deux lieues. Je traversai la forêt d'Orléans, et j'arrivai dans cette ville, une des plus belles et des plus anciennes de la France, et chef-lieu du département du Loiret. Je fus frappé de la beauté des rives de la Loire, couvertes de jardins, de vignes, de jolies maisons de campagne, dont l'ensemble forme un coup-d'œil charmant. Orléans est une ville commerçante, grande, ornée de beaux édifices, et peuplée de quarante mille habitans. Sa cathédrale est un monument remarquable du style gothique; une grande rue traverse la ville, depuis la place du Martroi jusqu'au pont de la Loire. Une

statue a été élevée en l'honneur de Jeanne d'Arc, qui délivra cette ville en 1428 ; on célèbre tous les ans l'anniversaire de cet événement mémorable. Je vis embarquer sur la Loire beaucoup de vins et de vinaigres ; je remarquai aussi des raffineries de sucre, des fabriques de bonneterie, et de grands magasins d'épiceries.

En quittant Orléans, je suivis constamment le bord de la Loire, sur la levée faite pour contenir le fleuve dans ses débordemens ; je jouissais du spectacle de cette large rivière, chargée de bateaux à la voile, et ses rives m'offraient de part et d'autre les points de vue les plus intéressans.

Par Blois et Amboise, j'arrivai à Tours, chef-lieu du département d'Indre-et-Loire, et siége d'un archevêché. C'est avec raison qu'on appelle la Touraine le jardin de la France. Tours, située entre la Loire et le Cher, est très ancienne. Je ne vis plus de la célèbre abbaye Saint-Martin qu'une tour massive ; mais j'admirai la cathédrale, bâtie dans le goût gothique. La grande rue, l'hôtel-de-ville, le pont, l'archevêché, les promenades, les fontaines, me parurent dignes d'une ville qui, autrefois, était très riche par ses fabriques de soieries, dont il reste encore quelques-unes. Sa population n'est plus que la moitié de celle d'Orléans.

Le Poitou, que je traversai ensuite, n'est pas, à beaucoup près, aussi fertile que la Touraine ; et la

ville de Poitiers, ancienne capitale, aujourd'hui chef-lieu du département de la Vienne, me parut plus remarquable par son étendue que par ses fabriques, qui se réduisent à la bonneterie et pelleterie; cependant la ville a une belle place, une cathédrale gothique, un évêché, un collége et une jolie promenade.

Niort, chef-lieu du département des Deux-Sèvres, ne paraît pas plus animé par l'industrie que Poitiers : j'y goûtai d'excellentes confitures. La ville a un beau marché, et renferme une population de quinze mille âmes.

En entrant dans le département de la Charente-Inférieure, je vis partout des vignes; et dans tous les villages, on distillait les vins médiocres du pays pour les convertir en eaux-de-vie.

Enfin, j'arrivai à la Rochelle, une des villes maritimes les plus commerçantes du royaume. Elle a des dépôts de sels, vins, eaux-de-vie, épicerie, etc. Les maisons des principales rues y sont soutenues par des arcades. Il y a une belle place d'armes, un collége, une salle de spectacle, un hôtel des monnaies. Mais, avant d'examiner la ville, je courus au port. En voyant la mer pour la première fois, je fus saisi de ce spectacle imposant; le port est fortifié, et un bassin s'avance dans la ville. J'aurais voulu visiter les vaisseaux qui entraient pour charger ou décharger leurs cargaisons.

Mais mon étonnement augmenta de beaucoup quand je me rendis à Rochefort; tous ces navires, que j'avais d'abord trouvés si merveilleux, ne me parurent plus rien en comparaison des vaisseaux de ligne que j'y vis, et que je comparais à des citadelles flottantes. Rochefort a un bon port sur la Charente, qui est protégé par des forts ; la ville, bâtie par Louis XIV, a des rues larges et bien alignées ; les habitans, au nombre de dix-sept mille, exportent des vins, eaux-de-vie et sels du pays ; ce qu'elle renferme d'établissemens remarquables appartient en grande partie à la marine; tels sont l'arsenal, avec une belle salle d'armes, les magasins, l'hôpital, la corderie, le chantier de construction, et la fonderie de canons.

Dans les magasins de la marine, on me montra, entre autres, une provision de jambes de bois ; cet aspect n'était pas très encourageant pour quelqu'un qui allait faire sa première expédition en temps de guerre ; mais le capitaine de bâtiment, sous les auspices duquel je devais partir, et que j'allai voir dès le lendemain de mon arrivée, m'assura qu'à l'aide des brouillards, il espérait échapper à la vigilance des frégates anglaises qui étaient en croisière devant le port.

Nous nous rendîmes à la petite île d'Aix, où l'on arme les bâtimens de guerre ; ce fut là que le capitaine mit à la voile avec un bon vent, et au milieu

d'un brouillard épais. A peine fûmes-nous sortis du port, que ce maudit brouillard se dissipa devant le soleil, et nous offrit à la vue d'une grosse frégate, qui aussitôt courut sur nous. C'était jouer de malheur ; mais comme il n'y avait pas à délibérer, le capitaine fit sur-le-champ ses préparatifs de défense ; tout le monde fut armé. Je ne demandai pas mieux que de me signaler par quelque exploit ; je fus donc enchanté lorsqu'on voulut bien me comprendre au nombre des défenseurs de la marine française, quoique je n'eusse jamais manié les armes.

Notre bâtiment, quoique percé à douze canons, n'en montait que six, tandis que l'anglais en montait douze ; son équipage d'ailleurs paraissait beaucoup plus nombreux que le nôtre ; cependant nous ripostâmes vigoureusement aux bordées qu'il nous lâcha ; nous eûmes quelques blessés, et nos coups dûrent faire aussi des ravages dans le vaisseau ennemi ; mais comme notre capitaine vit qu'il sacrifierait inutilement son monde par une plus longue résistance, il résolut de se rendre, après avoir jeté ses dépêches à la mer. Nous fûmes donc contraints de subir la loi du plus fort.

On nous fit passer sur les frégates anglaises, après nous avoir désarmés. Je crus qu'on m'exempterait de la captivité, puisque je n'avais été que simple passager ; mais on me répondit qu'attendu

qu'on m'avait trouvé sous les armes, j'étais considéré comme marin. C'était me faire trop d'honneur : car, le soir, je fus tellement incommodé du mal de mer, que je crus que j'allais en mourir, et que je me repentis bien d'avoir été assez étourdi pour vouloir à toute force faire un voyage au milieu de la guerre. Mais je n'étais pas au bout de mes peines. Ma petite malle avait été déclarée de bonne prise ; il ne me restait que ce que je portais sur moi : heureusement j'avais un peu d'argent dans ma bourse ; sans cela, j'aurais été le plus malheureux de tous les prisonniers, puisque je n'avais pas, comme mes compagnons, l'habitude de la privation.

La frégate se pourvut, à l'île de Guernesey, d'une grande voile ; car la sienne avait été percée par nos boulets ; puis elle entra à Plymouth, port magnifique de l'Angleterre, situé à l'embouchure des rivières de Tamar et de Plym. Il peut contenir 500 bâtimens de guerre. Je vis, au-dessous des remparts de la citadelle, d'immenses édifices ; on me dit qu'ils étaient destinés à l'approvisionnement de la marine et qu'ils renfermaient des greniers et une boulangerie où l'on peut cuire en un jour du pain pour seize mille hommes. La ville me parut immense, surtout avec les villages et hameaux qui l'entourent ; soixante à soixante-dix mille habitans occupent ces lieux si importans pour la ma-

rine anglaise. Un des marins français qui avait vu l'intérieur de Plymouth, me dit qu'on y trouvait de grandes casernes, beaucoup de chapelles et oratoires pour diverses sectes, un théâtre dont la voûte et les loges sont en fer, et une bibliothèque dont la façade ressemble à un temple grec. J'aurais bien voulu me promener dans la ville; mais on nous fit passer par Stonehouse, petite ville où il y a des casernes de marine bâties en granit, un hôpital naval très vaste, et un hôpital militaire; puis à Plymouth-Dock, ville de 25 mille âmes, qui semble encore faire partie de Plymouth, et où sont les chantiers de construction, les bassins, la voilerie, la corderie, la forge, avec des machines qui portent les masses de fer au feu et les en retirent; la brasserie de marine et les casernes. J'espérais au moins voir cette place si intéressante pour les établissemens de marine; un rempart nous en séparait, et on nous fit entrer dans le vaisseau-prison, toujours stationné, avec le vaisseau-hôpital et le vaisseau-amiral, auprès des chantiers.

Je conçus une haute idée de la marine anglaise; mais je fus désespéré d'être son prisonnier. Je m'ennuyai beaucoup d'être en captivité sur l'eau et de n'avoir rien pour dissiper mon ennui. Oh! que j'aurais volontiers changé alors mon vaisseau-prison contre une chambre d'étude à Paris, contre

mes livres de droit que j'avais si dédaigneusement mis de côté !

Comme j'avais le temps de faire des réflexions, je m'aperçus aussi que si je parlais anglais, j'aurais au moins l'occasion de m'entretenir avec les gens du vaisseau, pour apprendre des détails sur leur pays, et que j'avais été un grand étourdi de vouloir voyager sans connaître aucune langue étrangère.

Je priai un de mes compagnons d'infortune de m'enseigner le peu d'anglais qu'il savait. Quand je connus les mots usuels, je commençai de parler avec les matelots anglais.

Trois mois après notre arrivée, on nous permit de descendre à terre pendant le jour, et de nous promener dans l'enceinte des fortifications. J'en profitai pour parler fréquemment avec les habitans et me perfectionner dans leur langue. Cela me fut très-utile ; les habitans prirent confiance en moi, s'intéressèrent à mon sort, et obtinrent du gouverneur que je ne fusse plus détenu sur le vaisseau. On me permit de me rendre en Irlande, pour y rester jusqu'à nouvel ordre. Je me proposai d'y tirer parti du peu de connaissances que j'avais acquises dans mes études, pour gagner ma vie et adoucir mon sort.

Après avoir doublé le cap de la presqu'île de Cornouailles, riche en mines d'étain, de fer et de

cuivre, et en carrières d'argile, bonnes pour la poterie, j'entrai dans le canal Saint-Georges; je passai devant les forts de Waterford, Wexford, Wicklow et Dublin, capitale de l'île, et je débarquai à Belfast.

L'Irlande, grande île, peuplée de plus de 6 millions d'habitans, qui parlent en partie la langue gallique, eut ses rois particuliers jusqu'au XII^e^ siècle, et dès le V^e^ ses habitans avaient embrassé le christianisme. Après 400 ans de guerres et de combats, elle fut réduite sous la domination anglaise; mais la religion protestante, que les Anglais voulurent y établir, excita de grands troubles. Beaucoup de catholiques prirent le parti de s'expatrier; ceux qui restèrent furent privés des charges publiques, et exclus du parlement d'Angleterre. Cette injustice dure encore, malgré les efforts faits par les hommes éclairés, pour la faire cesser. On avait laissé d'abord aux Irlandais un parlement composé, comme celui d'Angleterre, d'une chambre des pairs et des députés des communes; mais à la fin du dernier siècle, les deux parlemens des îles britanniques ont été réunis : l'Irlande y envoie huit lords et cent députés qui tous doivent être protestans L'état d'oppression dans lequel se trouve l'église romaine en Irlande, a toujours empêché les Irlandais d'aimer la domination anglaise, et de fréquentes rebellions ont signalé leur

mécontentement. Ils sont aussi moins éclairés que les catholiques du continent, et ont beaucoup de préjugés.

L'Irlande a un climat tempéré, mais humide. Le sol y est entrecoupé de rivières, de montagnes et de lacs qu'entourent des sites charmans; à l'exception du vin, il fournit à tous les besoins de la vie : il abonde en excellens pâturages; les bestiaux sont la principale richesse du pays; le beurre et la viande salée forment deux des principaux objets d'exportation. On fabrique une quantité immense de toiles, surtout le long des côtes; il s'en exporte 30 à 40 millions d'aunes par an, dont une grande partie passe en Amérique et dans les colonies.

Les parties intérieures et occidentales de l'Irlande sont les moins florissantes; on y voit encore les descendans des anciens habitans de cette île. Ils sont petits, mais forts et robustes; leurs maisons ne sont que de misérables cabanes, et leur nourriture ne consiste guère qu'en lait, en pommes de terre et en quelques autres végétaux : ils conservent leur ancienne langue, ainsi que leurs vieux usages et préjugés, et sont très-hospitaliers.

Belfast, où j'avais débarqué, est une ville très-commerçante, et par conséquent très-riche, peuplée de 50 mille âmes, et située au fond d'un golfe, dans le comté d'Antrim. A la belle halle aux toiles,

entourée d'une jolie promenade, il se fait des affaires considérables. Je m'étonnai beaucoup de ces magasins nombreux de jambons et de viandes salées, où il se fait sans cesse des chargemens pour l'étranger. Dans les environs les paysans sont presque tous occupés de la tisseranderie, et de la culture du lin ; ils engraissent une quantité innombrable de porcs pour le commerce du port.

Dans une ville aussi opulente je n'eus pas beaucoup de peine à gagner ma subsistance, en enseignant le français, les mathématiques, et tout ce que je savais, grâce à l'instruction que mon père m'avait donnée. Je ne vivais pas avec beaucoup d'aisance ; mais du moins j'avais le nécessaire, et je me trouvais cent fois plus heureux que dans ce maudit vaisseau-prison auquel je ne pensais pas sans frémir, tant j'y avais été malheureux. J'appris dans la suite que beaucoup de mes compatriotes avaient été bien plus malheureux encore dans les pontons, où on les avait entassés par centaines depuis que le nombre des prisonniers de guerre s'était accru.

On me vanta les pavés de géans du comté d'Antrim, et comme cette merveille naturelle se trouve aux environs de Belfast, je résolus de la visiter. Ce sont de belles colonnades de basalte qui se déploient aux regards du spectateur, et dont quelques-unes forment des collines et des montagnes. Ces colonnes à plusieurs pans se touchent, en

sorte que le dessus forme une espèce de carrelage naturelque l'on a appelé pavé des géans. J'ai trouvé, depuis, des curiosités semblables en France ; savoir, en Auvergne, dans le Velay et ailleurs. Une des îles d'Écosse, celle de Staffa, est fameuse par les belles colonnades de basalte qui se déploient des deux côtés de l'entrée d'une grotte ouverte sur la mer. J'allai voir aussi le lac Neagh, qui abonde en poissons.

Mais le temps se passait sans que la paix se conclût. Après avoir séjourné un an dans le comté d'Antrim, je me rendis à Dublin, pour y solliciter auprès du lord-lieutenant d'Irlande, la permission de passer en Angleterre, d'où j'espérais obtenir ensuite la faculté de repasser sur le continent. J'eus soin de me munir de certificats de bonne conduite, de la part des magistrats de Belfast; je remarquai avec plaisir, dans cette occasion comme dans d'autres, que la science est partout un titre de recommandation, et que l'homme un peu instruit est presque toujours accueilli favorablement.

Dès que je fus arrivé à Dublin, je commençai mes sollicitations.

La capitale de l'Irlande est une ville grande, bien bâtie, très-commerçante, et peuplée de 200 mille habitans ; son port est fort commode, et elle renferme de belles rues, et divers édifices remar-

quables ; tels que le château, l'arsenal et plusieurs églises et hôpitaux, dont un pour les invalides et un autre pour les enfans trouvés ; elle a aussi de grandes fabriques d'étoffes de coton, de toiles, etc. En outre elle fait commerce de grains et de viandes salées.

Outre Dublin et Belfast, l'Irlande a encore un autre grand port pour l'exportation de ses productions ; c'est celui de Cork. On m'assura à Dublin qu'entrecoupée de canaux et ornée de plantations le long du port, la ville de Cork est au nombre des plus belles places maritimes de la Grande-Bretagne.

On fit beaucoup de difficulté de m'accorder la permission de passer en Angleterre ; cependant ayant égard aux bons certificats que je présentai, on me laissa partir.

J'allai donc voir cette fameuse Angleterre où le gouvernement a subi tant de révolutions, et qui, depuis si long-temps, a des guerres de rivalité avec la France. Successivement conquise par les Romains, par les Anglo-Saxons, et enfin par les Normands sous la conduite de Guillaume-le-Conquérant, elle a toujours été gouvernée par des rois, mais tous n'ont pas régné tranquillement ; les uns ont été déposés, d'autres ont été emprisonnés, et quelques-uns mis à mort. De bonne heure le parlement, qui représente la noblesse et les communes, a borné l'autorité

des souverains et assuré la liberté de la nation; il est résulté, des pactes entre le roi et le peuple, une constitution qui est regardée comme un chef-d'œuvre, et à laquelle il faut attribuer cet esprit public qui distingue la nation anglaise, et qui n'a pas peu contribué à sa prospérité. Malheureusement cette constitution si précieuse n'a pas toujours préservé l'Angleterre des troubles et des bouleversemens. Par suite des démêlés de Henri VIII avec le pape, le royaume se sépara de l'Église catholique, et tous les couvens furent supprimés; on persécuta même le culte, et on embrassa le parti de la réforme, d'où est née ensuite l'église anglicane, qui est maintenant la religion de l'état, à l'exclusion de toute autre. La reine Marie persécuta les anglicans, et voulut rétablir l'église romaine; Elisabeth, qui lui succéda, et sous le règne de laquelle la marine et le commerce prirent un grand éclat, fit triompher le protestantisme; cette reine condamna au dernier supplice la reine d'Écosse, Marie Stuart, après une captivité de vingt ans. Sous le règne de Charles 1^er^, il éclata des dissensions et même des guerres entre le roi et le parlement; le prince fut condamné à mourir sur l'échafaud (l'an 1649). Le gouvernement devint républicain, et Cromwell, qui avait contribué à cette révolution, fut déclaré chef de l'état avec le titre de protecteur. Après sa mort, son fils, qui n'avait pas hérité des talens du père, se démit du protectorat. La

famille des Stuarts remonta sur le trône; mais comme elle voulut rétablir le pouvoir absolu et la religion catholique, le parti des whigs ou indépendans constitutionnels, appela au trône le gendre du roi, Guillaume, prince d'Orange (l'an 1688), et la famille Stuart fut exilée une seconde fois. La constitution reçut à cette occasion des additions importantes. Depuis ce temps la puissance de l'Angleterre a pris des accroissemens prodigieux, tant sur terre que sur mer; sa marine est devenue la première du monde; son commerce s'est étendu sur tout le globe; des colonies ont été fondées ou acquises dans toutes les parties du monde, et l'industrie anglaise, à l'aide des machines, est devenue si prompte et si habile dans plusieurs branches, notamment dans la fabrication des tissus de coton, la préparation des aciers, etc., que peu de nations sont en état de soutenir la concurrence.

La Grande-Bretagne comprend environ 15 millions d'habitans, sans compter les colonies, qui en renferment plus de 30 millions; en sorte que l'Angleterre, quoique bornée en apparence à quelques îles de peu d'étendue, est réellement un des empires les plus puissans qu'il y ait sur le globe.

Par le canal de Bristol qui laisse à gauche la principauté de Galles, pays montagneux où l'on parle le gallois, et qui renferme environ 630 mille âmes, j'entrai dans l'embouchure de la Saverne;

je passai à Bristol, ville très-commerçante, sur l'Avon, et je débarquai à quelques lieues au-dessous de Glocester. Dans la première ville que je traversai pour me rendre à Londres, je trouvai tout le monde en rumeur; c'étaient des attroupemens, des cris, des huées; je ne savais ce qui se passait, et je croyais d'abord qu'une révolution venait d'éclater. Avant que je pusse m'informer de la cause de ce tumulte, je me trouvai vis-à-vis d'un grand attroupement qui occupait toute la largeur de la rue, et que je ne pouvais éviter. Tout le monde était décoré de rubans bleus, et on portait des bannières et des bâtons avec des devises; au milieu du groupe j'aperçus un homme assis gravement sur un fauteuil et élevé en l'air par huit hommes, qui le portaient.

Comme j'étais vêtu selon la mode du pays, on me prit pour un Anglais; le peuple m'entoura, et on me demanda si j'étais du parti des bleus ou de celui des verts; je répondis que je n'étais d'aucun parti. Aussitôt la populace voulut me forcer de porter une cocarde bleue; mais d'autres qui s'aperçurent que j'étais étranger, engagèrent le peuple à me laisser aller; la troupe se porta en avant au milieu de cris et de huées; je vis poursuivre des gens qui portaient des rubans verts, et casser les vitres des maisons où ils se réfugiaient.

A l'auberge, j'appris enfin la cause de tout ce va-

carme. On venait d'élire un membre du parlement ; le candidat, favorisé par le peuple, et qui portait des couleurs bleues, l'avait emporté sur son concurrent, dont les partisans étaient verts; on le portait en triomphe par la ville, et le peuple se livrait à la joie la plus extravagante.

Le soir, les tavernes retentirent des chants bachiques des bleus, qui célébrèrent leur victoire par de copieuses libations de bière. J'appris que les victoires de cette espèce coûtent très-cher au candidat qui en est le héros; mais elles sont si flatteuses, que les hommes riches dépensent souvent des sommes énormes pour avoir l'honneur de siéger au parlement, et d'y représenter les communes. Cet honneur serait pur et sans tache, si malheureusement beaucoup de membres du parlement ne vendaient leur voix pour des places, des pensions et des titres, et si les élections mêmes n'étaient pas dirigées quelquefois par des hommes influens et peu intéressés au bien de leur patrie.

Je trouvai les élections d'Angleterre bien bruyantes ; mais je pensai qu'un pays où le peuple prend une part si vive au choix de ses représentans, doit avoir beaucoup d'esprit public et de patriotisme.

En faisant ces réflexions, j'approchai de la ville d'Oxford, célèbre par son université, rivale de

celle de Cambridge. Dans une plaine devant la ville, je vis beaucoup de monde assemblé; je crus d'abord que c'était encore une élection; mais tout le monde était silencieux, et formait un cercle autour de deux hommes, dont l'un frappait rudement d'un bras nerveux un autre qui avait le visage ensanglanté. Indigné de voir maltraiter aussi barbarement un homme qui me paraissait être le plus faible des deux, je m'élançai au milieu du cercle, pour venir à son secours. Aussitôt des cris s'élèvent de toutes parts: malheureux que faites-vous? Est-ce que vous ne savez pas qu'il a des paris? Ah! s'écria l'un, cet étranger me ruine, j'allais gagner 500 livres sterling; un autre me reprocha avec chagrin d'avoir troublé le combat intéressant de deux boxeurs, et cela au moment où la victoire allait se décider. Tout le monde m'accusait, même celui que j'avais secouru; et, de peur d'être lapidé pour ce que je crus être une bonne action, je gagnai à la hâte la ville d'Oxford, bien étonné de la singularité d'un peuple qui fait des gageures au sujet des blessures d'un boxeur.

Oxford est une ville de 13 mille âmes, sur la rivière d'Isis, qui se réunit plus bas à la Tamise. La ville est remplie de colléges et d'écoles, richement dotés par les rois et les particuliers; quelques-uns de ces colléges sont des édifices magnifiques; ils ont tous les établissemens qui servent

à l'instruction, des bibliothèques, un musée, un observatoire, un jardin de botanique.

Plus j'approchais de Londres, et plus je trouvais les campagnes agréables; de riches moissons de blé couvraient partout la terre, et des troupeaux nombreux paissaient dans les prés entourés de haies vives. Leur laine est une des plus importantes productions du pays. Les fermes, dont ces troupeaux dépendent, sont bâties pour la plupart en briques, et couvertes de tuiles. Les paysans sont, en général, bien vêtus et bien nourris; ils paraissent apprécier leur liberté, et l'on voit qu'ils savent ce qu'ils valent. Les grandes routes sont parfaitement entretenues, et les voitures y roulent en grand nombre. Des canaux entrecoupent les provinces, et facilitent les transports.

Je n'avais cessé d'admirer toutes ces campagnes ornées de la plus brillante verdure, dont on attribue la vivacité à l'humidité des brouillards, et leur beauté me parut encore plus frappante aux approches de Londres, par le grand nombre de parcs et de maisons charmantes dont les environs sont ornés.

Windsor, château royal, avec une belle forêt, a une situation délicieuse auprès de la Tamise; c'est dans la chapelle du château que sont les caveaux de la famille royale.

Quel contraste n'éprouvai-je pas en entrant dans

Londres ? la ville me paraissait plongée dans un nuage de vapeur noire, effet du charbon de terre que l'on brûle généralement. Les maisons mêmes étaient couvertes de cette vapeur, et les premières rues ne me donnaient pas l'idée de cette propreté que l'on m'avait vantée.

Mais il en fut autrement, lorsque j'arrivai au centre de l'une des villes les plus grandes, les plus riches, les plus peuplées et les plus florissantes de l'univers. Située sur la Tamise qui est navigable même pour les plus grands vaisseaux, et où l'affluence prodigieuse des navires, qui y abordent ou qui en partent, produit un point de vue enchanteur, Londres se déploie sur un espace immense le long des deux rives de ce fleuve, et renferme une population d'un million d'âmes. Comment pourrais-je peindre le mouvement commercial qui anime cette grande cité, et ces innombrables boutiques, ateliers et magasins qui exposent aux regards les produits les plus variés de l'industrie anglaise ; cette différence de nations, de teints, de langues qu'on remarque dans ce tourbillon des affaires ; ces richesses étonnantes, fruit du commerce le plus étendu qui existe ?

Londres se compose de trois parties distinctes : la cité ou la partie orientale ; Westminster ou la partie occidentale ; et Southwark, séparé du reste de la ville par la Tamise. La cité est, comme à

Paris, le quartier de la ville le plus ancien et le plus mal bâti; il a des rues étroites, sombres et irrégulières; c'est là que se trouve la Bourse, la Banque, l'hôtel du lord-maire, celui de la Compagnie des Indes, l'église de Saint-Paul, surmontée d'une coupole, et une des plus belles églises modernes; la Tour, vieux fort, où l'on conserve les anciennes archives du royaume, les joyaux de la couronne, et où l'on bat monnaie; l'hôpital de Bedlam, la Poste, l'hôtel de la Société royale de Londres.

Plus régulier et mieux aéré, le quartier de Westminster est orné de belles places et de rues bien percées; le vieux palais de Saint-James où réside la cour, et l'ancienne abbaye de Westminster en sont les édifices les plus remarquables, sous le rapport de leur étendue et de leur destination. Dans le dernier, on voit les monumens d'une foule de grands hommes, et la grande salle du couronnement; le vieil hôtel, où s'assemblent les deux chambres du parlement, y est contigu. On remarque encore dans ce quartier le palais de Carlton, celui de Sommerset, où réside l'Académie royale des arts, les théâtres de Covent-Garden et de Drury-Lane, l'Opéra, l'hospice des Enfans trouvés et le grand Hôpital; mais ce qui m'intéressa le plus dans ce quartier, c'est le Musée britannique, riche collection d'antiques, de manuscrits,

d'objets d'histoire naturelle, de curiosités de toute espèce.

Le bourg de Southwark, qui forme la troisième partie de Londres, renferme la prison du banc du roi. De beaux ponts, de plus de 1200 pieds de long, unissent les deux rives de la Tamise; ce sont ceux de Westminster, Blackfriars et Waterloo.

Une grande partie de la ville est éclairée par le gaz du charbon de terre, qui, par une opération semblable à la distillation, se développe et se répand par des tuyaux dans les lieux où on veut lui donner des issues pour servir d'éclairage. Dans les grands établissemens d'industrie, je vis une foule de machines ingénieuses, menées en partie par la vapeur, et qui épargnent infiniment les frais de la main d'œuvre et remplacent les hommes et les bêtes de somme. Je ne pus revenir de ma surprise en les voyant opérer des choses si étonnantes : ici elles filaient le coton; là elles tissaient des étoffes; ailleurs elles sciaient, coupaient, broyaient, planissaient, etc.

Outre cet esprit de commerce et d'industrie, ce qui me charmait à Londres, c'était cet esprit d'association qui anime les Anglais, et qui ne peut exister que chez un peuple vraiment libre et ami de la patrie. Dans tous les quartiers on voit tenir des assemblées publiques, ayant pour but quelque entreprise louable et utile. Tantôt c'est une réu-

nion de citoyens indépendans qui veulent assurer la liberté des suffrages dans les élections parlementaires; tantôt ce sont des philanthropes qui réunissent leurs moyens pour fonder des écoles, réparer les malheurs causés par des désastres, répandre le christianisme et la connaissance de l'Évangile chez les peuples sauvages ou barbares, procurer de l'occupation aux pauvres désœuvrés, récompenser un citoyen qui a bien mérité de la patrie, débarrasser le commerce et l'industrie des entraves qui les gênent, etc.

Je n'ai trouvé nulle autre part, du moins dans le même degré, cet esprit patriotique, qui produit tant d'effets salutaires; j'ai même vu des pays où l'on fait tout ce que l'on peut afin d'isoler les citoyens, et les dégoûter de mettre en commun leurs lumières et leurs moyens pécuniaires pour opérer le bien, tant on y est aveugle sur le salut public.

J'aurais voulu faire plus que jeter un coup d'œil sur tant d'objets intéressans; mais je remarquai qu'on vit chèrement à Londres, et que le peu que j'avais épargné en Irlande serait bientôt épuisé, si je prolongeais mon séjour dans la capitale. Je fis donc des démarches pour obtenir la faculté de rentrer dans ma patrie; mes certificats d'Irlande me furent utiles; je m'aperçus que j'obtiendrais difficilement la permission de revenir par Douvres et Calais; mais qu'on serait plus facile pour me don-

ner un passeport si je partais d'un port plus éloigné pour un autre pays du continent; je demandai donc, et j'obtins la permission de m'embarquer à Hull pour la Hollande. Étant en Irlande, j'avais écrit à mon père pour lui faire connaître ma captivité; mais ne recevant pas de réponse, j'avais lieu de croire que ma lettre ne lui était point parvenue.

Sur le chemin de Hull je voulus faire un petit détour pour visiter Manchester et Liverpool, et avoir une idée des plus grandes fabriques et du plus grand port commercial de la Grande-Bretagne. J'aurais volontiers visité de même Portsmouth, le plus grand port militaire, et celui où est stationnée presque toute la marine royale; mais ce port est au sud, et j'avais à me diriger au nord.

Par Hertford, Bedford et Northampton, j'arrivai à Leicester, ville bâtie en briques d'un rouge vif; elle a une fonderie et plusieurs manufactures. A Lichfield, dans le comté de Stafford, je visitai la cathédrale gothique. Une chaîne de montagnes qui renferment des mines, traverse ce comté. Derby, dans le comté de ce nom, sur la rivière de Derwent, à laquelle aboutissent deux canaux, a une église surmontée d'une flèche très-haute, un moulin pour les soies, une fonderie où l'on fait des machines à vapeur, une fabrique de porcelaine, et des magasins de vases, candélabres et autres objets faits en stalactite bleue qu'on trouve dans les ro-

chers des environs. Les curieux visitent les cavernes pour emporter des échantillons de cette stalactite.

Le comté de Derby a des mines riches en fer et en étain. A Chesterfield je vis beaucoup d'usines et forges où l'on apprête le fer ; il y en a encore davantage à Sheffield, que les bouffées de vapeurs sortant des fourneaux enveloppent d'un tourbillon de fumée ; toute la ville ne semble être qu'un seul atelier ; les machines à vapeur y sont partout en activité ; il y a des forges, tréfileries, fabriques d'aciéries, de coutellerie, instrumens d'optique et de physique, métal plaqué, etc. Bref, la ville de Sheffield est une de celles qui fournissent le plus d'ouvrages en métal.

J'arrivai enfin à Manchester, qui a la même importance sous le rapport de la tisseranderie en coton. Les fabriques y sont grandes et nombreuses: non-seulement dans la ville, mais aussi dans tous les villages d'alentour les tisserands travaillent pour les fabricans ; aussi compte-t-on à Manchester et dans la banlieue une population de plus de 100 mille âmes. Dans chaque atelier on ne fabrique qu'un seul article, ce qui contribue beaucoup à la perfection du travail dans cette ville manufacturière dont les étoffes sont très-estimées. On se sert ici pour la filature du coton de machines très-ingénieuses, mues par la vapeur ; une seule manufac-

ture emploie par semaine deux mille quintaux de charbon qui servent aussi à l'éclairage de l'établissement. Tout le comté de Lancaster, où Manchester est situé, abonde en filatures et fabriques de tissus qui font une consommation immense de coton. Grâce au magnifique chemin en fer entre Manchester et Liverpool, on peut recevoir en peu d'heures les balles de coton apportées par les bâtimens d'Amérique ou de l'Inde. A l'aide des métiers mécaniques on fabrique toutes sortes d'étoffes; les marchands nous montrèrent des milliers d'échantillons de tissus teints ou imprimés, dont quelques uns par leur bas prix sont à la portée même des pauvres.

Je m'adressai au maître d'un atelier pour y entrer. Sans me faire le moindre signe de politesse, il me dit : « Entre avec moi, je te montrerai mon atelier. » En effet, il me conduisit partout; puis il me dit : « Porte-toi bien, » et me laissa là. Je le trouvai très complaisant, mais sans façons. J'appris ensuite qu'il était de la secte des quakers, qui se vêtissent très-simplement, font de la franchise l'un des premiers devoirs, tutoient tout le monde, et n'ôtent le chapeau devant personne.

Indépendamment d'une douzaine d'églises anglicanes, Manchester renferme des chapelles pour les catholiques, dissidens, méthodistes, quakers, anabaptistes, unitaires, etc. Il y a des hospices et des hôpitaux, ainsi que des sociétés littéraires.

Auprès de Worsley un canal, en partie souterrain, conduit dans l'intérieur de riches mines de charbon. Environ 150 bateaux naviguent toujours sur ce canal.

De Manchester je fis une petite excursion au port de Liverpool, situé à l'embouchure du Mersey. Ce port, qui fait un commerce immense avec l'Amérique, l'Asie et l'Afrique, est rempli de bâtimens; et la ville, aussi considérable que Manchester, renferme 130,000 âmes; la banque et la cour de justice occupent les quatre côtés d'une place ornée de la statue de l'amiral Nelson, mort en 1805 au combat naval de Trafalgar, où il venait de vaincre. La ville a un hôtel-de-ville bâti dans le style grec, une bourse munie d'arcades, plusieurs raffineries de sucre, une grande corderie, des docks ou bassins pour le radoub, un beau théâtre et une institution pourles aveugles; une halle immense, éclairée le soir par le gaz, sert de marché public.

Voyant partir beaucoup de navires pour l'Écosse, je fus tenté de visiter cette province; mais, réfléchissant au peu d'argent qui me restait, je réprimai ma curiosité, et je me contentai des renseignemens que me donnèrent des marchands qui font souvent ce voyage.

L'ancien royaume d'Écosse n'est plus aujourd'hui qu'une province anglaise; depuis la réunion de son parlement à celui d'Angleterre, elle envoie

des pairs à la chambre haute et des députés à celle des communes ; mais elle conserve son assemblée du clergé presbytérien. Ce pays en général est rude et montagneux ; ses plus hautes montagnes couvertes de neiges pendant une bonne partie de l'année forment avec les vallées, les lacs et les nombreux châteaux, de très-beaux sites. L'air y est pur, mais le froid y est très-rigoureux en hiver, et les vents y sont terribles et presque continuels pendant cette saison.

Les montagnards conservent leur ancien costume, qui consiste en une coiffure surmontée de plumes, une jaquette et un court jupon ; ils parlent encore le gallique, la langue de leurs ancêtres. La vie pastorale est celle que mènent un grand nombre d'entre eux. Dans les villes il règne beaucoup d'industrie, et sur les côtes on se livre à la pêche.

Édimbourg, capitale de ce pays, est une ville considérable, commerçante et peuplée de 120,000 âmes ; elle se compose de la vieille ville et de la nouvelle, séparées par le ravin de Nord-Loch, sur lequel passent une jetée et un pont. Bâtie en pente, la vieille ville a des rues étroites et des maisons très-hautes : on y remarque l'ancien hôtel du parlement, l'université qui possède un beau musée, et le *Holyroodhouse*, palais des anciens rois d'Écosse, où l'on montre l'appartement de Marie-Stuart, avec tout l'ameublement du temps. Un

château fort, situé sur un rocher escarpé, domine ce vieux quartier.

Plus régulière et mieux bâtie, la ville neuve renferme de beaux édifices, tels que les archives surmontées d'une coupole, l'église catholique, etc. On entre dans la ville neuve par un beau pont d'une arche jetée sur une rue basse. Édimbourg renferme beaucoup de manufactures, d'institutions de charité et d'écoles. Leith sert de port à la capitale.

Glasgow, seconde ville de l'Écosse, communique avec Édimbourg par le canal de la Clyde, qui traverse la partie la moins large de l'Écosse. De beaux édifices modernes la décorent; tels que la Banque, l'église catholique, la cour de justice. On remarque aussi l'ancienne cathédrale sur la pente d'une colline, l'université et le musée qui y est joint, enfin la faculté de médecine; l'industrie des habitans se signale dans les filatures de coton, les fabriques de mousselines, les verreries et fonderies.

Outre ces deux grandes villes, l'Écosse a des ports très-commerçans, tel que Aberdeen. A l'ouest de l'Écosse s'étendent les îles Hébrides, et au nord sont situées les Orcades et les îles Shetland, dont les habitans vivent en grande partie de la pêche. Sur les rochers de toutes ces îles nichent beaucoup d'oiseaux aquatiques dont on prend le duvet et les œufs.

Je me rendis enfin à Hull, port situé au con-

fluent de la Hull et l'Humbre dans le pays d'York, et peuplé de 50,000 habitans. J'observai dans cette ville traversée par de belles rues, les chantiers de construction, les docks, les grandes fabriques d'huile, de savon, de sucre, gruau, les brasseries, etc. Parmi les édifices je distinguai plusieurs églises et chapelles, deux loges maçoniques, le théâtre, la douane, et diverses institutions de charité dont l'une a une école de marine. La statue de Guillaume III orne la grande place. Il sort du port de Hull beaucoup de bâtimens pour la pêche des baleines et des phoques.

Je n'eus pas long-temps à attendre pour m'embarquer; un navire s'apprêtait à mettre à la voile pour Rotterdam; j'y retins ma place, et le surlendemain nous gagnâmes le large. Vingt-quatre heures après nous aperçûmes les côtes basses de la Hollande.

L'ancienne Batavie fut long-temps gouvernée par ses comtes. Cédée par une comtesse de Hollande à un duc de Bourgogne, la souveraineté du pays passa dans la maison de ce dernier; puis, par une alliance, dans celle d'Autriche, et parvint jusqu'à Philippe II, roi d'Espagne, fils de Charles-Quint. La Hollande avait alors ses lois et ses privilèges particuliers; on ne pouvait établir d'impôts ni rien innover sans le consentement des trois ordres : Philippe s'avisa de les enfreindre, voulant être aussi absolu dans les Pays-Bas qu'il l'était en

Espagne ; de plus, il y établit l'inquisition ; et enfin le duc d'Albe, qu'il y envoya en qualité de gouverneur, irrita tellement les esprits par sa cruauté, que le peuple poussé au désespoir prit les armes et se révolta. Jamais on ne combattit, ni avec plus de courage, ni avec plus de fureur, que les Hollandais contre les Espagnols : toutes les forces de ces derniers échouèrent contre les marais batayes, et tout puissant qu'était le monarque espagnol, il fut forcé de les reconnaître pour Etat libre et indépendant. Dès lors cet Etat devint un des plus florissans et des plus puissans du monde. Il attira à lui presque tout le commerce de l'Europe, fut le comptoir de tous les peuples, et l'entrepôt de toutes les richesses. Il conquit les plus belles colonies, mais il les gouverna aussi despotiquement que l'Espagne avait gouverné la Hollande. A force de travail on changea les marais en un pays charmant, traversé par des canaux nombreux, couvert de villes et villages, de jardins, de prés, et de maisons de plaisance. La république se composait de sept provinces unies entre elles pour l'avantage commun ; les députés de toutes ces provinces formaient les états-généraux, à la tête desquels était le stathouder. Cette dignité, d'abord élective, était devenue héréditaire ; toutefois son pouvoir avait un surveillant dans la personne de l'avocat-général des états, qui portait le titre de grand pensionnaire. On jouissait de beaucoup de liberté en Hollande, et

le peuple y était heureux; mais le commerce a changé : la marine anglaise est devenue beaucoup plus puissante que ne l'était celle des Hollandais. Ceux-ci ont perdu une partie de leurs colonies, et la république qui avait su résister à la puissance de Louis XIV, fut conquise à la fin du dernier siècle par une armée française, puis convertie en royaume, et incorporée dans l'empire français. Cependant, à la chute du trône impérial, la Hollande s'affranchit de son joug; la famille de ses anciens stathouders revint, et le congrès de Vienne forma en 1814 un royaume de la Hollande et de la Belgique réunis; mais celle-ci s'est détachée en 1830 de la Hollande, et forme maintenant un royaume particulier.

Rotterdam, où je débarquai, est la seconde ville de la Hollande, et renferme une population d'environ 55,000 âmes; traversée par des canaux comme les autres villes du pays, elle a un grand nombre de quais, des maisons brillantes de propreté, beaucoup de magasins, de fabriques, d'églises, des chantiers de construction, etc.

J'étais trop près de la capitale, pour ne pas y faire une petite excursion; je m'y rendis par La Haye, Leyde et Harlem, trois villes agréablement bâties, très-propres, entrecoupées de canaux, et entourées de jolies maisons de plaisance, de bosquets, de moulins à vent joliment peints, et de beaux villages. La Haye est le siége de la cour et

des deux chambres du royaume; elle a un beau château, de grands hôtels, des places publiques bien ornées, et renferme près de 50,000 âmes.

Leyde a une université qui était autrefois célèbre; à Harlem il y a plusieurs fabriques considérables, et des jardins de fleurs qui donnent lieu à un commerce assez actif.

Amsterdam, ville très-vaste, a un beau port sur le Zuyderzée, grand golfe qui n'existait pas anciennement, et qui n'est provenu que d'une irruption violente de la mer; les navires sont rangés dans le port comme les maisons d'une rue; leurs mâts y forment, pour ainsi dire, une forêt qui, avec les édifices et les clochers de la ville, présente un beau coup-d'œil. Je retrouvai ici ce grand mouvement de commerce qui m'avait tant intéressé dans les ports d'Angleterre. Les maisons sont étroites et élevées, et les caves même sont habitées par des marchands. Du côté de la terre, la ville est protégée par des bastions et par de larges fossés pleins d'eau; la petite rivière d'Amstel la traverse; une quantité de canaux facilitent le transport des marchandises dans les magasins, sur les quais qu'ombragent des allées d'arbres. Amsterdam renferme des édifices superbes; l'hôtel-de-ville, fondé sur des milliers de pilotis, est d'un aspect imposant. La bourse, l'amirauté, l'école de marine, l'hôtel de l'ancienne compagnie des Indes, l'arsenal, les hôpitaux et hospices, les églises et les synagogues,

le théâtre, etc., offrent aussi beaucoup d'objets dignes d'attention. Une grande partie de la population, qui est de 200,000 âmes, se livre au commerce. Les environs d'Amsterdam ne sont pas moins intéressans que la ville même : de tous côtés la vue se porte sur des hameaux, sur des maisons charmantes, sur des jardins et bosquets, sur des moulins ingénieusement construits. Toute la contrée porte l'empreinte de cette industrie qui métamorphosa un terrain fangeux en une campagne agréable.

On m'avait donné une recommandation pour un riche marchand retiré au village de Brook. Je fus étonné de la propreté extrême qui régnait dans les rues de ce village ; les chevaux et le bétail restent en dehors, et on soigne le pavé, comme si c'était le parquet d'un salon. Arrivé devant la maison du marchand, je cherchai en vain pour y pénétrer; la maison resta close, et les voisins rirent de la prétention d'un étranger qui voulait entrer dans la maison par la porte de devant. L'un d'eux, un peu plus poli qu'on ne l'est ordinairement en Hollande, m'apprit enfin qu'il n'y a que les noces, les enterremens et les baptêmes qui passent par la porte de la façade, et qu'à l'exception de ces cas extraordinaires tout le monde entre dans la maison par derrière, pour que la principale entrée reste bien propre. Il me semblait que c'était pousser la propreté bien loin ; cependant je me hâtai de chercher

mon marchand par la porte de derrière. Mais, en entrant un peu brusquement, je ne donnai pas le temps aux domestiques de m'avertir qu'on n'entrait chez leur maître qu'en pantoufles bien propres, et qu'on laissait les souliers à la porte. J'entrai dans le cabinet du marchand, tel que j'étais sorti d'Amsterdam. La maîtresse de la maison fut inconsolable de voir ternir le lustre de son parquet ; j'eus beau employer le peu de douceur hollandaise que j'avais appris, je passai dans son esprit pour un homme mal élevé, et, après mon départ, tous les domestiques auront sûrement été mis en réquisition pour frotter, laver, et effacer jusqu'à la moindre trace de ma visite. Dans toute la Hollande je voyais sans cesse laver et nettoyer le dehors et le dedans des maisons : on s'y rend esclave du goût de la propreté.

Je quittai Amsterdam pour me rendre à Anvers, par Utrecht, Bois-le-Duc et Breda.

La plupart des lieux par lesquels je passai me retracèrent les grandes villes que j'avais quittées, étant comme celles-ci entrecoupées de canaux, et la grande quantité d'arbres des quais, rues et places, me les faisait prendre de loin plutôt pour des maisons de campagne que pour des villes. Tous ces lieux communiquent entre eux par des canaux pleins d'eau jusqu'au niveau de la terre. Les barques qui les parcourent sans cesse semblent de loin voguer au milieu des prairies. A l'exception

des provinces de Gueldre, Frise et Groningue, qui abondent en grain, la Hollande n'est pour ainsi dire qu'une prairie continuelle ; la terre molle et marécageuse est peu propre au labourage, et ne permet guère d'en tirer d'autre parti que l'engrais et la nourriture des bestiaux ; aussi en voit-on partout une multitude, principalement de vaches ; c'est ce qui donne lieu à la fabrication des fameux fromages de Hollande dont on fait une si grande exportation. Eidam est un des entrepôts de cette denrée.

Les habitans boivent beaucoup de café faible, à cause de la mauvaise qualité des eaux, et ils fument souvent du tabac, ce que l'on regarde comme un préservatif contre l'effet de l'humidité. La propreté excessive des Hollandais vient en grande partie de ce qu'on veut garantir les maisons de cette humidité. Les murs sont quelquefois revêtus de carreaux de faïence.

La plupart des villages, pavés de briques, ressemblent à de gros bourgs, et leurs habitans paraissent jouir d'une grande aisance. Le poisson offre partout au peuple une nourriture facile à obtenir.

Je n'admirai pas moins ces fameuses digues que les Hollandais ont opposées à la mer, pour l'empêcher de submerger leur pays. Dans beaucoup d'endroits je trouvais la terre plus basse que l'eau ; mais grâce à ces digues, surveillées et entretenues

avec un soin extrême, le pays est ordinairement à l'abri du danger. Quelquefois la fureur des flots détruit ou endommage ces grands travaux. Pendant l'hiver, tout ce pays est si rempli d'eau, qu'en mille endroits on n'aperçoit que des digues, des maisons et des clochers qui semblent de loin sortir du sein des flots ; mais, au mois de février, on fait jouer des moulins à vent dont l'effet est de pousser les eaux dans des canaux d'où elles se rendent aux fleuves qui débouchent dans la mer. Je quittai enfin ce petit pays arraché du sein des eaux, et que l'industrie de ses habitans, excités par la liberté, a rendu un des états les plus florissans de l'Europe.

Dans la Belgique, composée de la Flandre et du Brabant, je trouvai une agriculture florissante ; c'est un pays abondant en grains, lin, chanvre et colza. Les brasseries de la Flandre sont fameuses, la bière y est la boisson commune. Dans quelques villages où je passais on était très-occupé des kermesses ou fêtes patronales qui sont un divertissement national.

Anvers, place forte, avec un bon port auprès de l'embouchure de l'Escaut, était autrefois une des villes les plus commerçantes de l'Europe. Mais les Hollandais obtinrent des autres puissances que ce port qui leur nuisait, fût fermé aux gros bâtimens de commerce ; les Français en 1792 mirent fin à cette gêne injuste. Anvers possède encore 60 mille habitans, des fabriques d'orfévrerie, d'étoffes, de

coton, de dentelles, des filatures, des blanchisseries. Sa cathédrale et son hôtel-de-ville sont deux beaux édifices gothiques. Malines, située sur la Dyle à quelques lieues d'Anvers, fabrique des chapeaux et des dentelles.

Bruxelles, grande ville de 66 mille âmes, sur la Senne, est bâtie en partie sur une éminence, et en partie dans une plaine agréable. Elle a un beau palais et un parc entouré d'hôtels superbes; l'hôtel-de-ville est un édifice gothique surmonté d'une haute flèche. Je visitai aussi l'église Sainte-Gudule, l'hôtel des monnaies, l'église Saint-Jean, la salle de spectacle. Bruxelles a toujours fait grand commerce; on y fabrique beaucoup de dentelles, des étoffes et toiles peintes. Il y a des brasseries, des blanchisseries, etc.

Je ne vis point Gand et Bruges, deux des plus grandes villes de la Belgique, qui toutes deux font commerce de toiles, de dentelles; ni le port d'Ostende, ni la ville de Louvain, dont l'université était jadis célèbre, et dont les brasseries ont encore de la réputation. Il me fallut regagner ma patrie.

Depuis Bruxelles j'eus pour compagnon de voyage un armateur du Hâvre, qui, ayant voulu faire comme moi sa première expédition sur mer, avait été pris et conduit en Angleterre, où il avait beaucoup souffert sur les affreux pontons. En répan-

dant de l'argent il était parvenu à s'échapper ; et il ne retournait au Hâvre que pour réparer la perte de son premier navire, et en armer un second en course. Il me parla avec feu de la vengeance qu'il se proposait de prendre, et il m'engagea vivement à y unir la mienne. J'avais encore sur le cœur, je l'avoue, la perte de ma petite malle, et je n'aurais pas été fâché d'en reprendre au moins la valeur. La vie de mer avait d'ailleurs commencé à me plaire, et j'étais honteux de me présenter devant mon père dans un état de dénuement, au lieu de venir lui apporter ses revenus arriérés des colonies, comme je m'en étais flatté. Ma vanité souriait à l'idée de revenir avec de riches prises faites sur mer.

Je fis donc une seconde folie en promettant au corsaire de m'embarquer sur son bâtiment. Nous rentrâmes en France par la place forte de Valenciennes sur l'Escaut ; j'y vis quelques beaux édifices, et je trouvai une partie de la population occupée à la fabrication des dentelles, des linons, batistes, etc. A une petite lieue de Valenciennes on exploite les vastes mines de houille d'Anzin.

Lille, sur la Deule, où nous passâmes ensuite, est une place forte, et une ville grande, belle et riche ; ses fortifications et sa citadelle en font une place importante pour la défense des frontières ; c'était autrefois la capitale de la Flandre-Française, province aussi fertile que bien cultivée : aujourd'hui Lille

est le chef-lieu du département du Nord, et renferme 55 mille âmes. Nous allâmes voir l'hôtel de ville, la manufacture royale de tabac, l'hôtel des monnaies, le musée. Nous observâmes des raffineries de sucre, des fabriques de dentelles, toiles, faïences, coutils, etc.

Le département du Pas-de-Calais ou l'ancien Artois, que nous traversâmes ensuite, ne cède guère à celui du Nord, sous le rapport de l'industrie et de l'agriculture; Arras, son chef-lieu, est encore remarquable par ses fortifications et une belle citadelle : cette ville, peuplée de 20,000 âmes, a une belle cathédrale, de grands hôtels et des places entourées d'arcades. La basse ville est en général bien bâtie. Dans beaucoup de caves on voit travailler les femmes aux dentelles. J'appris qu'environ 5 mille femmes vivent de ce travail.

D'Arras nous nous rendîmes à Amiens, ville grande, bien peuplée et fort commerçante; sa cathédrale est un vaisseau surprenant par son élévation, et la nef de cette église est une des plus belles qui existent. Le département de la Somme dont cette ville est le chef-lieu, n'est pas moins fertile en grains que les précédens. Amiens est traversé par des canaux de la Somme sur laquelle cette ancienne capitale de la Picardie est située. L'hôtel de ville, la halle au blé, les promenades, méritent aussi l'attention. Il y a dans cette ville des fabriques de

velours, casimirs, des filatures de coton, des tanneries, etc.

Au lieu de prendre à Amiens la route de Paris, j'écrivis à mon père pour lui exposer les raisons qui me déterminaient à partir avec mon armateur pour le Havre, et qui me paraissaient alors si décisives que je ne croyais pas avoir besoin d'attendre la réponse de ma famille. Je terminai ma lettre en énonçant modestement l'espoir de revenir bientôt couvert de gloire et de richesses.

CHAPITRE III.

Nouvelle excursion sur mer.— Rouen, le Havre. —La mer du Nord, la Norwège, Christiansand, Christiania, la Suède, Gothenbourg, Stockholm, le Danemarck, le Sund, Copenhague, Berghen. — Islande, ses sources chaudes et ses volcans; le Groënland. — Retour en France, Brest. — le Portugal, Lisbonne; Espagne, Cadix, Séville, Madrid, Barcelone, Saragosse, Pampelune. —Bayonne, Bordeaux.

Nous fîmes un court séjour à Rouen, sur la rive droite de la Seine, chef-lieu du département de la Seine-Inférieure, et une des villes les plus grandes, les plus peuplées et les plus commerçantes de la France : la cathédrale, l'église de l'ancienne ab-

baye de Saint-Ouen, le Palais-de-Justice, sont, parmi les édifices gothiques, ceux qui attirent le plus les regards. Il y a des halles, une salle de spectacle, un musée et une bibliothèque, plusieurs fontaines et grandes places. La population se monte à 90,000 âmes. L'industrie manufacturière est très-active ici, comme dans tout le département. On fabrique des étoffes de lin et de coton, des toiles rayées qu'on appelle de la rouennerie, des cotons filés, de la draperie, tannerie, chapellerie, des confitures, etc. Aux environs de Rouen, on voit partout tisser, teindre, blanchir les toiles. Deux ponts traversent la Seine, l'un en pierre, et l'autre en bois reposant sur des bateaux, de manière à hausser et à baisser avec la marée. Les petits bâtimens remontent la rivière jusqu'à cette ville, et en font comme un port de mer.

La Normandie, dont Rouen était autrefois la capitale, est un pays important par l'excellente qualité de ses pâturages et de ses chevaux et bestiaux, par son étonnante fécondité et par le grand nombre de ses fabriques. Des vergers clos de haies vives et remplis de pommiers dont on fait d'excellent cidre, entourent les maisons des champs et des villages. Le beurre et le fromage du pays sont excellens; on en approvisionne la capitale, ainsi que de veaux gras et de moutons. Sur la côte, on pêche des huîtres et des poissons.

Le Havre, quoique beaucoup moins considérable que Rouen, fait néanmoins de grandes affaires commerciales. Cette ville de 22,000 âmes est bien percée; son port très-sûr et très-fréquenté, reçoit beaucoup de bâtimens américains, qui apportent surtout des denrées coloniales. On voit au Havre un arsenal, des chantiers de construction, des raffineries de sucre, des fabriques de cordages, papier, tabac, etc.

Le corsaire sur lequel je devais m'embarquer en qualité d'officier était une jolie frégate de 20 canons, nommée *la Normande;* mais comme elle n'était pas encore prête, je profitai du temps que j'avais à passer au Havre pour prendre des leçons de marine, et, grâce à la connaissance que j'avais des mathématiques, elles ne me parurent pas difficiles à saisir. Je me berçais déjà des plus belles espérances, et je ne voulais rien moins qu'égaler les Jean-Bart et les Duguay-Trouin. L'armement étant fini, nous mîmes à la voile avec un autre corsaire de 10 canons, nommé *la Mouche*. Nous dirigeâmes notre route dans la Manche, vers ce détroit qui sépare la France de l'Angleterre; après l'avoir passé, nous établîmes notre croisière dans la mer du Nord, à l'entrée de la Baltique. Nous y croisâmes plusieurs jours sans rien apercevoir; mais nos capitaines ayant eu avis d'un flotte marchande qui était partie d'Angleterre pour cette mer, ils la guettèrent au passage. Elle parut enfin, mais escortée par deux

frégates, l'une de vingt-quatre canons, l'autre de douze. Notre capitaine ayant fait signal à *la Mouche* d'attaquer cette dernière, nous portâmes à toutes voiles sur la plus grosse. A peine fûmes-nous à sa portée qu'elle nous envoya sa bordée qui, pour être ajustée de trop loin, ne nous fit aucun mal. Notre capitaine attendit que nous fussions plus proches pour commencer à faire jouer son artillerie. Ce n'était pas par bordées, et il ne faisait tirer ses canons que les uns après les autres; mais chaque pièce était pointée par son maître-canonnier qui était très-habile et qui passait successivement d'une pièce à l'autre à mesure qu'elles étaient chargées : il n'y avait guère de coup qui ne portât. L'Anglais, dans les commencemens, faisait un feu terrible, mais notre manière de combattre, constante et bien soutenue, fit tant d'effet sur son bord, qu'au bout d'une demi-heure il était presque désemparé. Nous nous préparions à l'aborder, lorsque nous aperçûmes *la Mouche* tellement pressée par l'autre frégate anglaise, que nous crûmes devoir aller à son secours. En passant par l'avant de cette frégate, nous lui lâchâmes une bordée si à propos, que l'enfilant de l'avant à l'arrière elle fit de grands ravages; notre seconde bordée fut aussi très-efficace, et à la troisième elle amena. Débarrassé de cet ennemi, notre capitaine fit signal à *la Mouche* de l'amariner et de courir ensuite sur

les navires marchands. Nous en eussions fait de même si la première frégate qui s'était un peu réparée, ne fût survenue; le combat recommença alors avec une nouvelle ardeur, mais le grand mât de la frégate anglaise s'étant abattu, nous la laissâmes dans un état à ne pouvoir plus nous empêcher de tomber sur les bâtimens marchands. Nous en prîmes deux; *la Mouche*, de son côté, en prit un, et nous conduisîmes le tout dans le port de Christiansand en Norwège, où nous relâchâmes.

Nous avions perdu peu de monde dans ce combat, mais le corps de notre frégate ainsi que notre mâture étaient si maltraités que nous fûmes obligés d'y faire des réparations considérables. *La Mouche* n'était pas en meilleur état, et pendant que nous nous radoubions l'une et l'autre, les gens des deux équipages allèrent se divertir sur les côtes.

Je profitai de notre repos pour me familiariser un peu avec la langue danoise, et examiner le pays. Christiansand est le rendez-vous ordinaire des bâtimens qui vont au Cattegat ou qui en viennent. La ville est petite, mais elle fait un grand commerce de bois; les magasins en sont remplis. On voit au milieu de la place publique un grand moulin à vent.

Les vastes forêts de la Norwège font sa richesse. On exporte une immense quantité de planches,

de merrain, de charbon. La valeur de ces exportations peut se monter à 20 millions de francs. La plupart des maisons en Norwège sont bâties aussi en bois. Les montagnes du pays contiennent des mines riches en fer et en cuivre. Enfin la pêche le long des côtes est une grande ressource pour les subsistances d'un pays qui ne produit que peu de grains, surtout dans le nord où l'hiver dure une grande partie de l'année. Les Norwégiens sont d'excellens pilotes.

De Christiansand nous nous rendîmes avec nos prises à Christiania, capitale de la Norwège, munie d'un port au fond d'un golfe, dans la partie la mieux cultivée et la plus fertile du pays. Des groupes d'îles s'élèvent d'une manière pittoresque dans le port, d'où l'on exporte une quantité considérable de planches. Plus d'une centaine de moulins autour de la ville sont occupés à les scier; quelques-uns sont mus par la rivière d'Agger qui tombe de rocher en rochec; les rocs de granit rouge et de porphyre qui hérissent la contrée, y font un joli effet, surtout lorsqu'on entre dans le port. Une citadelle commande la ville qui renferme quelques édifices assez beaux, une fabrique d'alun et une académie militaire. Elle a dix mille habitans.

Nous mîmes une des prises en vente à Christiania, et nous résolûmes de conduire le reste à Gothenbourg dans la même intention. Nous ne

tardâmes pas de mettre à la voile pour ce port suédois.

En sortant du golfe de Christiania nous aperçûmes sur la droite la petite ville de Laurvig, dont la grande usine fournit beaucoup de fer, des clous, des enclumes et des canons ; elle est dominée par une forteresse.

Nous passâmes devant le phare qui éclaire le port et la forteresse de Marsstrand, et nous entrâmes dans le beau port de Gothenbourg, qui fait un grand commerce en planches, fer, goudron et harengs.

Apeine y eûmes-nous conduit nos prises anglaises que l'autorité du pays y mit le séquestre, parce que la Suède venait de faire un traité d'alliance avec l'Angleterre. Pour surcroît d'infortune nos deux capitaines avaient des différends au sujet de la partie des prises vendues en Norwège, et ne pouvant tomber d'accord, ils résolurent de s'en remettre à la décision des tribunaux. Ce double contre-temps me força de faire dans leurs intérêts et dans le mien, un voyage à Stockholm et à Copenhague, pour y avoir des audiences auprès des autorités suprêmes. Je commençais à voir alors que l'état de corsaire n'était pas aussi agréable que je l'avais cru ; cependant le plaisir de voir de nouvelles contrées me rendit indifférent aux désagrémens que nous éprouvions.

On sait que l'on comprend sous le nom de Scandinavie, la Suède, le Danemarck et la Norwège. C'est de cette Scandinavie que sont sortis les Normands, qui infestèrent au VIII^e^ siècle de leurs pirateries les côtes d'Angleterre, de France, d'Espagne, d'Italie, et qui parvinrent jusqu'à la conquête de la Normandie et de la Grande-Bretagne.

La Suède est le plus considérable de ces trois royaumes, ayant plus de 3 millions d'habitans. En vertu du traité connu sous le nom d'union de Calmar, elle avait été en 1397 réunie au Danemarck et à la Norwège sous les mêmes rois; mais exaspérée par la cruauté de Christiern, elle s'affranchit en 1521, sous la conduite du prince Gustave Vasa, de la domination danoise, et devint un royaume particulier. C'est à la même époque que le luthéranisme s'introduisit en Suède, et que le culte catholique perdit ses richesses et toute son influence. Quelques-uns de ses rois se sont rendus célèbres, Gustave-Adolphe par ses campagnes en Allemagne, Charles XII par ses guerres aventurières en Russie. En 1809 la dynastie des Gustave fut détrônée, et l'année suivante un maréchal français, le prince Bernadotte, fut appelé au trône. La Suède perdit la Finlande, mais elle acquit la Norwège, qui toutefois conserve son *storthing*, ou son assemblée nationale. L'autorité du roi de Suède est bornée par l'assemblée des

états, composée des bourgeois, des députés de la noblesse, des évêques, et des paysans.

La Suède est un pays coupé de rivières, de lacs, de montagnes et de bois; il a beaucoup de gibier et de poisson. On exploite des mines d'argent, de cuivre, de fer; outre ces métaux, on exporte du bois, du goudron, de la potasse, des pelleteries, des harengs. Ses récoltes ne suffisent pas pour la consommation. On cultive beaucoup de lin et de chanvre. Dans le nord, l'hiver est long et fort rude; mais les grandes chaleurs de l'été y font mûrir les denrées en peu de mois : le climat de la Suède est d'ailleurs sain, son air pur et salubre. Après avoir visité la belle cascade de la rivière de Gotha, auprès de Trolhetta, et le canal qu'on a taillé dans un roc de granit auprès de la chute, je pris le chemin qui passe entre les deux lacs Wener et Wetter, et me rendis par le lac Mœler à Stockholm, capitale de ce royaume : elle est bâtie sur plusieurs petites îles jointes ensemble par des ponts, dont quelques-uns sont très-longs, entre autres le pont de bateaux. La ville proprement dite, est bien bâtie, tandis que les faubourgs sont remplis de cabanes entremêlées de rochers et de jardins. Dans la ville, les maisons sont, pour la plupart, bâties en pierre, hautes et couvertes de tôle ou de cuivre. Je vis dans le nombre, de beaux palais; le château où le roi fait sa résidence

a surtout une belle apparence. Je dois citer encore les églises de Saint-Nicolas, de Sainte-Gertrude et du Ridderholm, avec les tombeaux royaux, l'hôtel de l'ordre équestre, l'arsenal, la banque, l'hôtel de ville, les écuries royales, l'hôtel des monnaies. Cette capitale possède plusieurs académies, hospices et hôpitaux, de belles promenades, une école de navigation, etc., des fonderies de canons, des raffineries de sucre, des papeteries, des fabriques de toiles à voiles, de draps, de glaces et de porcelaines. Par le lac Mœler elle communique facilement avec les provinces voisines; son port, dont l'entrée est hérissée de rochers, est aussi vaste que sûr. La population de Stockholm peut se monter à 76 mille âmes.

En attendant la réponse à mes sollicitations auprès des autorités, j'allai visiter l'université d'Upsal, qui possède une vaste église et une belle bibliothèque. Le temps ne me permit pas de pousser mon excursion plus loin et de voir la Dalécarlie, province montagneuse, habitée par un peuple de mineurs, qui se distingue par son caractère prononcé, par son costume et par ses usages. A mon retour à Stockholm, je ne trouvai pas notre affaire plus avancée qu'auparavant. Je vis que je ne réussirais pas à faire lever le séquestre; n'étant pas versé dans les affaires d'administration, je ne fis pas toutes les démarches qu'il aurait fallu faire. Mes capi-

taines avaient eu trop de confiance dans ma jeunesse.

Je m'embarquai à Stockholm pour me rendre à Copenhague et y poursuivre au moins le procès pour les prises vendues à Christiania; car la Norwège dépendait encore du Danemarck.

Laissant sur la gauche l'île de Gothland, je touchai à Calmar, où fut signé en 1397, le fameux traité d'union des trois royaumes; puis je passai à Carlscrona, principal port de la marine royale, d'où l'on exporte beaucoup de fer et de cuivre, forgé en partie dans la ville. Je vis de loin l'île de Bornholm, je doublai la pointe de Scanie, et après avoir touché à Malmœ, port fortifié de cette province, je me dirigeai sur l'île danoise de Sélande, et j'entrai dans le port de Copenhague.

Le royaume de Danemarck, situé avantageusement pour le négoce, comprend la péninsule de Jutland et les îles adjacentes de la mer Baltique, et est habité par moins de 2 millions d'âmes. La religion luthérienne y est la dominante. Son gouvernement était autrefois, à bien des égards, aristocratique : vers le milieu du seizième siècle il est devenu absolu par un mouvement irréfléchi du peuple, qui, las des prétentions turbulentes des nobles, eut l'imprudence de remettre tout le pouvoir entre les mains du roi. Un des plus forts re-

venus de la couronne est le péage du Sund; c'est ainsi qu'on nomme le détroit entre la plus grande des îles du Danemarck et la Suède: il y passe annuellement des milliers de navires, qui, suivant les traités reconnus par toutes les nations, paient un droit d'environ un pour cent. Il y a deux autres passages, le grand et le petit Belt; le premier sépare la Fionie de la Zélande, et le second passe entre la Fionie et le Jutland; mais ces passages ne sont guère fréquentés par les navires de commerce. Le climat du Danemarck n'est pas aussi rigoureux qu'on le jugerait par la latitude; le froid y est modéré en hiver, mais il règne souvent d'épais brouillards. En Jutland, et dans quelques îles, il y a beaucoup de tourbe. D'autres îles donnent des bois; la plupart sont assez fertiles en grain, et toutes ont une bonne pêche.

Copenhague est vaste et défendue par une citadelle, appelée Frederikshavn. La ville est percée de belles rues, et renferme les deux palais royaux, Christiansborg et Amalienborg, trois châteaux royaux, de grandes églises, des hospices, etc. Elle a une bibliothèque, une université, un jardin de botanique, une salle de spectacle, des chantiers de construction, des raffineries de sucre, des fabriques d'indiennes et de savon. Les rues de la nouvelle ville sont tirées au cordeau. Dans l'église de Roskilde, à peu de distance de la capitale, on voit les tombeaux de lafamille royale.

Par le Sund, je revins à Gothenbourg, sans avoir été plus heureux à Copenhague qu'à Stockholm. Je vis dans ce détroit les deux villes d'Elseneur et Helsingborg, situées l'une sur la côte danoise, et l'autre sur la côte de Suède; la première est dominée, ainsi que le passage, par le fort de Kronborg. C'est à Elseneur que les bâtimens paient le droit de passage.

Ayant traversé le Cattégat, je revins à Gothenbourg, où je trouvai les capitaines de nos corsaires décidés à faire une nouvelle croisière dans la mer du Nord, ne pouvant attendre plus long-temps l'issue de l'affaire des prises. Nos bâtimens étant réparés, et tout étant prêt pour mettre à la voile, nos gens se rembarquèrent tous avec la même gaieté que lorsqu'ils mirent pied à terre. Après avoir quitté la côte de Suède, nous doublâmes le cap Lindesnæss, où nous prîmes beaucoup de homards, et nous cinglâmes vers le nord, en longeant la côte de Norwège.

Nous relâchâmes pour deux jours à Berghen, port très-commerçant, situé sur un golfe, et défendu par un fort. Berghen, ayant 18 mille habitans, est la plus grande ville de Norwège; elle fait un fort commerce du poissons secs qu'on mange dans le pays au lieu de pain, qui souvent est rare; la ville exporte aussi beaucoup de poissons salés, d'huile

de baleine, de bois, de suif, etc. Du côté de la terre, elle est ceinte de hautes montagnes.

Nous continuâmes de croiser sur la côte. Nous voyions dans toutes les parties de la Norwège, la population disséminée et les paysans demeurer au milieu de leurs propriétés isolées. Partout on tirait grand parti du bois, qu'on faisait flotter le long des rivières jusqu'aux ports, et de la pêche, qui est d'un grand rapport dans ces parages.

Les îles Vaage sont en été le rendez-vous des pêcheurs pour la pêche des cabillauds : ces îles présentent alors l'aspect animé d'un grand marché aux poissons.

Sur le bord de la mer nous voyions quelquefois les Norwégiens occupés à prendre les oiseaux aquatiques qui se nichent dans le creux des rochers dont cette côte est bordée, et qui sont bien moins recherchés pour leur chair que pour leurs plumes. L'eider qui tient de l'oie et du canard est le plus estimé de tous, et le duvet de sa poitrine est ce que nous connaissons sous le nom d'édredon. Mais cette chasse ne se fait pas sans danger, surtout lorsque le rocher est inabordable du côté de la mer; alors un des chasseurs s'attache à un câble, au moyen duquel ses camarades le descendent du haut du rocher jusqu'à ce qu'il parvienne aux nids de ces oiseaux; quelquefois il arrive que le câble détache de grosses pierres que le chas-

seur ainsi suspendu n'évite qu'en se balançant à propos.

Nous passâmes aux îles Feroé, et nous nous portâmes vers l'Islande dans le dessein de rançonner les bâtimens anglais occupés à la pêche de la baleine. Nous jetâmes l'alarme parmi les pêcheurs de cette nation, qui ne s'attendaient pas à trouver dans ces mers des navires de guerre français; et nous en rançonnâmes plusieurs; mais en donnant la chasse à l'un d'eux, nous fûmes surpris d'un grain qui, s'abattant sur nos voiles orientées au plus près, nous coucha tellement sur le côté que nous eussions chaviré si le mât du grand hunier ne se fût cassé. Nous en fûmes quittes heureusement pour la peur; mais en voulant remettre un autre mât de hune que nous avions de rechange, nous nous aperçûmes que le grand mât était encore éclaté de manière à ne pouvoir plus servir : nous fûmes donc forcés de relâcher en Islande et de laisser *la Mouche* continuer seule sa croisière. Nous vîmes de loin des tourbillons de fumée s'élever du sein de l'île.

Le port de Reykiavik, où nous entrâmes, est habité par 500 âmes; c'est la plus grande ville de l'Islande; les autres lieux n'ont qu'une douzaine de maisons; en sorte que cette île, dont la population est de 48 mille habitans, n'a guère que des hameaux. L'intérieur de l'Islande est un désert, où l'on ne voit aucun être vivant. Toutes

les habitations que je vis étaient isolées ; chaque cabane étant située au milieu des maigres prairies qui en dépendent. On n'aperçoit que cabanes, de petits jardins, et point de champs labourés : aussi le pain est-il fort rare, et la plus grande occupation des paysans est le soin du peu de bétail qu'ils entretiennent. Ils subsistent principalement de lait aigre et de poissons de toute espece, dont la Providence a pourvu les côtes de cette île : les Islandais le font sécher et s'en servent comme de pain; dans les disettes de fourrage, ils en nourrissent même leurs chevaux et bestiaux. Les Islandais ont beaucoup de bon sens et des mœurs pures ; leur langue était autrefois celle de la Scandinavie, et ils conservent encore les vieilles poésies qui chantent les exploits des anciens Scandinaves, et qui ont été composées dans leur île. L'hiver y est long et rude : au milieu de cette saison, le jour ne dure que quelques heures ; mais les aurores boréales dissipent les ténèbres. En été, c'est tout le contraire, et même pendant deux mois le soleil ne s'y couche pas entier. Mais, dans cette saison, l'arrivée des énormes masses de glace, que les courans de la mer apportent du Groënland, refroidit quelquefois subitement la température.

Nous prîmes un guide pour voir les phénomènes volcaniques de l'ile. Nous vîmes partout de petits cratères, des torrens de laves qu'ils ont

vomis, et des sources qui lancent par intervalles des jets d'eau chaude. Vers le soir du premier jour, mon cheval s'arrêta sur une petite éminence couverte de gazon, sans vouloir avancer. Mon guide me dit que j'étais sur le toit d'une maison. En effet, étant descendu de l'éminence, je vis que cette prétendue butte provenait de la maison d'un paysan adossée contre le rocher, et couverte d'un toit de tourbe, sur lequel pousse une herbe que l'on fauche comme un pré. Les cabanes des Islandais n'ont que de petites fenêtres, ou plutôt des lucarnes ; on voit par-ci par-là des chapelles, où les paysans se rendent de tous côtés les dimanches ; dans la semaine, leurs pasteurs labourent et pêchent comme les paroissiens. Des glaces et des neiges éternelles couvrent les hautes montagnes de l'île.

Trouvant l'intérieur des cabanes trop malpropre, nous prîmes le parti de coucher sous une petite tente ; car nous étions heureusement dans la belle saison. Sur le bord du lac Thing-Valla, nous fûmes surpris du spectacle que présentaient le matin plusieurs sources d'eau chaude et sulfureuse, en jaillissant sous une épaisse fumée ; mais ce n'était rien en comparaison des deux sources dites Geyser, que nous vîmes une matinée s'élancer vers le ciel, en colonnes de 50 à 80 pieds de haut, et rejeter avec fracas du sein de la terre des tourbil-

lons de vapeurs et des masses de boue liquide.

Auprès des mines de soufre de Myvatn, il jaillit trois autres jets d'eau chaude, dont l'un monte à une hauteur extraordinaire, à l'approche des tempêtes. Non loin de là nous aperçûmes entre deux volcans une montagne de soufre, et un gouffre de boue qui bouillonnait et laissait échapper une épaisse vapeur. On distingue le mont Hécla, fameux volcan, par sa cime toujours couverte de neige; quelquefois ses éruptions violentes fondent une grande partie de cette neige; en divers endroits on voit parmi les rochers de lave, de belles colonnades de basalte. La *Vallée de la Fumée*, dans le nord de l'île, est avec raison appelée ainsi, à cause des vapeurs dont la remplissent les sources chaudes. Sur les côtés et dans les îles, les eiders, les cygnes et d'autres oiseaux aquatiques nichent en grande quantité.

En retournant à Reykiavik, nous passâmes la nuit chez un des plus riches propriétaires de l'île; au moment de nous coucher, nous reçûmes la visite de la demoiselle de la maison, qui, sans dire mot, commença respectueusement à nous déshabiller. Nous nous en défendîmes tant que nous pûmes; elle nous apprit que les lois de l'hospitalité exigeaient d'aider le voyageur fatigué à se déshabiller, et que cette coutume était exercée dans toute l'île par les femmes ou les filles de la maison.

L'Islande a été découverte et peuplée par une colonie de Norwégiens qui, fuyant un roi despote, se donnèrent, en Islande, un gouvernement républicain qui a duré plusieurs siècles. Le christianisme n'y fut introduit qu'au 11^e^ siècle ; dans la suite les insulaires passèrent sous la domination du Danemark, et adoptèrent la réforme de Luther.

Nous cherchâmes en vain un mât qui pût remplacer celui de notre frégate, et la chose ne doit pas paraître étrange dans un pays où l'on ne voit d'autres arbres que des bouleaux et des saules dont la grosseur n'excède pas celle du bras, et où en général les habitans manqueraient de bois si la mer n'en amenait tous les ans une grande quantité sur les côtes. Tout ce que nous pûmes faire ce fut de fortifier notre mât le mieux qu'il nous fut possible, et de le maintenir avec des liens de fer.

Au moment de sortir du port, nous essuyâmes un violent ouragan qui remplit les baies de la côte de débris de toute espèce. Une chaloupe revenant de Groenland chavira en vue du port ; les pêcheurs islandais furent assez heureux de sauver les quatre matelots qui s'y étaient trouvés. Ceux-ci nous racontèrent que le baleinier sur lequel ils étaient montés, s'était brisé contre une montagne de glace flottante, et qu'eux seuls s'étaient sauvés dans la chaloupe. Je questionnai ces marins sur le Groenland. Voici ce qu'ils m'apprirent.

Le Groenland qui a été anciennement découvert et occupé par des Scandinaves, présente la forme d'une grande presqu'île. Les glaces s'accumulent dans les baies et anses, et y forment des montagnes, des pyramides, des murailles qui se fondent en partie aux chaleurs de l'été; sur la côte de l'est, une barrière de glace impénétrable repousse depuis quelques siècles les vaisseaux européens; mais il s'en détache en été des masses considérables. Le froid y est si grand en hiver que les liqueurs fortes y gèlent dans les chambres que l'on chauffe avec le plus de soin. A peine le soleil se montre-t-il dans cette saison, même dans les parties méridionales; mais aussi, à peine disparaît-il pendant l'été, et les chaleurs, quoique fort courtes, y sont alors excessives; dans cette saison les côtes se couvrent d'une verdure assez vive. Des rochers couverts de glaces et de neiges hérissent l'intérieur, où l'on ne trouve que quelques prairies; point de forêts ni de grands arbres isolés.

Les Danois ont le long des côtes de petits établissemens utiles pour la pêche des baleines, habités par des colons d'une race dégénérée provenant du mariage des Européens avec des femmes esquimaux. Les indigènes sont encore sauvages : cependant les missionnaires danois en ont converti une partie. Ils vivent entre eux dans une parfaite égalité : la viande ainsi que le poisson sont leur

unique nourriture. N'ayant aucune idée de la Divinité, ils ne pratiquent aucun acte de religion. En été, chaque famille vit séparément sous des tentes faites de peaux de chiens marins ; mais en hiver elles se retirent plusieurs ensemble dans une même cabane couverte de gazon. Chaque famille y a sa place séparée qui est éclairée par une grosse lampe au-dessus de laquelle est suspendu un chaudron. On entretient jour et nuit cette lampe, qui sert tout à la fois à éclairer, à chauffer la chambre et à faire la cuisine ; on l'alimente avec la graisse de phoque.

Ces peuples sont très-malpropres ; leurs habits sont faits de peaux de rennes et de chiens marins : en été, ils en portent le poil au dehors ; en hiver ils le tournent en dedans, et l'habillement des deux sexes est à peu près le même. Les seuls animaux dangereux du Groenland sont des ours blancs d'une grandeur prodigieuse et d'une forme hideuse ; ils demeurent presque toujours sur les glaces, vivant de chiens marins et d'autres poissons. Les côtes de ce pays sont extrêmement poissonneuses : aussi la principale occupation des Groenlandais est la pêche, dans laquelle ils sont fort adroits. Ils prennent beaucoup de phoques, dont la chair et la graisse leur sont également utiles. La pêche de la baleine ne se fait pas sans danger ; car, saisi par le harpon, le monstre se débat avec tant de fureur qu'il renverse

quelquefois la chaloupe ; mais le plus souvent il plonge, et dès qu'il reparaît, les pêcheurs lui portent d'autres coups de dards, principalement sous les nageoires, jusqu'à ce qu'enfin ils achèvent de le tuer.

Nous eûmes lieu de craindre que *la Mouche* n'eût péri dans la tempête qui avait couvert de débris la côte d'Islande, et nous nous vîmes forcés de remettre seuls en mer, en nous dirigeant vers le sud. Nous étions arrivés à la hauteur de l'Islande, lorsque nous entendîmes la vigie ou sentinelle du haut du mât crier voile. Notre capitaine fit à l'instant porter sur elle, et nous reconnûmes en approchant que c'était un gros bâtiment anglais. La partie nous parut d'abord trop inégale ; mais comme ce navire ne se dérangeait point de sa route pour nous donner la chasse, notre capitaine, après l'avoir attentivement considéré, jugea que c'était, non un bâtiment de guerre, mais un de ceux qui font le commerce de l'Inde. En conséquence, après nous avoir remontré l'importance de cette prise, il se résolut au combat. Il ne se trompait pas, et ce bâtiment percé à 60 canons n'en montait réellement que 30, mais c'en était encore assez pour écraser une petite frégate de 20 canons ; aussi notre capitaine ne s'amusa-t-il pas à le canonner ; il nous fit même tous coucher sur le pont pour être plus à l'abri de son feu. Lui seul avec le timonier se

tenait debout pour gouverner, et il nous fit ainsi passer sous la poupe du bâtiment anglais; mais en la rasant, un homme qu'il avait aposté lança tout à coup contre ce bâtiment une pique à laquelle était attachée une chemise soufrée, qu'il cloua par ce moyen à son bord. Nous revirâmes presque aussitôt et fûmes nous placer vis-à-vis de la hanche de ce vaisseau que la chemise soufrée commençait déjà à embraser. Dès que les Anglais s'en aperçurent, ils se portèrent presque tous de ce côté pour éteindre le feu, et c'est alors que notre capitaine fit jouer toute son artillerie et sa mousqueterie sur eux. Ils ripostèrent vigoureusement, mais comme le danger de sauter en l'air croissait à tout moment, et comme ils avaient d'ailleurs beaucoup de malades à bord, ils se rendirent. Lorsqu'ils eurent amené, nous parvînmes avec beaucoup de peine à éteindre le feu qui était déjà prêt à gagner la sainte-barbe, et après avoir un peu réparé le dégât, nous fîmes voile vers la France avec cette riche prise, qui cependant nous avait coûté quelques hommes, et qui nous dédommageait à peine de ce que nous avions perdu dans nos expéditions.

La grosseur de notre prise ne nous permettant pas de la faire entrer indistinctement dans le premier port, nous la conduisîmes à Brest. Ce port, qui sert de station principale à la marine militaire de la France, est un des plus beaux et des plus

sûrs de toute la France : il est orné de beaucoup d'édifices superbes, qui, joints à la quantité de vaisseaux de haut bord qui y étaient alors en armement, formaient un spectacle magnifique. La rade qui précède le port est extrêmement vaste ; l'on n'y peut entrer que par un goulet étroit et bien défendu. Si je fus flatté du coup d'œil du port, il n'en fut pas d'abord de même de la ville ; elle est partagée en deux parties par le port ; la partie qui s'appelle la Recouvrance me parut encore moins belle que l'autre, dans laquelle je fus étonné de voir des maisons perchées pour ainsi dire sur le toit des autres. Mais le quartier neuf me parut digne d'un aussi grand port, ainsi que les quais, les casernes de la marine, l'arsenal, la salle de spectacle. Je visitai le bagne, la corderie, le jardin de botanique ; je vis de grands magasins remplis de denrées pour l'approvisionnement de la marine, ainsi que les magasins de vins, sels, eaux-de-vie, sardines, qui sont les articles d'exportation habituels. Brest a une population de vingt-sept mille âmes. La ville est le siége d'une sous-préfecture du département du Finistère.

J'étais irrésolu de savoir ce que je ferais ; la honte m'empêchait de revenir dans ma famille, et de vivre de nouveau à ses dépens. Cependant il fallait prendre un parti. Nous trouvâmes à Brest un corsaire de Saint-Malo, à peu près

de notre force, et dont le capitaine nous proposa de faire ensemble une croisière sur les côtes de Portugal, où, disait-il, le grand commerce des Anglais avec ce pays devait nous fournir plus d'occasions qu'ailleurs de faire des prises. Je n'étais pas infiniment charmé de tenter encore la fortune sur mer; cependant je ne voyais pas d'autre ressource, je consentis donc à suivre de nouveau mon capitaine. Nous ne prîmes que le temps de renouveler quelques provisions, et nous mîmes à la voile avec le corsaire du port de Saint-Malo, où il se fait beaucoup d'armemens.

Le vent nous ayant favorisés, nous fîmes en peu de temps le trajet de Brest à la pointe occidentale de l'Espagne. Nous passâmes à Ferrol et la Corogne, puis au cap Finistère à l'extrémité de la Galice. De là, continuant notre route au sud, nous suivîmes la côte jusqu'à la hauteur de Porto, riche port d'où l'on exporte le vin excellent du pays. Nous croisâmes quelque temps dans cette station sans y faire de prises. Chassant un jour un bâtiment anglais toutes voiles dehors, nous eûmes la douleur de voir que notre bâtiment prenait une voie d'eau. Forcés de relâcher pour réparer le dommage, nous fîmes lentement route vers Lisbonne, et nous entrâmes heureusement dans le Tage, à l'embouchure duquel cette ville est située.

Lisbonne est la capitale d'un royaume de trois

millions d'âmes situé sur l'Océan, et contigu à l'Espagne. Son sol montueux, faiblement cultivé, ne produit pas beaucoup de grains ; mais il abonde en vins, en olives, citrons, oranges, figues, amandes, et en général en fruits du Midi. On entretient beaucoup de vers à soie ; la chaleur du climat, tempérée par les brises de mer, n'est pas insalubre ; les mines sont exploitées avec négligence. Il y a plus de commerce que d'industrie manufacturière. Le Portugal, appelé d'abord Lusitanie, après avoir passé successivement de la domination des Romains sous celle de différens peuples, notamment des Goths et des Maures, fut conquis sur ces derniers par un roi de Castille qui en fit un fief de sa couronne. Il devint ensuite un royaume indépendant, puis il fut réuni à l'Espagne ; enfin, ayant secoué le joug de cette monarchie, il est redevenu un royaume particulier sous la dynastie de la maison de Bragance, qui, obligée dans ce siècle de se réfugier au Brésil, est venue reprendre la couronne et gouverne actuellement conformément à une constitution libérale. Le culte catholique est la religion de l'état : autrefois l'inquisition y a exercé des persécutions cruelles contre les juifs. La marine portugaise s'est signalée par ses découvertes, et ce royaume a possédé de vastes colonies, dont il lui reste encore quelques-unes ; le Brésil a déclaré son indépendance, et forme maintenant un royaume gouverné par une branche de la maison de Bragance.

Bâtis sur plusieurs collines le long du Tage, les maisons généralement blanches, les églises et couvens, les jardins et terrasses de Lisbonne présentent du côté du large fleuve un point de vue charmant; et le port, qui s'étend devant cette cité immense, est au nombre des plus beaux qui existent. Des forts en protègent l'entrée, et il s'avance jusques auprès des magasins et des quais. Une grande place ouverte du côté du fleuve, et décorée de la statue équestre du roi Joseph, frappe les regards du voyageur qui débarque; par des rues étroites et bordées de hautes maisons, il arrive à une autre grande place, le *Rocio*, sur laquelle il aperçoit l'édifice ou plutôt le palais de l'ancienne inquisition avec de vastes prisons souterraines. Le quartier neuf, bâti depuis le funeste tremblement de terre qui détruisit, le 1^er^ novembre 1755, les deux tiers de la ville, et fit périr plus de quinze mille habitans, est construit avec plus de régularité, et n'a pas des rues aussi montueuses que les autres quartiers. L'or, le marbre, les sculptures et peintures brillent en profusion dans les nombreuses églises de Lisbonne. Celle de l'Estrella est en dedans toute revêtue de marbre. Dans les derniers temps, les riches couvens ont été supprimés. On distingue le palais du roi, le trésor, le palais du patriarche; on trouve plusieurs hospices, deux théâtres, des académies, un collége, des bibliothèques, etc. Le commerce de

Lisbonne est considérable, et s'étend sur les productions du Portugal et de ses riches colonies. Beaucoup de négocians étrangers sont établis ici comme à Porto. La population de Lisbonne est évaluée à trois cent mille âmes. Un aqueduc magnifique, bâti par Jean V, conduit l'eau des environs jusqu'à la capitale. A quelque distance de Lisbonne on voit le vieux château mauresque de Belem, dont l'église sert de sépulture à la famille royale. C'est à l'université de Coimbre que les jeunes Portugais font leur éducation. Cette université est ancienne, et la ville est une des plus grandes du Portugal.

Tout le long de l'embouchure du Tage on voit des maisons de plaisance, entourées de bouquets de citronniers, grenadiers et orangers. Je vis aussi beaucoup de chênes à liége.

Nous remîmes en mer aussitôt que notre frégate fut réparée ; mais ayant appris qu'une escadre anglaise avait paru à la hauteur de Lisbonne, nous jugeâmes à propos de l'éviter ; après avoir doublé le cap Saint-Vincent dans les Algarves, nous allâmes établir notre croisière auprès du port de Faro. Nous n'y fûmes pas huit jours en station que nous aperçûmes sortir du détroit de Gibraltar une flotte de douze à treize voiles que nous reconnûmes être des bâtimens ennemis; par malheur un coup de vent sépara nos deux frégates : celle où je me trou-

vais fut jetée à la côte auprès de Cadix, et nous apprîmes ensuite que le corsaire de Saint-Malo ne pouvant se défendre contre une flotte entière, s'était rendu après ayoir épuisé toutes ses munitions. Pour surcroît d'infortune, le scorbut s'était déclaré sur notre bâtiment, j'en fus attaqué moi-même; mais arrivé à terre je me rétablis bientôt. J'étais las de la vie de corsaire, je résolus d'employer le restant des appointemens que j'avais gagnés, à retourner par terre dans ma patrie. Il fallait à cet effet traverser l'Espagne tout du long : j'étais charmé d'avoir un nouveau pays à observer.

L'Espagne, qui forme une grande presqu'île au midi de la France, est un des plus beaux royaumes de l'Europe. L'intérieur est traversé par des chaînes de hautes montagnes que l'on appelle *Sierras* dans le pays, et il est arrosé par de grands fleuves, tels que l'Èbre, le Duèro, le Tage, le Guadalquivir; cependant l'eau est rare dans quelques provinces, où la chaleur est excessive. Quoique médiocrement cultivé, le sol est fertile : il fournit des grains, des vins excellens, les fruits du Midi, tels que citrons, oranges, grenades, etc.; des olives, de la soude, du liége, de la soie. On élève beaucoup de mulets et des brebis d'une belle race, connues sous le nom de *mérinos*. Il n'existe dans ce grand royaume qu'une population de 10 millions d'âmes.

L'Espagne, après avoir été long-temps une des

plus belles provinces de l'empire romain, fut envahie par les Goths ou Visigoths. Ceux-ci, en conquérant l'Espagne, y conservèrent leur religion (c'était l'arianisme), leurs mœurs, leur langage, et ce ne fut qu'à la longue qu'ils se confondirent avec les anciens habitans qui professaient la religion catholique, parlaient latin, et s'habillaient à la romaine. Vers le commencement du huitième siècle, les Maures ou Sarrasins ayant conquis une partie de l'Afrique, passèrent le détroit, envahirent à leur tour l'Espagne, y introduisirent la religion mahométane, la langue arabe et les mœurs de l'Orient. Grenade et Cordoue devinrent sous leurs rois des capitales de royaumes très-florissans; tout le midi de l'Espagne fut couvert de monumens de leurs arts et de leur industrie. Les habitans qui ne voulurent point se soumettre à leur joug, se réfugièrent dans des montagnes inaccessibles du Nord, où ils se fortifièrent. Peu à peu ils formèrent un gouvernement régulier, et se choisirent des chefs sous lesquels ils reprirent différens pays sur les mahométans, et dont ils limitèrent l'autorité par l'établissement d'assemblées nationales, appelées *cortès*.

La Castille et l'Arragon, deux de ces états ou royaumes, furent ensuite réunis par le mariage d'Isabelle, reine de l'un, avec Ferdinand, roi de l'autre, et ce fut sous leur règne qué Christophe

Colomb fit la découverte de l'Amérique. Ce même Ferdinand fit la conquête du royaume de Grenade sur les Maures; il joignit aussi la Navarre à ses autres états, et acheva la réunion de toute l'Espagne, qui est ainsi devenue une vaste monarchie. Ce souverain introduisit le tribunal de l'inquisition, qui exerça la persécution la plus odieuse contre les anciens Maures et juifs, ainsi que contre les chrétiens qui professaient des dogmes réprouvés par l'église romaine. Des milliers de ces malheureux furent condamnés à l'affreux supplice du bûcher. Les Maures furent enfin obligés de repasser en Afrique, et les juifs ne furent plus tolérés. Les cortès cessèrent d'être assemblés, et les monarques d'Espagne, devenus les plus puissans de la terre par leurs vastes conquêtes en Amérique, s'emparèrent du pouvoir absolu.

La couronne d'Espagne passa dans la maison d'Autriche par le mariage de la fille de Ferdinand et d'Isabelle avec un archiduc, père de l'empereur Charles-Quint, qui occupa tout à la fois le trône d'Espagne et celui de l'Empire; mais cette couronne est passée depuis dans la maison de Bourbon par le testament de Charles II, roi d'Espagne, qui mourut sans enfans, et qui légua tous ses états au duc d'Anjou. Cependant ce ne fut pas sans une longue guerre que Louis XIV put installer son petit-fils sur le trône de la péninsule. De nos jours la na-

tion espagnole s'est signalée par une héroïque résistance à l'invasion de l'armée de Napoléon, qui venait pour lui imposer un gouvernement. On a vu renaître les cortès et proclamer les anciennes libertés de la nation; et quoique le roi Ferdinand VII, de retour de sa captivité en France, eût deux fois établi le pouvoir absolu après avoir deux fois juré de maintenir la constitution, il a fallu après sa mort rétablir le système représentatif. Les colonies qui versaient jadis tant de richesses en Espagne se sont rendues presque toutes indépendantes.

En étudiant la langue espagnole, je m'aperçus combien la connaissance de la langue latine est utile pour l'étude des langues de tous les peuples du Midi que les Romains avaient soumis.

La ville de Cadix n'était pas celle où je pouvais prendre l'idée la plus juste des mœurs espagnoles; parmi ses habitans il y a un trop grand nombre d'étrangers, et beaucoup de négocians des autres pays y ont fondé des maisons de commerce. Cette ville, qui florissait déjà sous les Phéniciens, et où tout respirait autrefois le luxe, les plaisirs et l'opulence, est située sur une pointe de terre qui forme l'extrémité de l'île de Léon. Par un pont elle communique avec le continent, et par un isthme étroit elle tient à l'île. Du côté de la mer elle est inaccessible en plusieurs endroits et facile à défendre. Des forts protégent les approches de la

place vers la terre, en sorte que Cadix peut passer pour une forteresse presque inexpugnable. D'autres forts protègent le port que forme la baie de Cadix. Ce port fait un commerce immense, et autrefois les richesses du Pérou et du Mexique y affluaient. La ville est bien bâtie, et renferme 80,000 âmes. Elle a une belle cathédrale, plusieurs églises et hospices, un hôpital de marine, une école de pilotage, un théâtre. La pêche du thon est importante dans la baie.

Je regrettai de ne pouvoir visiter Gibraltar, forteresse inexpugnable, occupée par les Anglais.

N'ayant plus rien qui me retînt dans Cadix, je partis de cette ville avec un matelot qui, étant tombé malade comme moi, avait besoin de respirer l'air de son pays natal; il me pria de le prendre à mon service jusqu'en France. Nous étions l'un et l'autre sur des mules, la monture ordinaire du pays, et que j'avais louées jusqu'à Séville. Nous traversâmes l'Andalousie en suivant les bords du Guadalquivir, où des bois d'oliviers, d'orangers, de citronniers, et des vignes dontle vin est excellent, embragent la terre, que brûle ordinairement un soleil ardent.

Séville, située dans une plaine charmante sur le Guadalquivir, qui est navigable pour les bâtimens de mer, est une ville d'une étendue considérable, riche, florissante, et peuplée de 100 mille âmes. Des murs flanqués d'un grand nombre de tours ceignent cette cité dont les rues sont étroites et

irrégulières, et qui renferme beaucoup d'églises, de couvens, de colléges et d'hospices. La cathédrale est un vaste monument qui possède un riche trésor. Je fus curieux de voir l'ancien palais des rois maures, appelé *alcazar;* quoique très-dégradé, il présente encore à la vue de l'Européen le goût des décorations mauresques ; on me montra aussi une vieille tour qu'on dit être bâtie par les Romains ; j'admirai une autre tour auprès de la cathédrale, au haut de laquelle on peut arriver à cheval par une rampe d'une pente douce qui tourne dans l'intérieur.

Je trouvai à Séville beaucoup d'édifices remarquables, tels que la bourse, la grande manufacture de tabac, l'hôtel-de-ville, etc. Les fabriques de soieries, les tanneries et raffineries de sucre y sont assez actives ; des bouquets d'oliviers, orangers et citronniers, ornent les environs. Un aquéduc de six lieues de long, bâti par les Maures, conduit les eaux de Carmone aux fontaines. Au nord de Séville, on exploite les mines de vif-argent d'Almaden.

Je louai dans cette ville d'autres mules pour Madrid. Le pays que je traversai pour me rendre dans cette grande ville, n'est pas à beaucoup près peuplé en proportion de son étendue ; on attribue communément cette dépopulation et la décadence de l'agriculture à l'expulsion des Maures, et à la découverte de l'Amérique, qui a absorbé une très-

grande partie des ressources de cette nation. Cependant la terre me paraissait en général d'une admirable fécondité. Je voyais partout beaucoup de nonchalance, et dans les auberges je ne trouvais point ces aises, ces agrémens que j'avais rencontrés en France et en Angleterre.

En continuant à remonter le Guadalquivir, j'arrivai à Cordoue, qui, sous les rois maures, était une des villes les plus splendides de l'Europe. L'ancienne mosquée, édifice immense que soutiennent d'innombrables colonnes de jaspe et de marbre, sert de cathédrale, et le palais des rois maures a été converti en évêché. Les rois d'Espagne ont à Cordoue un palais qui est séparé par une enceinte de murs, du reste de la ville. Au reste, on voit ici, comme dans toutes les grandes villes d'Espagne, une foule d'églises, d'anciens couvens, et d'hospices.

Dans le haras qui fait partie du château royal, je vis de beaux étalons andalous, dont la race provient des chevaux arabes. Cordoue n'a plus de grandes manufactures : on y fabrique un peu d'orfévrerie, des chapeaux, galons et rubans ; et la population de la ville n'est plus que de 36 mille habitans. Dans les jardins et campagnes de Cordoue, les oliviers, orangers et cédrats abondent comme aux environs de Séville.

J'aurais voulu voir la grande ville de Grenade,

où la cour brillante des rois maures a laissé tant de souvenirs, et où l'on voit encore leur palais, l'*alhambra;* mais cette visite m'eût trop éloigné de ma route. Cette ville, siége d'un archevêché, renferme 5o mille âmes, et sa campagne ou *véga*, passe pour une des plus riantes de l'Espagne.

Nous traversâmes la chaîne de montagnes connue sous le nom de *la Sierra Morena*, ainsi que la Guadiana, qui se rend en Portugal, après avoir baigné les murs de Badajoz ; et par Ciudad-Réal, chef-lieu de la province de la Manche, nous nous dirigeâmes sur Tolède.

Cette ville, assise sur la pente d'une montagne escarpée, au bord du Tage, n'a que des rues montueuses et irrégulières, et renferme 3o mille âmes. Les rois maures ont possédé aussi dans cette ville un château fort ou *alcazar;* il domine la cité. La cathédrale gothique est l'édifice de Tolède qui présente l'aspect le plus imposant. L'archevêché qui y est attaché, est richement doté : une bibliothèque publique dépend aussi de cette cathédrale. Tolède a une grande université, et quelques fabriques d'armes blanches, draps, toiles et soieries. Je trouvai ici, comme dans les autres lieux que j'avais parcourus, l'usage des manteaux noirs pour les hommes, et des mantilles et des voiles pour les femmes. Le peuple est généralement sobre, et se

nourrit souvent d'ail, de piment, etc. Il a des danses particulières, et chante des airs populaires dont il possède un grand nombre d'anciens et de modernes.

Nous arrivâmes enfin à Madrid, capitale de l'Espagne, et située au centre de ce royaume sur le Mançanarès, rivière qui, en été, est presque à sec. On y voit de belles rues et de grandes places ornées de fontaines et embellies de statues; mais on n'arrive à quelques-unes que par d'autres rues étroites et malpropres. Les anciennes maisons, bâties en briques et en terre, sont assez laides; mais les nouvelles sont construites en pierres de granit. La grande quantité d'églises, si elle n'est pas très-utile, est au moins un des ornemens de Madrid. Quelques-unes, telles que la Visitation, l'Incarnation, Saint-Isidore, sont richement décorées. Le palais du roi, grand édifice carré, occupe une éminence; il renferme assez d'objets curieux. On trouve à Madrid quelques théâtres, des académies, des colléges, des hospices, un musée et une bibliothèque. Cette capitale renferme près de 200 mille habitans. Le mouvement de son industrie ne répond pas à cette forte population. Je vis chez les bourgeois souvent les apparences de l'indigence. Tout l'ameublement de leur demeure se réduisait à une grande natte qui couvrait le plancher, à quelques chaises autour d'une table, et à quelques tableaux ou images de dévotion sur les murailles. Je souhaitais aux Espagnols

l'excès de la propreté hollandaise, à la vue de l'intérieur des maisons. La promenade du Prado est le rendez-vous des habitans : elle se compose de belles avenues ornées de fontaines. Le peuple, très-dévot, court en foule aux cérémonies et aux fêtes de l'église. Il n'y a pas long-temps que le spectacle cessait au moment où l'on sonnait l'*Angelus*. Les acteurs qui étaient en scène s'agenouillaient comme les spectateurs, et après l'*Angelus*, le roi, le valet, la soubrette, reprenait à l'endroit où le son de la cloche l'avait interrompu. Autrefois les assassinats étaient fréquens, parce que les criminels trouvaient un asile dans les églises. Aujourd'hui la police est bien mieux faite. J'aurais désiré voir un de ces grands combats de taureaux auxquels assistent la cour et la ville, et qui sont ou qui étaient plus chers aux Espagnols que les meilleures pièces de théâtre. Ce genre de spectacle ne se donne plus que rarement. Cependant je vis un petit combat, comme on en donne en hiver au profit des hôpitaux. Des hommes adroits entraient en lice contre un taureau dont les cornes étaient terminées en boules de cuir. Ils le harcelaient, esquivaient lestement ses coups et le harcelaient de nouveau. Le peuple se mit de la partie, et s'élança dans la lice ; je tremblais qu'il n'arrivât quelque malheur ; mais jeunes et vieux irritaient le taureau sans craindre ses poursuites, et je me rassurai en voyant que l'adresse était com-

mune à tous ceux qui risquaient ce jeu en apparence si périlleux. Quelquefois le taureau en saisissait un et le lançait par-dessus sa tête ; le maladroit se relevait aux risées de la populace, et se mêlait à la foule.

Les châteaux royaux d'Aranjuez, Saint-Ildefonse et l'Escurial sont à quelques lieues de la capitale. Le dernier qui est à la fois une abbaye et une résidence royale, peut être compté parmi les plus grands édifices qui existent. C'est un vaste carré, dont l'intérieur est subdivisé en un grand nombre de petits carrés tous entourés de bâtimens. Cet établissement a coûté des sommes énormes, et renferme de grandes richesses. L'église de l'abbaye, le chapelle du roi, les appartemens de la cour, la bibliothèque, riche en manuscrits arabes, etc., tout mérite une attention particulière. Les salles, portes, croisées et tableaux de cette espèce de labyrinthe sont presque innombrables. Il est dommage que le roi Philippe qui a construit cet édifice après la bataille de Saint-Quentin n'ait pas employé son trésor à des objets plus utiles à la nation. Je n'eus pas l'occasion de voir l''université de Salamanque, ni la ville de Ségovie, qui fait un grand commerce de laines. Je partis avec André pour Barcelone, afin de m'y embarquer pour un port quelconque du midi de la France.

Nous traversâmes donc l'Aragon et la Caalogne.

A notre arrivée à Barcelone, un des ports les plus commerçans et les plus fréquentés de l'Espagne, il s'y trouvait bien des navires pour la destination de Valence, Alicante et Malaga, ainsi que pour les îles de Majorque, de Minorque et Ivique ; mais il n'y en avait point pour la France à cause de la guerre qui régnait alors. Il ne me restait donc qu'à voir la ville de Barcelone, avant de prendre la route de terre et me diriger sur les Pyrénées.

Après Madrid, Barcelone est la plus grande ville du royaume, ayant une population de cent trente mille âmes. C'est aussi une des villes les plus manufacturières. On y trouve des fabriques de soieries, de dentelles, broderies, étoffes de coton, indiennes, papiers peints. Les exportations sont considérables. Il y a une bourse, une douane. Les églises sont nombreuses ici. Barcelone a aussi des académies, des hospices, un théâtre, une école de pilotage et de jolies promenades. Une forteresse qui couronne une montagne domine la ville, qui, en outre, est défendue par une citadelle.

J'avais un vif désir de visiter Valence, ce chef-lieu d'une des plus belles provinces du royaume, où prospèrent les palmiers et les aloès, où le blé, le maïs, le riz, le sparte, la vigne, la soude, etc., couvrent les terres, et où la fabrication des soieries est aussi active que l'agriculture. Mais il fallut prendre une direction opposée.

Nous regagnâmes sur nos mules l'Ebre dans l'Aragon, et nous nous arrêtâmes un jour à Saragosse, ville très-ancienne qui s'est illustrée en 1808 et 1809 par son héroïque résistance à l'armée de l'usurpateur de l'Espagne, et qui dans cette guerre a été détruite en partie. L'église de Notre-Dame-du-Pilier nommée ainsi à cause d'une image miraculeuse élevée sur une colonne de jaspe, jouit d'une grande vénération en Catalogne. Saragosse a d'autres églises et couvens, une université, une bourse, des fabriques de soieries, cuirs et lainages, et une population de trente mille âmes. On voit auprès de la ville un beau canal qui n'a pas été continué.

Ce fut dans cette ville que je renonçai aux mules de louage ; j'y achetai un cheval pour moi, et un autre pour André, et de cette manière nous traversâmes la Navarre. Pampelune, chef-lieu de cette province, sur l'Arga, est une place forte, peuplée de quatorze mille âmes. Elle a une université et quelques fabriques. Les vignes de la Navarre donnent un bon vin de liqueur. On voit quelques usines, mais il y en a davantage dans la Biscaye, province riche en fer, et habitée par des Basques que l'on trouve aussi dans les Pyrénées, et qui parlent une langue particulière. Nous rencontrâmes des pèlerins qui se rendaient à Saint-Jacques de Compostelle, ville de Galice, dont l'église s'est enrichie

par les pèlerinages. Ils sont moins fréquens aujourd'hui. En nous enfonçant dans les Pyrénées, nous rencontrâmes aussi des gens à figure sinistre qui cherchaient à éviter les grandes routes et les regards des paysans. On m'apprit que c'étaient des contrebandiers qui, dans les montagnes sont difficiles à saisir, et qui y forment quelquefois des troupes considérables.

La vallée de Roncevaux me rappela la défaite de l'armée de Charlemagne par les habitans de Léon et des Asturies; défaite dont les romanciers du moyen âge ont enveloppé le récit de fictions chevaleresques.

Après avoir passé la Bidassoa, nous nous trouvâmes sur le sol paternel.

Bayonne fut la première ville de France où nous passâmes; c'est un port très-commerçant, sur la rive de l'Adour; on y construit des navires, et on y fait des armemens pour la pêche. L'accès en est protégé par une citadelle et trois forts. J'y vis des dépôts de vins, de laines d'Espagne, de denrées coloniales, de jambons, des raffineries de sucre, des fabriques de chocolats. La ville renferme 15 mille âmes: elle est le siége d'une sous-préfecture du département des Basses-Pyrénées dont le chef-lieu est Pau, ancienne résidence des princes du Béarn, et patrie du bon Henri IV.

Je traversai ensuite le département des Landes,

tout rempli de bruyères et de forêts de pins dans lesquelles je vis faire du goudron et du brai. Pendant que je regardais de loin l'opération des charbonniers, André vint me dire avec un air effrayé qu'il venait d'apercevoir, entre les buissons, des hommes qui paraissaient avoir au moins douze pieds de haut, et franchissaient les broussailles comme de l'herbe ; il me montra du doigt le lieu où il venait de voir ces géans, et en effet nous vîmes deux hommes élevés au-dessus des buissons, approcher à grands pas ; mais quand ils furent hors du bois, nous remarquâmes que c'étaient des bergers basques, couverts du berret et d'un manteau de laine, et marchant lestement sur de hautes échasses, selon l'usage du pays.

Nous entrâmes dans le département de la Gironde, auquel un grand fleuve donne son nom, et nous arrivâmes bien fatigués à Bordeaux, chef-lieu du département, et l'une des villes principales et des plus commerçantes de la France. La Garonne ou Gironde y forme dans sa sinuosité un vaste port des plus fréquentés et dont le coup d'œil est vraiment admirable. Ce qui rend ce port important, c'est qu'il communique d'un côté avec l'Océan, et par Toulouse et le canal du Languedoc avec la Méditerranée ; un grand quai borde le port. La ville a quelques beaux quartiers, surtout celui du Chapeau-Rouge et le quai des Chartrons ; le premier

est orné de la place Royale, de la bourse et de la douane; aux Chartrons on trouve les hôtels des principaux négocians. Les allées de Tourny sont encore un embellissement de cette grande ville, riche en beaux édifices. J'allai voir la cathédrale, auprès de laquelle est située l'hôtel de la préfecture; le grand théâtre, l'hôtel des monnaies, la bourse, le musée, la synagogue; il y a un collége royal, une banque, des écoles de dessin, de médecine, de sourds-muets, etc. Le commerce me parut immense. Je vis de nombreux magasins de vins du Bordelais et d'autres provinces du Midi, qui y arrivaient par la Garonne et par la Dordogne avec toutes sortes de productions; je vis armer des navires pour la pêche; les bâtimens des colonies y apportaient des épiceries et toutes les denrées coloniales; je trouvai également en activité beaucoup de raffineries, de fabriques de bonneterie, de chapellerie, de tannerie, etc. L'industrie et le commerce occupent une partie considérable des 90 mille habitans qui forment la population de Bordeaux.

Je me rappelai Londres et Liverpool: l'aspect de cette activité commerciale m'inspirait le goût du commerce; et je pensai avec chagrin qu'il fallait retourner à Paris avec une malle vide, solliciter de nouveau les secours de mes parens, et reprendre à leurs dépens mes études.

En me livrant à ces tristes réflexions, je ren-

contrai sur le quai un ami de mon armateur du Havre que j'avais vu à Brest, peu de temps avant notre embarquement. Il s'informa du motif qui m'amenait dans cette ville ; je lui contai franchement mes infortunes et mon embarras ; il me répondit que dans une ville aussi commerçante il y avait beaucoup de ressources pour un jeune homme probe et habile, et il m'engagea à l'accompagner le lendemain à la bourse.

Je n'y manquai pas : je le vis parler à plusieurs négocians ; et à la fin il prit à part un étranger avec lequel il s'entretint quelque temps, puis il vint à moi, et me dit : je vous ai placé ; un gros négociant français établi à Pétersbourg, qui voyage en ce moment, cherche un homme de confiance plutôt qu'un commis, connaissant les langues étrangères, ayant vu un peu le monde, et capable de l'aider dans ses affaires multipliées ; avec de la bonne conduite, je ne doute pas que cette place, si elle vous convient, ne devienne pour vous une source de fortune.

Au lieu d'attendre mes remercîmens, il me présenta au négociant : nous eûmes quelques pourparlers, et au bout de deux ou trois jours il fut convenu que je partirais avec lui pour la Russie, et que mes appointemens augmenteraient avec les années que je passerais chez lui.

CHAPITRE IV.

Départ pour l'Italie. — Périgueux, Clermont, Mâcon, Besançon. — Suisse, Bâle, Berne, Genève. — Passage du mont Saint-Bernard. — Savoie, Chambéry, Piémont, Turin. — Milan, Pavie, Vérone, Bologne, Florence. — Rome. — Marais Pontins. — Naples. — Sicile. — Messine. Palerme.

Pour le coup je me crus sauvé de tout embarras au sujet de mon sort. Le négociant, avant de retourner à Pétersbourg, se proposait de visiter avec moi la Suisse et l'Italie ; nous devions revenir par Marseille, passer par Strasbourg et l'Allemagne. Ce négociant était un homme aimable et plein d'esprit. Il cultivait un peu les arts, et m'engageait à me rendre familier quelque art d'agrément, comme un moyen d'augmenter les plaisirs de la vie. Je profitai donc du séjour à Bordeaux pour prendre des leçons de musique ; à mesure que je fortifiais mon talent, j'y prenais plus de goût ; et je trouvais en effet que je commençais à posséder un moyen de plus de charmer mes loisirs. J'avais jusqu'alors donné peu d'attention aux beaux-arts ; mon négociant me faisait sentir les beautés des tableaux et

des statues que nous allions voir; mon goût se formait, et dans la suite je devins assez connaisseur pour apprécier les chefs-d'œuvre que nous vîmes dans notre voyage d'Italie. Nous quittâmes enfin Bordeaux pour nous diriger par Clermont, Mâcon, Lons-le-Saulnier et Besançon, sur Bâle en Suisse.

Périgueux sur l'Isle, où nous ne fîmes que passer, est une petite ville qui a une ancienne cathédrale assez belle, et qui exporte des pâtés, des truffes, etc. Nous vîmes dans le département de la Dordogne, dont il est le chef-lieu, des usines, des papeteries, des moulins à huile. On nous parla de plusieurs grottes curieuses qu'on trouve dans les montagnes du pays.

Par Tulle, chef-lieu du département de la Corrèze, nous arrivâmes à Clermont, chef-lieu de celui du Puy-de-Dôme. La montagne de ce nom domine la ville. On nous fit remarquer autour de cette montagne une foule d'anciens cratères volcaniques qui ont vomi des torrens de lave, et produit des colonnades de basalte très singulières à voir. Les départemens du Cantal et de la Haute-Loire sont également remplis de ces productions des feux souterrains. Au pied des anciens volcans d'Auvergne s'étend une plaine de la plus grande fertilité, c'est la Limagne.

La ville de Clermont est bâtie en laves : on y voit jaillir plusieurs sources minérales; et nous al-

lâmes voir une arcade naturelle, formée par les dépôts pierreux d'un ruisseau incrustant.

Chemin faisant, nous vîmes de loin le mont d'Or, riche en pâturages.

Mâcon sur la Saône, chef-lieu du département de Saône-et-Loire, est une ville de 11 mille âmes, qui fait un grand commerce des excellens vins de son territoire. Il y a un beau quai le long de la Saône : au reste la ville est mal bâtie.

Nous entrâmes ensuite dans le Jura, et nous ne vîmes plus que rochers, bois et sources. Lons-le-Saulnier, chef-lieu du département du Jura, est située à l'entrée d'une gorge de montagnes ; elle a des salines, ainsi que la petite ville de Salins. Le département du Doubs n'est pas moins montagneux que le précédent. Besançon, sur le Doubs, est situé entre trois montagnes, dont l'une porte un fort sur sa cime. La ville est en outre défendue par une citadelle. Elle est toute bâtie en pierre de taille ; nous y vîmes de jolies églises, un grand hôpital, de vastes casernes, un ancien arc de triomphe romain, et un collége royal. Cette ville forte, une des principales du côté de la Suisse, renferme 30,000 âmes.

Nous aperçûmes le canal qui doit joindre le Rhin à la Saône et au Rhône.

Bâle est la première ville de Suisse que l'on rencontre en sortant de France. On sait que la con-

fédération suisse se compose maintenant de vingt-deux cantons républicains, dont chacun a sa constitution particulière, et dont les députés forment la diète helvétique, qui règle les intérêts de toute la confédération. La plupart des cantons ont un grand et un petit conseil : dans les cantons démocratiques seulement, le peuple règle lui-même les affaires publiques dans ses assemblées, où tout citoyen riche ou pauvre vote librement. Dans ces petits cantons on voit régner encore beaucoup de simplicité de mœurs ; il n'y a presque point de villes ; les assemblées publiques se tiennent dans des prés, et le landamman ou magistrat est quelquefois un paysan. C'est depuis plusieurs siècles que les Suisses conservent leur liberté républicaine qu'ils ont conquise par des actions dignes des beaux temps de Rome et de la Grèce, sur l'Autriche, dont le joug aggravé par la tyrannie des gouverneurs et par les vexations de la noblesse féodale suisse leur parut si insupportable, qu'ils prirent la résolution héroïque de s'en affranchir à quelque prix que ce fût. Ils prirent donc les armes, repoussèrent les armées d'Autriche, détruisirent la plupart des châteaux forts de leurs nobles qui soutenaient les Autrichiens, et jetèrent les fondemens de cette confédération qui depuis plusieurs siècles n'a point été dissoute. La Suisse ne renferme pas 2 millions d'habitans : la vie pastorale est celle qui occupe

une grande partie de la population ; ils entretiennent des troupeaux d'une belle race, qu'ils conduisent sur les Alpes pendant la belle saison : dans les nombreux châlets disséminés sur ces montagnes, quelquefois dans le voisinage des glaciers, ils font les fromages renommés qui s'exportent en quantité pour l'étranger. Leurs montagnes couvertes de bois et d'herbe jusqu'auprès des cimes que chargent d'énormes masses de glaces et de neiges, doivent recéler beaucoup de mines de métaux ; mais on n'en exploite guère ; et ce sont la France et l'Allemagne qui fournissent du sel à la Suisse. Dans quelques cantons règne une grande industrie ; on fabrique surtout des mousselines, des dentelles, de l'horlogerie, etc. Une partie des cantons a conservé la religion catholique ; une autre a embrassé la réforme de Calvin ; il y a enfin des cantons où les deux cultes subsistent ensemble. Les Alpes qui traversent la Suisse en tout sens, et dont la chaîne la plus forte s'étend le long du Valais, atteignent une hauteur de douze à treize mille pieds ; rien n'est plus beau que de voir les blocs de glace bleuâtre qui les couronnent, éclairés par un vif soleil du matin, ou par les derniers rayons du soleil couchant, tandis que les profondes vallées sont déjà enveloppées de l'obscurité. Une quantité immense de ruisseaux découlent de ces dépôts, qui se fondent en partie pendant les chaleurs ;

quelques-uns tombent par cascades du haut des rochers : les sources minérales abondent dans ces montagnes.

La température y varie suivant les différens degrés d'élévation, et le même lieu réunit en même temps toutes les saisons. Au bas de ces montagnes les ardeurs de l'été se font vivement sentir ; vers le milieu, ce sont les douceurs du printemps, et en haut le froid est aussi vif que dans le voisinage de la mer Glaciale. Quelquefois il se détache de ces montagnes des blocs de rochers, ou des masses de neiges, qui, roulant jusque dans les vallées avec un fracas terrible, entraînent avec elles tout ce qu'elles rencontrent, et changent en déserts des pâturages fertiles ; mais ces montagnes offrent de toutes parts les paysages les plus variés et les points de vue les plus pittoresques. Un mélange fréquent des beautés de la nature et de ses horreurs forme en Suisse les contrastes les plus frappans. Ici, tout paraît bouleversé ; ce n'est qu'un chaos de rochers entassés les uns sur les autres, coupés par d'affreux précipices où viennent se perdre, en écumant, des torrens impétueux. Là, ce sont des coteaux rians, des lacs qui réfléchissent les prés verdoyans et les châlets des hauteurs, et les ruines de châteaux qui couronnent la cime des montagnes ; ailleurs, ce sont des vallées charmantes, arrosées par des ruisseaux d'eau limpide, et couvertes de vergers,

entre lesquelles on aperçoit les maisons de bois des habitans. Quelquefois, une chapelle solitaire rappelle un des hauts faits par lesquels se sont signalés les libérateurs de leur patrie. Partout on remarque combien les Suisses sont laborieux ; tous les endroits susceptibles de rapport sont cultivés avec soin, et leur industrie se montre de toutes parts.

Bâle sur les rives du Rhin qu'unit un pont de bois, était autrefois une ville très-florissante; sa position sur la route de la France, de l'Allemagne et de l'Italie, lui donne encore quelque importance commerciale ; elle a des papeteries et diverses fabriques.

Nous remontâmes le Rhin pour voir la belle chute de ce fleuve à Schaffhouse, puis nous nous embarquâmes sur le lac de Zurich, et nous descendîmes à son extrémité pour parcourir à pied les petits cantons de Uri, Glaris, Schwitz, Zug et Underwald, où des vallées ombragées de vergers, entre des montagnes couvertes de pâturages, de châlets et de bois de sapin, offrent des promenades charmantes. Au midi nous aperçûmes dans le lointain les énormes glaciers des montagnes des Grisons ; nous passâmes ensuite à Lucerne, situé à l'extrémité d'un lac ; et par des vallées habitées par des pâtres, nous arrivâmes à Berne, ville assez considérable, bâtie dans une île et sur le bord de l'Aar qui se réunit au Rhin ; nous allâmes voir la cathé-

drale, et la plate-forme d'où l'on jouit d'une vue si étendue sur les Alpes. Le costume des femmes nous avait frappés dans les cantons que nous venions de traverser : ce sont des jupons très-courts, des corsets de couleurs vives, et de longues tresses de cheveux qui pendent sur les épaules.

Par le canton de Fribourg, où l'on fait les bons fromages de Gruyère, nous nous rendîmes à Genève. Cette ville, située au débouché du Rhône, qui sort du lac Léman, fleurit par son commerce et son industrie; l'horlogerie surtout y occupe beaucoup de bras. Elle a une académie, une bibliothèque et un jardin de botanique ; nous fîmes le trajet du lac, ayant sur la gauche les jolis coteaux du canton de Vaud ; Lausanne et Vevay se faisaient apercevoir sur ces côtes, derrière lesquelles on voyait les hautes montagnes de Berne; nous débarquâmes à l'embouchure du Rhône, et nous remontâmes ce fleuve, dans le Valais, qu'il traverse tout du long, après être descendus du mont de la Fourche.

A Martigny, nous entrâmes dans la vallée qui conduit au haut du mont Saint-Bernard. Sur cette montagne règne un hiver presque perpétuel, et l'on n'y voit guère d'autre végétation qu'un peu de légumes que les religieux de l'hospice cultivent dans un petit jardin. Cet hospice, situé au col de la montagne, reçoit charitablement tous les voyageurs;

les religieux et leurs domestiques vont même avec des chiens à la recherche des voyageurs égarés dans les neiges, ou transis de froid. Le passage du mont Saint-Bernard et celui du Simplon sont les seuls par lesquels on traverse la chaîne de montagnes qui sépare la Suisse des états sardes.

Longeant le pied du Mont-Blanc, nous entrâmes dans la Savoie, qui a pour capitale Chambéry, ville assez considérable, dont la principale rue est bâtie en portiques et forme de part et d'autre de belles galeries couvertes. La Savoie me paraît un pays pauvre; il est presque tout couvert de montagnes, et plus on avance vers l'Italie, plus ses montagnes s'élèvent et plus leurs gorges se resserrent. Elles ne sont point habitées comme en Suisse par des hommes forts et industrieux, mais par des indigens qui sont même quelquefois rendus difformes par les goîtres. Beaucoup de montagnards émigrent, surtout pour la France, où ils font les métiers de ramoneurs, décrotteurs, portefaix, joueurs de vielle, etc. Ils sont très-sobres et économes. Le mont Cenis qu'il fallut traverser nous parut peu redoutable après le Saint-Bernard d'où nous venions de descendre. En hiver on descend du mont Cenis en traîneaux avec une grande rapidité.

Après avoir franchi cette montagne, qui fait partie de la chaîne des Alpes, nous nous trouvâmes en Piémont, et à l'entrée de l'Italie. Le Piémont

est une principauté qui, après avoir eu des souverains particuliers, est passée par alliance aux ducs de Savoie dès le onzième siècle. Autant le pays que nous quittions m'avait semblé misérable, autant le Piémont me parut riant et bien peuplé. Les villages et les hameaux y sont très-proches les uns des autres; ils sont habités par un peuple agriculteur dont l'industrie est secondée par la fertilité du sol. La culture des mûriers n'est pas un des moindres objets de leurs soins, et les soies du Piémont tiennent le premier rang parmi celles d'Italie.

Turin, ville de 64 mille âmes, sur le Pô, est bâtie en partie avec régularité, la plupart de ses rues étant tirées au cordeau; celle qui mène au palais du roi est, entre autres, frappante par sa longueur, sa largeur et la symétrie de ses maisons dont les portiques forment décoration en même temps qu'ils garantissent de la pluie et du soleil. Plusieurs grandes places sont également entourées d'arcades.

Turin possède plusieurs grands palais, une université avec une bibliothèque et un cabinet d'histoire naturelle, une cathédrale, des églises surmontées de coupoles, deux théâtres, un hôtel des monnaies, une synagogue, un arsenal, et des fabriques de soieries, velours, liqueurs, etc. Des ruisseaux d'eau courante traversent les rues; la ville est bien fortifiée, et défendue par une bonne citadelle. Elle est la résidence du roi qui est en même temps sou-

verain de la Savoie, du Piémont, de l'ancienne république de Gênes, de Nice et de l'île de Sardaigne, qui bien qu'assez grande, est mal peuplée, et dont le sol montagneux, quoique fertile en grains, vins et huile, est mal cultivé.

Depuis que nous avions quitté la France, nous n'avions fait, pour ainsi dire, que gravir et descendre des montagnes rocailleuses. De Turin jusqu'à Venise nous ne trouvâmes presque plus qu'une plaine immense dont la plus grande partie me parut aussi fertile que bien cultivée. Arrosées par une quantité de rivières venant des Alpes, les campagnes se couvrent de moissons de blé et de riz, de vignes, d'oliviers, d'arbres fruitiers, etc. Ce pays ressemble en général à un vaste jardin par la quantité de peupliers, d'ormes, de mûriers et d'autres arbres dont les différentes possessions sont plantées. Tout annonce combien il est peuplé; les habitations y sont fréquentes, et l'on y voit un grand nombre de villes.

Nous laissâmes sur la droite, la forteresse d'Alexandrie et la plaine de Marengo, célèbre par la bataille de 1800; et par Verceil et Novare, nous nous rendîmes à la capitale de la Lombardie.

Milan est une des plus grandes et des plus belles villes d'Italie, ayant une population de 150 mille âmes et renfermant une quantité de palais, d'églises et d'autres édifices magnifiques. Sa cathédrale est,

après Saint-Pierre de Rome, le plus grand édifice religieux qui existe en Italie, et quoiqu'on y ait travaillé pendant quatre siècles, elle n'est pas achevée. La basilique de Saint-Ambroise est aussi très-belle, ainsi que la bibliothèque de ce nom. On remarque encore l'archevêché, l'ancien collége des Jésuites, le grand théâtre, le palais des anciens ducs, l'observatoire, le grand hôpital, etc. Milan fabrique des soieries, des étoffes de laine et de coton, des glaces, de la faïence. Elle est située dans une plaine fertile, traversée par deux canaux. Le Milanez a eu autrefois ses ducs particuliers, et a été depuis occupé par différens maîtres. Il a plusieurs fois été pris et repris par les Français ; pendant la révolution il a été république. L'Autriche, actuellement maîtresse de toute la haute Italie, a fait de Milan la capitale du royaume lombard-vénitien qui compte une population de 6 millions d'âmes. On trouve auprès de Milan le château de Monza. Nous allâmes voir auprès de Pavie, grande ville sur le Tésin, la chartreuse aux environs de laquelle François 1^er^ perdit contre Charles-Quint le Milanez et sa liberté.

De Milan, nous fîmes aussi une petite excursion sur les jolis lacs Majeur et de Côme, puis nous continuâmes notre route. Nous vîmes les villes de Bergame, Brescia et la forteresse de Mantoue dans une île du Mincio auprès du lac de Garde.

A Vérone, nous visitâmes l'amphithéâtre romain, le palais dit du Musée, la foire et les sources minérales des environs. Vicence offrit à notre curiosité son hôtel de ville, son théâtre, sa cathédrale; Padoue, sur la Brenta, ses nombreuses églises, surtout celle de Saint-Antoine, où il y a une chapelle richement décorée, l'université, le palais du podestat, le monument de Tite-Live, né dans cette ville, qui renferme 31,000 âmes. Dans toutes ces villes nous trouvâmes la fabrication des soieries, des rubans, de l'huile d'olive, en grande activité.

Arrivés au bord de la mer, nous nous fîmes conduire en chaloupe à Venise; car cette ville, étant bâtie sur plus de 70 îles dans les lagunes de la mer, ne permet d'y aborder que dans des barques : elle semble de loin sortir du sein des flots, et dans une situation aussi singulière, elle ne laissait pas d'être autrefois une des villes les plus riches et les plus commerçantes du monde, et la capitale d'une république dont la puissance balançait celle des grands états.

En effet, elle avait des comptoirs dans presque toutes les échelles du Levant; elle possédait Candie et d'autres îles de la Grèce, ainsi qu'une grande partie de la Morée et de la Dalmatie. Ses vaisseaux sillonnaient la Méditerranée en tous sens, et ses marchands allaient chercher des marchandises

dans tous les ports connus, ou y porter les soieries, les brocarts, la cire, la verroterie et les miroirs des fabriques de leur pays. Venise, construite d'abord sur quelques îles, s'est agrandie aux dépens de la mer, voilà pourquoi elle est généralement fondée sur des pilotis. Quoique son vaste arsenal, bâti dans une île d'environ une lieue de circonférence, serve à sa défense, elle est encore mieux défendue par le peu de profondeur de la mer, qui ne permet pas aux vaisseaux de guerre d'en approcher. Partagée en deux par un grand canal sur lequel passe un pont de marbre d'une seule arche de 70 pieds d'ouverture, elle est traversée en outre dans tous les sens par un grand nombre de canaux avec des ponts, de sorte qu'il n'y a presque point d'endroits où l'on ne puisse arriver par eau ; aussi, au lieu de voitures, emploie-t-on des *gondoles*, petites barques conduites par deux rameurs. La place Saint-Marc, ornée des fameux chevaux de bronze, qui, à des époques bien éloignées l'une de l'autre, ont fait l'ornement de Constantinople et de Paris, est la seule de Venise qui mérite ce nom : c'est un carré bordé d'arcades, et fondé sur des milliers de pilotis ; ouverte du côté de la mer, elle a les trois autres côtés entourés d'édifices dont le coup d'œil est majestueux, et dont les plus imposans sont l'église patriarcale de Saint-Marc et

une île du Mincio auprès du lac de Garde.

l'ancien palais du doge, aujourd'hui siége du gouvernement. Le doge était le chef de la république; mais son autorité était très-bornée. Le gouvernement était aristocratique, et la puissance législative comme le souverain pouvoir résidait dans le grand conseil composé de nobles. Un sénat formé de cent-vingt membres qui n'étaient en place qu'une année, décidait de la paix et de la guerre, établissait les impôts, disposait des emplois et nommait des ambassadeurs. Le conseil des dix, composé d'un pareil nombre de nobles élus aussi chaque année, jugeait souverainement de tous les crimes d'état, et le doge même n'était pas à l'abri de son pouvoir suprême. Grands et petits, tous tremblaient devant ce tribunal, mais surtout devant les trois inquisiteurs d'état, tirés du conseil des dix; l'autorité de ces derniers s'exerçait dans le plus profond secret, et était telle que deux d'entre eux pouvaient arrêter et condamner à mort le troisième.

Mon négociant me conta que son grand-père dans un voyage qu'il avait fait à Venise, s'étant exprimé avec trop peu de réserve sur le despotisme qui régnait dans cette république, s'attira les poursuites de la police, et fut mis aux plombs : c'étaient des prisons construites au haut du pâlais du doge, et couvertes de lames de plomb qui, échauffées par le soleil, y rendaient l'air suffocant. Il fallut l'intervention de l'ambassadeur de France, pour tirer

de là l'imprudent voyageur. Beaucoup de personnes, mises sous le plomb, n'ont jamais reparu ; on les noyait la nuit en secret, sans qu'aucun habitant osât s'intéresser à leur sort. Cette tyrannie n'existe plus ; la puissance de Venise est anéantie ; la république a été effacée du nombre des états ; la ville n'étant plus qu'une place de commerce secondaire, tombe en décadence. Cependant telle a été sa splendeur, que malgré toutes ses pertes il lui reste encore une population de 115 mille âmes, une trentaine d'églises, un grand nombre de palais, des manufactures de draps, étoffes d'or et d'argent, d'orfévrerie, de savon, de glaces, de cire, de masques, etc. L'île de l'Arsenal renferme des chantiers de construction, des voileries et corderies, fonderies et forges. Au conservatoire de piété les orphelines fabriquent des fleurs artificielles. On voit à Venise une belle bibliothèque, deux à trois théâtres, un conservatoire de musique, des synagogues, une église arménienne, une école de navigation. Dans un café de la place Saint-Marc j'entendis une improvisatrice entonner un chant inspiré par Apollon qu'elle invoquait. Mais quand l'inspiration eut cessé, je fus honteux pour cette muse de la voir recueillir quelques sous dans une soucoupe qu'elle présentait à la ronde.

Débarqués sur la terre-ferme, nous la trouvâmes couverte de plantations de mûriers ; la soie fait une

partie principale du commerce du pays ; mais on peut reprocher aux habitans quelques négligences dans la culture ; avec le plus beau blé possible et des raisins délicieux, ils font de mauvais pain et du vin médiocre.

Nous passâmes l'Adige et le Pô, et nous nous arrêtâmes un jour à Ferrare, au-dessus des bouches de ce fleuve. Cette ville, peuplée de 23 mille âmes, possède, comme toutes les grandes villes d'Italie, de belles églises, et des fabriques de soieries. Dans l'église de Saint-Augustin, on voit le tombeau de l'Arioste ; j'allai aussi voir l'hôpital de Sainte-Anne, la prison où le célèbre Tasse resta enfermé pendant sept ans.

Modène, chef-lieu d'un duché, a un palais, une université, une bibliothèque et un beau théâtre. Le duché touche à un autre, celui de Parme et Plaisance qui renferme les villes du même nom.

A Bologne nous allâmes visiter la célèbre université, qui ne justifie plus son ancienne réputation, mais qui possède de belles collections de livres, médailles, objets d'histoire naturelle, instrumens de physique, etc. La ville, peuplée de 64 mille âmes, a une cathédrale avec plusieurs tombeaux, un théâtre, une grande place ornée d'une belle fontaine. C'est sur cette place qu'est situé le palais du gouvernement. On fait à Bologne un grand commerce de soie écrue ; on y fa-

brique des soieries, gazes, cartes à jouer, papiers peints, figures en cire ; on y fait de bons macaronis et *salami* ou saucissons, mets favoris du pays.

Il faut traverser la chaîne des Apennins pour entrer dans le grand-duché de Toscane, dont Florence est la capitale.

Cette grande et belle ville, située dans une plaine délicieuse, entourée de coteaux agréables, occupe les deux rives de l'Arno que l'on passe sur quatre ponts, et que bordent des quais d'un aspect imposant ; les rues sont pavées en dalles ; les palais généralement plus solides qu'élégans, sont en grand nombre, ainsi que les églises ; des statues, pyramides et fontaines ornent en profusion les places publiques; le marché neuf est entouré de portiques; un dôme surmonte la cathédrale revêtue de marbres blancs, noirs et rouges ; on voit dans l'église de Sainte-Croix les tombeaux de Galilée, Michel-Ange et Machiavel. Le palais du grand-duc, richement meublé, renferme une bibliothèque avec une galerie de tableaux, de statues et d'autres objets d'arts. Derrière ce palais, les jardins Boboli s'élèvent en amphithéâtre sur la pente des collines. Florence a des théâtres, des fabriques de soieries, chapeaux de paille, porcelaine, ouvrages en albâtre. Elle renferme 80 mille habitans ; le château de Pratolino et l'ancienne abbaye de Valombrosa ornent les environs de la ville.

Le grand-duché de Toscane comprenait autrefois trois républiques ; elles furent subjuguées par la maison de Médicis qui s'étoit élevée au-dessus des autres par le mérite de Côme de Médicis, surnommé le père du peuple, et de son fils Laurent, protecteur ou plutôt restaurateur des arts et des sciences. Ce fut en 1531 qu'Alexandre de Médicis usurpa la souveraineté avec l'appui de l'empereur Charles-Quint, et ce fut le pape Pie V qui donna à son successeur le titre de grand-duc que les souverains de Toscane ont continué de porter. Cet état a passé depuis dans la maison de Lorraine à laquelle il fut cédé en échange de la province de ce nom ; et après avoir formé trois départemens de l'empire français, il est redevenu grand-duché. Fertile en blé, en vin, en huile et en fruits, ce beau pays produit aussi beaucoup de soie, et ses montagnes fournissent du marbre et de l'albâtre, du porphyre, de l'alun, du fer, et même de l'argent. Son principal port est Livourne, ville de 60 mille habitans, dont près d'un quart se compose de juifs ; elle est traversée par une longue rue pavée de dalles ; c'est un des grands entrepôts des denrées de toutes les parties du monde, surtout de l'Italie. Livourne a un palais, un théâtre, un fort, de grands magasins d'huile, de sel, de tabac. Pise, sur l'Arno, est encore une des grandes villes de la Toscane. Sa cathédrale est supportée par des colonnes de gra-

nit oriental, et revêtue de marbre de Carrare. C'est auprès de cette église qu'on voit le *campo-santo*, cloître rempli de tombeaux, et la fameuse tour penchée, bâtie en marbre. Après avoir satisfait amplement notre curiosité à Florence et aux environs, nous traversâmes Sienne, ville qui possède quelques beaux édifices; et laissant sur la gauche le lac Trasimène, où Annibal humilia l'orgueil des Romains, nous nous dirigeâmes par Viterbe vers le Tibre. Nous l'aperçûmes enfin cette ville antique, bâtie sur les sept collines, la patrie de ce peuple qui a rempli l'univers du bruit de sa domination, et dont la langue est un sujet d'étude pour les peuples modernes. A mon approche de Rome, tous les événemens qui ont été racontés par les historiens latins, par Tite-Live, Florus et Tacite, se retracèrent à ma mémoire. Je me rappelai d'abord cette époque où la campagne de Rome, encore inculte, était infestée par une horde de pasteurs brigands, dont Romulus était le chef. Ce fut lui qui fonda la ville, et lui donna son nom. Il en fut le premier roi et la gouverna conjointement avec un sénat qu'il y établit; mais cette monarchie dégénéra en despotisme sous ses successeurs, et la tyrannie de Tarquin-le-Superbe, jointe à l'attentat de son fils contre la chaste Lucrèce, fit proscrire la royauté. Le gouvernement devint alors républicain : les citoyens étaient divisés en deux

classes, les patriciens et les plébéiens, et tous les ans on choisissait dans la première deux magistrats qui, sous le nom de consuls, exerçaient l'autorité suprême. Dans les momens d'un grand danger on créait encore un dictateur, dont l'autorité supérieure à celle des consuls même, était limitée à l'espace de six mois. La retraite du peuple sur le Mont-Sacré, à trois milles de Rome, obligea ensuite les patriciens, oppresseurs de leurs concitoyens, à consentir à la création des tribuns, tirés des corps des plébéïens, et destinés à protéger le peuple contre les vexations des grands. Dans la suite les plébéiens obtinrent qu'un des consuls serait choisi dans leur classe; ce fut la naissance de la démocratie qui a subsisté depuis dans cette république. Sylla et après lui César et Pompée détruisirent la liberté publique; vainqueur à Pharsale, César régna en maître : il fut tué en plein sénat; mais Octave, son fils adoptif, connu sous le nom d'Auguste, s'empara des rênes du gouvernement, et fut le premier d'une suite d'empereurs. Le grand empire était devenu un colosse énorme par les conquêtes successives des Romains; non-seulement il comprenait l'Italie et la meilleure portion de l'Europe, mais encore une partie de l'Asie et de l'Afrique. Dans ce temps de splendeur, Rome, séjour du luxe et de l'opulence, était la première ville de l'univers; de toutes parts il

s'y élevait des monumens en marbre et en bronze : la décadence arriva enfin pour cette cité orgueilleuse. Les factions divisèrent le gouvernement. On vit naître des empereurs d'Orient et des empereurs d'Occident, dont les premiers établirent leur séjour à Constantinople. L'empire d'Occident, attaqué de tous côtés par des barbares sortis des parties septentrionales de l'Europe, fut peu à peu réduit à l'Italie et à une petite partie de la Gaule. Bientôt ces barbares achevèrent de le détruire, et l'Italie fut successivement la proie des Hérules, des Ostrogoths et des Lombards. En vain Justinien, empereur d'Orient, leur opposa-t-il quelque temps la valeur de Bélisaire ; Rome souvent prise et reprise, devint le siége d'un nouveau gouvernement, celui des papes, qui fut, sans employer la voie des armes, pendant quelque temps, presque aussi formidable que celui des anciens Romains, et quoiqu'ils aient été troublés quelquefois dans leur possession, surtout en 1810, où Rome fut incorporée dans l'empire français, ils sont encore maîtres de cette métropole, et d'un état qui contient environ 2 millions 350 mille âmes.

En entrant dans la cité des Césars je fus tenté de croire qu'elle n'était habitée que par des ecclésiastiques, tant je rencontrai de personnes qui en portaient l'habit. Mais je m'aperçus ensuite que ce costume était adopté par beaucoup de bourgeois,

et on m'a assuré qu'il n'y a pas long-temps que le cocher et le postillon du pape portaient le manteau et le rabat.

Dès que nous fûmes installés dans l'hôtellerie, nous courûmes voir les restes de l'antique grandeur romaine. Ce fut avec une véritable vénération que nous contemplâmes ces monumens qui ont traversé les siècles, et bravent encore les injures du temps; ce Capitole où siégeait le sénat du peuple romain; ce Colysée, où se donnaient les jeux publics, les arcs de triomphe de douze empereurs, l'amphithéâtre, les Bains de Titus, les Obélisques, les Catacombes, ces cloaques, ces cirques, ces colonnes, ces mausolées et tant de belles statues, qui servent de modèles aux artistes de nos temps. Je vis faire des fouilles au Colysée, à l'ancien forum et en d'autres endroits où l'on espérait retrouver quelques antiquités. Au reste, le sol de l'ancienne Rome a tellement changé qu'il est difficile de retrouver toutes les localités décrites par les auteurs latins.

Rome moderne est digne d'être comparée à Rome antique, et les papes ont embelli leur séjour avec la magnificence des empereurs. Des obélisques, et des fontaines dont quelques-unes sont des chefs-d'œuvre décorent les places publiques.

Les cardinaux et les autres grands de Rome lo-

gent dans des palais immenses que les plus grands architectes, peintres et sculpteurs ont élevés et décorés.

Celui où le pape fait son séjour ordinaire est le palais Quirinal ou Monte-Cavallo, ainsi nommé de deux chevaux antiques tenus chacun par un jeune homme et qui ornent la place devant ce palais. La cour est entourée d'un grand portique et le jardin est surtout agréable par la beauté de ses eaux. Mais ce palais n'est pas à beaucoup près à comparer au Vatican, vaste palais pontifical, qui renferme quatre mille quatre cent vingt-deux chambres, salles ou galeries, et vingt-deux cours avec des jardins. La chapelle sixtine que décore un jugement dernier de Michel-Ange, en fait partie. Ce n'est pas un bâtiment régulier, mais à son immensité et à la magnificence de diverses parties on ne peut méconnaître la demeure d'un grand souverain. C'est ordinairement dans ce palais que se tient le conclave ou l'assemblée des cardinaux pour l'élection du pape. Le séjour en est moins sain que celui de Monte-Cavallo, aussi le pape ne vient-il habiter le Vatican que dans les grandes solennités, à cause du voisinage de l'église de Saint-Pierre. Cette basilique est, sans contredit, le plus beau temple de la chrétienté. Un dôme immense le surmonte; les voyageurs montent au haut de cette coupole pour jouir de la vue de Rome et de sa

campagne ; l'intérieur excite l'admiration par les proportions et la beauté de son architecture, et par les sculptures dont il est décoré ; elle est fermée par des portes de bronze. Cette église est précédée d'une place immense au milieu de laquelle s'élève un obélisque égyptien, avec deux magnifiques fontaines, et qu'enveloppe une colonnade demi-circulaire de quatre rangs de colonnes, surmontée d'une balustrade enrichie de statues et de trophées. C'est dans la basilique de Saint-Pierre que se célèbrent avec une pompe extraordinaire les fêtes religieuses, et les grandes cérémonies, surtout pendant la semaine sainte. Saint-Jean-de-Latran, avec la belle chapelle Corsini, Sainte-Marie-Majeure, Sainte-Agnès, Saint-Paul, Saint-Pierre-ès-liens, la Rotonde, sont encore des églises magnifiques. J'en pourrais citer beaucoup d'autres, car Rome est pleine d'églises et de maisons religieuses, on en fait monter le nombre à trois cent trente : elles sont presque toutes remarquables, soit par leur architecture, soit par les tableaux et les statues dont elles sont ornées. Les Français pendant qu'ils étaient maîtres de Rome en avaient supprimé un bon nombre comme très-inutiles ; mais le pape en a rétabli la plupart ; il a réintégré les jésuites dans leur ancien collége : le peuple court en foule aux fêtes nombreuses qui ont lieu dans les églises ; l'habitude de ces réunions fait

qu'il n'y observe même pas les apparences de la dévotion.

La musique sert toujours à embellir ces fêtes. On voit assiéger les avenues des églises et couvens par des hordes de mendians; et dans les grandes maisons on entretient une foule de gens qui ne se livrent à aucun travail. Je vis dans les rues et dans les maisons des images de madones ou saintes vierges, devant lesquelles on allume des lampes et des cierges; mais je ne fus pas peu étonné de trouver dans des boutiques de quelques charcutiers des madones en saindoux, entourées de guirlandes de saucisses. Je remarquai en général qu'on faisait à Rome un fréquent abus des objets de culte, et qu'on en réduisait souvent la pratique en spectacles et en divertissemens.

Rome a plusieurs colléges, entre autres celui de la Propagande, où l'on forme des missionnaires pour les pays encore barbares; il y a un grand nombre d'hospices et de maisons de charité, des académics des sciences et des arts, et des théâtres. La bibliothèque et le Musée du Vatican sont riches en manuscrits et objets d'arts. L'académie de France réunit les jeunes artistes envoyés en Italie aux frais du gouvernement. On remarque encore le palais de la chambre apostolique, le palais de Saint-Marc, celui de Barbérini, bâti dans un beau style par le Bernin, et renfermant une bibliothè-

que et un cabinet d'antiques, les palais Borghèse, Albani, Colonne, Corsini et Aldobrandini ; tous sont riches en peintures et sculptures. Une forteresse, le château Saint-Ange, protége la ville. Rome a des fabriques de mosaïque, d'alun, d'étoffes de laine, de soie, de coton et autres établissemens d'industrie ; mais les produits n'en sont pas importans. Malgré sa grande étendue, cette métropole ne renferme que 150 mille habitans ; c'est qu'une grande partie de son enceinte ne contient que des ruines, des jardins ou des vignes. Le terrain de cette ville n'est pas aussi inégal que le penseraient ceux qui savent qu'elle a été fondée sur sept collines ; certains endroits trop escarpé sont été aplanis, et d'ailleurs elle a éprouvé tant de désastres, de démolitions et de changemens, que les vallées en ont été comblées, au point que leur sol est aujourd'hui élevé de plus de 25 pieds au-dessus de l'ancien. L'air est malsain en été dans plusieurs quartiers qui par cette raison sont abandonnés des habitans.

La Campagne de Rome est dénuée d'arbres, et ressemble à une grande solitude, du moins au delà de ces belles maisons de plaisance connues sous le nom de villa. Parmi ces maisons, celles de Médici et Ludovisi sur le mont Pincio, de Borghèse, Pamfili, Albani, Farnèse, Corsini, Doria, sont de véritables palais aussi riches en chefs-d'œuvre antiques et modernes que les palais de l'intérieur

de Rome ; ils ont des jardins et des parcs d'une étendue immense. Au delà de ces *villa*, la campagne se cultive en grains, ou se convertit en pâturage pour des troupeaux de bêtes à laine, et de bœufs d'une belle race. Ainsi, sans être habitée, cette campagne contribue beaucoup à la subsistance des Romains.

En allant de Rome à Tivoli, on passe auprès du lac de Tartre, du lac sulfureux, de la *villa* de l'empereur Adrien, de celle de Mécène, et de la *villa* d'Est, ornée de belles fontaines ; à Tivoli nous vîmes les cascatelles du Tévérone ; de nombreuses ruines décorent ce beau site. Dans une vigne au pied du Lucretale on voit les restes de la *villa* d'Horace. La fontaine de Blanduse que le poëte favori de Mécène a chantée, coule dans le voisinage ; Frascati possède plusieurs palais et beaucoup de petites maisons de campagne appartenans à des Romains.

Après avoir employé une quinzaine de jours à visiter les principales curiosités de Rome, nous nous apprêtâmes à partir pour Naples, lorsque le bruit se répandit qu'une famille étrangère qui était partie peu de jours auparavant de l'hôtellerie où nous demeurions, avait été attaquée à l'extrémité des marais Pontins, par les brigands qui habitent les frontières des États de l'Église et du royaume de Naples ; qu'on l'avait entraînée dans les montagnes, et que les domestiques couraient chez les

banquiers pour rassembler la somme que les brigands demandaient pour la rançon des prisonniers. Ces brigands n'ont jamais pu être détruits, parce qu'ils ont leurs familles et leurs relations dans le pays, et qu'ils sont alternativement à la charrue et sur les grandes routes ; des villages entiers se livrent, dit-on, à ce double métier. Quelquefois le gouvernement romain est obligé de traiter avec eux ; ils donnent des otages, ils promettent de servir le gouvernement contre les autres brigands, et de protéger les voyageurs ; mais ces traités sont ordinairement suivis de nouveaux brigandages.

A la nouvelle de l'attaque faite sur la famille étrangère, les autorités de Rome envoyèrent sur la route de Naples un détachement de gendarmerie. Nous en profitâmes pour voyager sous sa protection.

Nous passâmes à Vellétri, ville ancienne, bâtie sur la pente du mont Albano, et entourée de beaux vignobles. Après cette ville on entre dans un désert. On voit les canaux par lesquels on a commencé à dessécher les marais Pontins qui répandent des miasmes pestilentiels dans toute la contrée ; des buffles énormes et des sangliers errent dans cette solitude ; la route est ombragée par des ormes ; des figuiers et des ceps de vigne, dominés par des ormes et des saules, suspendent leurs fruits sur le grand canal, des fleurs en tapissent les bords ; de distance

en distance des maisons vides servent de refuge aux voyageurs; leurs gardiens ont un air hâve et fiévreux qui prouve l'effet funeste de ces marais. Cependant la vigueur de la végétation dans les endroits cultivés fait voir combien ce pays serait florissant, s'il était habitable. On se rend à Terracine par l'ancienne voie Appienne, au-dessus de laquelle se trouvent deux pavés plus modernes. Nous entrâmes sans accident dans le royaume de Naples que l'on regarde communément comme la plus belle partie de l'Italie, à cause de la douceur du climat et de la fertilité du sol, circonstance due en partie à sa terre volcanique. Plus nous avançâmes, plus nous trouvâmes la campagne couverte de moissons, de vignes, d'oliviers, de mûriers, etc.

Il ne faut pas être surpris que ce pays si beau ait été l'objet de la convoitise de tant de peuples et la proie de tant de maîtres différens : de la domination des empereurs romains, il a passé avec la Sicile qui en dépend, sous celle des Arabes ou Sarrasins. Dans le onzième siècle il fut conquis sur ces derniers par des seigneurs normands, qui, pour garder leur conquête plus sûrement, en firent hommage au saint-siége et s'en reconnurent feudataires; ils ne prirent d'abord que les titres de ducs et de comtes; mais leurs successeurs prirent ensuite celui de rois. Depuis, ce royaume a passé successivement entre les mains des Allemands, des Français et des Espa-

gnols ou Aragonais ; les Français l'ont conquis et possédé quatre ou cinq fois ; pendant la révolution de la fin du 18e siècle ils l'ont même changé momentanément en république ; puis ils y ont établi une autre dynastie ; mais les événemens de la guerre ont replacé sur le trône celle des Bourbons. Jamais ce pays ne paraît avoir résisté fortement aux invasions étrangères ; il faut que le climat influe beaucoup sur la mollesse du caractère des Napolitains. Cependant un royaume peuplé de 5 millions d'habitans, coupé par des montagnes, produisant des vivres en abondance et ayant une bonne pêche, pourrait bien maintenir son indépendance. Nous traversâmes le Volturne, à Capoue, ville de 10,000 habitans dans un pays fertile en vins ; et à travers des plaines superbes, nous approchâmes de la capitale.

Naples se déploie majestueusement au bord d'un golfe magnifique, qui forme un beau port sous la protection de plusieurs forts. C'est une des plus grandes villes de l'Europe, ayant une population de près de 400 mille âmes ; de vastes palais et un grand nombre d'églises se font remarquer parmi les groupes des maisons.

Le palais du roi, la cathédrale, avec la chapelle de Saint-Janvier, le palais de l'archevêque, le musée Bourbon riche en antiques, tirés des fouilles de Pompéi et d'Herculanum, le collége des jésuites,

l'ancien couvent de Sainte-Claire; voilà quelques-uns des principaux édifices de cette capitale. La rue de Tolède, qui traverse une grande partie de Naples, est magnifique; mais on trouve aussi dans cette ville des quartiers mal bâtis et mal propres; et on y compte près de 40,000 lazzaronis, hommes déguenillés, qui vivent de macaronis, de légumes, et d'eau à la glace, font le métier de portefaix, commissionaires, et n'ont quelquefois même pas de demeure. L'aspect de ces gens est misérable, et leur nombre devient quelquefois inquiétant pour la sûreté publique. J'entendis des moines haranguant le peuple dans les places publiques, et attirer leur attention par un langage qui n'était pas, je puis l'assurer, de la haute éloquence; ailleurs je vis des improvisateurs rassembler aussi autour d'eux un auditoire en plein air. Le Napolitain à l'imagination très-vive et mobile : tout ce qui forme spectacle l'amuse. La chaleur quelquefois est si forte pendant le jour, que les travaux s'interrompent, et qu'on ne les continue qu'après le coucher du soleil, et pendant une partie de la nuit. Naples possède des académies, des hospices, un grand théâtre, et un bon nombre de fabriques qui fournissent des soieries, de la porcelaine, des ouvrages en marbre et en lave.

Les environs de Naples ne sont pas moins intéressans à connaître que la ville. D'abord c'est le

mont Vésuve, grand volcan dont la cime exhale souvent des tourbillons de fumée et des torrens de laves, tandis que la partie inférieure porte des orangers et d'excellens vignobles. On déblaie depuis le dernier siècle les ruines de Pompéi et d'Herculanum que ce volcan avait ensevelis sous les cendres, il y a dix-sept siècles. Je me suis promené dans les rues de Pompéi, entre les édifices anciens où presque tout est encore à sa place.

On voit d'autres volcans en se rendant de Naples à Pouzzol. Dans cette route on passe par la grotte percée à travers le mont Pausilippe; sur le bord du lac Agnano qui paraît être un ancien cratère, on voit les étuves de Saint-Germain, qui exhalent une vapeur sulfureuse propre à guérir diverses maladies; le gaz méphitique qui s'échappe de la grotte du Chien ôte la respiration; la solfatare est le cratère d'un volcan qui ne laisse plus échapper que de la fumée. La ville de Pouzzol enfin possède beaucoup d'antiquités romaines.

L'ancien port de Baies est encombré de ruines. C'est un beau spectacle qu'une éruption du Vésuve, vue de la ville de Naples, surtout pendant la nuit, lorsque les eaux du golfe reflètent les feux du cratère. Après avoir gravi ce volcan, nous voulûmes voir l'Etna, et nous embarquer ensuite à Palerme pour le midi de la France. Nous profitâmes du départ d'un navire de Messine; nous passâmes auprès

de l'île de Caprée, et devant le golfe de Salerne; nous longeâmes la côte de la Calabre, province montagneuse, dont les habitans à demi barbares ont plus d'énergie que les Napolitains, et nous abordâmes à Messine, sur le détroit qui sépare la Sicile de la Calabre.

Cette île, dont la forme est triangulaire, est d'une abondance étonnante en grains, en vins et en fruits excellens; la culture de la canne à sucre et du dattier y réussit; elle exporte en quantité des olives, de la belle soie, et une grande quantité de thon; l'air y est pur et serein, mais chaud; en un mot, c'est une île délicieuse où rien ne manque; l'on y trouve du soufre, de l'alun, du vitriol, de l'albâtre, du porphyre, de l'agate, du jaspe, etc. Vers la fin du douzième siècle elle passa de la possession des Français, qui s'en étaient emparés, en celle des Espagnols par suite d'un massacre horrible désigné dans l'histoire sous le nom de Vêpres siciliennes, parce que, suivant la tradition, ce fut la cloche, en sonnant les vêpres, qui servit de signal.

Messine est une ville de 40 mille âmes, avec un port vaste et profond, et un grand nombre de couvens et églises, parmi lesquels on remarque la cathédrale et le monastère grec : la ville a un palais royal, un théâtre, une grande citadelle et plusieurs forts. On charge, dans le port, les bâtimens de

toutes les productions de la Sicile, surtout d'huiles, vins, soies et poissons.

Nous gravîmes ensuite le mont Etna, dont le pied est couvert de la plus belle végétation, de vignes, de beaux châtaigniers, et d'arbres à liége. Nous n'arrivâmes au bord du cratère qu'à travers des couches de neige, tandis qu'au pied de la montagne nous avions éprouvé une température très-douce. Nous inscrivîmes nos noms dans le registre de l'ermite qui habite cette montagne : puis nous continuâmes notre route pour Palerme.

Cette capitale de la Sicile forme un carré, au milieu duquel on trouve une place publique, ornée de beaux édifices, de statues et de fontaines. Le palais du roi et la cathédrale sont d'architecture gothique. Palerme a plus d'églises et de couvens que de grandes manufactures. Cependant on y fabrique des étoffes de soie. Elle a un bon port, et renferme une population de 140,000 âmes. Un bâtiment sicilien était prêt à mettre à la voile pour Marseille : nous allâmes à bord, dans l'espoir de débarquer en peu de jours sur la côte de France. Mais, arrivés près de la côte de Sardaigne, notre capitaine s'écria qu'il voyait à la hauteur de l'horizon, un pavillon barbaresque, et aussitôt, sans attendre d'autre éclaircissement, il rebroussa chemin, et fit voile pour le midi; n'osant pas trop approcher de la côte d'Afrique, il se dirigea sur

Malte, et nous entrâmes sains et saufs dans le port de cette île, qui jadis était le siége d'un ordre chevaleresque, et qui maintenant sert de station et de dépôt à la marine et au commerce des Anglais. Nous vîmes les fortifications de la Valette taillées dans le roc; nous goûtâmes des beaux fruits de l'île, surtout des oranges, et nous vîmes entrer dans le port des bateaux chargés de neige provenante des monts de la Sicile : cette neige est un article de commerce dans toute l'Italie méridionale.

Voyant que le capitaine sicilien tardait à remettre à la voile, et que presque chaque semaine il partait des bâtimens anglais, grecs et autres, pour l'Archipel et pour Smyrne, mon négociant résolut de profiter de l'occasion, et de prendre la route de la Turquie pour retourner en Russie. Nous retînmes donc nos places sur un navire grec qui allait toucher aux principales îles grecques et dont la destination était le port de Smyrne.

CHAPITRE V.

Départ de Malte. — Corfou, Céphalonie, Xante, Cythère, Candie. — La Morée. Hydriotes, Athènes. — La Thessalie. Thermopyles. Macédoine, Salonique. — Constantinople, Andrinople, Bender. — La Crimée, Caffa, Odessa. — La Moldavie. Jassy. — La Valachie. Bucharest, Widdin. Belgrade. — La Bosnie. — La Hongrie. Bude, Pest, Presbourg. — L'Autriche. Vienne. — Moravie. Brunn. — Bohême. Prague, Adersbach, Carlsbad.

Un bon vent nous fit perdre bientôt de vue le rocher de Malte; le lendemain nous fûmes à Corfou, la principale des îles Ioniennes qui sont fertiles en vins, huile, grains, etc.; elles renferment une population de 200,000 âmes, et dépendent maintenant de l'Angleterre, quoiqu'elles aient un sénat qui s'assemble dans la ville de Corfou, place avec un fort fortifié.

Nous passâmes à Ithaque, Céphalonie et Xante. Dans une de ces îles nous reçûmes la visite d'un Grec qui nous offrit ses services à la tête d'une douzaine d'hommes aussi déterminés, disait-il, que lui-même à nous dévouer leur vie : nous apprîmes que c'était un chef de ces bandes piratesques qui vont infester les côtes de l'Albanie, et se

LONDRES

venger en détail du mal que les Turcs font en masse à la nation grecque qu'ils oppriment. Nous remerciâmes le capitaine de ses offres, et nous ne fûmes pas fâchés de quitter son voisinage. Cependant il nous donna une lettre de recommandation pour un chef maïnotte de ses parens; il nous montra de loin la côte de l'ancienne Épire, où le fameux Ali-Pacha, résidant à Janina, a fondé sa puissance redoutable; nous crûmes apercevoir l'emplacement de cette Parga dont les habitans ont mieux aimé s'expatrier tous que de se soumettre à ce despote, à qui l'Angleterre les avait abandonnés: plus loin, vers le nord, s'étendent les côtes de l'Albanie, pays habité par une race d'hommes forts et courageux. Nous touchâmes enfin à la côte de l'ancien Péloponèse, qui, aujourd'hui sous le nom de Morée, ne contient plus que de faibles débris de tant de villes fameuses dans l'antiquité, et dont les montagnes et les côtes sont quelquefois infestées par des peuplades de brigands et de pirates, qui exercent impunément leur métier contre les voyageurs. Les Maïnottes ou habitans du district montagneux de Maïna, qui se disent descendans des Spartiates, se distinguent par leur haine contre les Turcs, incapables de les soumettre. Misitra n'est pas loin de l'ancienne Sparte. La curiosité nous engagea à profiter de la recommandation que nous avions pour le chef maïnotte. Nous le trou-

vâmes avec sa famille dans une tour au milieu des montagnes : il avait cet air fier que donnent la liberté et l'indépendance. Une paire de pistolets était attachée à sa ceinture. La lettre du chef de bandits, ou, pour parler plus honnêtement, du pirate albanais, nous valut sa bienveillance. Il nous présenta à sa femme, qui avait aussi un air martial, ayant assisté toujours son mari dans ses excursions. Il nous conduisit chez le chef le plus voisin, qui, à son tour, après nous avoir donné l'hospitalité, nous conduisit chez un autre chef, et ainsi de bande en bande nous traversâmes sans mauvaise rencontre le pays de ce peuple vaillant.

Argos, Corinthe, Mégare, possèdent encore des ruines de leur grandeur passée. Aujourd'hui les principales villes du Péloponèse sont : Tripolitza, ville munie d'un château-fort, Patras et Napoli. Après avoir passé à l'île de Cythère, maintenant Cérigo, nous aperçûmes la pointe occidentale de l'île de Candie, l'ancienne Crète, qui a passé successivement de la domination des empereurs d'Orient sous celle des Vénitiens et des Turcs. Le sol de cette île est d'un grand rapport en froment, en riz, en huile, et même en sucre ; l'air y est bon, et l'on assure qu'il n'y a point d'animaux nuisibles ni venimeux. Malgré ces avantages, l'île ne m'a point paru peuplée en raison de sa grande étendue; on n'y compte même que trois villes. Autrefois

la Crète était un des royaumes les plus florissans de la Grèce, et, si l'on en croit les historiens, elle ne contenait pas moins de cent villes; mais tel est l'effet de la domination des Turcs que tout dégénère entre leurs mains.

Ce peuple, qu'on retrouve maître de tant d'états célèbres dans l'histoire ancienne, est sorti pauvre de la petite Tartarie; il s'est répandu ensuite dans l'Asie, sous le nom de Turcomans, et a embrassé la religion de Mahomet. Un des plus célèbres chefs des Turcs fut Othman, fondateur de la puissance ottomane, et dont la postérité règne encore. Ses conquêtes rapides frayèrent la route à ses successeurs : Mahomet II, l'un d'eux, s'empara de Constantinople au milieu du 14e siècle, et détruisit l'empire d'Orient tombé en décadence. Depuis ce fameux conquérant, la puissance des Turcs s'est maintenue jusqu'au commencement du 19e siècle dans une partie de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, malgré l'excès de leur barbarie, et malgré des troubles fréquens. Maintenant cet empire tombe en décadence, et déjà plusieurs contrées sur lesquelles pesait leur despotisme, telles que la Grèce, se sont affranchies de leur joug. Un sultan dont la volonté et quelquefois le caprice à force de loi, gouverne avec un conseil ou divan, les Turcs et les autres peuples soumis à son pouvoir. Elevé dans le sérail au milieu des femmes, il monte or-

dinairement sur le trône sans avoir aucune connaissance des hommes et des affaires; c'est le grand-visir qui gouverne en son nom et qui préside le divan ou conseil d'État ; ses frères et ses plus proches parens restent enfermés dans le sérail; autrefois on avait la cruauté de les mettre à mort. La puissance des pachas ou gouverneurs des provinces n'est guère moins despotique que celle de leur maître : forcés pour la plupart d'acheter leurs places, et ne pouvant s'y maintenir que par des présens, ils s'en dédommagent par des concussions horribles contre lesquelles les peuples ne trouvent pas de recours, n'ayant aucun défenseur de leurs droits. Mais à leur tour ces pachas sont exposés à de grands dangers ; qu'ils désobéissent aux ordres qui leur sont envoyés, ou qu'ils aient le malheur de devenir suspects de trahison, ils risquent de payer de leur tête les soupçons et les fautes, ou d'être au moins envoyés en exil, et dépouillés de leurs biens. Le sultan lui-même, tout-puissant qu'il est, n'est pas sûr de jouir long-temps de son immense pouvoir. Autrefois les janissaires, garde nombreuse qui veillait autour du sérail et avait de grands priviléges, se révoltait fréquemment, faisait et massacrait des sultans. Mahmoud a aboli cette milice dangereuse; cependant il éclate encore fréquemment des révoltes.

Les Turcs sont une nation fière, indolente et

animée de ce fanatisme qui est propre à tous les musulmans; aussi méprisent-ils les autres nations, surtout les chrétiens et les juifs, et les accablent d'avanies. Trop ignorans pour apprécier les avantages de la civilisation, ils dépeuplent et dévastent les pays qui leur sont soumis, au lieu de les faire fleurir, et de conserver ce qu'ils renferment de beau. On ne compte que 7 millions d'âmes dans la Turquie d'Europe. Au reste les Turcs sont un peuple sobre, hospitalier et fidèle à sa parole.

Ayant remis à la voile, nous nous dirigeâmes par les îles de Milo, Paros, Naxos, Délos et autres, vers le golfe d'Athènes, pour voir aussi l'ancienne Grèce, proprement dite, que l'isthme de Corinthe unit au Péloponèse. Nous remarquions à l'est la côte de l'Asie mineure, et les îles de Rhodes, Cos, Pathmos et Samos. Toutes ces îles présentent avec la mer qui les entoure un aspect charmant; c'est un mélange de montagnes, de jardins, de bois, de vignes, de villages et de hameaux.

En passant dans le détroit entre Paros et Naxos, nous visitâmes les côtes des deux îles jadis célèbres. A Naxos nous vîmes faire des chargemens de grosses oranges pour Constantinople; nous visitâmes à Paros ces vastes carrières d'où les artistes grecs tiraient leur beau marbre statuaire, et qui depuis longtemps ne sont plus exploitées; pour y arriver nous passâmes auprès de belles plantations d'oliviers.

Le vin, le coton, le raisin, le mastic, les fruits des pays méridionaux, voilà les richesses de ces îles nombreuses, dont la mer Égée ou l'Archipel est parsemé. Nous eûmes à nous louer de l'hospitalité des Grecs qui les habitent, et nous vîmes leurs femmes même montrer de l'empressement à bien accueillir les voyageurs.

Nous aurions voulu voyager quelque temps dans ces îles ; mais le patron de la caïque sur laquelle nous étions embarqués, nous avertit que ces parages n'étaient pas trop sûrs à cause des pirates qui se cachent dans les anses des îles, et surprennent souvent les voyageurs. Nous entrâmes donc tout droit dans le golfe d'Athènes, laissant à droite le cap Colonne, qui, dans l'antiquité, était le cap Sumnium, et dominé par un temple. Nous passâmes auprès des deux îles d'Égine et Salamine ; la dernière est célèbre par la bataille qui fut livrée dans ces parages. Le port d'Athènes, quoique encombré en partie, est encore un des meilleurs de la Grèce : c'est le fameux Pyrée ; quand on a débarqué on traverse un bois d'oliviers pour arriver aux ruines de la ville de Minerve ; quelques débris sont les seuls restes de l'ancienne république ; on distingue facilement l'Acropolis ou l'ancienne citadelle avec les restes du magnifique temple de Minerve, connu sous le nom de Parthenon ; on voit ensuite le temple de Thésée et le Pnyx. On

cherche vainement les autres monumens qui embellissaient Athènes, et les tombes des grands hommes qui l'ont illustrée ; l'Athènes moderne n'a rien qui soit digne de l'ancienne ; mais, destinée à être la capitale du nouveau royaume de Grèce, elle prendra bientôt un tout autre aspect ; c'est une ville de 12 mille habitans grecs, albanais, allemands, etc., qui font un commerce assez actif d'huile, maroquin et fruits.

Auprès d'Athènes nous visitâmes les plaines de Marathon où Miltiade vainquit les Perses. Dans la Livadie nous vîmes le mont OEta, l'Hélicon et le Cythéron. Thèbes, Leuctres, Platée ne sont plus que des bourgs. La longue île de Négrepont, l'ancienne Eubée, s'étend auprès de la côte de cette province, pays assez fertile, quoique les campagnes présentent un aspect nu et monotone; les olives, le coton, le raisin y viennent en abondance ; mais sa population n'est ni aussi considérable, ni surtout aussi vaillante, et aussi passionnée pour la liberté et la gloire qu'autrefois : en devenant la conquête des Romains, les Grecs avaient perdu cet esprit d'indépendance qui les animait, et en subissant le joug des Turcs, ils avaient presque achevé de s'énerver. Cependant les avanies humiliantes dont les accablaient leurs maîtres les ont enfin réveillés de leur assoupissement ; à l'aide des peuples de l'Occident les habitans de la Grèce ont secoué le joug

des musulmans, et ont conquis leur indépendance. Un roi du choix des souverains d'Europe leur a été donné, et on a formé une armée et une marine grecques.

Leur langue a conservé le caractère du grec ancien, de même que la vivacité de leur imagination et la mobilité de leur esprit rappellent le caractère des Athéniens; dans leur culte, ils diffèrent de l'Église romaine, tant par le rit que par certains points de discipline; les évêques sont pris entre les moines ou *càloyers*, qui vivent, comme dans d'autres pays, sous la conduite d'un supérieur, et sont pour la plupart très ignorans et paresseux; les *papas* ou prêtres séculiers peuvent se marier. Ils ont un revenu si faible que pour subsister ils sont obligés d'avoir recours au travail des mains; ils portent les cheveux longs et un costume fort simple. On trouve chez les Grecs beaucoup de préjugés et d'usages superstitieux. Comme j'entrai un jour dans une chaumière, une femme qui allaitait me pria de ne pas regarder son enfant d'un mauvais œil. Je ne savais ce qu'elle voulait dire; on m'apprit que les Grecs comme les Turcs ont peur d'une espèce d'enchantement provenant de ce qu'ils appellent le mauvais œil d'un étranger.

A l'entrée de la Thessalie nous traversâmes le défilé des Thermopyles, entre le rivage de la mer et les rochers où Léonidas avec ses trois cents Spar-

tiates se dévoua à la mort pour sa patrie, afin d'arrêter l'armée des Perses. Aux environs jaillissent des sources chaudes ; un peu plus loin est la ville moderne de Zeitoun. Les belles plaines de la Thessalie se couvrent de grains, de cotons, de mûriers, de riz, de tabac ; les pâturages des collines nourrissent beaucoup de troupeaux. Larissa, ville de 20 mille âmes sur le Pénée, est la capitale du pays; l'aspect misérable de cette ville prouve assez que les Turcs y ont dominé; j'y vis aussi beaucoup de noirs; les *bazars* ou marchés ne me donnèrent pas une haute idée des manufactures du pays.

En sortant de Larissa, nous passâmes auprès des monts Ossa et Pélion ; nous traversâmes la charmante vallée de Tempé, qui est un défilé assez étroit, traversé par le Pénée.

Nous passâmes ensuite entre le rivage du golfe de Salonique et l'Olympe, au-delà duquel s'étend la chaîne du Pinde. Toutes ces montagnes me rappelèrent vivement la mythologie des anciens Grecs, et leurs belles poésies.

La ville de Salonique présente du côté de la mer un aspect imposant ; des édifices élevés par échelons sur la pente d'une colline rapide, et surmontés de nombreux dômes et minarets des mosquées ; la forme triangulaire de son enceinte ; la forteresse qui la domine, et les cyprès qui l'entourent ; tout cet ensemble présente un coup d'œil charmant. A la vue du mouvement qui régnait

sur les quais, nous nous crûmes transportés dans un port d'Europe; ils étaient, comme les bazars, couverts de marchandises. Mais la ville est mal bâtie, et n'a que des rues étroites et tortueuses. Cette capitale de la Macédoine, province dont la principale production est le coton, est une des plus grandes villes de l'empire turc; le commerce y est en grande partie entre les mains des Grecs et des juifs, ainsi que des Francs, nom par lequel on désigne les Européens dans tout le Levant.

A l'extrémité de la presqu'île du mont Athos, habité par des moines grecs, nous nous embarquâmes de nouveau, et après avoir tourné l'île de Lemnos, où l'on trouve d'anciens volcans, et touché à l'île de Ténédos, située auprès de la côte de l'ancienne Troade dans l'Asie mineure, nous entrâmes dans ce détroit qui, séparant l'Europe de l'Asie, communique à la mer Noire, à l'entrée duquel sont situés les deux châteaux des Dardanelles. Le vaste port de Constantinople offre un point de vue magnifique. Cette ville immense, comparable à Paris, par sa population et son étendue, a sur celle-ci l'avantage d'être dans une situation unique : bâtie sur une langue de terre baignée de la mer des deux côtés, elle s'élève en amphithéâtre, et déploie au premier abord une quantité de palais et de mosquées, dont les dômes et les minarets ou tours avec leurs croissans do-

rés font un effet superbe. Les jardins du sérail qui terminent la pointe ajoutent encore à la beauté de la perspective ; des maisons de campagne charmantes ombragées de myrtes et de cyprès couvrent les rives du canal. Mais l'intérieur de Constantinople ne répond point à ces dehors brillans ; les rues sont étroites, sales et mal pavées ; des quartiers entiers se composent de maisons bâties de terre et de bois, ce qui rend les incendies très-fréquens. Le sérail ou palais du grand-seigneur m'avait frappé de loin par son air de grandeur et son étendue, qui est telle qu'une ville entière pourrait trouver place dans son enceinte ; il ne me parut de plus près qu'un assemblage informe de différens corps-de-logis joints les uns aux autres : son entrée principale est un gros pavillon dont la porte, fort ordinaire, donne son nom à la cour ottomane. Sur la première cour sont situés la mosquée, l'hôtel des monnaies et d'autres édifices. Une seconde porte conduit à une autre cour ornée d'une belle fontaine. Dans un édifice de cette cour s'assemble le divan. Une troisième cour conduit au palais du grand-seigneur, à la suite duquel est le harem ou la demeure de ses femmes, avec de vastes jardins. Toute cette partie du sérail est inaccessible. Il est surmonté d'un grand nombre de coupoles ; et l'intérieur en est, dit-on, magnifique. Une foule de fonctionnaires de toutes

espèces, sont attachés au service de ce palais, où réside tout le pouvoir de l'empire, et où s'engloutissent ses richesses. Nous vîmes un vendredi le grand-seigneur aller en cortége à la grande mosquée ; mais il est tellement caché par les énormes panaches de ses courtisans, que nous ne pûmes distinguer ses traits.

Le château des Sept-Tours, dont plusieurs sont tombées en ruines, n'est pas très-éloigné de la mer de Marmara. Constantinople est plein de mosquées : on en compte cinq cents. La principale est celle qui était du temps du Bas-Empire une église dédiée à Sainte-Sophie, et dont l'architecture est magnifique : il y a aussi une quantité de caravanserais ou lieux destinés à recevoir les étrangers, et beaucoup d'autres ouvrages consacrés à l'utilité publique, tels que des bains, des fontaines, des aquéducs, des écoles, des académies, des bibliothèques, etc. ; le bazar, grand marché couvert, est rempli de boutiques de toutes espèces, où sont étalés des bijoux, des étoffes, des armes, des livres écrits, etc. Dans le quartier de l'Arsenal on trouve aussi les chantiers de construction, le bagne et les galères. La fonderie de canons est située sur le canal dans le quartier de Tophana. Celui de Péra renferme les hôtels des ambassadeurs chrétiens ; et c'est dans le faubourg de Galata, qui a longtemps appartenu aux Vénitiens, et qui est entouré

d'un mur, qu'habitent, dans de belles maisons, les négocians européens. On ne connaît pas au juste la population de Constantinople que les Turcs appellent Istamboul; cependant il paraît qu'elle renferme 4 à 500 mille habitans, parmi lesquels il y a beaucoup de Grecs, d'Arméniens, de juifs et de Francs, quoique les chrétiens soient exposés à beaucoup d'insultes. Malgré l'indolence naturelle aux Turcs, ils ont des fabriques dans cette capitale; on y fait des étoffes de coton, de soie et de lin, du maroquin, de la bijouterie, des broderies; le gouvernement possède aussi des imprimeries. Les environs sont charmans; la vallée des eaux douces, Boujoukdéré, Tharapia sont ornés de bosquets, de jardins, de maisons de plaisance, et attirent les habitans de la capitale. Quand la peste ravage la ville, ce qui n'arrive que trop souvent, les riches cherchent un refuge dans ces belles campagnes.

Constantinople, située dans un pays enrichi de tous les dons de la nature, entre deux mers et entre deux parties du monde, ne pouvait manquer d'être la capitale d'un vaste empire, et l'entrepôt d'un commerce immense; dans l'antiquité elle était florissante sous le nom de Byzance. Constantin qui lui donna son nom, en fit le séjour de la cour romaine. Après le démembrement de l'empire, elle resta long-temps la capitale de

celui d'Orient, fut ensuite prise par les Vénitiens aidés des croisés, et en tombant au pouvoir des Turcs, elle est encore devenue la capitale de l'empire ottoman, non moins vaste que celui de ses anciens maîtres.

Andrinople est également une ville très-considérable, qui au reste n'est pas plus belle dans l'intérieur que toutes les villes turques. A Constantinople nous nous embarquâmes pour la mer Noire, d'où nous voulions nous diriger par l'Allemagne en Russie. Nous longeâmes la côte de la Bessarabie, où le Danube se jette par plusieurs bouches dans la mer, après un cours d'une longueur immense.

La petite ville de Bender doit une certaine célébrité au séjour qu'y fit Charles XII, roi de Suède, après avoir été vaincu à Pultava par Pierre-le-Grand. Les Turcs furent obligés d'employer la force armée pour déloger le roi et le chasser de ce refuge.

Nous touchâmes à la côte de la Crimée, l'ancienne Tauride, grande presqu'île fertile en vins, soie, fruits et sel, et habitée par environ 500 mille Tartares. Ce peuple avait autrefois un prince ou khan tributaire de la Turquie; la Crimée a été incorporée par les Russes dans leur empire. Caffa, port de mer, est la principale ville de la presqu'île.

Nous mouillâmes à Odessa sur l'embouchure du Dniester, qui est maintenant le premier port russe

sur la mer Noire; il s'y fait de grandes exportations de grains. La ville s'agrandit de plus en plus; elle a beaucoup de maisons de commerce grecques, et un théâtre où nous vîmes jouer une tragédie en grec : grâce à mes études chez mon père, j'entendis presque toute la pièce.

Le port de Kherson, à l'embouchure du Dniéper, n'est pas fort éloigné d'Odessa; les bords du Dniéper, qui traverse les campagnes fertiles de l'Ukraine dont Kiew est le chef-lieu, sont habités par les Cosaques, ainsi que les bords du Don, fleuve qui se jette auprès d'Asow dans la mer de ce nom. L'espace entre la mer Noire et la mer Caspienne est hérissé par les montagnes du Caucase, habité par les Circassiens et les Géorgiens, peuples d'une belle race et d'un caractère guerrier, qui avaient autrefois leurs souverains particuliers; mais la Russie a encore agrandi de ces provinces son empire immense. Il y a entre les montagnes des vallées charmantes, où l'on cultive des vignes, des vergers, etc. Les Circassiens et les Géorgiens nobles portent des cottes de maille en acier et de belles armes dont ils sont très-fiers. C'est des pays du Caucase que l'on exporte tous les ans un grand nombre de femmes pour la Turquie.

A Odessa nous entreprîmes notre grand voyage par terre pour nous rendre à la capitale de la Russie. Il ne s'agissait de rien moins que de traverser une

bonne partie de l'Europe; mais j'aimais les voyages, j'en avais pris l'habitude, et je n'étais plus exposé aux désagrémens de mes premières excursions. Je voyageais commodément avec un compagnon aimable qui me rendait attentif aux particularités de chaque pays, et recueillait avec moi des renseignemens sur leurs productions, leur industrie et leur commerce.

D'Odessa nous nous rendîmes d'abord à Jassy, ville de 20,000 âmes agréablement située sur le Bachluè; c'est la capitale de la Moldavie et la résidence du hospodar ou prince et d'un archevêque grec. Arrosée par le Pruth, et couverte en partie de montagnes, la Moldavie est fertile en vins d'une bonne qualité, en pâturages, tabac, laine, sel de roche, cire, bois, etc.; les habitans, au nombre de 800,000, élèvent et exportent une grande quantité de bons chevaux, bœufs gras et moutons.

La même fertilité du sol, la même forme de gouvernement, le même goût pour la vie pastorale, se retrouvent dans la Valachie, province de 500 mille âmes, abondante en grains, tabac, lin, sel, chevaux, et brebis. Dans les deux provinces je trouvai les grands ou boyards très riches et le peuple très misérable.

Les Valaques paraissent être un reste d'anciennes colonies romaines, mêlé à des Daces, des Goths et des Slaves; ils professent la religion grecque;

ainsi que les Moldaves leurs voisins, ils entretiennent beaucoup d'églises, de couvens et de chapelles. Nous rencontrâmes des hordes de bohémiens, peuple nomade qui erre en grand nombre dans ces contrées, menant généralement une vie misérable. En nous dirigeant sur Bucharest, capitale de la Valachie, nous eûmes sur la droite les montagnes de la Transylvanie, province fertile, qui autrefois avait ses princes, mais que l'Autriche a depuis longtemps asservie ; quelques places fortes défendent les défilés qui mènent en Valachie. Bucharest, résidence de l'hospodar et d'un évêque grec, est une ville de 42,000 âmes, sur le Danube ; elle a un lycée grec, un théâtre, une cathédrale, beaucoup de couvens, une synagogue, et, comme entrepôt du commerce de la Turquie avec le reste de l'Europe, elle a quelquè importance.

Le Danube sépare la Valachie de la Bulgarie, grande et fertile province turque qui autrefois formait un royaume particulier et se signalait par l'esprit belliqueux de ses habitans. Nous passâmes par Widdin, puis nous traversâmes le nord de la Servie, autre province habitée par un peuple de la religion grecque, fier et courageux.

Nous y trouvâmes du bon vin ; on nous servit presque partout de la viande de chèvre hachée, des cerises confites, des œufs, des ognons. Nous vîmes sur le sommet des rochers beaucoup de vieux châteaux. Nous voyagions sur une charrette

attelée d'un cheval, ce qui ne nous fit pas avancer bien rapidement. Dans les villes nous vîmes quelques femmes des hautes classes ; leur principale parure consistait en ducats ou piastres enfilés qu'elles portaient en festons sur la poitrine. Semendria possède une ancienne citadelle où ont résidé les rois de la Servie.

Belgrade, au confluent du Danube et de la Save, est une ville de 30 mille âmes ; beaucoup de maisons tombent en ruines ; elle est entourée d'un rempart de terre et divisée en haute et basse; celle-ci renferme l'arsenal, la fonderie et le palais du pacha avec une mosquée. Belgrade a plusieurs fois été prise et reprise, tantôt par les Autrichiens, tantôt par les Turcs; mais elle est enfin demeurée à ces derniers qui en ont fait un des boulevards de leur empire. Cependant les Serviens ont un sénat et un archevêque. Ils ont converti en étables beaucoup de mosquées par haine pour les Turcs.

La Bosnie s'étend à l'ouest de la Servie. C'est encore une des provinces les plus fertiles de la Turquie ; elle est habitée par 7 à 800 mille âmes, et fournit de belles laines.

En sortant de Belgrade, nous continuâmes de remonter le Danube, laissant sur la gauche l'Esclavonie, province fertile, mais habitée par un peuple encore à moitié barbare. Il n'en est pas tout-à-fait ainsi du royaume de Hongrie que

nous traversâmes tout du long. Ce pays portait le nom de Pannonie lorsque les Romains en firent la conquête ; vers le cinquième siècle, il fut inondé par les Huns, peuple barbare sorti des environs des Palus-Méotides, c'est-à-dire, des contrées situées au nord de la mer Noire. Ils furent ensuite détruits par un autre peuple venu de la Scythie, qui, sous le nom de Jazigues ou Hongrois, se mêla avec les indigènes et s'établit chez eux. Telle a été l'origine de ce royaume qui embrassa le christianisme dans le douzième siècle. Les troubles entre la noblesse et le clergé accoutumèrent dans la suite l'Autriche à se mêler des affaires de Hongrie, et à influer sur le sort de ce royaume. Il conserva le droit d'élire ses souverains, et sa couronne était encore élective quand la maison d'Autriche incorpora la Hongrie dans ses états ; mais les empereurs ont réussi à rendre cette couronne héréditaire. En renonçant forcément au droit de choisir leurs rois, les Hongrois n'ont pas perdu leurs autres priviléges. Leurs états composés de magnats, c'est-à-dire, des grands fonctionnaires et des prélats, auxquels sont adjoints, mais en chambre séparée, les gentilshommes et les députés des villes dites libres, s'assemblent encore au moins tous les trois ans ; les discussions de leurs diètes se tiennent en latin. Le souverain ne peut établir aucun impôt en Hongrie sans leur consentement.

Autant ces états sont jaloux de leurs priviléges, autant ils se sont montrés affectionnés aux princes qui ont su les respecter. Braves et guerriers, ils ont donné à Marie-Thérèse, leur reine, les plus grandes preuves de leur amour; lorsque dans la guerre du roi de Prusse, où la ruine de l'Autriche paraissait certaine, elle réclama leur secours, ils n'eurent d'autre réponse que cette exclamation unanime : *Mourons pour notre roi Marie-Thérèse!* Ils sauvèrent en effet la monarchie autrichienne.

Mais ces états ne représentent la nation que faiblement : le peuple en est exclus, et beaucoup de paysans gémissent encore dans la servitude. La Hongrie paie des sommes énormes à l'Autriche, qui cependant ne lui accorde presque aucune liberté de commerce.

Les Hongrois se nomment dans leur langue magyars; c'est un peuple fortement constitué, grave et belliqueux. Parmi les 7 à 8 millions d'habitans du royaume, il y a aussi beaucoup de Slaves, ainsi que des Bohémiens, des Allemands, des Grecs, des Juifs, etc. Les cultes varient en Hongrie comme les habitans; il y a un grand nombre de catholiques, de grecs orthodoxes, de grecs schismatiques, des réformés, etc.

Dans la route de Belgrade à Bude j'eus lieu de remarquer combien la Hongrie est riche et fertile; elle abonde tellement en grains, fruits, vins, pâtu-

rages, tabac, légumes, miel et cire, qu'elle pourrait fournir à l'entretien du triple de ses habitans. Je vis de grands vergers, des bois de châtaigniers, des forêts de pruniers, dont on distille les fruits pour faire de l'eau-de-vie; je goûtai d'excellens melons; dans le midi de la Hongrie, je remarquai même des amandiers et des mûriers. Un mets commun chez le peuple hongrois ce sont les choux salés avec du lard. Les vins du pays sont en grand nombre, quelques sortes sont délicieuses; il n'est personne qui ne connaisse la renommée du Tokai. Le gibier est commun dans les campagnes et les bois; les lacs et les rivières fournissent beaucoup de poissons. Une des richesses du royaume, ce sont les chevaux, et les troupeaux de bêtes à corne et à laine; il en sort annuellement une grande partie hors du royaume, entre autres 130 mille bœufs.

Les pâturages sont immenses, surtout le long des rivières et sur la pente des montagnes; mais on y voit aussi beaucoup de marais: des ramifications des monts Crapaks traversent ce pays en divers sens. On exploite de vastes mines de sel, surtout dans le comté de Marmarosch, de riches mines d'or et d'argent, savoir à Chemnitz et Kremnitz, de belles mines de cuivre, de plomb, d'antimoine, de mercure, beaucoup de mines de fer, des carrières de marbre, de gypse, etc. En

beaucoup d'endroits jaillissent des sources d'eau thermale et minérale ; on voit des sources d'huile de pétrole, et d'autres curiosités de la nature. Mais l'industrie des habitans et le gouvernement secondent mal cette richesse de la nature ; l'agriculture est négligée ; le paysan est malheureux ; il règne peu d'industrie, excepté dans les grandes villes, et dans quelques grands établissemens ; le peuple est peu éclairé, pauvre et malpropre.

Je vis chez les paysans le costume qui a été imité pour les hussards ; cette espèce de troupes a pris naissance en Hongrie ainsi que les fantassins qu'on voyait autrefois au service de l'Autriche sous le nom de Heidouks et Pandoures. En passant par un village nous entendîmes des bohémiens jouer et chanter des airs hongrois pour une noce, et nous apprîmes qu'ordinairement aux danses des noces, les bohémiens forment l'orchestre.

Bude était autrefois la résidence des rois. Leur château occupe la cime d'une montagne. Un quartier de la ville est occupé par les Raïzes, peuple particulier, et sert de siége à un évêque grec. Bude a un gymnase ou lycée, et des bains d'eau minérale. La ville est située dans un pays agréable, et environnée de vignobles dont les vins sont excellens. Nous passâmes le Danube sur un pont de bateaux pour voir la ville de Pest, située sur la rive gauche du fleuve, vis-à-vis de Bude. Pest

renferme une université, plusieurs couvens et églises, un théâtre, une bibliothèque, des fabriques d'étoffes, des tanneries, etc.

Par Raab nous nous rendîmes à Presbourg, sur le Danube, capitale du royaume. Cette ville, peuplée de plus de 30 mille âmes, est dominée par un château royal. Nous vîmes l'église où l'on couronne les rois de Hongrie, l'académie, l'arsenal, plusieurs couvens, la fabrique de tabatières, quelques manufactures de chapeaux, cuirs, étoffes, etc. Il y a des relations très-actives, sur le Danube, entre cette ville et Vienne, qui n'en est éloignée que de dix lieues. Nous nous transportâmes à la dernière dans une petite journée.

Vienne, capitale des états autrichiens, occupe une position agréable sur les rives du Danube, dont un bras passe entre la ville et ses nombreux faubourgs, qui l'enveloppent de tous les côtés, et renferment les deux tiers de toute la population, ou des 235 mille habitans. Ces faubourgs sont bien plus beaux que la ville, où il y a des rues étroites et tortueuses; ils sont remplis d'édifices superbes, et entourés d'un fossé et d'un rempart. Le château impérial a peu d'apparence au dehors; mais l'intérieur en est d'une grande magnificence. On me montra le trésor impérial, le cabinet d'histoire naturelle, celui des antiques, la grande bibliothèque impériale et la galerie des tableaux.

Je vis aussi un beau manége. La cathédrale, dédiée à saint Étienne, est une magnifique église gothique, surmontée d'un clocher orné dans le goût de ce style. Il y a une académie, quelques couvens, un vaste hôpital, une école polytechnique pour l'enseignement des arts mécaniques, plusieurs théâtres, et beaucoup de fabriques d'étoffes, d'orfévrerie et bijouterie, d'instrumens de musique, d'armes, porcelaines, etc. Je remarquai de grands hôtels où les gens de la cour, possesseurs de biens immenses en Hongrie, en Bohême et ailleurs, étalent un luxe qui contraste désagréablement avec la pauvreté des paysans de leur terres; mais, du moins, ils aiment les arts et possèdent de belles collections scientifiques. Il m'a paru que les Viennois sont grands amis de la bonne chère, et que le peuple tient moins aux plaisirs de l'esprit qu'à ceux d'une bonne table. Une longue île du Danube, plantée d'arbres, offre de belles promenades, connues sous le nom de *Prater* et de *Augarten.* Schœnbrunn est un château impérial à quelque distance de Vienne; j'y vis beaucoup de plantes rares, ainsi que dans plusieurs jardins de la capitale.

Nous regrettâmes de ne pouvoir visiter la Carinthie, la Styrie, la Carniole, la Gallicie et le Tyrol, provinces montagneuses, riches en fer, sel, etc. Les Tyroliens sont une nation intrépide, et attachée aux cérémonies de l'église et aux anciennes

lois de leur pays. Inspruck, sur l'Inn, est leur capitale : leurs états, dans lesquels les paysans entrent aussi-bien que les nobles, s'y assemblent ; mais ils n'ont pas grand pouvoir. Je vis en Autriche colporter beaucoup d'ouvrages en bois, que les Tyroliens sculptent dans leurs montagnes pendant l'hiver. La Styrie a beaucoup de fabriques de fer. Par les ports d'Istrie, ceux de Trieste et Fiume, l'Autriche exporte dans la Méditerranée ses productions et ses marchandises.

Cette puissance possède, outre l'Autriche proprement dite, sept à huit royaumes qu'elle a successivement incorporés dans ses états, et dont quelques-uns sont à peine civilisés ; elle contribue en général peu à répandre des lumières parmi ces peuples divers, et à en faire un seul corps. Ils ont d'ailleurs des langues et des mœurs différentes. Quelques-uns possèdent des états ; mais ceux de la Hongrie sont les seuls qui aient quelque pouvoir. C'est depuis Rodolphe de Habsbourg, que la maison d'Autriche a pris cet accroissement prodigieux : pendant long-temps les ducs d'Autriche ont été empereurs d'Allemagne ; mais, au commencement de ce siècle, l'empereur érigea ses propres états en empire, toutefois sans donner à ses peuples une constitution nouvelle, en sorte que son pouvoir est encore absolu. Bonaparte enleva à l'Autriche tout ce qu'elle avait conquis en

Italie et une partie des états qu'elle avait privés de leur indépendance ; mais dans les guerres subséquentes, elle a tout repris : en sorte qu'elle compte maintenant 29 à 30 millions de sujets appartenant à une vingtaine de nations différentes, mais professant pour la plupart la religion catholique ou la religion grecque.

Au lieu de remonter le Danube par Lintz et Passau pour entrer dans la véritable Allemagne, nous voulûmes nous y rendre par la Moravie et la Bohême. La Moravie est un pays peuplé d'un million 400 mille âmes, et fertile en grains, fruits, vins et pâturages. Nous vîmes partout dans les campagnes de grandes troupes d'oies, de canards, de porcs ; les habitans sont pour la plupart Slaves d'origine, et parlent la langue de ce peuple. Leurs états, composés du haut clergé, des grands seigneurs, des propriétaires, de l'ordre équestre, et des paysans, s'assemblent à Brunn, capitale, qui a un évêché et une population de 28,000 âmes; la forteresse de Spielberg sert de prison d'état. On fabrique à Brunn beaucoup d'étoffes de laine. Nous allâmes visiter, auprès de Brunn, le champ de bataille d'Austerlitz, où, en décembre 1805, Napoléon, à la tête de l'armée française, remporta une victoire complète sur les Autrichiens. Nous visitâmes la forteresse d'Olmutz, où siége un archevêque et où l'on voit un grand hospice pour les orphelins.

Par les montagnes à l'ouest de la Moravie, nous

entrâmes dans la Bohême, royaume de plus de 3 millions d'habitans et entouré de montagnes; en la traversant nous vîmes de belles moissons, des vergers, des houblonnières dont le produit est très-estimé, des pâturages couverts de beau bétail. Nous remarquâmes, en beaucoup d'endroits, des tisseranderies de toiles grosses et fines, un des principaux articles d'exportation, des papeteries, des verreries d'où sortent de beaux cristaux. Dans les montagnes, on exploitait des mines de métaux, de pierres fines, de soufre, de charbon de terre, des carrières de marbre. Nous entendîmes les paysans parler le dialecte de la langue slave; mais nous trouvâmes aussi beaucoup d'Allemands.

Prague, ville de 86,000 âmes, et capitale de la Bohême, est située sur plusieurs collines des deux bords de la Moldau, qu'unit un vieux pont de 10,800 pieds de long, orné de statues de saints. La partie la plus élevée est le Hradzihn, qui renferme le beau château royal avec une grande chapelle. On remarque ensuite la vieille et la nouvelle ville; dans celle-ci, les rues, larges et droites, sont bordées de palais et de maisons modernes; sur la grande place on remarque la maison de ville, surmontée d'un beffroi. Les Juifs, au nombre de 9,000, habitent un quartier particulier. Je fus étonné du grand nombre d'églises; la cathédrale gothique avec le tombeau en argent de saint Jean-Népomucène est très belle. Il y a aussi plusieurs couvens, entre autres celui des prémontrés, qui a une belle bibliothèque. Prague

renferme une université, trois gymnases, un archevêché, une école normale, plusieurs bibliothèques publiques, un cabinet d'histoire naturelle, un jardin de botanique, des fabriques de toiles de lin, de coton, de soieries, de tabac, des brasseries, etc. A quelques lieues au-dessous de Prague, la Moldau se réunit à l'Elbe qui prend sa source sur les frontières de la Silésie, et passe de la Bohême en Saxe; on y pêche quelquefois des perles. Nous vîmes dans les boutiques de Prague de ces beaux cristaux et grenats que les montagnes de la Bohême fournissent en abondance.

Auprès de Kœnigingratz nous allâmes voir le labyrinthe d'Adersbach, une des plus grandes curiosités naturelles de la Bohême. Que l'on se figure un vallon de plus d'une lieue de long, traversé par un ruisseau, et jonché d'énormes blocs de rochers qui sembleraient avoir été posés debout d'une manière irrégulière. Cet assemblage de grosses pierres dans un désert fait un effet bien singulier; au bout de la vallée, le ruisseau s'engouffre dans une grotte.

Nous visitâmes aussi les eaux minérales de Carlsbad, qui sont très-fréquentées dans la belle saison, ainsi que celles de Tœplitz.

CHAPITRE VI.

L'Allemagne. Saxe, Freiberg, Dresde, Leipsick, Weimar. — La Bavière. Munich, Augsbourg. — Le Wurtemberg. Stuttgard; Bade, Carlsrhue. — Strasbourg, Nancy, Metz, Trèves. — Mayence. Excursion sur le Rhin, Bonn, Cologne, Aix-la-Chapelle; Francfort, Hesse. — Hanovre. Hambourg, Brême, Postdam, Berlin. — La Prusse. Kœnigsberg. — La Pologne. Varsovie, Cracovie, Grodno. — La Lithuanie. — La Courlande. — La Livonie. Riga. — La Russie. Pétersbourg, Cronstadt. — La Finlande. — Abo, Archangel. — Les Lapons. Tornéa. — Nouvelle-Zemble.

Ayant regagné l'Elbe, nous descendîmes ce fleuve en Allemagne, ou pour parler plus exactement dans la confédération germanique. Cette ligue d'une foule d'états plus ou moins grands, de royaumes, grands duchés, duchés, principautés et villes libres, était autrefois l'empire germanique qu'on divisait en dix cercles, et dont les principaux souverains, appelés électeurs, nommaient l'empereur d'Allemagne, qui pourtant n'avait point de revenus, et que peu de pouvoir dans cette qualité. La cérémonie de l'élection était devenue à la fin insigni-

fiante, et c'était depuis plus de trois siècles l'Autriche qui portait la couronne impériale. La confédération germanique fondée en 1814 renferme une population de 29 à 30 millions d'habitans, y compris ceux des États prussiens et autrichiens que leurs souverains ont fait entrer dans la confédération, afin d'y avoir plus d'influence. Descendans des Germains, les Allemands parlent une langue dont l'origine est fort ancienne. Ils sont une nation d'un esprit moins vif que les Français, mais laborieuse, studieuse et persévérante dans ses efforts. Elle a fréquemment supporté avec patience les ravages causés par des armées étrangères, qui ont choisi l'Allemagne pour théâtre de leurs guerres; l'Autriche et la Prusse l'ont presque toujours entraînée dans les leurs. La réforme religieuse de Luther a pris naissance en Allemagne, et une grande partie de l'ancien empire s'est déclarée pour cette cause. Diverses parties de l'Allemagne sont parfaitement cultivées, ou s'enrichissent par l'industrie et par le commerce que favorise la situation du pays. D'autres sont couvertes de bruyères, et offrent beaucoup d'indolence, et par conséquent des habitans pauvres.

La chaîne des montagnes par laquelle l'Elbe pénètre de Bohême en Saxe, est riche en minéraux, et on y exploite les plus belles mines de métaux que possède l'Allemagne; elles donnent un peu

d'or, beaucoup d'argent, de fer, du plomb, des topazes, etc. Freiberg, situé au centre de ce district, a une école des mines.

Dresde, capitale de la Saxe, a une situation charmante sur les deux rives de l'Elbe, que réunit un beau pont. Depuis la guerre de 1813 entre les Français et les alliés, la population de cette ville n'est plus que de 40,000 âmes; celle de tout le royaume se monte à 1,120,000 âmes. Dresde est une jolie ville; elle possède beaucoup d'établissemens publics. Au palais du roi, édifice richement orné en dedans, on nous fit voir le fameux caveau vert, qui renferme une collection de pierres précieuses; la galerie de tableaux, une des plus belles du Nord; le cabinet d'antiques, le palais du Japon avec toutes sortes de curiosités. Nous vîmes aussi l'église catholique décorée de marbre, le théâtre allemand et le théâtre italien, la bibliothèque royale, etc. De jolis jardins et promenades entourent la ville; nous vîmes les châteaux de Pirna, Pilnitz et Kœnigstein; le dernier, assis sur un rocher, est une place forte. On prononce en Saxe l'allemand plus purement que dans d'autres contrées; la Lusace a beaucoup de fabriques de toiles comme la Silésie qui l'avoisine. A l'ouest du royaume, plusieurs branches de la maison de Saxe possèdent de petits états. Nous visitâmes la ville de Leipzig, fameuse par son grand com-

merce de librairie; cette ville, située sur la Pleisse, a une université, beaucoup d'écoles. Il s'y tient deux grandes foires pour la vente des livres dont on publie une quantité immense dans ce pays d'étude. En 1813, Napoléon y perdit une grande bataille contre les alliés. Weimar, chef-lieu d'un grand-duché, est une jolie petite ville avec un château et un théâtre, auprès de Iéna, autre petite ville dont l'université est célèbre, et où les Français, commandés par Napoléon, remportèrent en 1806 une victoire complète sur les Prussiens.

Nous traversâmes ensuite la Bavière, royaume de 4 millions d'âmes, fertile en grains, fruits, houblon, etc. Auprès de Bamberg la route est bordée d'arbres fruitiers. Nuremberg, ancienne ville impériale qui autrefois faisait un commerce très-florissant, est encore l'entrepôt des joujoux et autres ouvrages en bois qui se fabriquent surtout dans la Forêt-Noire. Nuremberg a un air gothique; l'hôtel-de-ville et le vieux château pəuvent occuper un voyageur pendant quelques heures.

Par Ratisbonne et Landshut, nous arrivâmes à Munich, capitale de la Bavière. Cette ville, située dans une grande plaine, arrosée par l'Isar, renferme 60,000 âmes; dans ses rues, en général larges, on voit de beaux édifices; le palais du roi me frappa par sa magnificence et son étendue : on y remarque la chapelle, la galerie de tableaux; je

vis aussi l'hôtel de l'académie des sciences avec une bibliothèque et un cabinet d'histoire naturelle; le jardin anglais, la cathédrale avec deux hautes tours en briques, l'hôtel-de-ville, les deux théâtres, etc. Munich a beaucoup de brasseries, et un grand marché aux grains. Le pays de Salzbourg fournit, outre les métaux, du sel à tout le royaume et aux pays voisins. Ce canton montagneux a des sites très-pittoresques.

Augsbourg rivalisait autrefois avec Nuremberg; cette ville est également bâtie dans l'ancien goût allemand; sa cathédrale et son hôtel-de-ville méritent d'être vus; ses murs sont flanqués de tours; Augsbourg fabrique encore beaucoup d'orfèvrerie et bijouterie.

Par Ulm sur le Danube, nous entrâmes dans la Souabe, pays fertile en vins et fruits. Tout le royaume de Wurtemberg se compose de vallons et de collines bien cultivées; le gibier y abonde. Stuttgard, auprès du Necker, a un grand château avec une belle salle revêtue de marbre du pays. Nous vîmes le vieux hôtel-de-ville, dans un quartier ui contraste par sa vétusté avec le reste de la ville.

De Stuttgard nous allâmes à Carlsruhe, capitale du grand-duché de Bade, bâtie en forme d'éventail : toutes les grandes rues partent de la place du château, et s'écartent en diverses directions. Nous voulions d'abord nous rendre par Heidelberg, et la jolie ville de Man-

heim à Francfort; mais puisque nous étions si près de la France, mon négociant résolut de faire un détour, pour visiter quelques places manufacturières ou commerçantes, afin d'y établir quelques relations avec sa maison.

Nous entrâmes donc par le pont de Kehl en France, et nous nous arrêtâmes quelques jours à Strasbourg. Cette grande ville qui a long-temps fait partie de l'Allemagne avec toute l'Alsace, ressemble pour le genre de sa construction aux villes allemandes ; c'est le chef-lieu du département français du Bas-Rhin, comme Colmar est le chef-lieu du Haut-Rhin. Le clocher gothique et pyramidal de sa cathédrale frappe beaucoup de loin ; on ne peut s'empêcher d'admirer cet ouvrage, travaillé avec un art infini ; l'église Saint-Thomas renfermant le mausolée du maréchal de Saxe, est le principal temple des protestans. Strasbourg possède un grand nombre de beaux édifices bâtis en pierre de taille des Vosges. L'hôtel de ville, le théâtre, le grand hôpital, les casernes, les fortifications, l'académie, la bibliothèque et beaucoup d'autres établissemens rendent cette ville intéressante, indépendamment du grand commerce qu'elle fait tant avec l'Allemagne qu'avec l'intérieur de la France ; elle a d'ailleurs un grand nombre de fabriques de tout genre, et renferme une population de 50 mille âmes.

En traversant les plaines de l'Alsace je fus charmé de sa belle culture, de ses vignes, de ses champs de blé, de tabac, de garance, de lin et de chanvre. Des mines d'argent, de plomb, de fer, de charbon de terre ajoutent à la richesse de la terre. Nous passâmes les Vosges, prenant par Lunéville et Nancy. Cette dernière ville, chef-lieu du département de la Meurthe, est en partie bâtie avec beaucoup de régularité et de magnificence. La grande place, sur laquelle sont situées la préfecture et la salle de spectacle, est surtout d'une symétrie imposante. Nancy occupe le milieu d'une belle plaine arrosée par la Meurthe ; elle a une académie, des fabriques de liqueurs, chandelles, étoffes, etc. Aux environs, à Salins et à Vic, il y a de grandes salines.

Metz, place forte sur la Moselle, est le chef-lieu du département auquel cette rivière donne son nom ; j'y vis la cathédrale gothique qui est d'une belle architecture, le collége royal, l'hôtel de ville, la synagogue des juifs qui sont assez nombreux dans cette ville. Je trouvai à Metz beaucoup de fabriques de toiles, lainages, cotons, cuirs, clouterie, tabatières, etc. La ville fait aussi un grand commerce d'épiceries, vins, et bijouterie.

La Lorraine a beaucoup de bois, des vins assez bons, beaucoup de fer qu'on travaille dans de nombreuses usines. Le pays présente une succession agréable de collines et de vallées.

Après Thionville, place forte et sous-préfecture de la Moselle, nous sortîmes de France pour rentrer en Allemagne : laissant la forteresse de Luxembourg sur la gauche, nous traversâmes Trèves, ville ancienne, qui autrefois était la résidence d'un électeur ecclésiastique de l'Allemagne ; le château qu'il occupait est beau et grand.

Nous passâmes à Mayence, place forte sur le Rhin, qui avait aussi autrefois un électeur ecclésiastique. Pendant les siéges que la ville a soutenus, plusieurs édifices anciens ont été détruits. Un pont de bateaux traverse le Rhin.

Une société de voyageurs qui logeait dans la même auberge que nous, se proposait de faire une excursion sur le Rhin, et nous invita à être de la partie. Comme on nous avait beaucoup vanté l'agrément des bords du Rhin entre Mayence et Cologne, nous acceptâmes volontiers cette invitation. Dans un joli bateau couvert, nous descendîmes le fleuve qui d'abord est resserré à Bingen par des rochers entre lesquels il se précipite en tournoyant. Ce passage était autrefois dangereux, plus loin son lit s'élargit, et les montagnes s'écartent de part et d'autre.

A Coblentz, la Moselle s'unit au Rhin ; on passe ensuite à Bonn, où les Prussiens ont fondé une université ; puis on arrive à l'antique ville de Cologne, qui tire son nom d'une colonie romaine.

Une grande partie de cette ville a un air sombre. La cathédrale est un magnifique édifice gothique qui n'a pas été achevé. Autrefois cette ville était remplie d'églises, de couvens, de chapelles; les Français, pendant qu'ils ont possédé la rive gauche du Rhin, en ont supprimé une très-grande partie; depuis lors les mendians dont la ville fourmillait, ont diminué beaucoup. On fabrique des lainages, de la rubannerie, des draps; ce genre de fabrication, surtout celui de la draperie, est bien plus actif encore à Aix la-Chapelle, où Charlemagne avait un palais, et où il y a des sources d'eau minérale.

Au-dessous de Cologne, dans le pays de Berg, les manufactures ne sont pas moins nombreuses; on y fabrique des épingles et aiguilles, des lacets, des lames d'épée et de sabre, des rubans, des mouchoirs et une foule d'autres objets qui s'exportent usqu'en Amérique.

Revenus à Mayence, nous continuâmes notre voyage vers le Nord, en nous dirigeant d'abord sur Francfort.

Cette ville, appelée libre parce qu'elle se gouverne elle-même, est située dans une plaine très-fertile sur le Mein, qui la divise en deux parties: elle renferme 50 mille habitans, dont 7 mille juifs qui habitent une rue particulière. Francfort a des rues larges, plusieurs églises catholiques et

luthériennes, et des places publiques. Son hôtel de ville est un vaste bâtiment construit dans le goût antique; c'est là que l'on couronnait l'empereur d'Allemagne, et que l'on conservait la fameuse bulle d'or : c'était une charte nommée du sceau d'or qui y était attaché, et qui contenait les lois fondamentales de l'empire. Actuellement Francfort est le siége de la diète germanique, dont les délibérations procèdent avec une lenteur extrême. Francfort a toujours été l'entrepôt du commerce d'Allemagne. Il s'y tient deux grandes foires : la ville renferme aussi plusieurs fabriques d'étoffes, de bijouterie, etc.

Nous traversâmes le duché de Hesse-Darmstadt, et nous arrivâmes à Cassel sur la Fulde, capitale de l'électorat de Hesse-Cassel. Quand j'y passai, elle était la capitale du royaume de Westphalie, qui n'a eu que quelques années de durée. La plus belle partie de la ville est le quartier haut, qui a été bâti par les huguenots exilés de la France. Cassel a un château, un beau pont, de grandes places, de vastes casernes, un arsenal et une fonderie : elle renferme 19 à 20 mille habitans. A une lieue de la ville il y a un château de plaisance avec des jardins remplis d'objets curieux.

Nous entrâmes dans le royaume de Hanovre; nous vîmes l'université de Gœttingue, une des plus fréquentées de l'Allemagne. Nous passâmes par

Brunswick et Hanovre, villes qui sont assez bien bâties, industrieuses et commerçantes; puis nous traversâmes les landes de Lunebourg, pour arriver à Hambourg, ville libre, bâtie au-dessus de l'embouchure de l'Elbe, comme Brême, autre ville libre, est située au-dessus de celle du Weser. Hambourg fait un grand commerce avec l'étranger; c'est un entrepôt de denrées coloniales, et de marchandises étrangères, qui de là se répandent dans l'Allemagne. Elle a des raffineries de sucre, un port sur la rive droite de l'Elbe, des chantiers de construction, des fabriques de toiles peintes, etc. Une partie de la ville est traversée par des canaux, comme les villes de Hollande, et les quais sont bordés de magasins. Hambourg renferme une population de 100 mille âmes : elle a de bons établissemens d'instruction et de charité, plusieurs églises du culte réformé, entre autres celle de Saint-Michel, des synagogues, etc.

A peine sorti de Hambourg, on trouve une autre ville pleine de manufacturiers et de commerçans, celle d'Altona, qui appartient au Danemarck : elle est située également sur l'Elbe. Au nord, sur la mer Baltique, est la place maritime de Lubeck qui fait aussi un commerce assez considérable. Les trois villes de Hambourg, Brême et Lubeck sont désignées sous le nom d'anséatiques, parce qu'elles ont fait autrefois partie de la ligue de ce nom, à

laquelle appartenaient un grand nombre de villes commerçantes.

Nous remontâmes l'Elbe le long du grand-duché de Mecklenbourg, jusqu'aux états prussiens.

Postdam a un château royal, une place ornée de statues, et une maison d'orphelins militaires.

Par la porte triomphale de Brandebourg, et la belle avenue des tilleuls, nous entrâmes à Berlin; cette entrée est digne d'une capitale; toute la ville n'est pas aussi belle; il y a des quartiers où les rues sont étroites, et les maisons de peu d'apparence. Mais le grand nombre d'édifices modernes construits dans le style grec et romain, donnent à cette ville un air imposant; ses différens quartiers sont séparés par les bras de la Sprée sur lesquels passent un grand nombre de ponts. Le palais du roi est magnifique : j'y vis une galerie de tableaux, un riche cabinet de raretés et de médailles : l'arsenal passe avec raison pour un des plus beaux de l'Europe. L'église française, l'opéra, la bibliothèque, etc., ont toutes de belles façades. Berlin a des académies, des hôpitaux, des fabriques de divers genres. On y compte au delà de 150 mille âmes. Quoique cette ville ne soit que le chef-lieu du pays de Brandebourg, elle est la résidence ordinaire des rois de Prusse, qui, outre leur royaume, possèdent le Brandebourg, la Poméranie, la Silésie, une grande partie de la Westphalie, Berg, le

Bas-Rhin, etc. Le Brandebourg est un pays de plaines, dont le sol, généralement sablonneux, est peu fertile, et ne présente qu'une vue monotone; mais les habitans y sont industrieux : d'ailleurs le gouvernement n'a rien négligé pour mettre le terrain en valeur; il y a établi des manufactures, et il y a attiré les étrangers, surtout des réformés français exilés par Louis XIV.

A Francfort, nous passâmes l'Oder, qui traverse toute la Silésie, pays rempli de manufactures de draperie et de toiles, et dont la capitale est Breslau. Les Silésiens sont pour la plupart catholiques. Plusieurs places fortes défendent ce pays, situé à l'extrémité des états prussiens.

Nous fîmes un court séjour à Dantzick, place forte située auprès de l'embouchure d'un bras de la Vistule; elle a un port, et fait un commerce considérable surtout en grains, eaux-de-vie, etc.

Ayant traversé la Vistule, nous nous trouvâmes dans le royaume de Prusse. Ce pays, d'abord habité par une nation barbare et idolâtre, fut soumis par les chevaliers de l'ordre Teutonique, qui, après leur expulsion de la Terre-Sainte, s'y établirent, et y introduisirent avec le glaive le christianisme. Un de leurs grands-maîtres, margrave de Brandebourg, s'étant détaché des intérêts de son ordre, fit ériger en 1525 la grande-maîtrise de Prusse en duché séculier, et en obtint l'investiture

à titre de fief relevant de la Pologne. En 1701, ce duché fut érigé en royaume, et ce fut alors que la Prusse commença à devenir florissante par le grand nombre de fabriques, de manufactures de toutes espèces que ses rois y établirent, par la multitude d'étrangers qu'ils y attirèrent, et par les conquêtes qui agrandirent leur monarchie. Lors de la réforme de Luther, la plus grande partie de la Prusse, et tout le Brandebourg, embrassèrent le nouveau culte. Napoléon réduisit la Prusse à ses anciennes limites; mais, dans de nouvelles guerres, elle reprit toutes ces provinces, et elle se compose aujourd'hui de plus de 11 millions d'habitans.

La Prusse remplie de plaines, de lacs et de forêts, et assez bien cultivée, produit beaucoup de grains, de lin et de chanvre; on y élève un grand nombre de chevaux et de bestiaux; le gibier abonde dans ses forêts; la pêche y est une grande ressource pour les habitans; une production particulière à ce pays c'est l'ambre jaune que l'on recueille sur les bords de la mer Baltique, où il est jeté par les vagues.

Kœnigsberg, capitale de ce royaume, à l'embouchure de la Prégel, est une ville commerçante; avec ses faubourgs, elle a une enceinte fort étendue; mais elle renferme beaucoup de jardins, quelques prairies, et même un lac; elle est ce-

pendant peuplée de 66 mille âmes. La rue royale présente un aspect imposant. Kœnigsberg a un vaste château royal, une forteresse, un arsenal et beaucoup d'églises du culte réformé. Une colonie de huguenots français y subsiste depuis le règne de Louis XIV. Je vis encore quelques grands édifices, tels que l'hôtel-de-ville, la bourse, l'église catholique. Les navires marchands ne remontent la Prégel que jusqu'à Pillau. Nous aurions pu nous rendre directement par Memel et Riga à Pétersbourg; mais mon compagnon de voyage avait des affaires à Varsovie; ainsi nous parcourûmes une bonne partie de la Pologne avant de nous rendre en Russie.

Les Polonais, descendus des anciens Sarmates, ont été d'abord gouvernés par des ducs. L'un d'eux s'étant fait baptiser en 965, introduisit le christianisme en Pologne, où le culte catholique est encore aujourd'hui dominant, quoiqu'il y ait aussi beaucoup de juifs, de réformés, et de grecs. Son fils obtint après lui le titre de roi; mais cette dignité, si puissante ailleurs, fut très-restreinte en Pologne. La couronne était élective : les Polonais avaient d'abord choisi leurs rois parmi leurs nobles; mais ensuite ils les cherchèrent en France, en Suède, en Allemagne, etc. C'était la noblesse qui donnait des lois et réglait tout à son gré; le consentement unanime était requis pour la décision des affaires

qu'on y traitait ; le seul mot *veto*, prononcé par l'un des députés nobles, était capable d'arrêter tout, et souvent de dissoudre la diète. Cette noblesse indépendante exerçait la souveraineté dans ses terres, tandis que le paysan était plongé dans la servitude ; son seigneur le vendait ou en disposait à son gré. Ainsi une partie de la nation était dans l'opulence, et l'autre dans la plus profonde misère. Les puissances étrangères se mêlaient sans cesse des troubles des nobles ou starostes. A la fin, les trois souverains voisins, ceux de Russie, d'Autriche et de Prusse, commirent l'injustice criante de se partager, sans une apparence de droit, tout le royaume de Pologne. Napoléon les força d'en restituer la plus grande partie ; mais il voulut faire de la Pologne un instrument de sa propre grandeur. Après la chute de son trône, la Prusse a repris une grande partie des provinces dont elle s'était emparé d'abord. Cracovie a été érigée en ville libre, et le reste forme, sous l'influence de la Russie, un royaume qui était d'abord régi par une constitution ; mais en 1831, la Pologne s'étant insurgée, et ayant expulsé les Russes, ceux-ci revinrent pour asservir le pays et l'incorporèrent dans leur empire. Beaucoup d'habitans, après avoir combattu pour l'indépendance de leur patrie, s'exilèrent ; malgré la rigueur de

l'hiver, surtout dans les parties septentrionales, et malgré les marécages et les sables, ce pays est généralement fertile en grains, en lin et en chanvre; on exporte une grande partie de ces denrées par la Vistule et par le port prussien de Dantzig. La Pologne a beaucoup de bestiaux, et des chevaux d'une petite espèce. Les grandes forêts abondent en gibier, et produisent beaucoup de bois propre à la construction; enfin les mines exploitées entre la Vistule et la Plicza donnent des métaux, du sel, et du marbre.

Je fus affligé, en parcourant la Pologne, de voir l'état malheureux des paysans, tandis que les juifs tiennent toutes les auberges et tous les cabarets: presque tout le commerce est entre leurs mains adroites. Les Polonais fabriquent des draps, des toiles, du linge de table, des ouvrages de fer, etc. Leur langue est du nombre des langues slavonnes.

Varsovie, ville de 120,000 âmes, sur la Vistule, est la capitale de la Pologne; sans ses faubourgs cette ville serait laide et fort petite; c'est dans ses faubourgs qu'on trouve le palais de Saxe avec un beau jardin, et le théâtre, situé sur une grande place. Je remarquai encore la bibliothèque, qui depuis a été enlevée avec les autres collections par les Russes, la façade de l'église des piaristes, celle des domini-

cains, l'hôpital, l'arsenal, l'hôtel des monnaies, les casernes. Praga est un faubourg de Varsovie. Il y a dans la ville quelques fabriques de draperies, toiles, voileries, tapis, etc.

Nous ne vîmes pas Cracovie, ancienne capitale et résidence des rois de Pologne. Cette ville, située sur la Vistule, renferme 25 mille âmes, et forme maintenant une très-petite république, mais sans véritable indépendance; elle possède une université, une halle aux draps, et les restes de l'ancien palais des rois, avec une cathédrale. Nous ne pûmes voir non plus les autres grandes villes de Pologne, telles que Lublin, Gnesen et Kalitz. Posen est devenu le chef-lieu d'un grand-duché prussien.

Ayant traversé le Niémen, nous nous trouvâmes à Grodno, première ville de la Russie, ou plutôt de la partie de la Pologne que la Russie a détachée entièrement de ce royaume, et qu'elle a gardée depuis. Nous passâmes à Wilna, sur la Wilia, en Lithuanie. Les Russes y ont fondé une université. Cette ville, peuplée de 36 mille âmes, renferme des églises catholiques, grecques, réformées, une synagogue, une école de navigation; elle se livre aussi à un commerce actif.

De la Lithuanie nous passâmes en Courlande. A Mittau nous vîmes le château des anciens ducs;

ce pays est sablonneux ; la langue allemande y est très-répandue, ainsi que dans la Livonie, où les paysans parlent encore l'ancien letton. Il n'y a pas long-temps que la servitude pesait sur ces malheureux.

Le port de Riga est un des plus importans de la Russie et de la Baltique ; c'est de là qu'on exporte tous les articles de commerce, tels que planches, bois de construction, goudron, suif, peaux, viandes salées, graines, huile de lin, potasse, gruau, etc. ; et Riga sert en outre d'entrepôt pour les marchandises et denrées des autres pays. Il entre dans ce port, situé à l'embouchure de la Dwina, une grande quantité de navires de toutes les nations. Aussi la ville est florissante et renferme au delà de 30 mille âmes. Par la Dwina elle reçoit surtout les bois des autres provinces russes.

Nous passâmes à Pskof au bord du lac Peipus, puis à Novogorod sur le lac Ilmen. Cette ville, une des plus anciennes de la Russie, était autrefois l'entrepôt d'un grand commerce entre les villes anséatiques, la Russie et la Grèce. Je vis une de ces grandes cours de commerce, ou bazar, comme il y en a dans l'Orient ; je les ai retrouvées dans les principales villes de Russie.

Nous vîmes enfin de loin cette grande ville qui s'honore du nom de son fondateur Pierre 1er.

Avant ce grand homme, la Russie ou Moscovie était plongée dans une telle barbarie qu'elle était en quelque sorte étrangère au reste de l'Europe. Ses anciens peuples, d'origine slave, auxquels se mêlèrent des Huns, des Sarmates, des Tartares, etc., n'eurent, pour ainsi dire, d'abord aucune forme de gouvernement : régis ensuite par des souverains appelés czars, ils embrassèrent le culte de l'église grecque, qui est aujourd'hui la dominante. Un prélat inventa pour leur langue un alphabet d'écriture, dont beaucoup de lettres furent empruntées du grec. Subjugués depuis par les Tartares, les Russes furent quelque-temps assujettis à ces barbares de l'Asie. Après avoir secoué leur joug, ils furent opprimés par leurs czars, désolés par des guerres civiles, tandis que les boyards ou grands tenaient les habitans de la campagne dans la plus affreuse servitude, et que les papas ou prêtres grecs remplissaient de superstition les esprits des habitans.

Pierre en montant au trône forma le grand projet de réformer sa nation, et d'y introduire les arts, les sciences, la discipline militaire, ainsi que les avantages de la marine, toutes choses inconnues jusqu'alors : lui-même, élevé dans une ignorance grossière, avait besoin de s'instruire avant de pouvoir instruire ses sujets ; il résolut en conséquence de voyager, non en monarque, mais

en simple particulier, et il se mit à la suite de ses propres ambassadeurs; on le vit même dans les chantiers de la Hollande joindre la pratique à la théorie, et sous le nom de maître Pierre en habit d'artisan, travailler à la construction des vaisseaux, vivant avec les ouvriers et écoutant leurs leçons. Enfin, après avoir parcouru successivement différens pays, et s'être attaché des hommes habiles de tout genre, il revint enrichir la Russie de toutes les connaissances qu'il avait acquises. A son retour, on vit s'élever de toutes parts des fonderies, des moulins à poudre, des papeteries, des imprimeries, des fabriques et des manufactures de toutes espèces. Il fit des traités de commerce, forma une quantité d'établissemens utiles, et dans l'espace de peu d'années, il eut une infanterie de plus de 100 mille hommes bien aguerris et bien disciplinés, une marine de cinquante vaisseaux de ligne, et plus de deux cents galères. Pour donner l'exemple de la subordination, il avait voulu passer par tous les grades militaires, et commençant par celui de tambour, il honora ainsi tous les emplois. Ses troupes ayant été battues par Charles XII, roi de Suède, loin de se décourager, il regarda leur défaite comme un moyen de les former à la victoire. « Mon frère Charles, disait-il, en nous battant nous apprendra à le battre; » et, dans le fait, il vainquit les Suédois en plusieurs rencontres, notamment à la fameuse ba-

taille de Pultawa. Ce héros ne triompha pas seulement de ses ennemis, il fut encore le législateur de sa patrie ; il publia un code de lois, il institua un sénat pour juger toutes les affaires civiles et criminelles ; il diminua les richesses et l'influence du clergé ; mais il resta toujours souverain despotique, et se rendit même coupable de plusieurs actes de cruauté. Il fut le premier empereur de ce pays. Sous ses successeurs, et particulièrement sous Catherine II, la civilisation fit de grands progrès en Russie ; son fils Paul Ier fut un prince capricieux qui tourmenta le peuple, quoiqu'il ne fût pas sans des qualités estimables ; il fut secrètement tué dans son palais. Sous Alexandre Ier, fils de Paul, la force de la Russie a pris en Europe un ascendant propre à inquiéter les autres puissances. Jamais il n'a existé en Europe un empire de l'étendue de l'empire russe, qui s'étend sur l'est de l'Europe, et sur tout le nord de l'Asie, en sorte qu'il a 2 mille lieues de long, et jouit de climats et de productions diverses. Mais il y a de vastes districts incultes, et l'on ne compte sur cet espace immense que 41 à 42 millions d'habitans de diverses races, religions et langues. Ce sont des peuples Slaves, Germains, Tartares, des Grecs, Juifs, Réformés, Mahométans, et Païens. Je trouvai la langue française répandue chez la noblesse ; le Russe m'offrit plus de difficultés que les autres langues que j'avais ap-

prises alors, parce que les langues slaves ou slavonnes forment une famille entièrement différente des langues du midi et du centre de l'Europe; cependant, à force d'application et d'exercice, je me rendis le russe plus familier.

Une chose qui me fit beaucoup de peine, ce fut de voir la dégradation de la classe des serfs, et en général du bas peuple en Russie. Quand je me rappelai combien, en France, le peuple même est sensible à l'honneur, et combien on y tient à la dignité de l'homme, je fus dégoûté du contraste. Je vis maltraiter les gens des dernières classes comme des bêtes de somme, et se venger de ces affronts perpétuels par la fourberie, le vol, l'ivrognerie et l'insensibilité. Je les voyais refuser dé remplir leur devoir jusqu'à ce qu'ils y fussent contraints par de mauvais traitemens, et dès qu'ils pouvaient se soustraire impunément à leurs obligations, ils n'y manquaient jamais. Autrefois les seigneurs avaient droit de vie et de mort sur leurs serfs, qu'ils vendaient d'ailleurs comme du bétail. Aujourd'hui la vente des serfs est un peu restreinte, et on ne peut plus que les frapper; c'est un droit dont la brutalité abuse trop souvent. Des nobles opulens qui vivent avec un faste extraordinaire possèdent des milliers de serfs, qui dépendent du caprice de leurs maîtres, et sont obligés de prendre la condition que l'on choisit pour eux.

Quelquefois je me croyais encore en Turquie, tant l'esclavage a imprimé de traces fortes dans le caractère de la nation russe. Heureusement la servitude diminue beaucoup. Le peuple russe est résigné aux traitemens les plus durs et aux privations les plus grandes; il affronte les dangers avec calme; il est adroit à imiter ce qu'il voit faire; il respecte beaucoup la vieillesse; il tient aux cérémonies de son culte, et jeûne long-temps; mais il ne pousse pas l'abstinence jusqu'à se priver d'eau-de-vie.

En arrivant à Pétersbourg, je fus surpris de la beauté de cette ville : elle doit sa fondation à Pierre-le-Grand, qui lui donna le nom de son patron, et en fit la capitale de son empire; ce n'était qu'un marais au commencement du dix-huitième siècle, et aujourd'hui c'est une des premières capitales de l'Europe, renfermant 250 à 300 mille habitans : ses rues sont pour la plupart tirées au cordeau, et plusieurs quartiers sont entrecoupés de canaux; neuf bras de la Newa la divisent en plusieurs îles et quartiers; ce fleuve, qui sort du lac Ladoga, et dont l'eau est parfaitement limpide, se jette au-dessous de la ville dans le golfe de Finlande : cette position rend la ville fort commerçante. La citadelle occupe une île du fleuve; elle est forte, et sert de prison; l'église de la forteresse renferme les tombeaux de Pierre 1^er^ et de trois impératrices. Je suis allé voir, dans la même île, la

petite maison que Pierre Ier a habitée avant que cette capitale existât. La Newa est bordée de quais bâtis en granit, et munis de trottoirs : les quais des îles de l'Amirauté et de Saint-Basile sont superbes ; tous les canaux ont des quais en granit, avec des balustrades en fer, et ils sont traversés par des ponts en fer et en granit. Les maisons de Pétersbourg sont couvertes en tôle vernissée en rouge, et leurs façades sont fréquemment ornées de colonnes, de sculptures et de balcons avec des balustrades dorées. Des coupoles avec des croix dorées surmontent plusieurs églises grecques. L'église de Casan, soutenue par des colonnes de granit, et celle d'Isaac, décorée de marbre, sont magnifiques.

L'île de l'Amirauté renferme de belles maisons, ainsi que les deux palais impériaux, celui d'été et celui d'hiver : le dernier surtout est aussi vaste qu'imposant. Dans l'ermitage qui en fait partie on trouve un jardin d'hiver, une galerie de tableaux, un cabinet d'antiques et une bibliothèque. L'Amirauté est surmontée d'un dôme. La statue équestre de Pierre Ier, élevée sur un bloc de granit de Finlande, décore une des places publiques. Le palais de marbre est un édifice immense revêtu de granit et de marbre ; les croisées sont en métal. A l'académie des sciences, j'allai visiter la collection de costumes russes, celle des curiosités chinoises et japonaises, d'antiquités et de médailles ; l'académie

des arts possède un musée et une école des beaux-arts. Il faut encore citer parmi les beaux monumens de Pétersbourg, l'école des mines avec le cabinet de minéralogie, le pensionnat de demoiselles fondé par Catherine II, l'hospice des enfans trouvés, bel édifice sur la Moïka, un des bras de la Newa. Pétersbourg a des théâtres, des hospices, beaucoup d'établissemens d'instruction, des églises pour les cultes grec, réformé, arménien, catholique, israélite, etc. ; une bourse, un marché avec plus de quatre cents boutiques, un hôtel des monnaies, une fonderie de canons, et des manufactures de tout genre.

Le négociant français que j'avais accompagné, et dans les bureaux de qui je devais travailler, y possédait une grande maison de commerce. J'eus de la peine d'abord à m'habituer au climat de Pétersbourg, quoique j'eusse pénétré fort avant dans le Nord. Déjà en septembre le froid se fait sentir, et augmente avec beaucoup de force. A la fin d'octobre la Newa charrie des glaçons. Dès lors les communications entre les deux rives du fleuve sont momentanément interrompues ; mais lorsque la Newa est bien prise, elles se rétablissent, et dès lors on passe jusqu'au mois de mars et même en avril sur la glace comme sur un pont. Pendant ce long hiver, le froid est excessivement rude ; cependant je vis les cochers et les domestiques ap-

partenants aux nombreux équipages, braver ce froid dans les rues pendant une partie de la nuit. Au dégel, les brouillards couvrent les marécages des environs, ainsi que toute la capitale. Pendant le court été, les jours sont si longs, qu'à peine fait-il nuit. Des jardins bien cultivés entourent la ville, qui tire en outre ses provisions des provinces éloignées. On voit arriver en hiver d'immenses quantités de viandes gelées dont les ménages se pourvoient; on les fait dégeler à mesure qu'on en a besoin. L'hiver en Russie est la saison des voyages rapides; les traîneaux glissent avec légèreté sur la neige durcie, et les fleuves et rivières étant gelés, n'opposent aucun obstacle à la marche. On se garantit du froid par des fourrures; les habitations sont bien fermées, et les chambres sont chauffées avec d'énormes poêles. Je fus étonné de voir des paysans monter le soir sur ces poêles carrés, et s'y coucher.

Toute l'année le peuple prend des bains de vapeur; ce sont des chambres avec des poêles contre lesquels on jette de l'eau après les avoir chauffés à rouge, ce qui fait naître une vapeur épaisse et humide qui remplit toute la chambre. Je voulus essayer de ces bains, que je voyais prendre à tout le monde; mais je faillis étouffer, et il fallut sortir promptement pour respirer l'air. Les Russes sont tellement habitués au chaud et au froid, que de

ces chambres, où la chaleur est étouffante, ils courent quelquefois se jeter dans la neige ou dans la rivière.

Les femmes russes se fardent quand elles veulent se parer. Elles gâtent souvent par des couches de blanc et de rouge des traits qui plairaient sans cet ornement ridicule.

Quelques beaux châteaux impériaux ornent les environs de Pétersbourg, entre autres ceux de Sarskosélo et Oranienbaum; ils sont richement meublés, et ont des jardins magnifiques.

Je pris beaucoup de goût au commerce; et ce qui rendait ma position plus agréable, c'est que de temps en temps j'avais de petits voyages à faire pour les affaires de notre maison. Je fus d'abord envoyé à Cronstadt : c'est le principal port militaire ; il est défendu par un fort, et il a de grands magasins, des chantiers de construction, une académie et un hôpital de marine. Je vis en passant le port de Narva, qui exporte des planches, mâts, cordages et du chanvre.

Une autre fois, les affaires de notre maison de commerce m'appelèrent à Abo, en Finlande : je passai par Wibourg et Helsingfors, dont le port sert à l'exportation des planches, et est défendu par la forteresse de Swearborg, bâtie sur sept îles; les fortifications sont taillées en partie dans le roc, et l'on

y voit le monument d'un comte suédois qui a fait le plan de cette forteresse.

La Finlande est une grande province maritime, entrecoupée de lacs et de rivières dont les bords sont marécageux ou couverts de bois, que l'on exploite pour avoir des planches, du goudron, de la poix ; les Finnois qui ont une langue particulière, cultivent aussi du lin, du chanvre, du tabac ; ils font de la potasse, des ouvrages en bois, du suif ; la pêche est abondante chez eux. Ils ont sept mois d'hiver.

Abo, capitale de la Finlande, est une ville de 12 mille âmes, bâtie sur une langue de terre, entre de hautes montagnes. Elle a une assez belle église, un hôtel de ville, un évêché, et une académie avec une bibliothèque. Je vis construire des navires, et exporter des planches, du goudron, et du poisson. Je trouvai aussi de petites fabriques de tabac, d'étoffes, etc. Presque en face d'Abo, et à l'entrée du golfe de Bothnie, sont situées les îles d'Aland, dont les habitans vendent du bois et du poisson salé.

Je revins par Revel, port commerçant de l'Esthonie, à la capitale. Bientôt après je fis un voyage plus long. Le chef de notre maison m'envoya surveiller des chargemens au port d'Archangel. Ce port situé sur la mer Blanche, à l'embouchure de la Dwina, fait un grand commerce. Je m'y rendis

par les lacs de Ladoga et Onéga. Depuis Olonetz jusqu'à Archangel je ne trouvai plus de villes ; je ne passai que par des villages de peu d'apparence. Le pays ou gouvernement d'Archangel est immense, mais si mal peuplé, que sur vingt-deux mille lieues carrées, on ne compte que 170 mille habitans. En arrivant à Archangel, je fus surpris de trouver dans ce pays désert, et à plus de 64 degrés de latitude, une place aussi commerçante. Elle a 12 mille habitans, qui se livrent à l'exportation du lin, chanvre, goudron, bois, grain, cuir, de la toile à voiles ; ils font aussi la pêche de la baleine et du hareng ; ils fabriquent de la corderie, de la térébenthine, du savon, des navires, bateaux, etc.

Ce port, le plus septentrional de la Russie européenne, est fermé sept mois de l'année par les glaces. Il fut, pour ainsi dire, découvert par les Anglais vers le milieu du seizième siècle, et le nom d'Archangel lui est venu d'une église qu'ils y trouvèrent dédiée à saint Michel archange. Son commerce devint ensuite très-considérable, surtout en pelleteries, mais il diminua lors de la fondation de Pétersbourg. Archangel a un archevêché, plusieurs églises russes et réformées, une école de marine, et un grand marché construit en pierres.

L'hiver arriva lorsque j'eus rempli ma commission. Quelques jeunes négocians dont j'avais fait la connaissance, annoncèrent leur intention de

faire en traîneaux une excursion dans le pays des Lapons, et ils me demandèrent si je ne voulais pas être de la partie. Étant si près de la Laponie, et pouvant si facilement satisfaire ma curiosité, je n'hésitai pas long-temps. En conséquence nous prîmes trois traîneaux, et après nous être pourvus de vivres, nous nous dirigeâmes sur la Laponie. Assujetti à la Russie et à la Suède, ce pays est divisé en Laponie russe et suédoise; mais les Lapons connaissent peu ces divisions. N'ayant aucune habitation fixe, ils passent sans obstacle d'une domination dans une autre, et ils ignorent même assez souvent de quels princes ils dépendent. Ils vivent en général dispersés, et mènent une vie fort errante, tantôt sur les bords des rivières et des lacs pour la commodité de la pêche, tantôt dans les bois et dans les montagnes pour la facilité de la chasse. Le huitième jour de notre voyage nous rencontrâmes, sur le bord de la mer Blanche, plusieurs cabanes laponnes; quatre perches plantées en terre et réunies par le haut, formaient la charpente de ces édifices, dont la forme était pyramidale; les parois, ainsi que la couverture, n'étaient que de grosses étoffes et de peaux soutenues de quelques planches, le tout recouvert de branches d'arbres, d'écorce et de gazon. Nous entrâmes dans une de ces cabanes où nous ne trouvâmes personne; un feu brûlait cependant au milieu, et la fumée, sor-

tant à peine par un trou pratiqué au haut à cet effet, remplissait cette misérable demeure. Je ne comprenais pas que ces peuples pussent, dans de pareilles habitations, passer un hiver aussi rigoureux que celui de leur climat; ils n'en ont pourtant point d'autres dans cette saison; leur vie ambulante ne leur permet guère de les rendre plus solides. Lorsqu'ils déménagent, ils emportent seulement les lambeaux et les peaux qui couvrent leurs cabanes, et le bois ne leur manquant pas, ils en ont bientôt construit une autre dans le même goût.

Nous entrâmes ensuite dans une autre cabane où plusieurs Lapons et Laponnes étaient rassemblés; ils ne parurent pas fort surpris de nous voir, mais je le fus beaucoup de leur petitesse et de leur laideur; leur stature était d'environ quatre pieds, et ils avaient tous la tête grosse, le visage plat, le nez camus, les yeux enfoncés, les cheveux noirs, le teint basané, les bras menus, les jambes déliées, les pieds petits; enfin, le corps mal fait: l'habillement des hommes et des femmes était à peu près le même, et composé d'étoffes grossières auxquelles ils substituent en hiver d'épaisses fourrures. Leur empressement pour nous bien recevoir nous prouva que l'hospitalité est une de leurs vertus. L'un d'eux apporta un gros morceau de lait glacé, en abattit une partie, et la fit fon-

dre au feu : on nous offrit du poisson et de la chair de rennes ; nous fîmes un bon repas, à la propreté près, et nous passâmes la nuit dans cette cabane.

La principale richesse de ces peuples consiste dans leurs troupeaux de rennes ; cet animal, particulier aux pays septentrionaux, est une espèce de cerf dont le bois est chargé de rameaux ; sa peau épaisse est extrêmement garnie de poils ; il est fort sobre, ne vivant que d'un peu d'herbes, de feuilles et de mousse ; il trouve sa pâture sous la neige, et supporte le froid le plus rigoureux ; il exige peu de soin, et rend des services éminens ; il sert à tirer les traîneaux sur la neige, et court avec tant de vitesse, qu'il fait en un jour plus de trente lieues ; on l'emploie aussi à porter des fardeaux : on trait les femelles comme nos vaches, et les Lapons font des fromages de leur lait, ou le font geler pour le conserver ; la chair de cet animal leur sert de nourriture, et sa peau d'habillement ; enfin, ils font avec ses nerfs du fil, et avec ses os des cuillères ou autres ustensiles de ménage.

Nous avançâmes encore un peu dans le pays, et nous rencontrâmes différentes habitations lapones ; les hommes que nous y vîmes n'étaient ni plus grands, ni mieux faits, et leur manière de vivre était la même. Toute la Laponie

est remplie de montagnes, de rochers, de bois, de lacs et de rivières ; on y trouve aussi beaucoup de prairies, et l'on nous assura qu'en été les paysages offrent un aspect fort agréable. Les bords de la rivière de Tornéa, limite entre la Russie et la Suède, présentent des hameaux, des prés, de jolies maisons, des bocages, et à l'embouchure de ce fleuve est située la petite ville de Tornéa, où il y a plus de cabanes que de maisons. Du reste la longue durée de l'hiver empêche les végétaux de paraître. La grande quantité de gibier et de poissons supplée à ce que la terre refuse de produire, et la chasse fournit en outre aux habitans des fourrures avec lesquelles ils se procurent ce qui leur manque.

Nous rencontrâmes un missionnaire suédois qui était le pasteur de la contrée : sa maison, où il nous invita de nous reposer, était un peu mieux construite que celles des indigènes, mais son genre de vie n'était guère moins misérable. Je l'interrogeai sur les progrès du christianisme chez les Lapons ; il m'apprit que depuis long-temps on travaille à leur civilisation : ils sont baptisés, nous dit-il, pour la plupart, mais ils mêlent au culte de la Divinité tant de superstitions et même d'idolâtrie, qu'à peine peut-on dire qu'ils sont chrétiens ; il y a encore des contrées où ils sont tout-à-fait idolâtres. Ils sont en général fort adonnés à la magie ; ils ont des sorciers qu'ils

consultent principalement dans leurs maladies, et plusieurs ont un gros chat noir qu'ils consultent aussi dans leurs différentes affaires, comme lorsqu'il s'agit d'aller à la chasse ou à la pêche, de changer d'habitations, etc. Là-dessus notre hôte nous fit connaître différentes recettes de ces sorciers, pour arrêter les vaisseaux dans leurs cours, donner un vent favorable aux navigateurs, etc. Au sujet du climat de la Laponie, ce missionnaire nous dit que non-seulement le froid y est excessif pendant l'hiver, mais qu'une nuit presque continuelle de trois mois augmente les horreurs de cette saison ; il est vrai que cette longue nuit n'est pas aussi obscure qu'on pourrait l'imaginer ; des lueurs ou aurores boréales, jointes à la clarté de la lune, dédommagent en quelque sorte de l'absence du soleil, et procurent assez de lumière pour diriger les hommes dans leurs courses. On ne connaît dans ces climats ni printemps ni automne, et au plus grand froid succèdent rapidement les ardeurs de l'été : cette saison y a également ses désagrémens ; le soleil y est près de trois mois sans se coucher, et la longue présence de cet astre sur l'horizon occasione une chaleur insupportable. Des nuées de mouches, et de la vermine de toute espèce, désolent alors les hommes et les animaux ; l'on ne peut se garantir des premières que par le moyen de la fumée qui

est un remède presque tout aussi incommode.

Les Lapons sont malpropres comme tous les peuples misérables ; je vis aussi avec peine que les femmes chez eux ont une condition très-dure, et sont condamnées à servir leurs maris, qui passent la moitié de leur vie dans la plus grande oisiveté. Ces pauvres femmes se parent de quelques ornemens grossiers ; c'est là à peu près toute la liberté dont elles jouissent.

Il fallut regagner Archangel ; car le froid augmentait, et les jours raccourcissaient beaucoup. Pendant le trajet, l'un de nos compagnons de voyage nous parla d'un peuple semblable aux Lapons ; ce sont les Samoïèdes, dont il y a quelques milliers dans le pays d'Archangel. Ce peuple vit principalement de poisson, et reste blotti l'hiver dans ses cabanes qui sont de vraies tanières.

Ce même négociant avait visité, dans une expédition pour la pêche de la baleine, la terre de la Nouvelle-Zemble dans la mer Glaciale ; les pêcheurs y descendent quelquefois en été. Il nous rappela l'aventure arrivée, au XVII^e^ siècle, à l'équipage d'un navire hollandais qui cherchait un passage dans la mer du Nord pour aller à la Chine. Le vaisseau ayant été pris entre les glaces sur les côtes de la Nouvelle-Zemble, ces malheureux Hollandais furent réduits à la triste nécessité de passer l'hiver dans cette île que la ri-

gueur du climat rend absolument inhabitable. Ils avaient sauvé quelques provisions, et des débris de leur vaisseau ils avaient construit une cabane; mais ils n'en éprouvèrent pas moins les horreurs de la disette et du plus grand froid. La vue du soleil était leur seule satisfaction; cet astre les abandonna insensiblement et disparut entièrement à leurs yeux. Après une nuit continuelle de plusieurs mois, son retour fut pour eux un grand sujet de joie, mais ils eurent alors des combats terribles à soutenir contre des ours affamés et d'une extrême grosseur; enfin la rigueur du temps ayant cessé et les glaces s'étant séparées, ils s'embarquèrent dans deux chaloupes qui leur restaient; ils gagnèrent heureusement la côte de Russie, mais ce ne fut qu'avec des peines et des travaux incroyables, étant obligés quelquefois de traîner leurs bâtimens sur la glace, encore n'eurent-ils pas tous le bonheur d'y aborder; plusieurs succombèrent à tant de maux, et quelques-uns furent même la proie des ours. Ils n'avaient vu aucun habitant dans la Nouvelle-Zemble, et leur relation, jointe à la situation de cette île si voisine du pôle, la faisait regarder comme ne pouvant être habitée; cependant quelques autres voyageurs ont assuré y avoir vu des humains; mais il y a grande apparence que ce sont des Samoïèdes de la Sibérie, qui y passent dans la belle

saison ; comme ils n'en sont séparés que par un détroit de quelques lieues, ce passage leur est facile, et l'abondance de la pêche ou de la chasse, qui sont leurs principales occupations, est vraisemblablement le motif qui les y attire.

CHAPITRE VII.

Tver. — Moscou. — Vladimir. — Bas-Novogorod, Kalouga, Toula, Smolensk. — Départ de la Russie, et embarquement sur le Volga. — Kasan, Astrakan. — Départ pour la Sibérie.

De retour à Archangel j'y terminai mes comptes, puis je repris la route de Pétersbourg. Quelque temps après on me chargea d'aller réclamer des paiemens à Moscou et dans les environs. Je ne fus pas fâché d'avoir une occasion de voir l'ancienne capitale de la Moscovie, et je me suis félicité depuis de l'avoir vue avant qu'elle perdît, par une catastrophe, ses monumens anciens. Ce n'est que depuis peu qu'on a établi une voiture publique entre Pétersbourg et Moscou. Auparavant on voyageait avec les chevaux des paysans que la poste mettait en réquisition, en employant le bâton, comme d'ordinaire. La distance entre Pétersbourg

et Moscou, est de cent soixante-dix lieues. Je passai par beaucoup de villages misérables, dont les maisons sont bâties en bois ; encore cette route est-elle une des plus fréquentées de l'empire.

La petite ville de Valdaï, située sur le lac Saint, a un monastère, et des mégisseries et savonneries florissantes. A Torchok, petite ville agréablement située sur la Tverza, les femmes brodent en or des bourses, des bonnets, etc. Ces ouvrages passent en partie dans la Turquie. Tverza est une ville de 16 mille âmes, bâtie dans le goût moderne, au confluent du Volga et de la Tverza. Elle a un château et une académie militaire ; des dômes dorés surmontent les églises ici comme dans d'autres villes russes ; on voit auprès de la ville, dans un site pittoresque, un grand monastère. Dans un village que je traversai on célébrait un mariage ; un pope à longue barbe donnait la bénédiction ; la mariée portait pendant la cérémonie une couronne. En sortant de l'église, le cortége était précédé de l'image du saint de la maison ; car chaque paysan a son saint chez lui ; il est même d'usage de saluer cette image avant les gens de la maison.

Les nombreuses tours et coupoles dorées terminées en croix grecques, et le vieux château fort du Cremlin, situé sur une éminence, annoncèrent de loin la ville antique de Moscou, arrosée

par la Moscoua et la Jausa. Je traversai de longs faubourgs, composés de maisons de bois, avant d'arriver dans l'intérieur.

Bâtie sur plusieurs collines, Moscou occupe une surface de dix lieues, et contient plus de 200 mille habitans. Avant 1813 elle était divisée en quatre parties, dont trois étaient enfermées l'une dans l'autre comme dans un cercle et environnées de murailles : celle du milieu comprenait la citadelle du Kreml ou Cremlin ; elle était si étendue qu'elle aurait formé seule une ville ordinaire ; elle était bâtie dans le goût de l'architecture des Grecs du Bas-Empire, et elle comprenait le vieux palais des czars avec de grandes richesses ; le nouveau palais où l'on remarquait la salle du couronnement ; la cathédrale destinée au sacre des empereurs, et possédant de riches ornemens ; l'église de Saint-Michel, également décorée avec profusion, et d'autres églises surmontées de coupoles en cuivre doré, au-dessus desquelles s'élevait une tour fort haute, renfermant cette fameuse cloche qui passait pour la plus grosse de la chrétienté. Le nombre des églises et des couvens dans Moscou était immense, et tous ces dômes brillans donnaient à la ville un air oriental ; ainsi que son vaste marché, où il y avait des milliers de boutiques. D'autres édifices avaient ce même caractère de grandeur : de ce nombre étaient le palais de Catherine,

la basilique de Prokovski, divisée en église d'hiver et en église d'été, l'université, l'hôpital militaire, le grand hôpital, l'hospice des enfans trouvés. Cependant Moscou n'était pas une belle ville ; dans le centre les rues étaient sales, étroites, irrégulières ; les beaux édifices étaient dispersés parmi de longues rangées de mauvaises maisons de bois, et dans les faubourgs on trouvait de longs espaces vides. La noblesse habitait Moscou en grand nombre, même de préférence à Pétersbourg, surtout pendant l'hiver. Il y avait beaucoup de fabriques, telles que maroquineries, chapelleries, manufactures d'étoffes, glaces, papiers peints, savons, etc. Mais depuis mon séjour, Moscou a éprouvé de grands désastres. Une armée immense de Français, Italiens, Allemands, ayant envahi en 1812 la Russie, sous les ordres de Napoléon Bonaparte, pénétra jusqu'à Moscou ; à peine le quartier impérial fut-il établi au Kreml, que le feu fut mis à tous les quartiers, et consuma la plus grande partie de cette cité immense : les habitans s'étaient sauvés avec leurs effets les plus précieux. Cette résolution désespérée devint le salut des Russes. L'armée envahissante voyant l'hiver approcher, négocia, les Russes traînèrent l'affaire en longueur ; les vivres commençaient à manquer. Bonaparte évacua la ville, et reprit le chemin de la Pologne ; mais en route son armée innombrable,

harcelée par les Russes, et privée de vivres, fut surprise par le froid le plus rigoureux, et périt en partie sur les grands chemins. Moscou a été rebâtie depuis cette époque ; les nouveaux édifices sont en pierre, et beaucoup de maisons ont été reconstruites en bois. Une grande église a été bâtie en l'honneur du Christ-Sauveur.

Moscou domine sur une plaine très-vaste et très-agréable, parsemée de bois, de monastères et de maisons de plaisance ; ses environs produisent en général les mêmes fruits, les mêmes légumes et les mêmes plantes que la France, mais la qualité en est inférieure.

Je visitai la ville de Vladimir, qui est bâtie en bois, et qui a des manufactures de soieries, savon et cuirs ; puis je passai à Bas-Novogorod, ville de 10 mille âmes, au confluent du Volga et de l'Occa. Par le Volga elle fait un grand commerce avec tout l'intérieur de la Russie ; elle est bâtie en bois ; la citadelle, et la grande église surmontés de cinq dômes, peints en vert, font un bel effet. Aux environs la plupart des villages s'occupent de travaux en fer ; il y a des paysans qui font de la petite serrurerie d'un travail étonnant.

Toula, où je me rendis ensuite, est une ville de 30 mille âmes : elle a une grande manufacture d'armes et des fabriques de fer et d'acier ; tout ce pays se livre à une industrie active.

Kalouga est une ville de 18 mille habitans sur l'Occa ; il y a un grand marché couvert, beaucoup d'églises, des fabriques de toiles à voiles, cordages, cuirs, poteries et savon : on cultive dans le pays une quantité immense de pommiers.

Je traversai Smolensk, ville forte et commerçante sur le Dniéper, Mohilof, Vitepsk, et je revins par Novogorod à Pétersbourg. Je vis dans ce voyage beaucoup de monastères. La multitude de ces couvens est innombrable en Russie ; mais ils ne sont pas tous inutiles à l'état. Pierre-le-Grand, en les réformant, a établi parmi les moines le travail des mains, et a voulu qu'ils cultivassent les terres ; il leur a ordonné en outre de servir les pauvres, d'avoir soin des soldats invalides répartis chez eux, et d'élever les orphelins : ils suivent presque tous la règle de saint Basile, et leur vie est en général assez austère. Tous les Russes observent scrupuleusement les longs jeûnes prescrits par leur église.

J'avais passé près de deux ans dans la maison de commerce de mon compatriote, et j'avais tout lieu d'être content de ma position, qui me faisait espérer d'être un jour à même de me livrer au commerce pour mon propre compte, lorsque le sort qui dérange si souvent nos projets dans la vie, détruisit tout à coup ma sécurité, et la perspective d'un heureux avenir. La guerre venait d'éclater entre la Russie et la France ; l'armée

de la dernière, et ses alliés étaient rassemblés en Pologne, et se disposaient à franchir les frontières de la Russie. La police se défiant des dispositions des Français qui demeuraient dans la capitale, enjoignit à ceux qui n'étaient pas domiciliés, de se rendre dans l'intérieur de l'empire. Cet ordre me regardait, et malgré les démarches de mon négociant, il ne put m'y soustraire. Il fallut donc me résigner à mon sort, et courir de nouveau les chances du hasard. Je demandai où il fallait me retirer ; on me répondit que passé le Volga, je pourrais m'établir où il me plairait. Je fis tristement ma petite malle, et muni d'un peu d'argent, fruit de mes économies, je me mis en route pour Kasan, après avoir pris congé de la famille du négociant, qui n'était pas trop rassuré lui-même pour son sort. La première ville importante de ma route, fut celle de Vologda qui fait un grand commerce avec Archangel, et qui renferme beaucoup d'églises et un séminaire.

Par Kostroma j'arrivai à Kasan, après m'être embarqué sur le Volga ; ce grand fleuve qui tire sa source du cœur de la Russie, et se jette dans la mer Caspienne, est navigable pour des bâtimens assez considérables ; il est comme le canal de communication entre la Perse et la Russie, et pourrait être la voie d'un grand commerce entre ces deux états.

Tous les ans il se déborde lors de la fonte des neiges, et il dépose alors sur les terres un limon qui les rend extrêmement fertiles.

Kasan était autrefois une des principales villes de la Tartarie, ou de l'ancien empire de Gengiskan et de Tamerlan ; divisée ensuite sous leurs successeurs, Kasan est devenue la capitale d'un royaume particulier. Cette ville fut prise par les Moscovites vers le milieu du 16^{e} siècle, et est restée depuis sous leur domination. Son étendue est assez considérable ; on y voit quelques vestiges de son ancienne grandeur ; mais ses maisons et ses remparts ne sont que de bois. Il y a un château dont les fortifications sont en pierres et en briques, un grand nombre d'églises russes, deux mosquées, une université, une école militaire et plusieurs couvens. Cette ville, habitée par des Russes et des Tartares, au nombre de 22 mille, est dans une situation qui la rend commerçante ; on y fabrique les meilleurs cuirs de toute la Russie : je vis passer un grand nombre de bâtimens sur le Volga ; et il y a des négocians très-riches, surtout parmi les mahométans. Ses environs sont fertiles en froment, en riz, en orge, en avoine et en légumes. Les îles que forme le Volga sont remplies d'excellentes asperges, et il y a des melons de la grosseur de nos citrouilles : le bœuf, le mouton et la volaille s'y vendent à des prix modiques, et les

forêts, dont ce pays est couvert, recèlent beaucoup de gibier.

Les Tartares répandus dans le district de Kasan sont distingués en plusieurs hordes ou tribus, qui ont leurs noms particuliers : les uns sont idolâtres, et les autres professent la religion mahométane ; ils sont tous habillés à la russe ; mais les mahométans sont plus civils et d'un commerce plus facile. Je passai par un village de ces derniers ; ils sont d'une grande propreté dans leurs maisons.

L'aspect commerçant de cette ville me faisait espérer que j'y trouverais quelque occupation. Malheureusement le gouverneur était un homme ombrageux, que la guerre rendait encore plus défiant. Je m'aperçus que j'étais mal vu ; il m'insinua le conseil d'aller à Astrakan. Je vis que je n'avais rien de mieux à faire. Je m'embarquai donc sur le premier bâtiment, et je descendis le Volga jusqu'à ce port, situé auprès de l'embouchure du fleuve dans la mer Caspienne.

Le Volga baigne les murs de Simbirsk et de Saratof, et de la colonie allemande de Sarepta, où des fabricans de la secte des frères moraves ou hernutes ont des établissemens d'industrie. Il y a dans cette colonie des eaux minérales.

Astrakan, autrefois la capitale d'un royaume du même nom, est aujourd'hui le principal port

LIVRE SECOND.

L'ASIE.

CHAPITRE PREMIER.

Kirguises. Orenbourg. — Peuple baskir. — Sibérie. Tobolsk. — Les Ostiaks. — Mines de Bérésof. — Samoïèdes, Télioutes, Kalmouks. — Irkoutsk. — Le lac Baïkal. — Jakoutsk. — Okhotsk. — Le Kamtchatka. — Iles Aléoutes. — Départ pour le Japon.

Nous ne tardâmes pas long-temps à nous mettre en route. Nous traversâmes d'abord, à cheval, de grandes plaines désertes appelées en Russie *steppes ;* nous y rencontrâmes plusieurs hordes de Kirguises. Ces Tartares habitent pour la plupart à l'est du fleuve Oural, jusqu'au lac d'Aral ; mais ils viennent s'approcher souvent du Volga, pour faire paître leurs troupeaux de chevaux, de bêtes à cornes et de brebis dans les grands pâturages du pays d'Astrakan. Ils étaient tous à cheval, et leurs troupeaux me parurent pour la plupart très-nombreux. Les chevaux surtout font leur richesse.

AFRIQUE
ASIATIQUES
Tropique
du
Cancer
Equateur
Mer de Corée
Mer de Célèbes
Mer de Banda
Mer de Timor
Mer de Java
Mer de Chine
Mer de Sulu
Mer de Mindoro
Mer de Sumatra
Mer de Malacca
Mer de Bengale
Mer de Bab-el-mandeb
Mer Rouge
Mer Caspienne
Mer Noire
Mer Méditerranée
Mer de Marmara
Mer d'Arabie
Mer de Zanguebar
Mer de Mozambique
Mer de Madagascar
Mer de Timor
Mer de Banda
Mer de Célèbes
Mer de Corée

Tome I. page 224.

Longitude du Méridien de Paris

ASIE

1835

OCEAN GLACIAL ARCTIQUE

AMERIQUE SEP.LE

EUROPE

SIBERIE

TARTARIE INDEPENDANTE

CHINE

MONGOLIE

MANTCHOURIE

TIBET

HINDOUSTAN

ARABIE

AFRIQUE

MER DES INDES OU GOLFE D'ARABIE

GOLFE du BENGALE

MER DU JAPON

MER DE BHERING

MER D'OKHOTSK

GRAND OCEAN

ILES ASIATIQUES

Equateur

Ligne Equinoxiale

Tropique du Cancer

Lieues communes de 25 au degré

Lieues Marines

Leurs tentes sont de feutre. Nous vîmes un de leurs nobles revenir de la chasse avec des faucons et des lévriers : les gens de sa suite portaient des fusils à mèches. Ce peuple aime, comme tous les Tartares, le brigandage ; mais tant qu'il a ses troupeaux sur le territoire russe, il s'en abstient. Le gouvernement russe se fait d'ailleurs donner des otages, et leur envoie des présens. Les femmes des nobles ne sortaient pas de leurs tentes ; celles des gens du peuple se montraient librement ; elles portent de longues tuniques par-dessus une espèce de robe ; les hommes aussi avaient une espèce de robe, attachée au milieu du corps par une ceinture.

A Orenbourg, sur le fleuve Oural, nous vîmes plusieurs marchands de ces Tartares qui vendaient des chevaux, des moutons gras, des peaux d'agneaux, et le sel qu'ils recueillent dans les lacs des déserts, où ce minéral se cristallise, et forme quelquefois une croûte épaisse. Orenbourg renferme un peu au delà de 5 mille âmes, plusieurs églises, et une grande prison pour les exilés qui y sont forcés au travail.

Nous vîmes dans le pays plusieurs habitations de Baskirs, peuple encore barbare, qui, cependant, s'adonne à l'éducation des abeilles et des bestiaux. Les ours sont assez nombreux dans ce pays. Nous traversâmes ensuite les monts Ou-

rals, qui séparent l'Asie de l'Europe, et qui, au midi, se lient à la grande chaîne des monts Altaï, limite du vaste plateau de l'intérieur de l'Asie.

Les monts Ourals ont peut-être 400 lieues de long ; il faut deux à trois jours pour les traverser dans leur largeur. On y exploite de riches mines de cuivre, surtout dans le pays de Perme ; le fer y est encore plus abondant. On tire aussi de ces montagnes ce beau minéral vert, connu sous le nom de *malachite*. Les montagnes de Sibérie sont en général riches en minéraux, comme je le dirai plus bas.

A mesure que nous nous portions vers le nord-est, je voyais disparaître plusieurs arbres des climats d'Europe ; à l'absence du chêne, de l'aune, du plane, je m'aperçus que j'étais dans une autre partie du monde. Cependant, je vis encore des bois de bouleaux, de saules, de peupliers, de cèdres de Sibérie ; les légumes et les arbustes disparaissaient aussi en grande quantité, et je ne vis plus d'autres fruits que des baies produites par divers arbrisseaux, à l'exception du cerisier à grappes, que je voyais partout. Je remarquai aussi de belles fleurs, surtout le long des pentes de montagnes : quelquefois les sites étaient charmans. En général, la Sibérie, ce pays d'exil et de punition pour les Russes, ne me parut pas aussi affreuse que je me l'étais figure. Dans le court été la terre y

donne des moissons, pourvu que l'hiver n'arrive pas trop tôt ; on cultive le lin, le chanvre, le chou et la pomme de terre; mais au nord ces deux végétaux deviennent très-petits : il en est de même des pommes. Le sol est arrosé d'une quantité de rivières très-poissonneuses, et l'on voit de belles forêts remplies de gibier; enfin, on compare ce pays au Pérou pour ses mines. Conquis par les Russes vers le commencement du XVII^e^ siècle, il a d'abord eu à souffrir d'un gouvernement qui lui-même était encore barbare : néanmoins la Sibérie s'est peuplée ; et cette vaste province, qui s'étend à travers tout le continent de l'Asie, et où il n'existait que quelques villes lors de leur conquête, en contient aujourd'hui près de 60, sans compter plus de 3 mille bourgs, forts ou villages.

Tobolsk, située au confluent de l'Irtisch et du Tobol, dont cette ville a pris le nom, est la capitale de toute cette immense contrée : elle renferme plus de 16 mille âmes. Fortifiée d'un rempart de briques, avec des tours et des bastions de distance en distance, elle est divisée en haute et basse ville ; la haute renferme la citadelle qui est en pierres, avec la résidence du gouverneur, les cours de justice, plusieurs églises bâties en briques et surmontées de dômes, la cathédrale et le palais de l'archevêque. La basse ville est moins bien bâtie ; la plupart des maisons n'y sont que de bois, comme

dans tout le reste du pays; : cette partie qui n'est point pavée, est d'ailleurs exposée à de fréquentes inondations.

Tobolsk a un grand marché, quelques couvens, et même un petit théâtre; elle est habitée en partie par des Tartares descendus de ceux qui s'y étaient établis avant la conquête, par des Cosaques que le gouvernement russe emploie à garder le pays, et par des Russes, dont une partie descend des exilés ; il y a parmi eux de riches négocians : Tobolsk est le dépôt principal des pelleteries de la Sibérie. Cette ville fait en général un grand commerce, et l'on s'y croirait dans une ville d'Europe, si neuf à dix mois d'hiver et une végétation chétive ne rappelaient trop que l'on se trouve sous le climat d'un pays qui avoisine la mer Glaciale.

Le marchand que j'accompagnai ne fit pas un long séjour à Tobolsk; les douceurs de la vie sociale lui étaient à peu près indifférentes; il ne songeait qu'à son commerce. Il fallut donc traverser avec lui la Sibérie dans tous les sens, et visiter les peuples barbares qui l'habitent, pour acheter chez eux des pelleteries ou fourrures. Quoique les Russes, par trop d'avidité, aient beaucoup diminué la quantité des animaux à fourrure, cependant la chasse est encore assez productive. Les peuples tributaires et les exilés s'y livrent constamment; ils prennent des rennes, des élans, des zibelines, des renards

noirs et bleuâtres, des hermines, des martres, des écureuils de couleur argentée, des ours blancs, des lynx, des castors, des cygnes, des oies polaires, etc. La Sibérie nourrit aussi des chevaux et ânes sauvages, des antélopes. La pêche est peut-être encore plus abondante. Dans la mer Glaciale on prend des phoques, des dauphins et des harengs; les fleuves fourmillent souvent d'esturgeons, saumons, truites, sterlets, lottes et d'autres poissons.

Notre première excursion fut dirigée le long de l'Oby qui reçoit le Tobol et se jette, comme tous les fleuves de la Sibérie, dans la mer Glaciale; ce qui fait voir que ce pays a une pente vers le pôle du nord, tandis qu'au midi il est appuyé contre une chaîne de montagnes.

Nous fîmes des achats à Sourgout sur l'Oby. Nous allâmes chez les Ostiaks, peuple d'origine finnoise, d'une petite taille et d'une faible constitution. Nous les trouvâmes dans des cabanes étroites et malpropres; ils étaient affublés de fourrures et de peaux : quelques-uns avaient de grands troupeaux. Ils sont encore idolâtres, et ont des croyances superstitieuses, surtout à l'égard des ours dont ils apaisent les mânes par des sacrifices, quand ils en ont tué à la chasse.

A Bérésof, où nous arrivâmes en descendant l'Oby, il y a des mines d'or; on emploie les exilés à l'exploitation de ce métal, qui se trouve ordi-

nairement mêlé à d'autres métaux, entre autres à l'argent.

La végétation diminuait sensiblement vers la mer Glaciale ; et, à l'embouchure de l'Oby, nous ne trouvâmes que des marais couverts de joncs et de saules nains. L'Oby ne dégèle sous ces latitudes qu'au mois de juin, et l'hiver recommence à la fin d'août ; la terre reste même gelée toute l'année à une certaine profondeur au-dessous de sa surface.

Les Samoïèdes qui habitent le bas Oby, ainsi que le bas Jéniseï, vivent de rennes sauvages et de poissons de mer ; c'est un peuple petit avec une grosse tête, un nez écrasé et un teint olivâtre ; il s'enduit la peau de graisse, ce qui le rend encore plus dégoûtant. Les femmes n'ont pas une physionomie désagréable ; elles se marient à 10 ou 12 ans : je voyais des grand'mères de 25 ans. Ces petits êtres sont exposés sans cesse à la brutalité de maris barbares qui les traitent avec mépris, et daignent à peine les admettre dans leur société. Les Samoïèdes n'ont d'autre religion qu'une idolâtrie grossière : leurs magiciens sont des jongleurs qui font des contorsions horribles ; j'eus de la peine à en supporter la vue. Ils ont en général beaucoup de ressemblance avec les Lapons ; ils vivent dispersés, sans lois, sans chefs, et changent souvent de demeure : l'été ils habitent des cabanes couvertes d'écorces, et ils passent l'hiver dans des espèces de

tanières, où ils vivent pêle-mêle avec les animaux, et qui sont dégoûtantes de malpropreté. Ils tirent de la pêche et de la chasse leur principale subsistance ; l'huile de baleine est avec l'eau leur boisson ordinaire, et c'est un grand délice pour eux de boire tout chaud le sang des animaux qu'ils ont tués. Les rennes font la principale portion de leurs richesses : ces utiles animaux leur servent tout à la fois à tirer leur traîneaux, à les nourrir de leur lait, de leur chair, et à les vêtir de leurs peaux ; ils leur tiennent encore lieu de monnaie, et c'est celle avec laquelle ils achètent leurs femmes, dont ils prennent autant qu'ils peuvent en nourrir. Les Ostiaks ont à peu près les mêmes mœurs et les mêmes usages ; comme les Samoïèdes, ils achètent leurs femmes et en ont ordinairement plusieurs ; ils suppléent par la ruse à ce qui leur manque en force, et c'est par des piéges qu'ils viennent à bout des animaux carnassiers. Dans leurs chasses, ils s'éloignent beaucoup de leurs foyers ; quelquefois ils ne rentrent qu'au bout d'un mois ou deux. Indépendamment des rennes, ils ont encore des chiens très-voraces qu'ils emploient à tirer leurs traîneaux sur la neige, et souvent ils les y attellent avec des rennes. L'on se sert de ces chiens dans toute la partie septentrionale de la Sibérie.

Il ne régnait plus sur les bords de la mer Glaciale qu'un crépuscule éclairé par l'éclat des lu-

mières boréales, lorsque nous reprîmes, dans un traîneau attelé de rennes, le chemin du sud. Ces aurores boréales présentent dans le Nord un beau spectacle; on voit au firmament une lumière éclatante, qui prend les formes et les nuances les plus variées, et embrasse quelquefois un espace immense.

Nous trouvâmes dans notre route un petit hameau composé de quelques cabanes, dans la construction desquelles on remarquait une certaine industrie : faites en sapin, elles étaient beaucoup plus grandes et plus commodes que celles des naturels du pays; et pour les défendre des attaques des bêtes sauvages, elles étaient entourées d'un fossé palissadé avec de forts poteaux armés d'os pointus, qui formaient comme autant de lances : c'étaient celles de plusieurs exilés. Nous descendîmes chez eux. Nous fîmes part de nos provisions à ces pauvres proscrits, et, de leur côté, ils nous préparèrent un souper de leur gibier. Leur situation était bien triste; non-seulement ils n'avaient d'autres subsistances que celles qu'ils pouvaient se procurer, mais ils étaient encore obligés de fournir au gouvernement un certain nombre de peaux de martres; et s'ils y manquaient, on les punissait du *knout* ou fouet.

En Russie, le gouvernement est tout entier entre les mains de l'empereur. Il y a un sénat, mais son

pouvoir est subordonné à celui du souverain, qui d'ailleurs nomme seul les sénateurs. Lors donc que l'empereur a un caractère despotique, il exile ses sujets pour des fautes légères, et quelquefois pour des actes dignes d'un bon citoyen, comme cela est arrivé sous Élisabeth et sous Paul 1er. Arrachés du sein de leurs familles, les malheureux bannis mènent une vie misérable dans les déserts de la Sibérie, et y sont à la discrétion des gouverneurs et souvent des simples Cosaques. Toutes les fois que j'ai vu dans mes voyages ces abus odieux du pouvoir absolu, j'ai félicité les peuples d'Europe qui les ont sagement prévenus par de bonnes constitutions.

Jenisseik, que nous traversâmes en nous rendant chez les Téléoutes, est une ville bien peuplée, fortifiée d'un fossé, de palissades et de tours de bois : presque tous ses habitans sont marchands, et il s'y fait un grand commerce, particulièrement en pelleteries. Elle est située sur un beau fleuve qui lui donne son nom. On m'avait prévenu de l'ivrognerie qui règne dans ce pays ; c'est un vice que j'ai trouvé au reste dans toute la Sibérie, et je n'en avais vu que trop d'exemples en Russie même.

Les Téléoutes vivent à peu près comme les Kalmouks, dont ils sont séparés par les monts Altaï, et dont nous vîmes aussi plusieurs hordes. Les Kalmouks habitent, ou plutôt parcourent les im-

menses steppes de l'intérieur de l'Asie. Ce peuple, d'origine mongole, est laid de visage ; il est presque toujours à cheval, et vit de ses troupeaux de chevaux, de bestiaux et de bêtes à laine. Il change de place suivant l'état des pâturages, et n'habite que sous des tentes de feutre. Je ne compris rien à son langage, pas plus qu'à celui des peuples de la Sibérie ; mais mon marchand, qui connaissait les mots usuels, était à même de faire au moins des affaires avec eux.

Ils nous régalèrent de lait de jument distillé ; c'est l'eau-de-vie ordinaire chez les peuples nomades de l'intérieur de l'Asie ; un des Kalmouks décrocha aussi de sa selle un morceau de chair fraîche de cheval, pour la faire cuire et nous en régaler. Nous vîmes le départ d'une horde de Kalmouks ; c'était une fête pour les jeunes gens surtout. Les filles étaient parées de leur mieux ; et la femme du chef de la horde était montée sur un chameau, sous un dais qui garantissait son teint olivâtre des injures de l'air. Le prêtre de la peuplade était vêtu en jaune : un chameau portait les vases et autres objets du culte, qui, à mon grand étonnement, ressemblaient beaucoup à ceux de nos églises.

Il y a dans les steppes des Kalmouks, comme dans celles de la Sibérie, un grand nombre de lacs dont l'eau dépose un sel blanc qui est quelquefois très-amer ; il y a de grands districts où la

terre se couvre d'une croûte mince de ce même sel. En été les sources des steppes tarissent en grande partie.

Nous avions passé à Tomsk où il se fait un grand commerce de pelleteries ; et par Krasnojarsk, ville située dans un territoire fertile en grains, nous nous rendîmes à Irkoutsk. Cette ville, chef-lieu d'une province considérable, est habitée par des marchands qui font le commerce avec la Chine ; aussi voit-on dans les maisons des meubles et des vêtemens de la Chine. La ville est forte et renferme 11 mille âmes et une école de navigation.

Irkoutsk est une des villes les plus considérables de la Sibérie ; elle contient plus de mille maisons bâties en bois, et ses fortifications sont également en bois, ainsi que celles de sa citadelle : il s'y fait un grand commerce de pelleteries, de marchandises de la Chine, et les denrées y sont à très-bon compte ; elle est avantageusement située, sur une belle rivière qui sort du lac Baïkal, et va se jeter dans le Jéniseï : ses environs sont agréables ; ils abondent en grains et en excellens pâturages, et les villages voisins sont fort peuplés.

Nertchinsk, ville forte, également voisine de la Mongolie chinoise, est un lieu d'exil ; les bannis y sont forcés d'exploiter des mines qui rapportent de l'or, de l'argent et du plomb. Les montagnes où l'on exploite ces mines sont celles de

la Daourie, district hérissé de rochers qui recèlent toute sorte de métaux, des topazes, des onyx, des bérils et d'autres pierres précieuses, et qui sont couverts de pins, mélèzes, sapins, bouleaux noirs et cèdres de Sibérie.

Nous passâmes chez les Bouraites, peuple de race Mongole, qui ressemble beaucoup aux Kalmouks; il a le teint jaune comme tous les Mongols, et sa constitution est faible.

Le lac Baïkal, le plus grand de la Sibérie, est enfermé entre les montagnes, et a cent trente lieues de long; il éprouve quelquefois des tempêtes violentes, pendant lesquelles les eaux paraissent comme soulevées. On prend dans ce lac des phoques et des poissons huileux, et sur ses bords on trouve des plantes rares. Le bassin dans lequel le lac est enfermé, présente des sites très-pittoresques.

Kiachta, auprès de la frontière de la Mongolie chinoise, est un lieu de douanes. Tous les ans il s'y tient une foire, où les Chinois viennent acheter ce qui leur convient, et apporter les productions de leur pays. Aussi Kiachta n'est habité que par des marchands.

Nous traversâmes la Léna, fleuve remarquable par sa grandeur et la longueur de son cours; il arrose la ville de Jakoutsk, que nous vîmes en passant; elle est composée d'environ cinq à six

cents maisons bâties en bois, et ses habitans y vivent dans une sorte d'aisance, quoique leur pays ne produise que des pâturages ; ils tirent leur blé des provinces méridionales par la Léna, et l'abondance des martres-zibelines, ainsi que des autres fourrures qui se trouvent dans cette contrée, leur fournit le moyen de se pourvoir aussi par la même voie de tout ce que leur sol leur refuse. L'hiver y est très-long et la gelée très-violente : les jours y sont si courts pendant cette saison, qu'au mois d'octobre on voit à peine clair à neuf heures du matin, et qu'avant trois heures après midi on y aperçoit déjà les étoiles. Les Jakoutes, peuple malpropre, habitent les environs.

Nous visitâmes les Tungouses, peuple nomade très-nombreux qui n'a jamais voulu recevoir le baptême que les Russes ont forcé d'autres peuples sibériens d'accepter sous le sabre des Cosaques. Les Tungouses paraissent descendre du peuple mantchou ; ils sont assez bien faits, quoique d'une taille peu élevée, et ils n'ont pas le visage aussi plat que les Kalmouks. Ceux que nous rencontrâmes sur les bords de la Léna, ont des troupeaux de rennes, et se livrent à la chasse et à la pêche.

Nous vîmes aussi les Koriaks, qui ne sont pas très-nombreux, et subsistent, comme d'autres peuples sibériens, de la chasse et des troupeaux

de rennes. Chacun de ces peuples parle une langue différente.

Okhotzk, ville située sur les côtes orientales de la Sibérie, occupe le fond d'un golfe que quelques géographes appellent la mer d'Okhotzk; elle n'est, pour ainsi dire, qu'un village fortifié, et ses maisons sont en bois comme la plupart des villes de la Sibérie. On y construit des navires.

Nous pénétrâmes jusqu'aux Tchouktches, qui habitent l'extrémité orientale de l'Asie, voisine du détroit de Behring. Ce peuple habite de petites tentes de peaux de rennes, tenues par des os de baleine; les femmes se couvrent d'une peau attachée au cou. Les Tchouktches sont d'habiles pêcheurs de baleines; ils se servent aussi avec adresse de la fronde.

Nous traversâmes ensuite la presqu'île de Kamtchatka du nord au sud. Cette longue péninsule est coupée tout du long par une chaîne de montagnes volcaniques, dont quelques cimes sont très-élevées, et exhalent fréquemment des tourbillons de fumée et des flammes; plusieurs rivières et des sources minérales descendent de cette chaîne et se rendent à la mer. Le sol de cette presqu'île a de beaux pâturages; mais il n'est pas propre à l'agriculture à cause du long hiver, qui dure dix mois, et des brouillards humides qui règnent presque toute l'année. On se sert des or-

ties au lieu de chanvre, et on fait du pain avec la racine broyée d'un lis sauvage ; on mange aussi l'écorce du saule, ainsi que des plantes marines, dont les feuilles tiennent lieu de chou. Mais si la nourriture végétale est rare, en revanche il y a une telle abondance de poissons qu'ils suffisent à la subsistane des habitans ; aussi ne mangent-ils guère que le produit de leur pêche ; ce sont des ours marins et des loutres de mer, des lamantins, des baleines, des harengs, des saumons qui remontent les fleuves de la presqu'île, des cabillauds ; les oiseaux aquatiques sont également nombreux. Il en est de même des animaux à fourrure ; les hermines, les zibelines, les ours, les rennes, les renards et lièvres offrent une belle chasse dans cette péninsule. Ce pays a aussi des mines ; le soufre s'y montre à fleur de terre. Malgré ces avantages, il ne renferme qu'une population de 6 mille individus, qui habitent de misérables hameaux et villages.

Ceux de la partie septentrionale de cette grande presqu'île me parurent différens des habitans du sud, qui sont peut-être originaires des îles du Japon, avec lequel ils entretiennent un certain commerce, échangeant avec les Japonais du poisson et des fourrures contre du riz, du coton, de la soie et du thé. Ils ont l'air farouche et sauvage ; l'habillement des hommes et des femmes consiste

en de longues robes de soie, de lin ou de coton piquées ; leurs maisons sont de bois et couvertes d'écorces ; l'intérieur en est assez propre, et le plancher en est toujours couvert de nattes, sur lesquelles couche toute la famille. Leur nourriture la plus ordinaire est la graisse et l'huile de baleine, différentes herbes ou racines, et quelques fruits sauvages : ils s'occupent de la pêche et de la chasse, et ont des mœurs corrompues.

Quant aux peuples de la partie septentrionale, ils sont très-malpropres et très-dégoûtans, ils mangent avec délices le poisson pourri et corrompu ; chez eux une famille entière couche pêle-mêle et toute nue sous une grande couverture ; leurs huttes sont élevées sur quatre piliers pour les garantir de l'humidité, des inondations et des bêtes féroces. Je ne vis point d'idoles chez eux ; cependant ils sont fort adonnés à la magie. Leur commerce avec les Russes consiste à troquer des peaux d'hermines, de zibelines et autres fourrures, contre les choses dont ils ont besoin, particulièrement contre une espèce de champignons avec lesquels ils composent une liqueur enivrante.

Nous passâmes à Nischnei-Kamtchatka, où réside le gouverneur, et puis au port de Saint-Pierre et Saint-Paul ; ces deux endroits ne sont que des villages. Courant toujours à la recherche des pelleteries et fourrures, nous nous embarquâmes à

Saint-Pierre et Saint-Paul pour l'île Behring et pour les îles Aléoutes, qui forment une sorte de chaîne, depuis les côtes d'Asie jusqu'à celles d'Amérique. Elles ont des renards polaires et d'autres animaux à fourrures, ainsi que des oiseaux ; les côtes fourmillent de poisson, de veaux et lions de mer, etc. Nous vîmes venir au-devant de nous des insulaires dans des baïdars ou canots, dont la charpente était en os de baleine, et la doublure en peaux de phoques, qui recouvraient non-seulement le canot, mais encore le batelier. Ces insulaires sont affublés de la tête aux pieds de débris d'animaux marins ; la peau, la langue, le gosier, les nerfs, la vessie, tout ce qui provient de ces animaux leur sert à se couvrir, ou à naviguer et pêcher. Dans les îles aux Renards, nommées ainsi à cause de la quantité de renards de diverses couleurs, qu'on y chasse, nous vîmes des indigènes qui s'étaient fait des robes de plumes d'oiseaux aquatiques. Tous ces insulaires sont d'intrépides navigateurs, et attaquent les gros poissons et amphibies avec une audace et une adresse étonnantes.

La compagnie américaine établie à Pétersbourg entretient dans ces îles des chasseurs qui lui fournissent les pelleteries, principal objet de son commerce ; ce sont pour la plupart des hommes grossiers et ivrognes qui exercent, dans des contrées où il n'y a pas de justice, des vexations criantes

sur les indigènes, aussi le nombre des insulaires diminue-t-il de plus en plus.

Nous revînmes au port de Saint-Pierre et Saint-Paul, en Kamtchatka. J'y passai tristement un hiver dans une cabane qui, au lieu de vitres, était éclairée par le moyen de vessies et de glaçons qu'on avait adaptés aux carreaux en y jetant de l'eau qui s'était ensuite gelée. L'idée de retourner l'été en Sibérie, et de vivre de nouveau avec des peuples qui possèdent à peine les premiers élémens de la civilisation, me répugnait. Le désir de vivre de nouveau dans des pays civilisés, de revoir ma famille et mon pays, et de reprendre des occupations plus conformes à mes goûts, se réveilla vivement dans mon âme; j'étais désolé de n'avoir d'autre ressource que d'aider aux achats de peaux de renards, et de boire de la mauvaise eau-de-vie avec des Samoïèdes et des Ostiaks, pour conclure quelques bons marchés; et je me disais plus d'une fois, que si j'avais écouté les conseils de mon père qui voulait me faire suivre mes études, je ne serais pas obligé de vivre en Sibérie dans la dépendance d'un marchand de fourrures, et au milieu de nations barbares.

Plus je réfléchissais sur ma position, plus elle me paraissait insupportable; je me creusai l'esprit pour savoir comment je me tirerais de là; mon imagination fut long-temps avant de m'en fournir aucun

moyen ; dans un pays comme la Sibérie qui a si peu de relations avec le reste de la terre, les ressources sont nécessairement très-bornées. Cependant à force de réfléchir, voici ce que j'imaginai. On devait, au retour de la belle saison, envoyer quelques bâtimens au Japon, pour essayer de nouveau, malgré le mauvais succès des premières tentatives, d'établir des relations commerciales entre le Japon et la Russie. Je pensai que si j'obtenais un passage sur ces bâtimens, je pourrais trouver ensuite, dans la mer de la Chine, quelque navire anglais pour me rendre dans l'Inde et puis en Europe; mais pour que ce voyage qui demandait des fonds, me fût profitable, je voulais proposer à mon marchand, de me céder une partie de ses fourrures et pelleteries, que je me proposais de vendre aux Chinois qui en achètent beaucoup. Je voulais lui demander du crédit pour les paiemens, et lui faire passer l'argent dès que j'arriverais dans l'Inde.

Après avoir bien réfléchi sur mon projet, je travaillai à le mettre à exécution. J'obtins, après quelques sollicitations, la permission de faire partie de la petite escadre qui devait partir pour le Japon. Je représentai à mon marchand qu'il y avait pour lui un grand avantage de vendre sur place une partie de ses marchandises, au lieu de les transporter en Europe à travers toute la Sibérie, et qu'il

pouvait d'ailleurs faire de nouveaux achats avant de retourner en Russie, et gagner ainsi doublement à ce voyage. La plus grande difficulté était mon impossibilité de lui payer comptant la pacotille que je demandais. Heureusement ma conduite lui avait inspiré de la confiance ; il m'estimait assez pour croire que je remplirais scrupuleusement les arrangemens que je ferais avec lui. Il consentit donc à ma demande. Nous fîmes nos conventions ; ma pacotille fut faite ; et lorsqu'à la fin de l'hiver les bâtimens furent équipés, je m'y embarquai avec mes fourrures, pour tenter la fortune dans des climats moins rudes que la Sibérie. On n'attendit plus que l'officier russe qui était chargé de la mission du gouverneur pour le Japon. Dès qu'il fut arrivé de Nischnei-Kamtchatka, la petite escadre mit à la voile.

CHAPITRE II.

Iles Kouriles. Saghalien. — Ile Jeso. — Port de Nangasacki. Productions du Japon. — Mœurs des Japonais. — Presqu'île de la Corée. — Peuple mantchou. — Empire de la Chine. Pékin, Nankin, île de Soufre, îles Lieukieu, port de Canton.

Un bon vent de nord nous portant au sud, nous filâmes rapidement le long des îles Kouriles, dont les habitans, soumis aux Russes, subsistent en grande partie de la pêche : nous coupâmes ensuite à travers ce cordon d'îles, et nous mouillâmes dans la baie d'Aniva, à l'extrémité de l'île de Saghalien, qu'un détroit sépare de l'île de Jeso, et qui est située en face du continent habité par les Tartares Mantchous, et vis-à-vis de l'embouchure de l'Amour. Ce fleuve considérable reçoit les eaux de presque toutes les rivières de la Tartarie chinoise.

L'île Saghalien, où nous avions abordé, est habitée par un peuple laid et malpropre, mais bon, les Aïnos, que les Japonais ont soumis. Ils ont une telle abondance de poissons, qu'ils peuvent les prendre dans la baie avec des seaux. Ils portent

des vêtemens de chiens de mer; leurs femmes se teignent les lèvres en bleu. Ils ont beaucoup de chiens pour leurs voyages en traîneaux. Je vis aussi de jeunes ours dans leurs cabanes. Pour de vieux habits, et surtout des boutons de métal, ils nous apportèrent autant de poissons que nous en voulûmes. Les Aïnos ont des cheveux noirs et roides, et de longues barbes; ils sont armés d'arcs, de flèches; ils nous firent voir leur adresse à s'en servir, en tuant différens oiseaux qui volaient à une grande distance.

Le même peuple habite l'île de Jeso, qu'un détroit sépare de la grande île japonaise appelée *Niphon*. L'officier japonais qui commandait dans cette station nous vit avec inquiétude, et nous engagea, par notre interprète, à partir au plus vite. Comme nous n'avions aucun motif de rester, nous remîmes à la voile, et nous filâmes à l'est de la grande île du Japon; nous vîmes de loin les côtes parfaitement cultivées jusqu'au haut des montagnes; nous aperçûmes même une grande avenue d'arbres avec des berceaux, qui passait par-dessus les montagnes, et se prolongeait à perte de vue. Des Japonais approchaient dans des barques de nos bâtimens; mais personne n'osait nous aborder, ni répondre à nos questions, parce qu'il est sévèrement défendu, dans le Japon, d'avoir le moindre commerce avec les étrangers. L'un des

bateliers, qui apparemment était plus bavard que ses compagnons, enflait les joues, et répétait à plusieurs reprises, *boum*, *boum*, pour nous faire entendre que l'on nous chasserait à coups de canon, si nous abordions. Nous n'eûmes pas envie de voir s'il disait vrai.

Dans ces parages, nous fûmes assaillis par un des ouragans ou typhons, qui règnent avec une violence incroyable dans la mer de Chine et du Japon; heureusement il ne fut pas d'une longue durée, et nous entrâmes sans de grandes avaries dans le port japonais de Nangasacki, le seul où on laisse aborder des étrangers; encore les accueille-t-on avec des précautions tellement incommodes et humiliantes, que les Européens se dégoûtent de fréquenter ce port inhospitalier. Dès qu'un bâtiment étranger arrive, on l'entoure de bateaux de surveillance pour empêcher toute communication avec la côte, et on expédie des courriers au souverain pour recevoir ses ordres au sujet des demandes que fait le capitaine du bâtiment. Les Hollandais, en se soumettant aux formalités les plus gênantes, et aux plus grandes humiliations, ont depuis longtemps la permission de commercer avec Nangasacki. Les Chinois y viennent aussi apporter des marchandises, et prendre en échange celles du Japon; mais le nombre des jonques ou bâtimens qu'ils peuvent envoyer, est exactement réglé. Je

vis qu'il était impossible de voir l'intérieur du Japon, et qu'il fallait me contenter de ce que m'en avaient appris des Japonais que j'avais vus au Kamtchatka, où ils avaient fait naufrage quelques années auparavant.

Le Japon est un empire composé de huit grandes îles et de plusieurs petites. Le souverain gouverne despotiquement; et ses décrets, quelque arbitraires qu'ils soient, sont exécutés avec l'obéissance la plus absolue : il a aussi un chef de la religion, nommé le daïri, qui a une cour, douze femmes, et à qui l'empereur est obligé d'envoyer tous les ans une ambassade avec des présens. Leurs dignités sont toutes deux héréditaires. Les daïris descendent des premiers souverains, et les cubos ou empereurs, d'un général qui ôta à un daïri la connaissance des affaires, et s'empara du gouvernement. Le daïri confirme et installe le cubo. Le Japon comprend un grand nombre de principautés. Outre les princes, la noblesse japonaise comprend les magistrats et les simples nobles. On divise toute la nation en huit classes, dont les inférieures sont celles des artisans, des laboureurs, des soldats et des esclaves. Toute la nation porte le même costume; il consiste, pour les hommes comme pour les femmes, dans une robe flottante en coton ou en soie, plus ou moins longue, suivant la qualité des personnes, avec plusieurs vestes des-

sous qui descendent presque jusqu'à terre : chez les gens du peuple la robe ne va pas jusqu'à mi-jambes. Les Japonais mangent peu. Le riz est leur nourriture ordinaire; leurs autres mets sont le poisson, la chair de baleine, les huîtres et autres coquillages, les fruits et les légumes, surtout les radis, le poivre, etc. Ceux qui professent l'ancienne religion ne tuent pas d'animaux terrestres pour en manger la chair. L'usage du thé et du tabac est devenu général chez eux. Les Japonais ont ordinairement plusieurs femmes, mais une seule a le rang d'épouse, et les autres ne sont, pour ainsi dire, que les esclaves de la première; elles vivent dans une grande retraite et reçoivent rarement la visite des hommes. Le climat du Japon n'est rien moins que tempéré; l'hiver y est très-rude, des brouillards enveloppent fréquemment ses îles, et il y fait en été une chaleur insupportable, avec des tonnerres et des orages affreux; il y pleut abondamment dans toutes les saisons, mais principalement dans les mois de juin et de juillet. Ce pays est rempli de volcans et est sujet à des tremblemens de terre. La qualité du terroir y est sulfureuse; l'on y trouve divers métaux, entre autres de l'or et de l'argent, beaucoup de cuivre et d'étain, du marbre, des pierres fines et des perles. La vigne y mûrit difficilement, mais il y croît beaucoup d'oranges, de citrons, de melons. Le thé, la soie et le ver-

nis sont encore d'autres productions du Japon : l'arbre qui donne le vernis, et le camphrier sont particuliers au pays; au moyen d'une incision on fait découler du premier une gomme blanchâtre qui s'applique sur toutes sortes de meubles, même sur la vaisselle, et ce vernis a la propriété de supporter les viandes ainsi que les liqueurs les plus chaudes. Les arts sont en honneur au Japon : la porcelaine qui s'y fabrique est fort renommée, on fait de bonnes soieries, on vante également leur acier, et leurs armes blanches ; mais l'exportation en est défendue. Les palais des chefs, ceux des grands, ainsi que les bâtimens publics, tels que les pagodes ou temples d'idoles, sont bâtis avec beaucoup de magnificence. Les maisons des particuliers ne plaisent guère que par leur propreté ; elles sont basses, en bois et de médiocre apparence, sans croisées sur la rue ; tout y est peint et vernissé ; les appartemens ne sont formés que par des cloisons légères, et les fenêtres ne se ferment qu'avec des châssis de papier : il n'y a ni chaises ni lits ; des nattes étendues sur le plancher en tiennent lieu.

Les Japonais professent diverses religions qui sont toutes également tolérées ; les uns sont restés fidèles à l'ancien culte du pays, qui est celui des esprits ; les sectateurs de ce culte sont très-propres, et ne versent point le sang des animaux ; d'autres ont adopté le brahmanisme, ou la reli-

gion enseignée par les Brames de l'Inde ; ils ne tuent aucun être vivant, et sont adonnés à une foule de pratiques absurdes et superstitieuses ; d'autres encore, et de ce nombre sont la plupart des Japonais instruits, ont embrassé la religion de Confucius établie à la Chine. Outre les prêtres ordinaires, il y a des couvens de moines et de religieuses. Au commencement du seizième siècle, les Portugais firent la découverte du Japon : à cette époque les Japonais commerçaient avec toute l'Asie orientale. Des jésuites se rendirent chez ce peuple pour le convertir ; saint François Xavier fut un des plus zélés missionnaires dans cet empire, et déjà le christianisme y avait fait des progrès rapides, lorsque tout à coup le gouvernement jugea à propos de renvoyer tous les Européens, de déraciner le christianisme, et de défendre, sous des peines sévères, aux Japonais de commercer au dehors. Diverses raisons paraissent avoir donné lieu à cette démarche décisive, la mauvaise conduite des marchands européens, les imprudences des missionnaires, la jalousie des puissances chrétiennes, et enfin les intrigues des prêtres idolâtres. Depuis ce temps le Japon a toujours été fermé aux peuples étrangers. Si les Hollandais ont continué d'être admis dans un des ports de l'empire, c'est qu'ils ont fait croire d'abord, aux Japonais, qu'ils n'étaient pas chrétiens.

Les Russes ont essayé, dans les derniers temps, d'établir quelques relations avec le gouvernement japonais ; celui-ci n'a point voulu s'y prêter.

Les îles du Japon, très-peuplées, sont remplies d'une quantité de villes où règne une police admirable ; la plupart de ces villes sont ornées d'édifices religieux, d'une foule de boutiques, de jardins rians, de ponts magnifiques, et communiquent entre elles par des chemins unis plantés d'arbres, ou par des rivières navigables sur lesquelles voguent des milliers de bateaux. Le commerce de l'intérieur est très-actif. Il y a des postes réglées comme en France, et les routes sont garnies d'hôtelleries charmantes.

La classe militaire, dont les occupations sont héréditaires, comme celles des sept autres classes, fournit des soldats au souverain et aux princes : l'armée impériale se compose de corps nombreux d'infanterie, cavalerie et artillerie ; la dernière est mauvaise, ainsi que la manière des Japonais de fortifier les places.

Niphon est la plus grande des îles du Japon, et le siége de l'empereur et du chef religieux.

Jeddo, la capitale, est située dans une plaine fort agréable, au fond d'un golfe ; le nombre de ses habitans est incroyable, et il s'y fait un grand commerce. Les Japonais prétendent qu'il faut une journée pour traverser toute la ville. Le palais de l'em-

pereur est beau et fortifié; il y a en outre un grand nombre de temples et de palais : une large rivière sur laquelle on voit un pont magnifique la traverse, et c'est de ce pont que l'on mesure la distance de tous les lieux de l'empire.

Il y a beaucoup de ports de mer. La ville de Méaco où réside le pontife, est une des plus commerçantes de l'empire : le palais du daïri y forme presque à lui seul une ville.

C'est dans l'île Kiusiu que se trouve le port de Nangasacki où nous étions entrés. Outre les îles du Japon, celles de Lieukieu, situées au midi, sont sujettes de cet empire, qui lève aussi des tributs dans la presqu'île de la Corée.

Je trouvai dans la baie de Nangasacki un bâtiment hollandais de Batavia, où il allait retourner. Je m'arrangeai avec le capitaine pour le passage sur son bâtiment, et quand je lui dis que je me proposais de vendre en Chine une pacotille de fourrures dont il avait fait aussi une provision aux îles Kouriles, il me proposa une association; nous devions échanger nos fourrures contre du thé, du nankin, etc., et vendre ces objets dans la mer des Indes contre des productions indigènes. Nous fîmes notre contrat. Je pris congé des Russes qui attendaient toujours une décision du gouvernement japonais, et je me rendis à bord du navire hollandais qui, deux jours après, mit à la voile.

En naviguant entre les îles disséminées sur la côte de la Corée, nous fûmes assaillis par une tempête auprès du rivage de cette presqu'île, où le navire faillit se briser. Les avaries causées par cette tempête nous forcèrent de relâcher dans une baie de la Corée pour réparer le dommage.

A notre arrivée la curiosité attira une foule d'indigènes; bientôt nous vîmes approcher dans un canot un chef ou gouverneur, venant de la ville voisine. Il nous demanda par signes ce que nous venions faire sur cette côte. Nous lui répondîmes, de la même manière, que la tempête nous y avait jetés, et que nous n'attendions que le moment où les avaries seraient réparées pour mettre en mer. Cette explication parut le tranquilliser. Il examina avec intérêt notre bâtiment, nous offrit des secours, et se montra, ainsi que le peuple, discret et honnête. Mais quand nous lui demandâmes la permission de visiter la ville voisine, il fut effrayé, et nous fit entendre qu'on le punirait sévèrement s'il nous laissait entrer; cependant il ne s'opposa pas à ce que nous descendissions à terre.

Le pays nous parut bien cultivé, et les mœurs ressemblaient à celles des Chinois. La Corée formait autrefois un royaume indépendant; mais les Mantchoux, les Chinois et les Japonais en ont fait successivement la conquête; elle a encore des rois,

mais ils dépendent de la Chine, étant obligés, à leur avénement au trône, de se faire confirmer par la cour de Pékin. Les Japonais lèvent un faible tribut sur la Corée, et leurs troupes occupent un fort sur la côte de la presqu'île ; ils ont aussi une garnison dans une île voisine, afin de contenir les Coréens. Le climat de cette presqu'île est froid, surtout dans les contrées septentrionales, où il tombe beaucoup de neige ; mais les parties méridionales sont très-fertiles, et produisent du riz, du millet, du panis, du tabac, des citrons, de la soie, et la racine de ginseng, dont les Chinois font beaucoup de cas. Il y a du gibier, des mines de métaux, etc. Les Japonais tirent de la Corée des patates douces, des drogues médicinales, du ginseng, de l'ivoire, et diverses marchandises chinoises, et ils vendent aux Coréens du poisson, des coquillages, des marchandises de leurs îles. Les maisons de la Corée sont construites en terre ou en maçonnerie légère, et sont couvertes de paille ou de roseaux ; à l'exception de celles des riches, elles sont basses et étroites ; quelques-unes sont élevées sur des piliers de bois. Les Coréens parlent une langue qui paraît ressembler au chinois et au japonais. La religion de Confucius est pratiquée par les Coréens instruits, les autres restent attachés à une idolâtrie grossière. Il y a un grand nombre de pagodes ou temples d'idoles ; on ren-

contre également des moines idolâtres qui vivent en partie de leur travail, en partie d'aumônes, et il en est qui s'adonnent à l'éducation des enfans. Nous vîmes des femmes qui, à la manière des chinoises, avaient eu les pieds tellement serrés, qu'elles marchaient avec peine. La Corée a plus de 200 lieues de long. Le roi réside à Kinkitao, capitale, située sur la mer Jaune, à l'entrée du golfe de Pékin.

Dès que notre bâtiment fut réparé nous remîmes à la voile. Lorsque nous fûmes à la vue des côtes de la Chine, nous vîmes venir au-devant de nous un petit bâtiment chinois sur lequel était un missionnaire espagnol : ce religieux avait passé plusieurs années à la Chine ; mais une persécution qui avait éclaté récemment, l'avait forcé de quitter ce pays. Comme il avait témoigné le désir de retourner aux îles Philippines, on avait équipé un petit bâtiment pour le conduire au premier navire européen qui passerait auprès de la côte. Nous ne fîmes pas de difficulté de le prendre à bord, et nous l'y reçûmes d'autant plus volontiers qu'il était instruit. Non-seulement il avait parcouru une grande partie de la Chine, mais il avait même pénétré dans la Tartarie chinoise ; il nous fit part de ses observations sur ces pays, où les Européens ne trouvent presque aucun accès.

La monarchie des Chinois est très-ancienne et

remonte aux temps les plus reculés. Deux fois cet empire a été la conquête des Tartares ; ils s'en emparèrent en 1280 sous le fameux Gengiskan ; ils en furent chassés en 1368, et vers le milieu du siècle dernier d'autres Tartares le conquirent de nouveau. Depuis ce temps le trône de la Chine a toujours été occupé par un prince tartare ; mais d'ailleurs il n'en est résulté aucun changement dans la constitution de l'état. Les Tartares conservèrent aux Chinois leurs mœurs et leurs usages ; ils en vinrent jusqu'à les adopter eux-mêmes, et en se mêlant ensemble, les deux nations ne firent qu'un seul peuple. Ce qu'il y eut encore de particulier, c'est que le pays des vainqueurs devint comme une province et une dépendance du pays des vaincus ; en un mot, il prit le nom de Tartarie chinoise.

Ce vaste pays où l'on trouve des déserts considérables, est situé au nord de la Chine, et en est séparé par une muraille de cinq cents lieues de long, haute de quarante-cinq pieds et épaisse de dix-huit. Il comprend plusieurs nations tartares de race mongole, ou mantchoue, qui toutes ne sont pas également soumises aux Chinois ; les unes sont leurs tributaires, et les autres sont seulement sous leur protection : elles diffèrent aussi entre elles par les mœurs et les usages. La plupart de ces Tartares vivent de leurs troupeaux et campent toute l'année ; ils sont presque tous habillés

de peaux, les femmes aussi-bien que les hommes : leurs armes ordinaires sont l'arc et la flèche. Dans quelques tribus les femmes montent également à cheval, et accompagnent leurs maris à la chasse. Dans beaucoup d'endroits le gibier est fort abondant ; il y a en outre une quantité d'animaux fort recherchés pour leurs fourrures ; l'on y trouve aussi des ânes et chevaux sauvages dont les Tartares mangent la chair. Ces peuples en général sont peu cultivateurs ; cependant il y a des cantons qui produisent du froment, du millet, du ginseng, du coton avec divers fruits. Dans d'autres cantons ils n'ont ni grains, ni fruits, ni bestiaux ; toute leur ressource est dans la pêche, et les rivières seules fournissent à leur subsistance ; ils s'habillent même avec des peaux de poissons qu'ils ont l'art de préparer et de teindre. Les peuples de la Tartarie chinoise sont idolâtres ; quelques-uns n'ont même aucun culte extérieur ; la religion d'un grand nombre de Tartares se réduit à quelques cérémonies nocturnes qui tiennent du sortilége ; ils ont une grande vénération pour leurs magiciens. Les Mantchoux sont le peuple le plus nombreux parmi ces Tartares ; ce sont eux qui ont fait autrefois la conquête de la Chine ; leurs rois résidaient dans la ville de Moukden.

Tcitcicar est maintenant une des principales villes de la Tartarie chinoise ; elle a été bâtie par les Chi-

nois pour assurer leurs conquêtes contre les Russes; elle est assez bien fortifiée, et les Chinois y tiennent un commandant, avec une garnison considérable. L'on voit dans le district de cette ville des campagnes fertiles couvertes de moissons et de villages. Le missionnaire m'assura que retournant à Pékin au commencement de septembre, il avait éprouvé dans ce voyage un froid très-vif, et qu'il avait trouvé déjà les rivières couvertes de glaçons. J'étais surpris que dans un pays, situé à peu près sous la même latitude que la France, l'hiver se fît sentir sitôt et avec tant de rigueur; les montagnes et le voisinage du climat glacial de la Sibérie produisent apparemment cette différence.

La Chine devant laquelle notre navire passait, est un vaste empire, traversé par plusieurs chaînes de montagnes, arrosé par deux grands fleuves descendus des plateaux de la Tartarie, le Hoangho ou fleuve jaune, et le Yantsékiang ou fleuve bleu, et qui s'étend jusqu'aux pays des Kalmouks et des Mongoles. On ne connaît pas la population de cet empire immense; quelques-uns l'évaluent à 150 millions d'âmes; d'autres le portent même au double. Le climat y est très-froid au nord, et très-chaud au midi: il y règne des vents violens, de longues pluies et des brouillards fréquens. Le peuple chinois, qui paraît être de race mongole, a une physionomie particulière; il a le nez court

et les yeux allongés; la physionomie des femmes manque d'expression. Dans les hautes classes, on leur serre les pieds au point de rendre leur marche chancelante ; c'est une marque de distinction pour les femmes, comme un gros ventre passe pour le signe distinctif des hommes qui n'ont pas besoin de travailler. Un gouvernement despotique a rendu le caractère des Chinois servileet fourbe; ils sont complimenteurs et polis ; dans toutes leurs relations avec les Européens, ils se montrent faux et rusés. L'empereur de la Chine jouit d'honneurs presque divins ; quand il se montre, tout Chinois est obligé de détourner la face ; un corps d'historiens écrit ses actions, et une gazette publie ses décrets. Sa volonté est absolue ; plusieurs classes de mandarins, ou fonctionnaires publics, administrent la justice et gouvernent en son nom ; leur pouvoir aussi est absolu, et pèse sur le malheureux peuple, qui obtient rarement justice contre leurs oppressions; la bastonnade l'empêche de murmurer, et le mandarin à son tour court risque de subir cette punition s'il déplaît à l'empereur, s'il ne lève pas assez d'impôts, ou s'il ne contient pas le peuple dans l'obéissance. Leur langue est difficile à apprendre pour des Européens, parce que la prononciation d'un même mot varie quelquefois de vingt manières, dont chacune lui donne une autre signification, et parce que l'écriture des

Chinois se réduit à des signes bizarres qui expriment, non pas des mots, mais des idées.

La Chine a pourtant produit un sage, fondateur d'une religion qui se distingue par la pureté de ses préceptes de morale, quoiqu'elle ne soit pas exempte de superstition.

Ce philosophe chinois était contemporain de Pythagore et de Socrate ; sa mémoire est en grande vénération à la Chine. L'empereur, les mandarins et tous les lettrés suivent la doctrine de ce philosophe, et cependant ils sont idolâtres ainsi que le reste de la nation ; mais la religion du peuple n'est pas tout-à-fait la même que celle des grands, c'est la religion de Fo, venue de l'Inde : elle admet la métempsycose, ou la migration des âmes. Les Bonzes sont les religieux sectateurs de cette religion ; leur nombre est infini ; ils vivent d'aumônes : beaucoup d'entre eux sont retirés dans des couvens. Les Chinois ont des théâtres et plusieurs fêtes publiques. Ils sont habiles dans les arts mécaniques et dans les travaux d'agriculture.

La plupart des chemins publics sont pavés de marbre ainsi que les rues de beaucoup de villes et villages ; mais cette magnificence n'a lieu que pour les ouvrages publics : les maisons particulières sont bâties fort simplement, et les villages ne sont que de terre et de paille. La Chine est arrosée d'une quantité de rivières et de canaux, sur lesquels passent

un grand nombre de ponts magnifiques, la plupart en pierres et quelques-uns en marbre ; tous ces canaux facilitent singulièrement le commerce : il en est un appelé le Canal impérial, qui traverse tout le royaume, et dont la largeur est immense. Une foule de jolies gondoles voguent sur les canaux et les rivières. Ce pays est riche à bien des égards ; il y a des mines d'or, d'argent, de cuivre, de mercure, d'un métal blanc, appelé *toutenague*, de charbon de terre, des carrières de porphyre, marbre, jaspe, lapis-lazuli, kaolin, etc. La Chine a de grandes forêts ; et quoiqu'il y ait des terrains arides, elle est en général bien cultivée : la plupart des montagnes sont couvertes de plantations jusqu'au sommet, et coupées en terrasses, soutenues par des murailles sèches. Rien n'égale l'industrie des Chinois à cet égard, et cela ne doit point surprendre dans un état où l'agriculture est singulièrement en honneur. Tous les ans l'empereur conduit solennellement une charrue, ouvre quelques sillons, sème différentes sortes de grains, et élève à la qualité de mandarin le laboureur qui s'est le plus distingué dans sa profession.

Indépendamment du riz, qui est le mets ordinaire de toutes les classes, du blé, des fruits et des diverses productions que nous connaissons, il en est d'autres qui sont particulières à ce pays :

le thé est une des plus renommées ; c'est la feuille d'un arbuste que l'on cueille en mars, en avril et en mai. La première récolte donne le thé de la première qualité, appelé thé impérial ; la seconde récolte est plus abondante, mais de moindre qualité, et la troisième donne le thé le plus commun. Le bois de bambou sert aux Chinois à divers usages, et ils le façonnent de beaucoup de manières. L'aloès donne le bois d'aigle, le bois de calambouc, et le bois de calamba qui se vend au poids de l'or, à cause de ses vertus médicinales. La Chine produit aussi l'arbre à vernis : différent de celui du Japon, il ne porte ni fleurs ni fruits : on en tire par incision une liqueur qui, d'abord claire, prend à l'air une couleur rousse : peu à peu ce vernis devient noir, et, quand il est sec, il résiste à la chaleur et à l'humidité. L'arbre à suif et l'arbre à cire, sont encore des végétaux remarquables : du premier on tire le suif en faisant bouillir son fruit, et le second donne une cire plus blanche que la nôtre, et qu'une quantité d'insectes déposent sur ses branches. La racine de ginseng, le camphrier, l'indigo, le coton, la salsepareille prospèrent également, ainsi que la vigne ; mais on néglige de faire du vin. Les Chinois possèdent tous nos animaux domestiques, de beaux faisans, des singes de diverses espèces, beaucoup de poissons, de petits chameaux, des éléphans

et rhinocéros, du gibier, etc. A toutes ces richesses naturelles, la Chine en réunit beaucoup d'autres, provenant de l'industrie de ses habitans. Tout le monde connaît la porcelaine de la Chine. Inutilement on a tâché d'égaler en Europe l'encre de la Chine ; elle se fait avec la substance noire et pâteuse d'un poisson de mer, du genre des poulpes : l'art de la préparer est mis chez les Chinois au rang des arts libéraux. Leurs papiers sont très-beaux et fort estimés, même en Europe ; ils en font d'écorce de mûrier, de coton, de soie, etc. Ils fabriquent une immense quantité de nankins et autres étoffes de coton, ainsi que de soieries qui composent leurs habillemens : il s'en exporte une partie considérable. Il en est de même du thé qui rapporte plus de 50 millions de francs par an. En retour de ce débit immense de ses productions, la Chine n'achète que peu de chose des autres nations.

La ville de Pékin, capitale de la Chine, est située dans le nord du royaume : elle est composée de deux villes, celle des Tartares et celle des Chinois. Au centre de la première, on trouve le palais impérial, dont l'enceinte, formée de bonnes murailles, n'a pas moins de cinq quarts de lieue de circonférence. La beauté de ce palais ne consiste pas tant dans son architecture que dans la multitude incroyable d'édifices, de cours et de jardins

dont il se compose, les bâtimens sont construits en briques et peu élevés ; ils sont couverts de tuiles jaunes enduites d'un vernis qui imite l'éclat de la dorure. Ces toits sont relevés par les extrémités ; ils sont ornés sur l'arrête d'une plate-bande à fleurons, avec des dragons, des lions et d'autres figures d'animaux. Tous ces ornemens, quoique bizarres, ont une sorte de magnificence, et c'est ce que l'on remarque également dans plusieurs autres édifices de Pékin. On donne à cette ville six lieues de circuit sans y comprendre treize faubourgs qui en dépendent ; les maisons en sont peu élevées et mal bâties ; mais quoique plus basses que les nôtres, elles n'en contiennent pas moins de monde : les rues, longues et larges, sont presque toutes tirées au cordeau, et bordées de boutiques ; mais elles ne sont point pavées. Il y a aux extrémités de chaque rue des barrières que l'on ferme la nuit. Pékin renferme beaucoup de temples, de manufactures, d'écoles, un théâtre, etc. Sa population a été fort exagérée ; elle paraît égaler celle de Paris.

Dans notre traversée, nous vîmes de loin l'embouchure du Kiang sur lequel est située la ville de Nankin, la seconde de l'empire, cette ville, assise sur un terroir d'une prodigieuse fécondité, a été pendant plusieurs siècles la capitale de la Chine et le séjour ordinaire des empereurs ; mais depuis leur retraite elle est fort déchue de sa magnifi-

cence; les Mantchoux ont détruit le palais impérial : son ancienne enceinte se prolonge dans les campagnes d'alentour ; les maisons sont basses, mais jolies, et les boutiques sont richement décorées. On assure que les portes de la ville sont très-belles, et qu'elle possède des bibliothèques nombreuses ainsi que beaucoup de savans. La tour de porcelaine de Nankin est fameuse : c'est une haute tour couverte de briques vernissées, et ornée de clochettes : on fabrique à Nankin les meilleurs satins de la Chine. Le fleuve qui traverse la ville a plus d'une demi-lieue de largeur ; il se divise en une multitude de canaux dont quelques-uns sont navigables pour de gros bâtimens : son port est toujours couvert d'une quantité de barques, qui, de même qu'à Pékin, servent de demeures à une multitude de peuple.

Une forte odeur de soufre que nous sentîmes en mer, nous fit préjuger que la petite île que nous apercevions à l'est, était l'île volcanique appelée *île de Soufre*, à cause de la quantité de ce minéral que le volcan rejette dans ses éruptions. Elle fait partie de l'archipel des îles Lieukieu dont nous voulûmes voir au moins la principale qui donne son nom à tout le groupe, composé de trente-six îles.

Elles ne sont presque jamais visitées par les Européens : aussi les habitans accoururent-ils en foule

pour nous voir ; cependant ils ne furent point importuns et observèrent de la discrétion dans leur curiosité. Le gouverneur du port où nous abordâmes arriva ; il nous questionna sur le but de notre arrivée, visita notre bâtiment, y accepta une collation, et nous invita pour le lendemain à une collation sur terre. Nous n'y manquâmes point. Le peuple se tint à une distance respectueuse. Des insulaires, attachés au service du gouverneur, nous conduisirent à un temple où l'on avait préparé un repas pour nous. Tout se passa le mieux du monde ; nous remarquâmes que l'on avait écarté soigneusement les femmes. Mais comme elles ne voulaient pas perdre l'occasion de voir les étrangers, elles s'étaient toutes rassemblées dans un endroit auprès de la côte où nous devions passer le soir pour retourner à notre navire.

Les îles Lieukieu sont gouvernées par un roi tributaire du Japon. Avant les Japonais, les Chinois avaient fait la conquête de cette île, et y avaient répandu la religion de Fo, que l'on pratique encore. Ces îles produisent du riz, du blé, du bois de teinture, des fruits, tels que citrons, oranges, pêches, raisins ; on y trouve un arbre à huile, des camphriers, ébéniers et cédres ; la canne à sucre, le théyer, le pisang y réussissent. Sur la côte, on pêche beaucoup de poissons et de coquillages, ainsi que des perles. Les insulaires fabriquent des ou-

vrages en métaux, ainsi que des étoffes de soie, coton et lin, et des papiers; ils construisent des bateaux solides dans lesquels ils font le commerce avec le Japon et la Chine. Des rivières et de bons ports favorisent le commerce de l'intérieur et du dehors. Le plus beau climat ajoute à tous ces avantages que la nature accorde aux insulaires, qui paraissent mériter, par leur caractère doux et paisible, leur heureux sort. Seulement les femmes ne sont pas traitées avec tous les égards qu'on devrait attendre d'un peuple aussi humain. Les insulaires sont de petite taille, ainsi que les quadrupèdes de ces îles : ils ont le teint blanc ; nous fûmes étonnés de ne point trouver d'armes chez eux. Nous ne vîmes point de pauvres; tous paraissaient vivre à leur aise, et l'île où nous avions abordé présentait l'aspect le plus riant : d'un côté, on apercevait le port de Napa-Fou rempli de bateaux ; de l'autre on découvrait, à travers les bocages, la capitale Kin-ching, résidence du roi, et son palais assis sur une colline : l'espace entre le port et la capitale était couvert de maisons de plaisance, et de cabanes entourées d'arbres.

Il fallut enfin nous séparer de ce bon peuple et de son charmant pays : ils nous firent des adieux touchans, et nous nous dirigeâmes sur l'île Formose, située auprès de la côte de la Chine.

Le nom de Formose a été donné à l'île par les

Européens à cause de sa beauté et de sa charmante situation ; les Chinois en ont occupé la partie occidentale : le reste est encore habité par les indigènes, peuple barbare qui subsiste principalement de la chasse. Une chaîne de montagnes les sépare des Chinois. L'île possède de belles forêts, des mines de métaux ; les fruits, et en général les végétaux de la Chine y prospèrent ; le gibier y abonde ; l'air y est pur et serein. Le port de Tayouan, habité par les Chinois, est la principale place de commerce de Formose ; cette ville renferme beaucoup de boutiques où l'on vend des soieries et de la porcelaine.

Depuis cette île, la côte de la Chine change de direction en courant vers l'ouest ; nous continuâmes de la suivre, et nous arrivâmes heureusement à Canton, le rendez-vous de tous les Européens qui vont commercer à la Chine, et le seul port de cet empire qui leur soit ouvert. La rivière qui conduit à cette grande cité, offre un aspect imposant à cause de la beauté de ses rives. Je fus surpris de la quantité de barques dont ce fleuve était couvert ; rangées par files parallèles comme des espèces de rues, elles sont les seules habitations d'un peuple innombrable. Le patron du bâtiment hollandais et moi, nous cherchâmes d'abord à vendre nos fourrures, ce qui nous réussit bien. Les fourrures sont en hiver d'un usage général en Chine. Nous ache-

tâmes ensuite du thé, des nankins, des soieries. Ces affaires me donnèrent occasion de visiter la ville, et d'examiner de plus près les mœurs des Chinois.

Canton, avec les faubourgs, peut avoir l'étendue de la ville de Paris ; mais elle ne paraît renfermer que 200 mille habitans, y compris ceux qui vivent sur les barques ; elle est composée de trois villes différentes, séparées par de hautes murailles ; les rues en sont longues, assez étroites, alignées pour la plupart et bien pavées ; l'on en voit de fort belles et qui sont ornées d'arcs de triomphe. Au bout de chaque rue est une barrière qui, comme à Pékin, se ferme la nuit. Les maisons de Canton sont fort serrées ; la plupart ne sont construites que de terre ou de briques, et elles n'ont point de fenêtres sur la rue ; elles sont fort propres en dedans, mais simples, et leur ameublement se réduit à des paravents, des tables, des cabinets vernis, des chaises de bambou et des vases de porcelaine. Je vis d'assez belles pagodes et différens palais ; tels que celui où s'assemblent les lettrés, celui du vice-roi et du général des troupes. Quelque fréquentées que soient les rues de Canton, on n'y rencontre presque pas de femmes, à l'exception de celles du peuple. Les autres vivent à la Chine fort retirées, et ne paraissent jamais en public ; leur appartement est fermé à tous les hommes, et

même à leur beau-père, quoiqu'il vive souvent dans la même maison. Les Chinois peuvent joindre à une épouse légitime plusieurs femmes du second ordre, qui sont censées soumises à la véritable épouse. On m'a assuré qu'elles se fardent, et la petitesse du pied est l'agrément qu'elles ambitionnent le plus. Les tourmens qu'il faut endurer dans l'enfance pour arriver à cet avantage, détruisent quelquefois leur santé. Leur habillement diffère peu de celui des hommes; ce sont des caleçons de coton ou de soie qui leur tombent jusqu'au milieu des jambes, une longue veste qui descend jusqu'à terre, et pardessus un habit un peu plus court à larges manches, serré par une ceinture; enfin un bonnet terminé en cône recouvert de satin ou de taffetas: toutes les couleurs ne sont pas permises indistinctement aux divers états; le jaune n'appartient qu'à la famille impériale, et le rouge, qu'aux premiers des mandarins dont les rangs sont encore distingués par les figures qui couvrent leurs habits.

La province de Canton est fertile en grains, fruits et bois odoriférans; on y trouve le bois de fer, appelé ainsi à cause de sa dureté. Il y a des mines de métaux, des perles, et de l'ivoire.

La province d'Yunnan qui touche à celle de Canton n'est pas moins belle. Arrosée par une multitude de lacs et de rivières qui y répandent une étonnante fertilité, elle est encore cultivée

avec beaucoup de soin, et de plus elle est extrêmement peuplée : on vante la régularité, la grandeur de ses villes, ainsi que la magnificence des édifices publics, surtout de la ville d'Yunnan, la capitale de la province.

Après avoir fait nos achats, nous voulûmes charger aussi du riz, pour l'échanger dans les Moluques contre des épiceries ; mais comme nous ne pûmes en acheter à bon compte, dans le port de Canton, nous résolûmes d'en prendre à Siam. Ainsi nous appareillâmes pour continuer nos spéculations.

CHAPITRE III.

Hainan. — Presqu'île orientale de l'Inde. — La Cochinchine. Siam, Camboge, Pégu et Ava, Aracan. — Presqu'île de Malaca. — L'île de Bornéo. — Iles Philippines. — Manille. — Iles Moluques. — Épices de ces îles. — Célèbes. — Iles de la Sonde. — Java. — Ville de Batavia. — Sumatra. — Les îles Nicobar. — L'île Ceylan. — La côte de Coromandel. — Séjour à Pondichéry. — Caractère, mœurs et religion des Indous. — Climat et productions de l'Indostan. — Madras. — Mysore. — Ville de Seringapatam. — Côte de Malabar. — Mœurs des Naïrs. — Goa, Mahrattes. — Iles Maldives. — Cochin, Travancore. — Pagode de Chalembron.

A la sortie du golfe de Canton, nous touchâmes à Macao, établissement portugais situé à l'extrémité d'une île.

Nous reconnûmes en passant la pointe orientale d'Hainan; cette île, assez grande, appartient en partie aux Chinois; mais le reste est habité par une nation indépendante, retranchée dans des montagnes inaccessibles, et qui n'a avec eux aucun commerce. Un chapeau et un tablier de paille forment tout l'habillement de ces insulaires; leurs

armes sont l'arc, la flèche et le coutelas; ils sont en général petits, très-difformes, et ont le teint cuivré.

L'île d'Hainan produit de l'or, du riz, des bois précieux, tels que le bois d'aigle, le bois de rose, et le bois jaune qui passe pour incorruptible. Sur la côte, on pêche des perles : l'air est malsain dans cette île.

Nous aperçûmes ensuite les côtes de la presqu'île orientale de l'Inde, que nous rangeâmes d'abord à la portée de la vue; cette presqu'île contient divers peuples et différens royaumes; nous ne vîmes point celui de Tonquin, qui ressemble à la Chine pour les habitans et les productions, ni celui de Laos; mais nous touchâmes à la côte de la Cochinchine.

Nous jetâmes l'ancre à l'embouchure du Faifo, une des rivières qui descendent des montagnes de l'intérieur, et fertilisent les terres dans leurs débordemens, qui ont lieu pendant la saison des pluies; cette saison répond à notre automne. Nous vîmes un des plus beaux pays de la terre. Des champs couverts de riz, de maïs, de millet, de coton; des cannes à sucre, des poivriers, cannelliers, de l'aloès, du thé, de l'indigo bleu et vert; voilà la végétation qui se présentait à nos regards; les forêts de l'intérieur donnent de l'ébène, du bois de sandal, du bois de calambac, du bois de rose, et en général tous les

bois recherchés pour leur parfum ou leur beauté, ainsi que les arbres à gomme, à vernis et à baume. On trouve dans ces forêts des éléphans, des rhinocéros, des tigres, des lions, des gazelles, des faisans, etc. Sur la côte on prend beaucoup de poissons. On m'a assuré que les mines de la Cochinchine donnent de l'or presque pur; la poudre d'or fait un article du commerce des Cochinchinois. Ce peuple a la même physionomie, le même teint et le même habillement que celui de la Chine; mais les Cochinchinoises ne sont point enfermées; elles travaillent au dehors, et s'occupent même du commerce et du trafic.

On voulut nous présenter au roi qui résidait dans l'intérieur, et on nous engagea au trafic avec les indigènes; mais comme nous n'avions point d'objets qui pussent leur convenir, nous ne voulûmes pas faire de séjour en Cochinchine.

Nous doublâmes la pointe du royaume de Camboge, pour entrer dans le golfe de Siam. Le royaume de ce nom, situé au fond du golfe, est un des plus considérables de l'Inde; il paraît avoir commencé dans le temps de la première excursion des Arabes dans l'Inde. Notre navire approcha de la capitale appelée aussi *Siam*, et située à l'embouchure d'un fleuve qui se jette dans le golfe. La ville est entourée d'une muraille de briques d'une étendue très-considérable, mais à peine la

sixième partie de son enceinte est-elle habitée; le reste est désert ou ne contient que des pagodes. Le fleuve, en se divisant en une quantité de branches, partage la ville en plusieurs îles : les quais qui bordent ces îles forment des rues bien alignées, mais si pleines de boue qu'à peine y peut-on marcher : il y a un grand nombre de ponts dont quelques-uns sont de briques, mais la plupart ne sont que de planches ou de roseaux entrelacés. Les maisons de Siam sont basses et construites en bois; dans les quartiers sujets à l'inondation elles sont élevées sur des piliers, et l'escalier pend en dehors comme l'échelle de nos moulins à vent. Les Siamois sont fort simples dans leur ameublement; il ne consiste guère qu'en quelques nattes d'osier ou de paille qui leur servent de siéges et de lits. Le palais du roi est environné d'une double muraille de briques d'environ une demi-lieue de circuit; il est divisé en plusieurs cours et composé d'une multitude d'édifices; les uns sont bâtis en pierres et les autres en bois, mais tous ces bâtimens n'ont qu'un étage avec des escaliers étroits et de petites portes. Le roi n'habite ce palais que certains jours, et il fait sa résidence ordinaire dans une maison de plaisance à sept lieues de sa capitale : il jouit de toute la plénitude du pouvoir despotique; le respect qu'il exige de ses peuples va presque jusqu'à l'adoration, et les seigneurs ou mandarins ne

lui parlent qu'à genoux. Ces mandarins ne tiennent pas leur rang de la naissance ; la noblesse dans ce royaume ne consiste que dans la possession actuelle des charges ; dès qu'un homme perd sa place, il rentre aussitôt dans la classe du peuple.

Les Siamois sont moins noirs qu'olivâtres ; leur vêtement ordinaire est composé de deux pièces de toile ou d'étoffe légère, dont l'une les enveloppe jusqu'à la ceinture, et l'autre de la ceinture jusqu'à mi-jambes. Les femmes sont à peu près vêtues de même ; chaque Siamois peut en épouser plusieurs, mais une seule a le rang d'épouse. Ces peuples sont idolâtres ; ils ont des superstitions absurdes, et croient à la métempsycose : leurs prêtres ou religieux, appelés *talapoins*, ne sont liés par aucun vœu, et peuvent rentrer dans le monde ; mais, tant qu'ils restent talapoins, ils ne peuvent se marier ; ils vivent de la charité publique ; cependant on leur rend de grands témoignages de respect.

Je fus étonné de la quantité d'or et de pierreries accumulées dans les pagodes ou temples d'idoles ; cela me donna une grande idée des richesses du pays : je n'admirai pas moins sa fécondité ; le fleuve, en se débordant régulièrement tous les ans, procure une abondante récolte de riz : ce grain croît à mesure que les eaux s'élèvent, et quand il est mûr, les Siamois vont en bateau en faire la ré-

colte, ne coupant que les épis et laissant la paille.

Le royaume abonde encore en gibier, en volailles, en poissons et en alimens de toutes espèces; cependant il n'est pas, à beaucoup près, peuplé en proportion de son étendue, et une grande partie n'est, pour ainsi dire, qu'un vaste désert. On se sert de buffles pour les transports, la monture et les travaux de la campagne. On trouve dans les forêts et dans les montagnes beaucoup de rhinocéros et d'éléphans; le roi en a d'apprivoisés qui font la principale force de ses armées qui d'ailleurs sont mal armées, et encore plus mal exercées.

Des marchands de l'Inde que nous trouvâmes à Siam, nous donnèrent des renseignemens sur les autres pays de la presqu'île orientale de l'Inde où nous avions abordé.

Le royaume de Camboge, à l'orient de celui de Siam, tire son nom de sa ville capitale, la seule qui mérite quelque description : elle est bâtie sur une grande chaussée, et elle ne forme qu'une rue sur la rive d'un grand fleuve qui traverse tout le royaume. Ce fleuve a ses débordemens périodiques comme celui de Siam, et, comme lui, il fertilise alors les terres. Le palais du roi, fort simple, est environné de palissades et défendu par quelques pièces de canon. Ce royaume a long-temps fait partie de celui de Siam; aussi la religion et les mœurs y sont-elles à peu près les mêmes.

Dans le nord de la presqu'île se trouvent les royaumes de Pégu et d'Ava, réunis aujourd'hui sous un même maître; ils tirent aussi leurs noms de leurs capitales qui n'ont rien de bien remarquable; celle d'Ava est assez grande, et ses rues sont alignées et bordées d'arbres de côté et d'autre; le fleuve sur lequel elle est située est fort considérable. Le roi fait dans cette ville son séjour ordinaire, et son palais est un édifice carré composé de quatre grands corps-de-logis : son pouvoir est absolu, et la soumission de ses sujets est telle que non-seulement ils se prosternent devant lui, mais encore devant les choses qui sont à son usage. La religion de ces peuples est l'idolâtrie, et à peu près la même que celle de Siam; ce sont aussi à peu près les mêmes mœurs et les mêmes productions.

A l'occident d'Ava est la ville d'Aracan, la capitale d'un autre état du même nom; elle est grande, fort peuplée, et est située sur une rivière qui a ses inondations régulières comme tous les fleuves d'un pays où les pluies sont périodiques : le commerce y attire une foule de marchands de toutes les parties de l'Inde. La ville est défendue par un assez bon château, mais les maisons sont basses et construites avec peu de solidité. Le palais du roi est vaste, cependant il a peu d'apparence; il est bâti à l'indienne sur de grands piliers; l'intérieur en est orné de bois précieux et de beaucoup de do-

rures. Ce monarque n'est pas moins despote que ses voisins, et comme eux, il affecte un faste inconnu en Europe; ses états sont fort peuplés et renferment un grand nombre de villes et de villages. Le pays d'Aracan est un des plus beaux de l'univers; agréablement coupé de lacs et de rivières, il est couvert de bois de toutes espèces, de jardins bien cultivés, de campagnes d'une fertilité extrême; les prairies renferment une quantité prodigieuse de bestiaux : ses productions ressemblent à celles des royaumes précédens. Les habitans y professent également l'idolâtrie, mais leurs mœurs sont plus barbares : ils réduisent à une rude captivité les étrangers qui ont le malheur de faire naufrage sur leurs côtes, et ils infestent de leurs pirateries les mers qui les avoisinent.

Les Birmans qui habitent les derniers royaumes dont j'ai fait mention, ont des prêtres appelés *puntchis*, qui demeurent dans des espèces de colléges ou de cloîtres. Ils brûlent leurs morts, après les avoir enfermés dans des cercueils : mais quand le mort a été puntchi, ils allument le cercueil par des fusées, au milieu d'un feu d'artifice.

La presqu'île de Malaca, au midi du royaume de Siam, a été conquise en partie par les Portugais, qui y ont porté les lumières de l'Évangile : saint François Xavier y avait bâti plusieurs églises; mais les Hollandais ayant enlevé cette conquête aux Portu-

gais, y abolirent la religion catholique. Aux comptoirs hollandais ont succédé ceux des Anglais. Malaca est devenue une ville très-commerçante, et importante par sa position sur un détroit que traversent habituellement les bâtimens de l'Inde qui vont commercer dans la mer de Chine. L'intérieur de la presqu'île est divisé en plusieurs petits états. Ils sont habités par les Malais, peuple d'un teint très-foncé et d'un caractère féroce, qui s'est répandu dans la plupart des îles de la mer des Indes. La presqu'île de Malaca a d'épaisses forêts, des terres fertiles, et des mines d'étain très-abondantes.

Tels furent les renseignemens que je me procurai sur ces divers pays où je n'ai point pénétré : situés sous la zone torride, leur température est extrêmement chaude ; les pluies périodiques y font partout déborder régulièrement les fleuves et rivières. La grande chaleur, jointe à l'humidité, y multiplie les reptiles venimeux, et rend dans les terrains marécageux le séjour fort malsain. Si nous fussions restés long-temps à Siam, nous eussions couru risque d'être attaqués d'une maladie fréquente dans ce pays ; c'est une espèce de dyssenterie vulgairement appelée le *mal de Siam*, et dont les Européens nouvellement arrivés ont peine à se défendre. Heureusement notre cargaison fut bientôt faite, et nous remîmes en mer presque aussitôt.

Etant sortis du golfe, nous portâmes directement à l'est dans le dessein de passer entre les îles Philippines et celle de Bornéo.

En approchant de la côte de la dernière de ces îles, nous vîmes un simple bateau voguer vers notre navire. Ce fait nous parut peu important d'abord : mais aussitôt que le capitaine vit que le canot était monté par des Malais, il conçut de vives craintes, connaissant l'audace et la férocité de ces sauvages, qui exercent la piraterie dans les parages des îles aux épices. Il nous fit tous armer, et nous distribua nos postes : sa prévoyance nous fut très-utile. Dès que le bateau fut assez près pour que les Malais pussent nous aborder, ces forbans tirèrent leurs *crests* ou poignards, et voulurent tenter l'abordage ; mais à la vue de nos armes, qui les auraient infailliblement foudroyés, ils hésitèrent, tinrent conseil, et jugèrent prudent de ne pas s'exposer à un danger inévitable. Leur bateau regagna donc le large. Nous aurions pu leur envoyer une décharge de coups de fusils ; mais comme ils ne nous avaient pas attaqués, nous crûmes, par humanité, devoir les laisser partir. Les Malais ont le teint très-foncé ; ils n'ont pour tout vêtement qu'une étoffe nouée autour des reins, et manient d'une manière redoutable le *crest*, leur arme favorite. Ils sont bons marins. Les étoffes qu'ils portent se fabriquent dans leurs maisons. Leurs femmes portent divers ornemens.

Comme nous avions à craindre de rencontrer d'autres pirogues ou canots, nous prîmes le parti d'entrer pour le moment dans le port de Bornéo. L'île de Bornéo est très-vaste, quoique mal connue, à cause de la férocité de ses habitans, dont on évalue le nombre à cinq millions, et qui obéissent à divers chefs ou rois. Ils sont évidemment d'origine différente : les uns, tels que les Ygalotes, viennent des nègres, et vivent de la chasse et des fruits sauvages ; les autres, tels que les Eidahans, paraissent être venus de l'Inde ; ceux-ci habitent le nord de l'île, où un autre peuple, les Badchous, occupe les embouchures des fleuves pour y faire la pêche, tandis que les bords des fleuves du midi sont habités par les Islams, peuple petit et indolent adonné au mahométisme. Sur les côtes, les Européens ont fondé quelques colonies. Située sous la zone torride, Bornéo a un climat brûlant, tempéré toutefois par les brises de la mer, et par les pluies périodiques : les orages y sont fréquens. Des marais pestilentiels s'étendent le long des côtes.

Il paraît que l'intérieur de l'île est coupé par une chaîne de montagnes riches en cristaux, diamans, or, étain, cuivre et fer, et qu'au pied de cette chaîne un vaste lac donne naissance à plusieurs fleuves. Les forêts et marais sont infestés par des serpens : on trouve aussi des orang-outangs, de grosses tortues ou carettes, et des nids d'alcyons

qui sont une friandise dans l'Inde. Le territoire de l'île produit beaucoup de bois de bambou, du camphre, du sucre, du poivre, de la cannelle, du riz, du sagou.

A Bornéo, où nous nous arrêtâmes quelques jours, je vis établis beaucoup de marchands chinois, hollandais et portugais.

Un bâtiment espagnol qui entra dans ce port, prit à bord le missionnaire que nous avions accueilli à la côte de la Corée, et qui nous avait accompagnés à la presqu'île orientale de l'Inde, pour prendre connaissance de ces pays, et en donner connaissance à ses supérieurs.

Avant son départ, il me fit une description des îles Philippines où il allait retourner, et qui sont situées au nord de Bornéo.

Ces îles, découvertes par le fameux Magellan et conquises par les Espagnols vers la fin du seizième siècle, ont été ainsi nommées en l'honneur de Philippe II, roi d'Espagne. Elles avaient été peuplées auparavant par les Chinois et par les Malais. Le climat en est chaud et humide; ce qui fait que l'air en est malsain, mais le sol est d'une fertilité admirable : des fleurs, des plantes, des arbres de toute espèce y couvrent la terre, et verdissent sans cesse. Ces îles produisent des épiceries, telles que muscades, gingembre et poivre; des gommes et aromates;

du coton, de la casse, du cacao, des cannes de sucre, de la cire, du camphre, du bétel, du tabac; et l'on y trouve de l'or, des perles, de l'ambre gris : il y a beaucoup de buffles, sangliers, porcs, singes, tortues, grosses huîtres; mais le pays est infesté aussi par des crocodiles, des serpens, etc. Les Philippines sont remplies de volcans et sujettes à des tremblemens de terre; dans la mer qui les entoure, les typhons règnent avec beaucoup de violence aux époques du changement des moussons.

Les insulaires, qui peuvent se monter à deux millions, sont de diverses races. Les uns sont nègres d'origine; d'autres, les Malais, ont le teint olivâtre, et professent le mahométisme. Il y a beaucoup de créoles et d'Espagnols. Les missionnaires ont converti un grand nombre d'indigènes. Plusieurs peuplades, quoique en partie assujetties aux Espagnols, ne laissent pas néanmoins de se gouverner par leurs propres lois; d'autres ont conservé leur indépendance et sont gouvernées par des chefs particuliers. Parmi ces dernières, il en est de sauvages qui vivent errantes dans les montagnes; leurs armes sont l'arc et la flèche dont elles empoisonnent la pointe.

Manille est la plus considérable de ces îles; le climat y est assez salubre; au nord de l'île les ouragans sont plus violens qu'au midi. Les plus

fortes chaleurs règnent en avril et en mai. L'île produit beaucoup de coton et de tabac. Manille, sa capitale, est la résidence du gouverneur espagnol. C'était autrefois l'entrepôt des richesses du Nouveau-Monde : il y abordait une quantité de vaisseaux de toutes les parties de l'Inde ; mais son principal commerce se faisait, avec l'Amérique, par le moyen des galions qui y arrivaient régulièrement tous les ans. Cette ville, dont les fortifications sont en bon état, n'a guère qu'une petite lieue de tour, mais ses faubourgs sont vastes ; il en est un qui n'est habité que par des Chinois auxquels les Espagnols confient tous leurs biens pour les faire valoir, dédaignant d'en prendre eux-mêmes la peine. Les rues de cette ville sont larges, mais les maisons sont basses, de simple charpente, et l'on en voit quantité de ruinées par les tremblemens de terre. Il y a des églises richement ornées, des couvens et une université. Les habitans offrent dans leur teint un mélange de toutes les couleurs, à cause des fréquentes unions des blancs avec les noirs, des mulâtres et des Indiens.

Après nous être remis en route, nous doublâmes le cap septentrional de Bornéo ; puis nous passâmes entre la petite île Soloo, résidence d'un roi nègre, et l'île Mindanao, cultivée en grande partie par des peuples sauvages, et riche en épices, sucre,

riz, indigo, sagou, poudre d'or, perles, et beaux coquillages. Les Espagnols et les Anglais ont de petites colonies sur les côtes de cette île.

En nous dirigeant ensuite au midi, nous ne tardâmes pas à voir les îles Moluques. Nous entrâmes dans le détroit qui sépare Bornéo de Celèbes, et nous touchâmes à Macassar, port de la dernière de ces îles.

Les îles Moluques, si fameuses par l'abondance du girofle et de la muscade qu'elles produisent, furent découvertes par les Portugais en 1511; ils y firent d'abord seuls le commerce; dans la suite ils en furent chassés par les insulaires, appuyés par les Hollandais, qui finirent par en devenir les maîtres, ou plutôt les despotes; ils y ont établi des forts, et ont tenu long-temps sous leur dépendance tous les rois indigènes de cet archipel. A en juger par les diverses langues que l'on parle dans ces îles, par les différentes couleurs de leurs habitans et par la variété de leurs mœurs, il est aisé de concevoir qu'ils sont un mélange de divers peuples : ils diffèrent également quant à la religion; les uns font profession du mahométisme, et d'autres sont encore livrés à l'idolâtrie. Situées sous l'équateur, les Moluques ont une température extrêmement chaude; dans la plupart on a le sagou au lieu de blé et de riz; c'est une espèce de palmier sauvage, dont la moelle pilée se réduit en

une farine à peu près semblable à de la sciure de bois ; elle se pétrit comme celle de froment et l'on en fait des gâteaux. Ce sagou est comme la monnaie du pays : on tire encore de l'arbre qui le produit une liqueur délicieuse et blanche comme du lait ; on coupe pour cela une de ses branches tendres, à l'extrémité de laquelle on attache un vase. L'espace d'une nuit suffit pour le remplir de la liqueur qui y découle.

Une autre production particulière aux Moluques est le girofle ; l'arbre qui le porte tient beaucoup du laurier, et atteint une hauteur de quarante à cinquante pieds ; ce n'est qu'à l'âge de vingt ans qu'il porte fruit ; il continue d'être fertile pendant vingt à trente ans. Mais tous les arbres ne sont pas fertiles, et ce n'est que lorsqu'ils sont parvenus au terme de leur croissance que l'on peut reconnaître s'ils sont stériles. Les girofliers ne donnent, l'un portant l'autre, que six livres de clous. Les fleurs sont blanches et se rassemblent vers la cime ; chacune d'elles produit un clou, qui d'abord est vert, ensuite jaune, puis rouge, et enfin d'un brun foncé ; on en fait la récolte depuis novembre jusqu'en février en secouant l'arbre, et on fait sécher les clous au soleil ou au feu. Les Hollandais avaient autrefois ordonné, sous peine de mort, de porter toute la récolte dans les magasins de la compagnie de l'Inde. On

en évaluait alors tout le produit annuel à 600 mille livres.

Cinq ou six petites îles des Moluques sont les seuls endroits où se trouve la muscade. Le muscadier ressemble assez au pêcher, et croît dans les plaines comme dans les montagnes avec une prodigieuse abondance : il porte fruit depuis l'âge de dix ans jusqu'à cent ; son fruit, dans sa primeur, est d'un beau vert, mais en mûrissant, il devient bleu avec quelques nuances d'incarnat, de brun et de jaune. Il est couvert d'un brou semblable à celui de nos noix ; ce brou s'ouvre naturellement dans sa maturité, et laisse voir une petite écorce rougeâtre d'une substance moelleuse appelée macis ou fleur de muscade ; elle sert d'enveloppe à une coque très-dure qui renferme la noix ; on brise cette coque après l'avoir fait sécher dans des fours ; on trempe ensuite la noix quelque temps dans la chaux, pour la préserver des vers.

L'île de Célèbes, située sous l'équateur, est composée de trois presqu'îles, traversées par une chaîne de montagnes. Je fus frappé de la beauté de ses paysages, de la multitude de ses eaux, de la richesse et de la variété de ses productions, de l'abondance ainsi que de la délicatesse de ses fruits : les plus belles fleurs y croissent sans soin ; il y en a dont on fait des parfums ex-

quis. Les Malais qui habitent l'île cultivent du sagou, des cocotiers, des manguiers, des jacquiers, dont les troncs portent de gros fruits à noyau, des bananiers, des melons, du riz, du maïs. Le pavot qui produit l'opium y est cultivé aussi en abondance ; on tire de ses tiges une liqueur qui s'épaissit au bout de quelque temps, et dont on fait de petites boules qui se vendent très-cher. Les Asiatiques en font un grand usage, pour se mettre dans un état d'ivresse qu'ils trouvent délicieux. Célèbes produit encore du camphre, du bois de sandal, du coton, du poivre. On ramasse de l'or en poudre et en petits lingots dans les rivières et dans les vallées après les débordemens. Je vis dans cette île de gros moutons qui, au lieu de laine, ont du poil ; de beaux pigeons et des perroquets. Sur la côte on prend des tortues, des requins et d'autres poissons. Les Malais de Célèbes sont actifs ; ils fabriquent de bonnes toiles de coton, et des bateaux solides qu'ils appellent *proahs*. Mais ils sont cruels dans leurs guerres, et vendent leurs prisonniers. Ils obéissent à des princes appelés *rajahs* : c'est le nom que l'on donne aux princes dans toute la mer des Indes. Macassar, où nous abordâmes, est un établissement hollandais très-commerçant, peuplé de 20 mille noirs, Chinois et Européens ; la ville a un port que protége le fort de Rotterdam.

Amboine, que nous visitâmes ensuite, est une île bien cultivée, et peuplée de 50 mille Malais, Chinois, Portugais et Hollandais. C'est là que la culture du giroflier est la plus florissante; plusieurs petites îles qui entourent Amboine, donnent également des épices. Les îles Banda, du moins les quatre principales, sont couvertes de plantations de muscadiers, soignées par des esclaves. Ces îles produisent aussi beaucoup d'amandiers; mais elles manquent de vivres.

L'île Céram, dont l'intérieur est habité par un peuple féroce, les Haraforas, produit des bois rares, du sagou et des girofles. Ternate, autre île, où les Hollandais ont arraché anciennement tous les arbres à épices, donne de l'or fin, du bois de sandal, du sucre, du sagou, du coton et d'autres productions.

Nous ne touchâmes point à Tidor et Gilolo; mais nous relachâmes à l'île Timor, d'où l'on exporte de l'or et beaucoup de bois de sandal. J'y observai d'énormes chauve-souris, de beaux papillons, des perroquets très-variés. Les rivières de l'île sont infestées par des crocodiles. Le résident des Pays-Bas donnait à Coupans, principale colonie de l'île, une fête aux rajahs, ou petits princes de l'île, qui sont tous tributaires des Pays-Bas, comme la plupart des rajahs, rois et empereurs de toutes ces îles. C'était un spectacle assez cu-

rieux de voir tous ces princes noirs parés de leurs robes d'indiennes à fleurs, et rassemblés dans une cour éclairée par des torches, sous des tamariniers et des bananiers ; on les amusait par le charivari d'une musique chinoise, et par des danses indoues, exécutées par des gens qui faisaient des contorsions horribles.

Les îles Sumbava et Flores fournissent des perles, de la poudre d'or, du bois de tek, un des bois de l'Asie les plus solides.

Après avoir parcouru les îles Moluques, et y avoir troqué avantageusement notre riz contre de l'or, de l'opium, et des épiceries, nous mîmes à la voile pour Batavia, capitale de l'île de Java, la mieux connue des îles de la Sonde, qui forment un autre archipel dans la mer des Indes. Ces îles, dont le climat est à peu près semblable à celui des Moluques, furent aussi découvertes par les Portugais dans le 15e siècle ; ils ont tâché de s'y établir, ainsi que les Espagnols, les Anglais et les Hollandais ; mais aucune de ces nations n'a pu former un établissement considérable, ni dans celle de Bornéo, ni dans celle de Sumatra ; leurs comptoirs y ont été, à plusieurs reprises, détruits, et leurs facteurs massacrés par les naturels de ces îles.

L'île de Java est extrêmement peuplée, si ce n'est dans les contrées du centre et du midi, qui sont

remplies de montagnes et de déserts sablonneux, et servent de retraite à une quantité de bêtes farouches. Les rhinocéros y sont assez communs; l'on y trouve des éléphans, des serpens, des crocodiles, des tigres, des machans, quadrupèdes qui tiennent du tigre et du lion. Cette île, qui renferme plus de 3 millions d'âmes, fait une récolte immense de riz, maïs, sucre, indigo, fruits des climats tropiques, coton, épices, surtout de poivre. Sur les côtes les marais exhalent des vapeurs qui deviennent, sous ce climat chaud, si malsaines, qu'elles donnent la mort à la plupart des Européens qui vont s'y établir. Sur les montagnes de Tingar dans l'intérieur, au contraire, l'air est frais; il y gèle même un peu. Le volcan de Brama lance quelquefois des tourbillons de cendre; les montagnards, pour apaiser la colère du dieu Brama portent des offrandes au cratère.

Autour des colonies on a détruit les épaisses forêts qui couvraient autrefois le sol; mais il en reste encore beaucoup dans l'intérieur. Les mines de Java renferment de l'or, de l'argent, du cuivre, beaucoup de fer, et des pierres précieuses. L'île de Java est divisée en plusieurs états ou royaumes qui ont leurs rajahs et rois particuliers; mais ils ne règnent pour la plupart que sous la protection des Pays-Bas; on peut donc dire que toute l'île est dans la dépendance des Européens.

Les Anglais s'y étaient établis les premiers ; mais les Hollandais ayant surpris leur fort, le pillèrent, et, sur les ruines du comptoir anglais, ils ont fondé cette fameuse Batavia, que l'on doit regarder comme la capitale de toute l'île, et comme le centre du commerce des Pays-Bas dans les Indes.

En entrant dans la rade, je fus surpris de l'aspect imposant que présentait Batavia, et qui ressemblait à celui d'une capitale européenne. Dès mon entrée je reconnus l'œuvre des Hollandais dans ces canaux bordés d'allées d'arbres qui traversent des rues belles et spacieuses. Mais ce qui est un ornement en Hollande, est ici une cause de mauvais air ; en effet ces canaux remplis d'une eau stagnante, et ces arbres qui gênent la circulation de l'air, ajoutent à la corruption de l'atmosphère dans la plaine marécageuse où est située Batavia.

Le château ou la citadelle est garnie d'une nombreuse artillerie ; plusieurs forts sont disséminés dans les marais autour de la ville. Les édifices publics de Batavia sont lourds et de mauvais goût ; un dôme surmonte la nouvelle église dont l'intérieur est beau. Les maisons particulières sont grandes, quoique basses ; une multitude de ponts traverse les canaux ; un rempart entoure la ville. Batavia renferme une population de plus de 130 mille âmes ; ce sont des métis, des Européens, des Malais,

des Javanais, des Chinois, bref des gens de toutes couleurs. Les riches planteurs hollandais y déploient un luxe excessif; ils se font servir par des esclaves, et passent la vie dans une oisiveté voluptueuse. Les Chinois sont nombreux, tant à Batavia que dans d'autres parties de l'île. Ils y viennent de leur patrie faire le commerce, auquel ils se livrent avec beaucoup d'activité; lorsqu'ils se sont enrichis, ils retournent dans leur patrie. Il y a des faubourgs et des coupangs ou bourgs, qui sont entièrement occupés par les négocians de cette nation. Les métis, c'est-à-dire, les hommes de couleur, nés des Européens et des femmes esclaves, s'associent quelquefois avec des Chinois; étant fort indolens, ils se contentent de fournir les capitaux, et c'est l'industrie chinoise qui les fait valoir.

Notre capitaine de bâtiment qui connaissait un de ces planteurs métis, fut invité par lui à passer une journée dans une maison de plaisance qu'il possédait aux environs de Batavia. Le capitaine m'emmena.

Nous découvrîmes la maison du négociant au milieu des tamariniers et des lataniers. Des arbustes à fleurs odoriférantes, et des arbres chargés de fruits servaient d'avenues. L'hôte nous reçut sous une galerie ouverte, soutenue par des piliers, où dans ce pays les maîtres de maison

passent leurs journées dans la nonchalance. Il fumait tandis qu'une femme esclave et des enfans, assis sur des nattes, tressaient des paniers et d'autres ouvrages délicats en feuilles de latanier. Tous avaient les cheveux huilés et d'un noir luisant; la femme mâchait du bétel selon l'usage de toutes les femmes de ces contrées. Cette plante assaisonnée avec la noix d'arec et de la chaux, noircit les dents, et rend la salive rouge. On prétend que dans des climats chauds, cet usage, d'ailleurs dégoûtant, est salutaire.

On nous servit de la volaille et du porc cuit dans de l'huile de coco, et fortement épicé; puis des mangues, des bananes, et d'autres fruits délicieux des pays tropiques. Le soir le maître de la maison nous fit régaler par des esclaves d'une musique exécutée sur le tamtam chinois, le tambourin malais et d'autres instrumens aussi bruyans. Nous couchâmes dans un cabinet qui n'avait d'autre croisée qu'un treillage léger.

J'appris que les métis quand ils ont de la fortune sont très-fiers de leur couleur, et qu'ils se croient fort supérieurs aux couleurs entièrement foncées. Les jours de gala ils tirent de leurs coffres de vieux costumes gothiques dont ils s'afflublent, comme pour rappeler aux autres qu'ils descendent des Européens.

Les environs de Batavia, tout malsains qu'ils

sont, réunissent beaucoup d'agrémens : une quantité de maisons de plaisance et de belles habitations y sont disséminées entre les jardins, les canaux et les plantations. L'on y trouve les meilleurs fruits de l'Asie ; le riz y croît avec abondance ; le sucre et le café y viennent avec facilité ; les bois sont remplis d'arbres qui portent la casse ; et l'on aperçoit de nombreuses plantations de poivriers. L'arbuste qui porte le poivre a besoin, comme le lierre, de trouver un appui, et s'attache ordinairement à un arbre ou à une muraille : la fleur présente de petites grappes comme des groseilles ; les grains sont d'abord verts, puis d'un rouge très-vif, et lorsque étant cueillis ils sont exposés au soleil, ils se rident et prennent la couleur que nous voyons. Le poivre blanc n'est pas une espèce différente du noir ; on ne le rend blanc qu'en le battant lorsqu'on le fait sécher pour le dépouiller de sa peau.

Les naturels de Java ont le teint fort noir ; leur habillement ordinaire consiste en une pagne de plusieurs couleurs dont ils se couvrent les reins ; ils ont le reste du corps entièrement nu : leur coiffure est le turban, et quoiqu'ils portent des souliers dans leurs maisons, ils vont toujours nu-pieds lorsqu'ils en sortent ; ils ont la manie de laisser croître leurs ongles et de se faire limer les dents. Ils sont mahométans, mais ils

paraissent peu zélés pour les pratiques de leur religion, ils y mêlent une quantité de superstitions étrangères. Leurs cabanes ne sont qu'une légère charpente de bambous, recouverte de feuilles de palmier.

Dans un repas que nous fîmes chez un négociant hollandais dans la ville de Batavia même, on m'offrit une médecine; je la refusai en disant que je n'étais pas malade, Dieu merci; mais on m'apprit que l'on prenait des médecines de précaution, pour éviter les maladies qui arrivent presque infailliblement sous ce funeste climat. Je fis donc comme les autres. Je ne saurais dire si elle m'a fait du bien; car nous hâtâmes notre départ; et dès que le capitaine eut terminé ses affaires, nous appareillâmes pour nous rendre dans le Bengale.

Je vis des poissons volans d'une belle couleur qui s'élançaient par-dessus notre bâtiment. Je remarquai aussi une troupe de chauve-souris, dont les ailes avaient une envergure énorme, quoique ces animaux ne fussent pas plus gros que des rats. Dans l'île de Java on m'avait montré aussi un serpent particulier à cette île qui, sans être très-grand, est capable d'avaler une chèvre avec ses cornes. Quand il a fait un repas de ce genre, il est d'une grosseur prodigieuse, et reste comme mort pendant tout le temps que

s'opère la digestion de la proie, c'est-à-dire, pendant plus de quinze jours.

Avant de passer par le détroit de la Sonde, qui sépare Java de Sumatra, nous touchâmes à Bencoolen, colonie hollandaise, située dans la dernière de ces îles.

Cette île est encore en grande partie dans la dépendance des Pays-Bas. Les Hollandais ont autrefois chassé de Sumatra les Portugais qui s'y étaient établis, et y ont bâti un grand nombre de forts le long des côtes. Par ce moyen, ils ont tenu dans le respect les rois et rajahs du pays. Mais, dans les derniers temps, les Anglais ont gagné aussi de l'influence sur cette île. Ils y possèdent le fort Marlborough, et travaillent à la civilisation des indigènes. Cependant, les différens royaumes de l'intérieur se gouvernent d'une manière assez indépendante. Un des principaux est le royaume d'Achem, situé dans la partie septentrionale de l'île, et qui en comprend la meilleure ainsi que la plus grande portion. L'or et les pierreries, dont le pays abonde, y attirent un grand nombre de marchands.

Mais c'est surtout la quantité et la qualité du poivre de Sumatra, qui fait la richesse du commerce de l'île; elle en fournit tous les ans la cargaison de plus de vingt navires : plusieurs états de l'intérieur se sont engagés à céder toute la récolte aux Européens, moyennant un prix fixe.

Les productions de Sumatra sont d'ailleurs à peu près les mêmes que dans les îles voisines ; il y a des mines d'or, d'étain, de cuivre, de fer, de soufre et de cristal. La température de cette île, coupée en deux par l'équateur, n'est pourtant pas aussi chaude qu'on pourrait le présumer; une chaîne de hautes montagnes traverse le pays, et des vents frais venant de la mer y tempèrent la chaleur. Il y pleut abondamment pendant une saison entière, et ces grandes pluies y occasionent des débordemens périodiques, comme dans la plupart des autres pays de l'Inde. Les côtes de Sumatra sont habitées par des Malais mahométans, tandis que l'intérieur est occupé par les indigènes, qui sont encore païens ; ce sont les Batties au nord des montagnes, et les Lampouns au sud. Les premiers passent pour un peuple féroce, qui mange la chair de tous les animaux, et qui est même anthropophage ; il parle une langue particulière, admet trois dieux et quatre démons ; cultive du riz et des arbres fruitiers. Les Lampouns, peuple également sauvage, mais moins féroce, craignent les démons, et n'ont pas, dit-on, l'idée d'une divinité : ils sont hospitaliers, et s'abstiennent, par superstition, de l'usage de certains mets.

Enfin les Malais de Sumatra exercent souvent la piraterie. Ils sont bien faits et ressemblent beaucoup aux Chinois ; leurs femmes ont une

physionomie agréable. Ce peuple porte une espèce de turban, et des chemises bleues, par-dessous lesquelles il a un vêtement de coton blanc. Il mâche toujours du tabac, et lime ses dents de devant qu'il a toutes noires, et qu'il dore quelquefois. Il aime passionnément les combats de coqs et les jeux de hasard, dans lesquels il sacrifie tout son avoir. Les Hollandais se faisaient autrefois payer par les Malais la permission qu'ils accordaient pour des combats de coqs. J'en vis un à Bencoolen ; on avait donné à ces pauvres animaux des éperons en forme de lancettes avec lesquels ils se donnaient des blessures profondes, au grand amusement des spectateurs barbares.

Nous étant pourvus de tous les rafraîchissemens dont nous avions besoin, nous quittâmes l'île de Sumatra, et après nous être dégagés des îles qui règnent le long de ses côtes occidentales, nous portâmes au nord-est. En allant commercer aux îles Moluques nous avions passé la ligne ; nous la repassâmes une seconde fois : nous y fûmes pris de plusieurs calmes fort ennuyeux et très-incommodes par la chaleur étouffante qui nous accablait ; nous n'en fûmes quittes qu'après avoir atteint le cinquième degré de latitude septentrionale ; alors portant directement au nord, nous eûmes en vue les îles Nicobar, où nous relâ-

châmes pour un jour seulement. Les insulaires vinrent nous offrir des coquillages et de ces nids d'oiseaux que l'on trouve dans les îles de la mer des Indes, et qui s'exportent, tant pour l'Inde que pour la Chine, où l'on mange ces nids comme une grande friandise. Ils sont composés en effet d'une matière glutineuse qui, étant bien apprêtée, est d'un goût délicat. On ne sait pas encore si cette matière est un suc que transpirent les rochers contre lesquels ces nids sont accolés, ou, ce qui me paraît plus vraisemblable, si les oiseaux préparent cette matière en construisant leurs nids. Les insulaires s'exposent souvent à de grands dangers, en dénichant le long de rochers hauts et escarpés, ces morceaux friands, payés très-cher par les gourmands indiens et chinois.

On nous avertit de ne pas visiter les îles Andamans, situées au nord des îles Nicobar, et habitées par des noirs d'un caractère féroce. On nous dit qu'ils invitaient quelquefois les étrangers qui passaient sur les côtes à descendre, et qu'ensuite ils avaient la perfidie de les assaillir à coups de flèches. Ces sauvages chassent dans les forêts, tandis que leurs femmes vont ramasser des coquillages sur la plage. Leurs îles sont couvertes de bons bois, et le climat y est tempéré.

Ces deux archipels éprouvent des moussons ou vents réguliers; depuis mai jusqu'à novembre ils

soufflent du sud-ouest, et amènent des pluies ; et le reste de l'année ils soufflent du nord-est ; dans cet intervalle le temps est beau et serein.

En évitant d'approcher des Andamans, nous prîmes du côté de l'ouest, espérant d'entrer tout droit dans l'embouchure du Gange ; mais tout à coup nous fûmes dérangés de cette route par une tempête qui nous poussa vers la côte de Coromandel ; nous fîmes tous nos efforts pour ne pas nous laisser affaler sur la côte de Ceylan : ce fut en vain, et nous fûmes contraints de mouiller dans une rade de l'île d'où nous nous rendîmes à Colombo, où est le principal établissement anglais ; cette ville a un port, une citadelle, un hôpital, un hôtel du gouvernement, et beaucoup de magasins pour le commerce de Ceylan.

Cette île, située sous le plus heureux climat, est remplie de montagnes, parmi lesquelles on remarque celle que les Portugais ont nommée Pic d'Adam, que l'on voit en mer à une distance de vingt lieues. Toutes ces montagnes sont couvertes d'arbres ; les vallées qui les séparent sont arrosées d'une quantité de sources, et le sol de cette île est tel, qu'indépendamment des fruits et des légumes qui lui sont propres, il en est beaucoup d'autres apportés d'Europe, et qui y ont parfaitement réussi. Les Hollandais étaient auparavant les maîtres des côtes ; après

avoir chassé les Portugais qui s'y étaient établis d'abord ; mais ils ont été dépossédés à leur tour par les Anglais qui ont détrôné le roi de Candy, et se sont ainsi mis en possession de l'île entière.

Les épaisses forêts qui s'étendent depuis Candy jusqu'à la mer sont encore habitées par un peuple barbare, les Veddahs, qu'il est difficile de dompter à cause de leurs retraites presque inaccessibles, qu'ils partagent avec les éléphans, les buffles, les chacals, les ours, les panthères et les singes. Ces sauvages n'ont d'autres vêtemens qu'un petit tablier, et vivent de la chasse et des plantes nourricières que cherchent leurs femmes. Avec leurs arcs longs de six à sept pieds ils attaquent le buffle, l'élan et le sanglier. Quand ils ont du gibier en abondance, ils coupent la chair en tranches, les font sécher au soleil, et les trempent ensuite dans le miel. Quoique la nature ait étalé tous ses trésors sur le sol de Ceylan, le sauvage des bois vit misérablement du produit, souvent rare, de sa chasse pénible. Il ne connaît point les douceurs de la vie ; et sa femme n'est que son esclave. Il suspend quelquefois aux arbres de petits présens enveloppés dans des feuilles, pour se rendre le démon favorable. Les Veddahs ont un caractère sombre, et ne se font pas scrupule de vendre comme esclaves leurs propres enfans.

Les Candiens sont plus doux ; mais le despo-

tisme sous lequel ils ont vécu long-temps, leur a inspiré un esprit servile.

Ceylan abonde en volaille, en gibier et en poissons ; on y trouve beaucoup de buffles et de singes ; l'île est infectée de plusieurs sortes de serpens ; il y en a d'une grosseur effrayante. Les éléphans de cette île sont les plus estimés de l'Inde ; plus gros que les autres, ils sont surtout recherchés à cause de leur adresse et de leur intelligence. On les prend dans des enclos qui commencent dans la forêt et vont en se rétrécissant ; l'éléphant sauvage qui s'y engage finit par être pris au bout par des poutres que l'on pousse à travers les palissades ; on l'attache avec des cordes ; des éléphans apprivoisés s'emparent de leur camarade nouveau, et l'empêchent, par leurs trompes, de faire des mouvemens pour s'échapper. Peu à peu l'éléphant se familiarise avec sa captivité, et devient docile.

L'île de Ceylan ressemble à l'Inde, en ce que la saison des pluies règne à l'est des montagnes, tandis que la partie occidentale jouit d'un temps serein, et réciproquement ; une belle végétation couvre le sol de l'île. Le café, le sucre, le coton, les cocotiers y croissent en abondance. En parlant des particularités naturelles de cette île, je ne dois pas oublier le talipot ; c'est un grand arbre qui ne produit qu'une seule fois, et au bout

de trente ans, des fleurs et du fruit ; ensuite il meurt : sa moelle se réduit en farine dont on fait du pain, et ses feuilles sont si grandes qu'une seule peut mettre quinze ou vingt personnes à l'abri de la pluie ou du soleil ; lorsqu'elles sont sèches, elles sont fort maniables, et ressemblent au parchemin ; on en fait des tentes, on en couvre les maisons, et on s'en sert pour écrire dessus avec un stylet de fer. Le *kettule* est un autre arbre remarquable de cette île ; il en découle une liqueur douce et agréable au goût sans être plus forte que l'eau commune ; un arbre en rend ordinairement douze pintes par jour, et l'on en tire par l'ébullition un sucre aussi bon que le nôtre.

Mais de toutes les productions de cette île, la cannelle est la plus précieuse ; l'arbre qui la donne est d'une moyenne grandeur ; ses feuilles ressemblent à celles du laurier ; nulle part il ne prospère autant qu'à Ceylan ; aussi on en voit des forêts entières qui exhalent leur parfum à plusieurs lieues à la ronde : c'est l'écorce de l'arbre qui fait notre cannelle : elle est blanche quand on la cueille ; mais séchée au soleil elle devient rougeâtre et se roule d'elle-même.

On nous parla beaucoup à Colombo du pic d'Adam, lieu de pèlerinage pour les peuples de l'Inde et pour les Candiens ; ce qui nous donna envie de le

visiter. Cette montagne n'est éloignée du port que de quelques lieues. On la gravit avec difficulté à cause de sa rapidité, et des précipices qu'il faut franchir ou longer dans la route; en quelques endroits on a pratiqué, pour la commodité des pèlerins, des échelles et des marches taillées dans le roc. Nous atteignîmes enfin le sommet qu'ombragent des arbres réputés sacrés; ce sont une espèce de rhododendron d'un grand âge; personne n'ose cueillir leurs fleurs d'un rouge éclatant. Sur cette cime on montre dans une enceinte de murs l'empreinte d'un pied; les Indous prétendent que c'est le dieu Boudda qui, au moment de remonter au ciel, a imprimé sa trace sur ce rocher. Cette empreinte, faite probablement de main d'homme, a été garnie de cuivre et bordée de cristal de roche et de rubis. Des milliers de pèlerins gravissent tous les ans le pic d'Adam, pour faire leurs dévotions à l'empreinte du pied de Boudda.

Les côtes de l'île de Ceylan sont précieuses à cause des perles qu'on y pêche et qui sont d'un grand rapport. La pêche se fait depuis l'île jusqu'au cap Comorin, qui forme l'extrémité de la presqu'île occidentale de l'Inde.

Nous nous remîmes en route en longeant la côte de Coromandel, ou la partie orientale de l'Indostan : après avoir passé à Tranquebar, colonie

danoise, nous arrivâmes à Pondichéry, établissement français. Je ne saurais exprimer la joie que j'éprouvai en entendant parler ma langue maternelle après un si long intervalle, et en me trouvant au milieu de compatriotes avec lesquels je pouvais m'entretenir de notre patrie commune. De leur côté ils furent également charmés de voir un voyageur de leur pays. Ils m'engagèrent à rester quelques semaines avec eux. J'étais si content de m'entretenir avec des Français que je n'eus pas de peine à y consentir. Je laissai donc le capitaine de bâtiment continuer sa route pour Calcutta, où je lui promis de venir le rejoindre, afin de terminer mes affaires avec lui; car c'était jusqu'à cette ville que je m'étais engagé à étendre notre spéculation commerciale.

Pondichéry est une colonie que les Anglais ont enlevée et ruinée plusieurs fois. Le plan de cette ville est carré et a plus d'une lieue de circuit; on y comptait autrefois 100 mille habitans, tant Français qu'Indiens; ses rues sont tirées au cordeau et d'une assez belle largeur; la principale a environ une demi-lieue de longueur. Les maisons n'ont guère qu'un étage et sont communément couvertes en plate-formes; celles des Européens sont bâties de briques, mais celles des Indous ou indigènes de l'Inde le sont de terre glaise cuite au soleil, et enduite d'une espèce de chaux de co-

quilles d'huîtres calcinées. J'admirai le palais du gouverneur ; il est accompagné d'un jardin servant de promenade publique. Cette ville est bien fortifiée, et munie d'une citadelle : il est dommage que la colonie n'ait point de port; il n'y a que les barques et les petits bâtimens qui puissent approcher de la ville ; les gros sont obligés de mouiller souvent à près d'une lieue au large. Le climat de Pondichéry est extrêmement chaud, et fort sec ; il n'y pleut que sept ou huit jours au plus dans toute l'année, vers la fin d'octobre ; néanmoins le riz croît en abondance dans les environs, par l'industrie des Indous qui savent ménager l'eau et la distribuer dans leurs champs ; il y croît aussi beaucoup de fruits excellens; et toutes les autres denrées, telles que la grosse viande, la volaille, le gibier, le poisson, y sont à bon marché. Les Indous ont à Pondichéry des pagodes, et fabriquent des toiles de coton. Ce peuple, que je vis ici pour la première fois, et qui est répandu dans tout l'Indostan, sa patrie, est un des plus anciens du monde. Depuis des milliers d'années, il conserve sa religion, ses usages, son caractère. Il est parvenu par son propre génie jusqu'à un certain degré de civilisation qu'il n'a jamais surpassé. Sa religion est le brahmanisme, ou l'adoration du dieu Brahma, indépendamment duquel les Indous admettent deux autres divinités principales, Vichnou et Siva. Cha-

cune des trois divinités a ses sectateurs particuliers. Ces trois dieux ont pris, selon leur croyance, un grand nombre de fois des formes humaines. Ils admettent en outre des déesses, des demi-dieux, des esprits, enfin tant d'êtres célestes, que le nombre se monte à des millions. Dans leur mythologie, comme dans celle des Grecs, les dieux figurent comme des hommes livrés aux passions, et même aux débauches. Un code civil et religieux divise toute la nation en quatre classes; celle des brahmes, qui fournit les prêtres, celle des raioutes ou guerriers, celle des vaïses ou marchands, enfin celle des souders ou laboureurs; chacune de ces classes a des subdivisions. Personne ne peut sortir de la classe dans laquelle il est né, ni embrasser un état ou une profession qui n'est pas celle de la caste à laquelle il appartient, ni se marier à une personne d'une caste inférieure. S'il désobéit à ces lois, il est repoussé de la caste, et devient un opprobre pour ceux qui en font partie.

Cette obligation prescrite aux Indous, de suivre toujours la profession de leurs pères, fait qu'ils exercent avec beaucoup d'habileté divers arts mécaniques, tels que la tisseranderie; mais aussi l'état de la nation reste toujours stationnaire, et elle ne fait point de progrès ni dans l'industrie, ni dans d'autres arts.

Une foule de pratiques de dévotion minutieuses

et de cérémonies religieuses est prescrite à chacune de ces castes. Les brahmes surtout qui jouissent de la plus grande estime, passent une grande partie de leur vie à s'acquitter des fonctions inutiles que leur enjoint le code religieux. Il y en a un grand nombre qui consacrent toute leur vie à des prières et à des actes de dévotion. Ceux qu'on appelle des *fakirs*, se soumettent aux privations et aux tourmens les plus durs, pour se rendre agréables aux divinités, et acquérir la vénération des Indous. J'en ai vu qui restaient immobiles pendant des années sous un arbre, et à qui on donnait à manger, sans qu'ils remuassent le bras ou la tête. D'autres ne se lavant ni ne se peignant jamais, sont des objets dégoûtans pour un Européen. D'autres portent d'énormes fardeaux, se couchent sur des pointes de fer, marchent sur les mains; bref, il n'y a pas d'absurdités qu'ils ne fassent pour attirer l'attention et l'admiration de la multitude, qui estime la sainteté des fakirs en raison des tourmens qu'ils s'imposent.

Je fus étonné de la pompe des fêtes religieuses qui ont lieu dans les principales pagodes des Indous. Ces jours le peuple accourt en foule. On porte en procession les images des divinités; quelquefois on les dépose sur des chars d'une grandeur énorme, et chargées d'ornemens. On chante, on danse, on fait une musique bruyante; l'encens et

les fleurs odoriférantes embaument l'air ; un grand nombre de torches dissipent les ténèbres de la nuit.

Dans ces fêtes, on voit quelquefois des actes de fanatisme horribles : des Indous qui veulent étonner la multitude par leurs sacrifices, se font écraser sous les lourdes machines que l'on promène en procession, ou se font accrocher par le dos à des poutres tournantes, et restent suspendus en l'air pendant des heures entières ; d'autres fanatiques se font enterrer vivans, afin que l'on vienne vénérer le lieu où ils ont péri.

Un usage non moins cruel, c'est celui qui oblige les veuves à se brûler sur un bûcher avec le corps de leur mari. C'est encore une loi de leur code ; elles peuvent s'y soustraire ; mais étant alors méprisées par leurs compatriotes, elles sont obligées de terminer leur vie dans les déserts, loin de la société humaine. Ces sacrifices affreux se font avec beaucoup d'appareil et sous la direction des brahmes. Heureusement les Anglais contribuent dans l'Inde à en diminuer tous les ans le nombre ; cependant il se monte encore, dit-on, à quelques cents.

Dans les hautes classes, les femmes indoues mènent une vie très-nonchalante ; elles ne paraissent point en public ; mais assises dans leur appartement sur des nattes, et chargées de riches parures, elles mâchent du bétel, fument du *houka*

ou tabac, ou jouent de quelque instrument monotone. Les Indous ont un teint d'un jaune très-foncé : ils mènent une vie sobre ; cependant les riches étalent un luxe excessif, et ont des domestiques ou esclaves nombreux. L'habillement des Indous ne consiste qu'en une étoffe de coton nouée autour des reins, et une autre étoffe jetée sur les épaules. Les femmes des riches oignent leurs cheveux d'huiles odoriférantes, se parent de schalls, et portent des anneaux et des bracelets en or et en argent. Les rajahs ou princes des Indous ont un pouvoir despotique sur leurs sujets. Dépourvus de toute énergie, les Indous ont pendant long-temps vécu dans la servitude : des princes musulmans les ont soumis sans difficulté ; mais à la fin ces princes ont été vaincus et rendus tributaires par l'Angleterre, dont le pouvoir s'étend aujourd'hui presque sur l'Inde entière.

Depuis le 17e siècle, une compagnie de marchands anglais avait fait le commerce avec ce riche pays, et y avait fondé des comptoirs. Ce fut en 1708 que la compagnie des Indes fut organisée ; depuis ce temps, la domination des Anglais s'est accrue d'une manière aussi prompte que solide, et ils règnent aujourd'hui seuls sur les trois cinquièmes d'un pays qui est sept à huit fois aussi étendu que la France, et où l'on compte 100 millions d'habitans.

Mes compatriotes de Pondichéry me proposèrent de faire quelques spéculations de commerce ensemble ; j'avais déjà assez d'habitude des affaires commerciales pour voir en peu de temps quelles marchandises et denrées il était le plus avantageux d'acheter pour les pays étrangers. Je convins donc avec eux que je parcourerais avec un de leurs commis le midi de la presqu'île pour acheter du coton, des étoffes, etc. ; que nous embarquerions ensuite ces objets pour la France, et que si je ne voulais courir les risques de la traversée, ils me paieraient ma part avant l'embarquement à un prix fixé. Comme je savais que le capitaine du bâtiment hollandais ferait un assez long séjour à Calcutta, et comme j'avais eu lieu de connaître son honnêteté, je n'étais pas très-pressé de l'aller rejoindre.

Ma première excursion eut pour but la ville de Madras, je passai par Arcot, capitale du pays de Carnate, et je visitai en passant les pagodes de Conjéveram. Ce lieu est tout entouré de tombeaux, ombragés en partie par de gros bananiers. Conjéveram est un lieu sacré pour les Indous. Dans une vaste enceinte on voit une grande pagode couverte de sculptures en dedans et en dehors, beaucoup de petits temples et de mausolées. L'intérieur de la pagode est soutenu par un grand nombre de piliers sculptés.

Je traversai ensuite un bois de tamariniers, à

l'ombre desquels de paisibles Indous tissaient des toiles de coton.

Madras est une grande ville de plus de cent mille âmes, au bord de la mer; la partie appelée *Ville-Blanche*, et habitée par les Anglais et autres Européens, offre de belles maisons, des hôtels, des magasins remplis de marchandises et beaucoup de boutiques, des fabriques de divers genres, des églises, etc. Les Indous et autres peuples asiatiques, habitent la Ville-Noire où l'on ne trouve guère que des chaumières. La petite ville de Paliacate, qui exporte beaucoup de mouchoirs, est à peu de distance de Madras.

Je traversai ensuite la presqu'île, en passant par le Mysore, pour me rendre sur la côte de Malabar, à l'ouest de la presqu'île. On voyage dans l'Inde sur des chariots traînés par des buffles ou par des bœufs doués d'autant de force que d'agilité. Ces animaux ont des yeux aussi beaux que ceux des antelopes. De distance en distance, on rencontre de grands khans ou hôtelleries, où tous les voyageurs sont bien accueillis. Les pauvres y logent pour rien. Je passai à Bangalor, ville avec un fort et un palais, où Hyder-Ali et Tipposaïb, anciens rois ou sultans de Mysore ont établi de beaux jardins; j'y vis de gros ceps de vigne.

Seringapatam, ancienne résidence des rois, et capitale du Mysore, était autrefois une ville

très-considérable ; aujourd'hui elle ne renferme plus que trente-un mille âmes ; le palais des sultans y est l'édifice le plus remarquable. On y voit aussi un pont-aqueduc sur la Cavéry. J'eus ensuite à traverser les forêts qui couvrent les flancs des monts Gats ou Ghauts, et qui sont infestées par des éléphans sauvages, des tigres, des hyènes, et d'énormes serpens. Heureusement ces animaux ne nous tourmentèrent point sur la grande route ; mais j'appris que les éléphans ravagent quelquefois les moissons.

L'Indostan ou presqu'île occidentale de l'Inde, est sans contredit un des plus beaux pays de l'Inde.

Les métaux et les minéraux précieux y abondent ; la nature y étale tout le luxe de la végétation ; la beauté du climat dispense de se faire des abris, et des vêtemens coûteux ; un peu de nourriture y suffit à l'entretien de l'homme. La variété des animaux et des plantes y est infinie ; il est vrai que parmi les animaux il y en a beaucoup de féroces ; les végétaux les plus nourriciers et les fruits les plus délicieux, les arbres les plus majestueux sont le partage de l'Indostan ; une chaîne de montagnes, les Gats, traverse toute la presqu'île du nord au sud. Ce qui rend le pays plus curieux encore, ce sont les monumens dont il a été orné par les habitans, et dont quelques-uns sont des chefs-d'œuvre sinon de l'art au moins de la pa-

tience. De beaux fleuves descendent des montagnes et baignent des campagnes charmantes, ainsi qu'une foule de villes et de villages.

Le riz et le coton se cultivent généralement, l'un pour la nourriture, et l'autre pour l'habillement. Dans plusieurs contrées, le même champ produit les deux végétaux, que l'on sème au commencement de la saison pluvieuse, savoir, le riz dans les sillons, et le coton entre les rigoles. Le premier n'a besoin que de trois mois pour mûrir; mais il faut plus de temps au coton, qui s'élève à la hauteur de trois à quatre pieds, et couvre le champ, après la moisson du riz, de ses fleurs jaunes, marquées de points cramoisi. Après la floraison paraissent des coques vertes qui brunissent ensuite, et laissent s'épanouir un coton d'un blanc éblouissant comme la neige. Un champ qui offre à la fois le jaune des fleurs, le vert des coques et le blanc éclatant du coton présente un des plus beaux coups d'œil dont on puisse jouir dans les campagnes de l'Indostan. Ailleurs on aperçoit des champs couverts de bétel, de tabac, d'indigo, de pavots, de gingembre, de sésame, et de cannes à sucre.

On fait dans l'Inde une consommation prodigieuse d'huile; on emploie ce liquide à l'éclairage, à la cuisine, à la toilette, aux cérémonies religieuses. Aussi voit-on de vastes champs couverts de plantes oléagineuses. On tire en outre beaucoup

d'huile des cocotiers. Ces arbres, de l'espèce des palmiers, sont une des productions les plus utiles que la providence ait accordées aux climats tropiques ; ce sont, pour ainsi dire, des magasins toujours subsistans de vin, d'huile, de vinaigre, de sucre et de fruits. La tige du cocotier s'élance droit à une grande hauteur ; l'arbre s'élague de lui-même, et n'a de feuillage qu'à sa cime ; longues, larges, et retombant de tous côtés avec grâce, les feuilles forment une tête arrondie comme une espèce de parasol. Le tronc de cet arbre renferme une moelle blanche semblable à du lait caillé, d'un goût délicieux, et dont on peut manger beaucoup sans craindre de se faire mal : à sa cime se trouvent plusieurs gros bourgeons fort tendres, qui se rompent à mesure que les cocos qu'ils renferment poussent et grossissent ; si l'on coupe l'extrémité de ces bourgeons lorsqu'ils sont tendres, il en découle une liqueur blanche que l'on recueille avec soin dans des vases attachés à chaque bouture ; elle ressemble à du petit-lait, mais elle acquiert ensuite la qualité du vin, enivre de même, et en la distillant on en obtient une eau-de-vie très-forte. Ce vin de palmier que l'on appelle communément *tary* dans les Indes, est excessivement doux dans sa fraîcheur ; étant gardé quelques heures, il devient un peu piquant et n'en est que plus agreable ; il ne se conserve guère qu'un jour, après quoi il

s'aigrit, et en l'exposant au soleil on en fait de bon vinaigre. On tire encore du sucre de cette liqueur première, en la faisant bouillir fort long-temps; mais ce sucre n'est ni aussi blanc ni aussi bon que celui des cannes.

Les palmiers dont on extrait ainsi la liqueur, ne portent jamais de fruits, parce que ceux-ci ne se forment que de ce suc; mais les arbres auxquels on ne touche pas, produisent plusieurs fois par an des noix ovales de la grosseur d'un melon; lorsqu'elles sont vertes, leur enveloppe est une chair tendre, bonne à manger, et tirant sur le goût de l'artichaut; elle renferme une liqueur claire, agréable, saine et rafraîchissante; mais, à mesure que les cocos mûrissent, cette liqueur se change insensiblement en une pâte blanche et molle, qui se mange à la cuillère comme de la crème; en s'affermissant ensuite, elle prend la consistance, la couleur, et à peu près le goût de nos cerneaux; enfin, elle devient semblable à la noisette et à l'amande, mais d'une saveur plus délicate, et alors on en tire une huile extrêmement douce et très-abondante : dans cet état de maturité, et lorsque la coque qui renferme le coco est parfaitement sèche, on en fait toute sorte de vases.

Il n'y a pas jusqu'à la filasse qui entoure cette coque dont on ne tire parti; on en fait cette sorte de toile que l'on nomme écorce, et dont on voit des

mouchoirs. Indépendamment de toutes ces propriétés, le palmier est encore bon à bien des usages ; son bois sert à brûler, à bâtir des maisons, à faire des mâts et des planches : les Indiens savent préparer ses feuilles et les rendre souples comme de la toile ; quelques-uns en font des vêtemens ; l'on en fabrique des voiles pour les barques, et les marchands s'en servent pour l'emballage ; enfin, on fait encore de leurs filamens déliés, des cordages et des nattes, ainsi que diverses sortes d'étoffes et même du papier.

Un des plus beaux arbres fruitiers de l'Inde, c'est le manguier. Son fruit pesant une à deux livres, est couvert d'une écorce qui renferme une pulpe blanche et fondante, d'un goût rafraîchissant et délicieux. Aucun fruit ne ressemble pour le goût à celui-ci ; il est si sain qu'on en peut manger jusqu'à satiété sans s'incommoder. Les branches du manguier, lorsqu'elles sont chargées de fruit, forment une espèce d'arceaux autour du tronc.

Les riches indous mettent de l'ostentation à faire des plantations de manguiers le long des grandes routes, et à établir un puits ou petit étang sous leur ombrage. L'inauguration de ces établissemens pour l'agrément du public, donne ordinairement lieu à des fêtes.

Le tamarinier donne aussi un fruit délicieux et salubre ; les Indous prétendent qu'il est malsain

de dormir et même de se reposer à l'ombre de ce bel arbre.

En passant ainsi d'une côte à l'autre, j'éprouvai la même singularité que l'on remarque à Ceylan, entre les parties orientales et occidentales de cette île qui n'éprouvent jamais en même temps les mêmes saisons : cette différence a lieu également entre les côtes de Malabar et de Coromandel, de sorte que quand l'hiver, ou pour mieux dire le temps des pluies et des orages, se fait sentir sur l'une de ces côtes, l'autre jouit d'un temps calme, d'un ciel pur et de tous les charmes de l'été.

Plus j'approchais de celle de Malabar, et plus j'étais frappé de la beauté de cette côte, où, depuis plusieurs siècles, les chrétiens ont formé des établissemens : toute la plage en est fort basse, et le terrain, s'élevant par degrés, offre de toutes parts le coup d'œil le plus agréable. L'on y découvre une quantité de villes, de bourgades entremêlées de bois de cocotiers et de palmiers toujours verts, des prairies charmantes et de vastes plaines, le tout arrosé d'une quantité de rivières et de ruisseaux; aussi cette côte est-elle regardée comme le plus beau pays de l'Inde; elle est divisée en plusieurs états dont les habitans sont peu différens de ceux de la côte orientale de la presqu'île. Comme ceux-ci, ils professent le brahmanisme, et croient à la métempsycose, s'abstenant par cette raison de

l'usage des viandes d'animaux tués. Cependant, il y a beaucoup de mahométans parmi eux; on les distingue à leur vêtement qui leur couvre tout le corps, tandis que les Indous, de l'un et de l'autre sexe, vont presque nus. Il y a aussi un grand nombre de chrétiens qui s'y sont établis anciennement, ou qui ont été convertis par des missionnaires portugais. Des missionnaires anglais visitent maintenant toutes les parties de l'Inde; ils ont fait traduire et imprimer la Bible dans les diverses langues du pays.

Un genre de beauté singulier parmi les Malabares, est d'avoir les oreilles extrêmement longues; on les perce de bonne heure aux enfans, et, pour leur procurer ce ridicule agrément, on traverse le trou d'un morceau de feuille de palmier, sèche et roulée, qui, en dilatant ce trou par son élasticité, allonge l'oreille au point qu'il n'est pas rare d'en voir qui pendent plus bas que les épaules.

C'est principalement sur cette côte qu'on remarque les distinctions de castes ou de tribus qui forment, parmi ces Indiens, tant de classes différentes. Après les Brahmes, qui occupent toutes les places du gouvernement, et qui sont si orgueilleux, que lorsqu'ils voyagent, ils se font précéder de gens chargés d'écarter de la route tous les profanes, les Naïrs sont la première caste et la plus

nombreuse : ils font tous profession des armes et ont seuls le droit d'en porter ; leurs armes ordinaires sont le sabre et le fusil, mais d'un calibre plus gros que les nôtres.

Il paraît que les Naïrs n'ont point de mariages réguliers, ou, du moins, qu'une femme peut appartenir à plusieurs maris.

La dernière classe est celle des Pouléahs, qui sont si méprisés qu'ils ne peuvent, sous peine de mort, se trouver dans le même endroit que les Malabares des castes supérieures. Obligés d'habiter les forêts et les déserts, ces malheureux ne peuvent approcher des sources, des étangs et des arbres fruitiers, que lorque aucun Malabare supérieur ne se trouve dans le voisinage. Cependant il y a une caste encore plus méprisée, celle des pariahs, qu'un brahme peut tuer sans scrupule. Le même peuple, qui opprime d'une manière si révoltante une partie de ses semblables, regarde pourtant comme un péché mortel de tuer une vache ou un singe.

Tous les Malabares, en général, sont fort simples dans leurs ameublemens ; leurs lits ne sont que de planches avec une pièce de bois pour chevet, et la plupart n'ont d'autres meubles que des paniers, des nattes et des vases de terre : les chaumières des Naïrs sont situées au milieu des jardins, et ombragées de tamariniers. Ils sont tout aussi simples dans leur nourriture, et ne vivent que de

riz, de lait, de légumes et de fruits; ils ne sont magnifiques que dans leurs pagodes, où l'or, l'argent et les pierreries sont prodigués : l'on voit de ces pagodes qui peuvent passer pour des prodiges d'architecture par leur immensité, la singularité de leur coupe, la solidité de leur construction, et qui font preuve du génie de ces peuples.

Je visitai Goa, ville portugaise qui tombe maintenant en ruine; cependant on remarque encore quelques beaux édifices, tels que l'hôtel du gouverneur portugais, l'ancien collége des Jésuites et la riche église de Saint-François Xavier. Autrefois elle était pleine d'églises et de temples.

C'est au nord de Goa qu'est situé le pays des Mahrattes, peuple barbare et belliqueux, qui est divisé en plusieurs castes, et qui a soutenu plusieurs guerres contre les Anglais avant de reconnaître sa dépendance. Pouhnah est sa capitale.

De Goa, je revins, dans un petit bâtiment portugais, à Pondichéry, en doublant le cap Comorin. Je laissai à l'ouest l'archipel des îles Laquedives; je n'aperçus que de loin les Maldives, autre groupe d'îles, qui, au nombre de plus de 1500, s'étendent du sud au nord, dans l'espace de près de 300 lieues, la plupart ne sont que des monceaux de sable ou de rochers; il en est de si petites et de si basses, qu'elles sont couvertes de la mer, et celles qui sont les plus fertiles ne produisent aucun grain; mais

il y a une grande abondance de poissons et beaucoup de cocotiers, qui suffisent en quelque sorte aux besoins et à la subsistance des habitans. Les insulaires sont mahométans ; ils sont moins noirs qu'olivâtres. L'autorité de leur roi s'étend sur toutes ces îles. Le poisson sec, et les différens ouvrages que ces insulaires fabriquent avec les feuilles de palmier, font les objets de leur commerce avec les différentes parties de l'Inde ; ils exportent des *caurys* ou petits coquillages qui se trouvent sur leurs côtes, et qui, dans plusieurs pays de l'Inde, tiennent lieu de monnaie ; il s'en débite annuellement la charge de 30 à 40 navires.

Je touchai à Cochin, où les juifs blancs et noirs ont un quartier, ou plutôt une ville particulière avec deux synagogues ; on dit que l'eau dans cette ville donne quelquefois l'éléphantiasis ou la lèpre, maladie dégoûtante, de l'Inde. Je vis la côte de Travancor couverte de moissons de riz, de plantations de poivriers, de cotonniers à soie, de manguiers et d'autres arbres, sur lesquels étaient perchés de beaux perroquets. Cependant la famine règne fréquemment dans ce pays si fertile, quoique montagneux, et après la saison des pluies, il n'est pas rare que des parens vendent leurs enfans pour quelques pièces de monnaie.

On trouve dans le Travancor plus de 200 mille chrétiens qui appartiennent en grande partie à l'é-

glise syriaque ; ceux de Saint-Thomé descendent, à ce que l'on croit, d'une colonie de nestoriens qui s'étaient enfuis de l'empire grec, après la persécution de Théodose II.

J'avais apporté de Goa quelques livres que je me proposais de lire dans mes momens de loisirs ; mais après que je les eus débarqués sur la côte de Travancor pour un jour, les ternites ou fourmis blanches me les détruisirent dans l'espace de quelques heures. Ces insectes, et des animaux venimeux, fourmillent malheureusement dans l'Inde ; ce sont des serpens, scorpions, lézards, mille-pieds, et beaucoup d'autres.

Auprès de Tanjeour, sur la côte de Coromandel, je visitai la pagode de Chalem-Bron, qui est célèbre dans l'Inde, mais qui a perdu beaucoup de son ancienne magnificence. Une double enceinte de murailles, avec quatre portes percées dans autant de blocs énormes de marbre, et surmontées de hautes pyramides, renfermaient indépendamment de plusieurs petits temples, une grande pagode divisée en cinq nefs par des rangées de piliers sculptés. Une merveille de ce temple était une grande chaîne de pierre qui joignait les deux pilastres de la grande entrée. Les chaînons n'avaient point de jointure ; ainsi il faut supposer que cet ouvrage a été taillé avec les pilastres en un seul bloc de rocher. Il est impossible de calculer le temps

et le nombre d'ouvriers qu'il a fallu employer pour un travail semblable : ce qui rend l'entreprise encore plus étonnante, c'est que, dans tout le pays, il n'y a point de carrière qui ait pu fournir les blocs énormes nécessaires à ce temple.

La récolte du coton ayant été abondante, j'en avais acheté dans mon voyage une quantité considérable à bon compte. Les négocians de Pondichéry furent très-contens de mes achats ; et comme je voulais me mettre en route pour Calcutta, je leur vendis ma part, et muni de mes fonds je quittai la colonie française après avoir fait mes adieux à tous mes compatriotes, et après leur avoir promis que si je ne faisais pas mes affaires au Bengale, où j'allais me rendre, je reviendrais à Pondichéry, où ils me procureraient un passage sur le premier bâtiment qui retournerait en Europe.

Je passai à Masulipatam, port de mer, qui fait un commerce considérable de mouchoirs de coton.

Je visitai ensuite, dans les états d'un roi appelé le Nizam, la ville d'Hydrabad, résidence du Nizam, et Golconde, ancienne capitale d'un royaume.

—

CHAPITRE IV.

États du Nizam. — Golconde. — Beauté des climats de la zone torride. — Pagode de Jaggernath. — Calcutta. — Le Gange. — Monts Himmala. — Voyage à travers l'Indostan. — Aventure du palanquin. — Fêtes des Indous. — Bombay. — Grottes sacrées d'Éléphanta et de Salsette. — Surate. — Hôpital des animaux. — Bananier du Nerbudda. — Les Parsis ou Guèbres. — Baroche. — Cambaye, presqu'île de Guzurate. — Végétation des campagnes du Mogol. Agra. — Delhy. — Ancienne magnificence de la cour du Grand-Mogol. — Cachemire. — Fabrication des schalls. — Le Thibet. — Le Lamaïsme. — Sources du Gange. — Pèlerinage et foire de Herdouar.

Plusieurs états de l'Inde produisent de l'or, de l'argent et des pierres précieuses, mais aucun n'est comparable à l'ancien royaume de Golconde pour ses belles mines de diamans. Ces pierres brillantes se trouvent dans des veines de rochers où elles sont mêlées avec une terre sablonneuse, ordinairement rouge et nuancée de blanc et de jaune. Ces diamans ne sont pas les seules richesses du pays; indépendamment du cristal et des autres pierres précieuses qui s'y trouvent, telles que les grenats, saphirs, améthystes, topazes et agates, la fécon-

dité naturelle du sol est telle que l'on y fait deux et même trois récoltes par an.

La ville de Golconde, assez bien bâtie, possédait autrefois un palais magnifique; dans sa vaste enceinte il renfermait des mosquées, des hôtels pour les grands, et l'édifice destiné pour le souverain; ce dernier brillait d'or. Les terrasses qui le couvraient étaient surchargées de grands arbres, et formaient autant de jardins suspendus comme on nous peint ceux de Sémiramis.

Dans toutes les provinces que je traversai, je ne pus m'empêcher d'admirer la beauté et l'abondance de la végétation. De distance en distance on trouvait, à l'ombre des bananiers, des citernes ou des sources garnies de pierres taillées et d'escaliers pour la commodité des voyageurs. On rencontre des Brahmes qui voyagent, des Fakirs qui demandent l'aumône et qu'il est quelquefois dangereux de rebuter, des marchands qui vont en troupe faire le trafic à travers les monts Gats, des oiseaux couverts du plus beau plumage voltigent sur les palmiers; quelquefois à l'ombre des gros arbres, le maître d'école est entouré des enfans du village qui écrivent sur des feuilles d'arbres.

J'avais parcouru tous les différens climats des charmans pays de la zone tempérée, tels que la France, l'Italie, etc.; j'avais passé dans la Laponie, dans ces régions qui font partie de la zone gla-

ciale, et de là, par une suite d'aventures, j'étais venu dans les climats brûlans de la zone torride. En comparant tous ces pays divers, et en considérant combien ils diffèrent entre eux par leur température, par la nature de leurs productions et celle même de leurs habitans, je ne pouvais qu'admirer la variété des ouvrages du Créateur; ce qui me paraissait surtout merveilleux, c'est la manière dont la Providence a adouci la rigueur des climats septentrionaux, et les a rendus propres à être habités. J'ai déjà rapporté comment elle a pourvu les habitans des contrées voisines du pôle, en leur fournissant des fourrures capables de les défendre des hivers les plus affreux, en les dédommageant de la stérilité de leurs terres par des troupeaux considérables de rennes, ainsi que par une abondance prodigieuse de gibier et de poisson.

Or, cette Providence ne me paraissait pas moins admirable dans la manière dont elle a rendu habitables les pays voisins de l'équateur, en modérant les ardeurs de cette zone que l'on a nommée Torride, comme devant être desséchée par les rayons perpendiculaires du soleil. Il semblerait en effet que la chaleur dût y être insupportable; mais des vents bienfaisans et réguliers y rafraîchissent l'air, et comme les jours y sont en tous temps égaux aux nuits, la longueur de ces nuits tempère, par leur fraîcheur et leurs rosées abondantes, la chaleur

de la journée et la sécheresse de la terre. Des pluies périodiques et considérables viennent encore au secours des habitans de ces climats ; les nuées qui les produisent, leur servent alors comme d'un voile qui les garantit des rayons du soleil, précisément dans le temps où il serait pour eux le plus incommode : ce sont ces pluies périodiques qui occasionent, dans certains temps fixes, le débordement des grands fleuves qui coulent entre les tropiques ; imbue de ces eaux abondantes, la terre devient fertile au point que partout où elle est susceptible de culture, elle ne cesse de produire. Entre ces productions, on trouve une quantité de fruits fondans et délicieux que la nature offre sans cesse aux hommes pour les rafraîchir : on en voit les arbres toujours chargés. Effectivement, une des propriétés de la zone torride, c'est qu'il n'y a point, comme dans les autres climats, de temps particuliers où les arbres se dépouillent et reverdissent ; ils sont continuellement couverts de feuilles, de fleurs, de fruits, et si l'on y distingue quelques saisons, ce ne sont que celles des pluies et du temps sec.

En approchant de Jaggernath, je rencontrai une foule de pélerins, revenant de la grande fête qui se célèbre tous les ans à la fameuse pagode de cette ville, un des principaux lieux de pèlerinage pour les Indous.

Cette pagode est surmontée d'une pyramide tronquée de 147 pieds de haut et toute couverte de sculpture du haut en bas ; de chaque côté de cette pyramide s'élève un édifice carré qui est orné de même.

L'idole de Jaggernath, qu'on adore dans cette pagode, est d'une forme hideuse ; on la renouvelle toutes les fois qu'il y a deux lunes dans le mois où l'on célèbre la fête ; les Brahmes font accroire au peuple qu'un os enfermé dans cette idole, provient du dieu Vischnou. On trouve dans la pagode trois autres idoles aussi hideuses. A la grande fête on les promène sur un énorme char de 36 pieds de haut, et chargé de draperies et de banderoles. Le peuple s'attache à cette machine énorme pour la traîner ; et il se trouve presque toujours quelques fanatiques qui se jettent sous les roues pour se faire écraser.

Les Brahmes ont répandu beaucoup de fables sur les actions miraculeuses de leurs idoles : ils desservent le temple au nombre de quelques milliers ; tous vivent aux dépens de la crédulité du peuple ; il y a aussi une soixantaine de femmes de mauvaise vie attachées au service de cette pagode. Plus de 100 mille pèlerins de toutes les parties de l'Inde fréquentent chaque année la ville de Jaggernath, qui renferme au delà de 5 mille maisons.

A Calcutta je retrouvai le capitaine du bâtiment

hollandais avec lequel j'avais été associé dans la mer de la Chine. Il avait trouvé occasion de vendre toute notre cargaison à un bâtiment américain, et il se proposait de retourner dans la mer de la Chine. Comme de mon côté je voulais me rapprocher de l'Europe, je terminai mes comptes avec lui. Il me revint une somme assez considérable, dont j'envoyai une partie, par lettres de change, au marchand d'Astracan qui m'avait confié une pacotille de fourrures et pelleteries. Je visitai ensuite la ville.

Calcutta a toute la magnificence d'une capitale; c'est le siége du gouverneur-général anglais de l'Inde, et le chef-lieu des possessions britanniques. La ville est aussi grande que Paris, et renferme une population de 200 mille âmes. Les indigènes occupent, comme à Madras, un quartier particulier, la ville noire, où ils vivent à leur manière, et pratiquent leur culte dans des pagodes; ils n'habitent que des cabanes. Mais le quartier du gouvernement est tout-à-fait européen, et habité principalement par des Anglais. C'est là que l'on voit l'hôtel du gouverneur, l'église cathédrale, le théâtre, et un grand nombre d'hôtels. La rue principale est bien alignée, et décorée de façades d'architecture grecque et romaine. Le soir, au frais, les carrosses roulent dans ce quartier, comme dans les grandes villes d'Europe. Il règne en gé-

néral une grande opulence parmi les riches colons anglais, qui font en effet des affaires considérables.

Calcutta est situé sur un bras du Gange, appelé l'Ougly, et protégé par le fort William ; la cité est entourée d'un fossé et d'un rempart. En face de l'hôtel des douanes on voit le monument qui remplace l'affreux *caveau noir*, ancienne prison, où en 1756, le nabab du Bengale, s'étant emparé du fort de Calcutta, enferma la garnison anglaise, forte de 146 hommes. La chaleur était si étouffante dans ce souterrain affreux, que pendant la nuit tous les prisonniers, à l'exception de 23, expirèrent dans les tourmens les plus horribles ; quelques-uns étaient devenus fous et avaient péri dans le plus affreux délire. Peu de temps après les Anglais reprirent Calcutta, et s'emparèrent de tout le Bengale. Le caveau noir fut détruit ; mais on éleva un monument pour perpétuer le souvenir du supplice inouï de la garnison.

Calcutta est le siége d'un évêché du culte anglican ; il a aussi une chapelle catholique et des mosquées ; il y a une société savante, appelée la Société asiatique, des écoles anglaises et indoues. On y a organisé à l'européenne un corps d'armée indou ; ce sont les Cipaies ; ils portent des caleçons, point de bas, des espèces de sandales ou mules, et l'uniforme anglais.

Le Gange se jette dans la mer par plusieurs embouchures, entre lesquelles des îles couvertes de broussailles sont le repaire de tigres, tandis que le fleuve est infesté par des crocodiles. Le Gange vient des monts Himmala sur la frontière du Thibet. Après avoir reçu l'Alacananda il arrose de vastes contrées, les fertilise par ses débordemens, et se jette enfin, au-dessous de Calcutta, dans la mer des Indes. C'est un fleuve sacré pour les Indous, qui regardent comme une action pieuse de s'y baigner, et de mourir sur ses bords, de manière à être emporté par ses flots. Tous les ans on célèbre une grande fête en l'honneur de ce fleuve, que les Indous croient issu du pied du dieu Brahma. Sur ces bords on voit un grand nombre de pagodes et de lieux sacrés, où les Brahmes reçoivent les offrandes des pèlerins. Bénarès passe pour être l'université de ces Brahmes; ils habitent en foule cette ville, et instruisent la jeunesse dans le culte de la mythologie et du brahmanisme. Plusieurs de ces brahmes sont instruits et connaissent à fond la langue sanscrite, dans laquelle sont écrits les anciens livres sacrés des Indous. Ces livres, remarquables par leur haute antiquité, sont devenus un objet d'étude pour les orientalistes d'Europe. Au-dessus de Calcutta on trouve la ville de Chandernagor, où les Français avaient autrefois des comptoirs. Au midi de

Patna, autre ville située sur le Gange, est le royaume de Nepaul, traversé par les monts Himmala qui y atteignent une hauteur de vingt-cinq mille pieds; ce sont les plus hautes montagnes que l'on ait mesurées sur le globe. Aussi leur cime est-elle toujours couverte de neige. Le Nepaul est habité en grande partie par des Indous; il exporte des éléphans, de l'ivoire, du miel, des épices, du coton, etc. La capitale est Katmandou, ville de 50 mille âmes, dans laquelle il y a beaucoup de pagodes.

Après avoir réfléchi mûrement sur le parti que j'avais à prendre, je fus d'avis de me rendre à Bombay, de chercher dans cette ville une occasion pour me rendre au Cachemire, et d'y employer mes fonds à l'achat des schalls qui ont tant de prix dans l'Orient et en Europe; en sorte que je gagnerais encore sur cette nouvelle spéculation, et que je tirerais un double profit de mon voyage en Asie.

Ma résolution fut bientôt prise. Je voulus traverser la péninsule depuis Calcutta jusqu'à Bombay. Cette route était longue; mais dans l'Inde où l'homme a si peu de besoins, on voyage à peu de frais, quand on sait être modeste dans sa manière de vivre. Cependant il me prit fantaisie de voyager en palanquin. J'avais voyagé en voiture, en vaisseau, en traîneaux; je voulus essayer aussi

de la manière indienne. Je louai des porteurs, quatre pour porter le palanquin, quatre pour relayer les autres, et deux pour porter des falots la nuit. J'avais presque l'attirail d'un rajah; cependant la dépense ne fut pas forte, et le voyage alla rapidement.

Les premiers jours je trouvai cette manière de voyager douce et agréable, et je me félicitai de l'avoir choisie. Mais un matin quelques-uns des porteurs refusèrent de continuer le service. Je ne pus d'abord en savoir la cause; je compris enfin qu'ils avaient aperçu que j'avais emporté de Calcutta des viandes froides, et qu'en leur qualité d'Indiens, ils regardaient comme impie de porter un Européen qui se nourissait de chair de bœuf. Il fallut renoncer à cette viande pour apaiser mes Indous, et moyennant cet arrangement le voyage fut continué. Mais le lendemain ce fut une scène semblable. Parmi les porteurs, il y avait quelques musulmans qui avaient vu que la viande qui me restait, était du porc. Cette découverte leur inspira de l'horreur; ils ne voulurent plus me porter, à moins que je ne me défisse du porc. Il fallut bien passer par ce qu'ils voulurent, et me contenter d'une nourriture végétale, puisque dans les villages indous que nous traversâmes, personne n'aurait voulu tuer quelque animal pour en apprêter la chair.

Nous étions à peu près à la moitié de la presqu'île, lorsqu'un jour, au milieu de la grande route, tout à coup les porteurs se mirent à crier : Un tigre ! un tigre ! jetèrent le palanquin sans s'embarrasser de ce que je deviendrais, et se sauvèrent à toutes jambes.

Que l'on juge de ma position ! Au milieu de la campagne, j'étais exposé à la fureur d'une bête féroce sans espoir de secours. L'animal avait paru à la sortie du bois ; heureusement il y était rentré, soit qu'il ne nous aperçût pas, soit qu'il ne fût pas tenté de se jeter sur nous. Cependant je fus plus d'une demi-heure dans la situation la plus cruelle : à la fin les porteurs revinrent. Ils me dirent, pour s'excuser, que le tigre lorsqu'il avait devant lui des *indigènes* et des blancs, se jetait toujours de préférence sur les premiers, et épargnait les autres.

Cette aventure me dégoûta, je l'avoue, du voyage en palanquin. A la première ville je congédiai mes porteurs, et je pris une voiture du pays, pour le reste de la route. Je fus témoin, dans ce voyage, de plusieurs cérémonies et usages des Indous. Dans une petite ville que je traversai, on célébra la fête des serpens. Les ouvriers, surtout ceux qui travaillent en bois, firent une procession, en tenant tous un serpent apprivoisé à la main. Un enfant pauvre, que l'on portait en cé-

rémonie, avait le corps tout entortillé de serpens ; chaque habitant de la ville avait déposé auprès de sa chaumière un plat avec du riz, pour régaler ce jour-là les reptiles et apaiser leur rage. Il y a des gens qui savent ôter aux serpens leur venin, et par conséquent tout leur danger ; les reptiles désarmés de cette manière, sont pour ainsi dire comptés au nombre des animaux domestiques.

Dans un autre endroit je rencontrai un cortége d'éléphans, de chariots, de musiciens, avec beaucoup de gens parés, ce qui me fit voir qu'il s'agissait d'un mariage. Je vis sur un des éléphans un enfant de 13 à 14 ans, coiffé d'un énorme bonnet pointu, je pensai que c'était un jeune frère du mari ; mais lorsque j'entrevis une petite fille très-parée, et plus jeune encore, je ne doutai pas que ce ne fussent ces deux enfans qu'on venait de marier, suivant la coutume de l'Inde.

En arrivant un soir dans une ville, je trouvai le peuple assemblé dans la cour d'un riche indou, à l'entrée de sa pagode ou chapelle domestique, qui était très-éclairée. Un Brahme, revêtu de beaux schalls, récitait au peuple accroupi devant lui, des passages de la mythologie indoue : ensuite des bayadères ou danseuses, louées par le maître de la maison, exécutèrent des danses en l'honneur de la divinité célébrée dans la pagode. Il arrive souvent que des riches paient des Brahmes, des mu-

siciens, des danseurs et des danseuses pour faire le service religieux dans leur pagode domestique, ce qui amuse toujours beaucoup le peuple.

J'arrivai enfin à Bombay, une des plus grandes villes de l'Inde anglaise, et une des places les plus commerçantes de l'Asie. Bâtie dans une île, elle renferme plus de 180 mille habitans, parmi lesquels il y a beaucoup d'Indous, des musulmans, des Anglais, des parsis, des juifs. La ville noire, toute en bois de cocotiers, est habitée par les indigènes, comme dans d'autres villes de l'Inde; presque chaque maison a un jardin avec des légumes, un bananier, et un ou deux cocotiers. On voit des pagodes et des mosquées sans nombre. La grande pagode s'élève dans une enceinte murée; on trouve dans cette enceinte un étang en pierres de taille pour les ablutions, des maisons pour les Brahmes qui desservent la pagode, des *choultries* ou hôtelleries pour les voyageurs, et de petits temples consacrés aux divinités d'un rang inférieur. Au bazar ou marché, on voit beaucoup de boutiques bien garnies et tenues par des Indous ou des parsis.

Dans l'autre partie de la ville les maisons sont bâties dans le style européen, avec la différence qu'elles ont des vérendahs ou galeries aérées, et des cours couvertes. On trouve dans cette partie, l'hôtel du gouvernement, la douane, l'hôtel des monnaies, le trésor, le théâtre, le grand hôpital,

la prison, l'église anglicane, des églises et chapelles catholiques, tant portugaises qu'arméniennes. Les juifs ont plusieurs synagogues : ils vivent dans cette ville avec les mahométans, et ont un magistrat particulier, appelé le cazy d'Israël. Les parsis ou guèbres ont sur le bord de la mer deux cimetières où ils exposent leurs morts à la voracité des oiseaux de proie, selon l'usage de leur nation ; ensuite ils en recueillent les os.

On construit à Bombay de bons vaisseaux. Les chaleurs du jour font que l'on travaille beaucoup la nuit, et pour un étranger c'est un spectacle curieux que tout ce mouvement qui règne la nuit, ces cortéges de noce qui traversent les rues à la lueur des flambeaux et au bruit des instrumens de musique.

Comme la mousson qui amène les longues pluies avait cessé, et que la belle saison allait commencer, ce qui a lieu au mois d'octobre, je vis célébrer la fête de la mer ou de la navigation; tout le monde se porta sur le bord de la mer ; un des principaux Brahmes s'étant placé sur un rocher, jeta dans les flots, en guise d'offrande, une noix de coco dorée; aussitôt tous les autres Brahmes et les habitans jetèrent chacun une noix à la mer; le soir il y eut des divertissemens publics, tels que musique, tours de force, jongleries, danses de serpens, etc.

Une jetée conduit de Bombay à la petite île d'É-

léphanta, renommée à cause de ses grottes sacrées. L'île tire son nom d'un éléphant colossal taillé dans le roc. La grotte a été excavée à mains d'hommes; elle est soutenue par des piliers massifs avec des chapiteaux; toutes les parties sont couvertes de sculptures, et au fond de la grotte on voit les figures colossales des trois divinités des Indous, Brahma, Vichnou et Siva, portant chacune des attributs différens.

Sur les pilastres des deux côtés de cette trinité indoue on a sculpté des figures qui ont 14 pieds de haut. A la droite de l'entrée on voit une chambre carrée, soutenue par huit statues colossales, et décorée d'une image du dieu Maha-Deo. Les Portugais, pendant le temps qu'ils ont possédé la côte du Malabar, ont malheureusement mutilé ce monument curieux des arts et du culte des Indous.

A Salsette, auprès d'Éléphanta, on voit un autre rocher creusé comme le précédent. C'est un temple de 90 pieds de long, divisé par des rangées de piliers, en trois nefs; mais, à l'exception du portique et des chapiteaux des piliers, il n'y a point de partie ornée de sculpture; de chaque côté du portique une niche renferme une statue colossale bien exécutée. La montagne est encore percée de longs corridors qui conduisent à des cavernes plus petites; elles ont probablement servi de demeure; ainsi cette montagne a pu renfermer un

village ou une ville entière dans ses souterrains.

J'allai encore voir les sources chaudes de Dagazon dans le pays des Mahrattes, auprès du fort anglais de Vittoria. C'est une jolie contrée, ombragée par des cocotiers, des tamariniers et manguiers, et où abondent les singes, les pigeons verts et autres oiseaux; auprès de là est le village mahratte de Harrasor, renommé pour son temple et ses Brahmes, et pour la beauté des femmes; leurs yeux ont le brillant des yeux de l'antelope; elles se drapent avec de la soie ou de la mousseline, presque à la manière des anciennes Grecques, et se parent de bijoux. Tout le village est habité par des Brahmes.

Je m'embarquai à Bombay pour Surate. Cette ville est une des plus célèbres de l'Inde par son commerce et par l'affluence des marchands; elle est aussi considérable que Bombay. Cependant il y a beaucoup de jardins et de champs dans l'enceinte de la ville. Le grand bazar et les rues offrent un mélange de costumes et de peuples d'Orient et d'Occident, d'éléphans, d'équipages et de voitures traînées par des bœufs, de soldats anglais et de cipaies. Les comptoirs européens sont des édifices remarquables, assez fortifiés pour être à l'abri d'une attaque. Beaucoup de maisons particulières ont des bains et des jardins; la marqueterie, les marbres et les porcelaines les décorent.

Elles sont couvertes en plate-formes ; on y prend le frais le soir, même on y couche dans la belle saison. Il y a des bains publics où l'on fait une grande profusion d'huiles et d'onguens.

Si je fus charmé de cette ville, je ne le fus pas moins de ses environs, où la plus belle végétation des jardins et des champs contraste par sa verdure variée avec la blancheur éclatante des maisons de plaisance.

Le sol y est si fertile qu'il n'est pas nécessaire d'engraisser les terres ; elles abondent en riz, cannes de sucre, légumes, en fruits de toutes espèces et de toutes saisons. On y voit fleurir le *palma-christi* qui donne l'huile de ricin. J'y remarquai aussi un arbre sauvage qui produit des grappes de noix dont les noyaux fournissent un très-bon savon naturel. Les singes, les perdrix, les oiseaux aquatiques, abondent dans ces campagnes, où l'on voit aussi des antelopes et d'autres animaux paisibles, tandis que les hauteurs du côté de l'est, sont infestées par des tigres, des léopards, et des hyènes.

Surate était une des principales villes du Mogol : cet empire tirait son nom des Tartares que commandait le fameux Genghiskan : Tamerlan, l'un de ses successeurs, en est regardé comme le fondateur. Il comprenait l'un des plus beaux et des plus riches pays de l'univers : arrosé par deux

fleuves considérables, l'Indus et le Gange, réunissant les productions de l'Europe à celles du climat de l'Inde, il est riche en or et en pierres précieuses. Mais l'industrie des habitans était une autre source de richesses pour ce pays, et les belles toiles de coton qui s'y fabriquent y attiraient de l'étranger des sommes immenses. Les habitans de ce vaste empire variaient beaucoup par leur origine : les uns, descendus des anciens Tartares conquérans du pays, suivaient pour la plupart la religion du prince, qui était celle de Mahomet ; ils portaient le turban comme les autres mahométans : les Indous ou indigènes avaient conservé au contraire les usages simples de leurs aïeux. La distinction des deux peuples se remarque encore facilement; mais le règne des musulmans est passé. Les Anglais ont détruit cet empire florissant, et en ont incorporé les états dans leurs vastes possessions.

Une institution curieuse à Surate, c'est l'hôpital entretenu par les Banians ou Indiens, en faveur des animaux malades ou infirmes. Ils sont tous traités avec le plus grand soin, par égard pour la métempsycose ou la doctrine de la migration des âmes. On y reçoit tous les animaux que l'on y présente, mais lorsqu'on les rétablit, on ne les rend point. On y voit des chevaux, des bœufs, des chèvres, des brebis, des singes, des oiseaux ; on y entretient, depuis 75 ans, une vieille tortue; il y a

aussi dans cet hôpital, des rats, des souris, et toute sorte de vermine, pour le régal de laquelle on loue quelquefois des mendians dans la rue, à condition qu'ils se laisseront ronger pendant un certain espace de temps. L'hôpital achète tous les ans un grandn ombre de chèvres, pour empêcher qu'elles ne soient immolées par les mahométans le jour de leur grande fête.

On trouve à Surate comme à Bombay, des parsis ou guèbres originaires de Perse ; ils adorent le feu, ou du moins, ils ont un tel respect pour cet élément, qu'ils regardent comme le plus grand malheur de le laisser éteindre dans leurs maisons ; il y en a même qui n'oseraient moucher une chandelle, de peur d'éteindre la flamme. Ils ne croient pas, comme les Banians, à la métempsycose, et mangent la viande des animaux ; ils sont généralement plus forts qne les Indous. Leurs femmes sont jolies dans leur jeunesse ; mais à l'âge de 20 ans elles sont déjà vieilles.

Je visitai, aux environs de Surate, le village de Pulparra, sur le Tapti, habité par les Brahmes, et fréquenté par les pèlerins qui s'y baignent à l'ombre des bananiers. Beaucoup d'Indous font, après leur mort, brûler leur corps dans ce lieu sacré, et les veuves s'immolent fréquemment ici sur le bûcher de leurs maris.

De Surate à Baroche il n'y a qu'une petite dis-

tance. On traverse, dans la dernière ville, le Nerbudda. Baroche, entourée de murs flanqués de tours, a un palais qu'habitait autrefois le nabab du pays. La grande mosquée est surmontée d'une coupole. La ville a de grandes manufactures de coton, et exporte beaucoup de coton brut. Le Nerbudda est encore un fleuve sacré pour les Indous qui s'y rendent en foule, surtout pour les fêtes qui se célèbrent sur ses bords.

Je ne quittai pas les bords du Nerbudda sans avoir vu le fameux bananier appelé *Cubberburr*, qui, en se propageant par ses rejetons, à la manière de ces arbres, a formé une petite forêt, au milieu de laquelle le vieux tronc apparaît comme le père d'une nombreuse famille. Ses antiques rameaux forment une voûte de verdure que les rayons du soleil ne sauraient pénétrer : c'est la retraite de milliers d'animaux, parmi lesquels on remarque d'énormes et hideuses chauve-souris suspendues par troupes aux branches. Des serpens gris, noirs et écarlates aiment également cette sombre retraite ; aussi n'est-il pas sans danger de la visiter.

Cambaye, où j'arrivai ensuite, était jadis célèbre pour ses manufactures d'étoffes de soie et de brocards d'or, aujourd'hui la ville tombe en ruine; on y admire encore l'ancien palais du nabab, des jardins et des fontaines, la mosquée, entourée d'une colonnade, et la grande pagode, ornée de

sculptures, au-dessous de laquelle il y a un temple souterrain avec la statue d'une divinité. Dans le faubourg, on voit des mausolées mahométans. La ville est infestée de singes, qui courent en foule sur les toits. Je faillis être lapidé par les habitans pour avoir repoussé un de ces animaux qui me gênait dans ma marche. On regarde ces animaux comme sacrés, et on ne pardonne pas le crime de les avoir troublés.

La presqu'île de Guzurate, auprès de laquelle Cambaye est située, est une des plus belles parties de l'Inde. On y entretient beaucoup de vaches, de buffles, et le *ghy* ou beurre clarifié forme un article d'exportation considérable. Le riz, le tabac, le coton, y abondent ; le climat y est délicieux. Il s'y est élevé un grand nombre de villes et de villages florissans. Depuis la chute de l'empire mogol le Guzurate jouit d'une sorte d'indépendance, et des bandes de pillards y troublent quelquefois la sûreté publique.

Entre Ougein et Agra, la route est, dans beaucoup d'endroits, bordée d'arbres qui la rendent fort agréable : ici comme ailleurs les bananiers servent de retraite à une grande quantité de singes et d'oiseaux, surtout à des perroquets ; il y en a de fort grands, qui étant d'un gris de perle, ont sur la tête une houppe incarnate. Je vis de part et d'autre des champs d'indigo : celui qui croît dans cette partie

du Mogol passe pour le meilleur ; aussi la culture en est-elle fort soignée ; la plante qui le produit ressemble à la feuille de carotte, pousse des branches comme la ronce, et fleurit à peu près comme le chardon. On cueille les feuilles de cette plante à certains temps de l'année, et après les avoir fait sécher au soleil on les fait tremper dans l'eau ; on remue cette eau de temps en temps jusqu'à ce qu'elle ait attiré la matière colorée de la plante, après quoi on verse cette eau dans une autre auge où on la laisse reposer pendant une nuit ; le lendemain on la vide, et l'espèce de lie qui reste au fond est l'indigo que l'on fait sécher au soleil. Le coton est encore une des principales productions du Mogol ; un grand nombre d'Indous sont employés à le filer et à le manufacturer : le pays est rempli de tisserands qui font cette belle toile que nous admirons en Europe ; ils en fabriquent d'une telle finesse, qu'une pièce de 27 aunes peut tenir dans une main fermée et passer dans une bague.

La ville d'Agra où nous arrivâmes après une assez longue marche, a quelque temps été considérée comme la capitale de l'empire du Mogol ; elle était en effet la plus grande ville des Indes, et son étendue était telle qu'il fallait une journée entière pour en faire le tour à cheval. Des jardins spacieux entouraient les jardins des riches, des arbres toujours verts procuraient de toutes parts

un ombrage délicieux, en même temps qu'ils formaient des points de vue charmans par leur mélange avec les palais et les maisons qu'ils environnaient. On comptait dans la ville d'Agra soixante-dix mosquées, près de huit cents bains publics, et plus de quatre-vingts caravanserais où les étrangers étaient logés gratuitement : la plupart de ces hôtelleries avaient trois étages, avec des magasins voûtés, des écuries, des galeries spacieuses et de longs corridors pour la communication des chambres. Mais l'édifice le plus remarquable était le palais impérial, qu'entourait une double muraille flanquée de plusieurs terrasses, avec un large fossé et des ponts-levis ; l'intérieur en était magnifique, et les appartemens de l'empereur resplendissaient d'or et de pierreries. Aujourd'hui Agra est délabré.

Delhy, distante d'Agra de quarante lieues, était le siége du grand-mogol ; c'est une ville très-ancienne, quelques-uns croient même qu'elle était le siége du royaume de Porus : elle est encore grande et divisée en nouvelle et vieille ville ; la nouvelle est ornée de superbes édifices entre lesquels on distingue une mosquée bâtie presque tout en marbre sur un rocher qu'il a fallu aplanir pour cela. L'on entre dans cette nouvelle Delhy, du côté de la vieille ville, par une longue et large rue bordée de portiques dont le dessus est en plate-

forme : cette rue aboutit à la grande place où est l'ancien palais de l'empereur, édifice immense, entouré d'un fossé, et qui n'a pas moins d'une demi-lieue de circuit; les murailles dont il est environné sont de pierres de taille, avec des tours et des créneaux ; mais rien n'était comparable au trône du palais qui éblouissait par des girandoles de pierreries.

Le grand-mogol passait pour le plus riche monarque de l'univers, et son faste répondait à cette richesse : s'il allait faire sa prière à la mosquée, il étalait une pompe incroyable ; ou il était monté sur un éléphant richement caparaçonné et tout couvert d'or et de pierreries, ou il était porté par huit hommes, superbement habillés, sur un brancard, ou, pour mieux dire, sur un trône tout éclatant d'or et d'azur. Quand il sortait de la ville pour prendre l'air ou pour aller à la chasse, il était accompagné de dix mille hommes, précédés de plus de cent éléphans revêtus de superbes couvertures d'écarlate, de velours ou de brocart; alors il était traîné dans un carrosse par deux bœufs blancs à cornes dorées, ou il était porté dans un magnifique palanquin, et quelquefois il était monté sur un beau cheval de Perse, suivi de ses officiers et d'un grand nombre d'éléphans, de chameaux et de chariots de bagage.

Sa puissance ne connaissait point de bornes ;

régnant avec toute la plénitude du despotisme, il disposait à son gré du sort et de la fortune de ses sujets. Le pouvoir des vice-rois et des gouverneurs était presque aussi arbitraire que celui du souverain ; c'étaient autant de tyrans qui dévoraient la substance des peuples.

Une armée immense obéissait aux ordres du grand-mogol ; pour la cavalerie on tirait les chevaux de l'Arabie, de la Tartarie et de la Perse. Les cavaliers étaient armés seulement d'arcs, de javelots et de cimeterres; l'infanterie portait un mousquet, et souvent aussi un arc et une pique de dix à onze pieds de long. L'artillerie, très-nombreuse, se servait de pièces fort anciennes ; mais la principale force des armées mogoles consistait dans les éléphans dont on fait monter le nombre à plusieurs milliers ; chacun de ces animaux portait sur son dos une tour de bois garnie d'arquebusiers, et l'on se servait de ces colosses comme de retranchemens. Indépendamment de la nourriture végétale, on donnait aux éléphans de l'empereur des boulettes composées de farine, beurre, épices, et sucre.

Par le pays de Seiks et celui de Lahor je me rendis au Cachemire qui forme une vallée charmante au bas des montagnes du Thibet. Les Mogols appelaient le Cachemire le paradis terrestre des Indes ; en effet, cette contrée ressemble à un

vaste jardin, entremêlé de bourgs et villages, et où l'on trouve de toutes parts des aspects charmans, les plantes, les fleurs et les fruits d'Europe y prospèrent; c'est parce que cette vallée est élevée de plus de 5000 pieds au-dessus de l'Océan, que les ceps de vigne y acquièrent une grosseur prodigieuse; des cèdres, des pins et sapins remplissent les forêts. Il pleut à verse pendant tout l'été. Quand ces pluies manquent, la chaleur devient étouffante. Les habitans ont le teint très foncé. Quoique grande, la ville de Cachemire, résidence du gouverneur du pays, n'a rien de remarquable, si ce n'est sa situation agréable sur un lac; la plupart de ses maisons ne sont bâties que de bois; on aperçoit dans les environs un grand nombre de maisons de plaisance.

Aux Mogols ont succédé dans la domination du Cachemire les Afghans, peuple belliqueux qui possède le Caboul; et puis les Seiks ou Sykes du Punjab et du Lahor, qui tiennent les malheureux habitans dans l'asservissement.

Pour atteindre le but de mon voyage, je pris connaissance des fabriques de schalls, qui, sous les Mogols, étaient beaucoup plus florissantes qu'elles ne le sont maintenant. On a ignoré longtemps en Europe quelle matière les Cachemiriens employaient à ces étoffes Aujourd'hui même on ne le sait pas positivement. Cependant je crois pouvoir assurer que cette matière soyeuse, qu'on-

nomme *touss* dans le pays, est le poil fin et ras des chèvres de la contrée ; mais qu'on tire aussi beaucoup de laine fine du Thibet, particulièrement de la province d'Undes, voisine du Cachemire. J'appris que cette province, située sur un plateau très élevé entre deux chaînes de montagnes, les monts Himmala et les monts Cailas, exporte, outre la laine des schalls, des chevaux et de la poudre d'or, et que les Cachemiriens y envoient en retour du safran de leur pays. La chèvre, la brebis, la vache et le lièvre y ont tous, dit-on, une fourrure très-fine. Comme il est difficile de pénétrer dans ce pays, je n'en parle que d'après des ouï-dire.

Les schalls se font au métier, et les bordures, que l'on ajoute ensuite, se travaillent à l'aiguille. Lorsque l'ouvrage est difficile, on emploie jusqu'à un an à faire un seul schall ; il n'y a d'ailleurs pas plus de deux à quatre personnes qui puissent travailler à une pièce. Quant aux dessins très compliqués, on les exécute par morceaux, que l'on joint, lorsqu'ils sont finis, avec tant d'adresse, que l'on ne saurait trouver les jointures. On fait les bordures avec des aiguilles de bois ; il y en a une pour chaque couleur. Dans la plupart des boutiques ou ateliers, il y a trois ouvriers qui ne font en travail fin qu'un quart

de pouce par jour. C'est à la lenteur du travail autant qu'au haut prix de la matière qu'il faut attribuer la valeur excessive des schalls. Ils paient d'ailleurs à la douane de Cachemire, où on les estampille, un impôt qui équivaut à peu près au cinquième de leur prix. En sortant du métier, les schalls sont dans un état écru; on les envoie en grande partie à Amritsar, pour les y faire blanchir; cependant on en expédie aussi d'écrus. On m'a assuré que l'un portant l'autre, chaque boutique ou métier de Cachemire fournit par an cinq schalls grands et petits; en sorte que le pays fournit peut-être tous les ans 80 mille schalls de toute espèce. Une partie reste dans l'Inde, où l'usage en est général; une autre passe en Perse, où toutes les classes aisées de la société en portent. Les plus riches en font même des tapis; la Turquie en consomme aussi beaucoup. Enfin depuis une vingtaine d'années, les femmes en Europe ont adopté, pour leur parure, les schalls de Cachemire.

Je profitai de mon séjour dans le pays, pour prendre des renseignemens sur le Thibet, grand état qui en est voisin, et quiest très-peu fréquenté par les voyageurs. Le midi en est hérissé de montagnes, entre lesquelles il y a de charmantes vallées et de grands lacs, entre autres celui de Mana-Sorowar dans les monts Himmala, où les

Indous vont en pèlerinage. Le climat du Thibet paraît être salubre, et les habitans, dont le teint est d'un brun foncé, y jouissent d'une constitution robuste. Il y a dans ce pays des mines d'or et d'autres métaux; un minéral qui abonde au Thibet, c'est le tinkal ou borax. On en exporte une quantité pour l'Europe. L'animal qui donne le musc est aussi indigène dans ce pays. Mais ce qui rend le Thibet surtout intéressant, c'est qu'il est le siége d'une religion qui s'est répandue dans tout l'intérieur de l'Asie, et qui est professée hors du Thibet par les Kalmouks et d'autres peuples nomades. Le chef de ce culte est le dalaï-lama, qui réside dans un grand palais à Lassa, une des principales villes du Thibet. Il ne paraît jamais en public; on prétend que les lamas ou grands-prêtres qui l'entourent, lui en substituent un autre dès qu'il est mort, en faisant accroire que c'est toujours le même, et que le dalaï-lama est immortel. Il reçoit des honneurs presque divins; lorsqu'il accepte les offrandes et les présens qu'on est admis à lui offrir dans l'intérieur de son palais, il se tient immobile dans une espèce de niche obscure, en sorte qu'on serait tenté de le prendre pour une statue. Ce grand lama réunit le pouvoir temporel au pouvoir spirituel, depuis que les Kalmouks ont détrôné les princes du pays. Mais la Chine exerce une grande influence sur le Thi-

bet, et le tient en quelque sorte dans sa dépendance.

Des lamas, espèces d'évêques, résident dans les principales villes du Thibet; on trouve aussi des couvens nombreux d'hommes et de femmes. Ce qui étonne beaucoup le voyageur européen, c'est la grande ressemblance qui existe entre les usages ecclésiastiques du lamaïsme et ceux du culte catholique. Dans leurs temples les gheloungs ou prêtres thibétains et kalmouks ont des cierges, de l'encens, des sonnettes, des ornemens sacerdotaux; ils chantent à deux parties précisément comme les prêtres des églises romaine et grecque. On croit que cette ressemblance vient de ce que le culte de l'Inde s'est mêlé à celui qui était pratiqué par les Grecs de la secte de Nestorius.

De grands fleuves prennent naissance dans les montagnes du Thibet: l'Indus, le Gange et le Brama-pouter en descendent, en se dirigeant sur l'Inde. Les sources du Gange ont été long-temps inconnues; il n'y a que quelques années, qu'elles ont été déterminées par des officiers anglais. C'est au delà de Gangautri, et à une hauteur de plus de 12,000 pieds que la principale source du Gange a son issue sous une voûte de neige glacée, dont la masse a plus de 300 pieds de haut, et que hérissent des glaçons énormes. A Gangautri un Brahme présente de l'eau de ce fleuve naissant aux pèlerins indous qui visitent ce lieu. Un peu au-dessous de la réu-

nion de l'Alacananda et de la principale branche du Gange, le fleuve passe à Herdouar, fameux lieu de pèlerinage, où tous les ans, à une fête qui a lieu au commencement de la saison chaude, des Indous de toutes les parties de l'Indostan accourent en foule pour se baigner. Des milliers de marchands s'y rendent en même temps, et il s'y établit une des plus grandes foires qu'il y ait dans l'Inde. Beaucoup de pèlerins apportent des marchandises; des troupes de bestiaux viennent du nord, chargés des paniers qui servent au transport des pèlerins et des productions; des banquiers indiens font des affaires considérables. Toute la contrée d'alentour fourmille de monde et de bestiaux. Parmi les dévots indous qu'on voit à cette fête, il y a des troupes nombreuses de goseings, espèce de pénitens qui exercent dans le haut Indostan une sorte d'autorité, et forcent le peuple à leur faire des aumônes.

CHAPITRE V.

Voyage en Perse. — Les Afghans. — Péchawer, résidence du roi de Caboul. — Petite et grande Bukharie. — Guèbres et Juifs en Perse. — Climat et productions de la Perse. — Hérat, ville du Khorasan. — Téhéran, résidence du roi de Perse. — Casbin. — Tauris. — Le mont Ararat en Arménie. — Monumens et édifices d'Ispahan. — Ville de Yezd. — Chiras. — Curiosité naturelle d'un lac où il se forme du marbre transparent. — Ruines de l'antique Persépolis. — Port de Bender-Aboucher. — Traversée du golfe Persique. — Arrivée à Bassora. — Arabes des déserts; leurs mœurs et usages. — Bagdad; commerce de cette ville. — Restes de l'ancienne Babylone. — Pillage d'une caravane par les Arabes.

Il ne me fut pas difficile au Cachemire de faire un assortiment de schalls tel qu'il convenait au goût des Européens. Mon intention était de descendre avec ma pacotille, qui n'était pas embarrassante, l'Indus par le pays de Moultan, et de revenir à Bombay pour m'y embarquer sur le premier bâtiment qui partirait pour l'Europe. Mais un Arménien me fit changer d'avis. C'était un marchand qui, établi en Turquie, faisait des achats dans l'Inde;

cette fois il n'y était venu que pour acheter des schalls de Cachemire, et étant sur le point de retourner en Turquie par la Perse, il me proposa de l'accompagner. Deux ou trois chameaux suffisaient pour porter nos marchandises. J'avais l'avantage de passer par des pays inconnus, dans la compagnie d'un homme qui les connaissait, et je pouvais revenir en Europe aussi promptement que si j'avais attendu le départ d'un vaisseau de Bombay.

Ces considérations me firent accepter avec plaisir la proposition du marchand arménien, et je me hâtai de terminer mes affaires, afin de partir avec lui. Nous nous pourvûmes de quelques chameaux et de conducteurs, et après avoir chargé les bêtes de somme de nos marchandises, nous nous mîmes en route.

L'Afghanistan ou le royaume des Afghans, que nous eûmes à traverser tout du long, est habité par divers peuples ou par diverses tribus dont quelques-unes sont turbulentes et belliqueuses, et dont d'autres ne s'occupent que de leurs troupeaux. Les hommes portent généralement de larges pantalons d'une étoffe de coton de couleur sombre, et une espèce de camisole qui descend jusqu'aux genoux, et par-dessus laquelle on met un manteau ou surtout en peau de mouton. Les tribus afghanes forment quelquefois des confédérations contre des ennemis; le plus souvent une tribu est en guerre contre l'autre;

le sujet de la querelle est la possession d'un puits, ou la limite d'un champ ; une offense appelle des représailles, et celles-ci en attirent à leur tour, en sorte que les dissensions s'alimentent toujours elles-mêmes, et forcent quelquefois les hommes à être toujours armés et à marcher en troupes, dans la crainte d'une surprise. Les Afghans émigrent beaucoup pour le haut Indostan. On y trouve une province entière qu'ils ont occupée ; c'est celle des Rohillas, dont Bareilly est le chef-lieu, et où l'esprit belliqueux des habitans se manifeste assez souvent.

Nous eûmes à traverser le territoire d'une tribu afghane qui vit de pillage ; je craignais pour mes schalls ; mais mon compagnon arménien me rassura, en me disant qu'il avait le moyen de passer avec nos marchandises par la tribu sans qu'on y touchât. En effet il loua, un peu cher, il est vrai, quelques guides de cette tribu, et dès lors ces pillards devenus nos gardiens, eurent la bonne foi de nous protéger contre la rapacité de leur peuple; leur présence suffit même pour nous faire respecter.

Peschawer, Caboul et Candahar sont les principales villes de ce pays. Le roi se trouvait dans la première quand nous y passâmes. La vue d'un costume européen tel que le mien excita la curiosité des habitans ; on se pressait pour me voir ; on était aux portes et aux fenêtres ; on grimpait même

sur les toits. Le roi voulut nous voir, et nous eûmes l'honneur d'avoir audience dans son palais. On nous conduisit dans une cour, où nous vîmes sa majesté toute couverte de diamans, assise sur un trône, au second étage, qui était ouvert du côté de la cour. Ses gardes étaient rangés auprès de nous, et ses courtisans entouraient son trône éclatant.

Peschawer est une ville de 100 mille âmes, bâtie dans une plaine où l'on voit des jardins agréables, des dattiers, tamariniers, mûriers, et d'autres arbres.

Les maisons sont bâties pour la plupart en briques, et ont généralement trois étages; les rez de chaussée forment des boutiques comme dans nos grandes villes; chez les fruitiers nous vîmes un rare assemblage des fruits de l'Inde et du Caboul. Dans les rues on rencontrait des Indous avec de longues barbes, des Afghans avec des bonnets de cuir, des Persans coiffés de bonnets de peau de mouton noirs; des officiers de la cour avec de hautes coiffures et des habits fantasques; quelques femmes enveloppées dans de longs voiles blancs; enfin, de petites caravanes de dromadaires et de chameaux.

Dans notre promenade autour de la ville, nous vîmes plusieurs Afghans avec le faucon au poing, comme nos anciens preux, revenant de la chasse, amusement favori de ce peuple. On nous invita de nous promener dans les jardins, plantés de

grenadiers, cyprès, platanes, et de haies de roses et jasmins.

Au nord de l'Afghanistan, s'étend la petite Bukharie, vaste pays que l'on connaît très-peu. Les habitans, qui ont le teint basané, parlent le turc, et ont des usages chinois, entre autres celui de boire du thé : on assure que les montagnes au nord-ouest de la petite Bukharie, renferment des mines d'or que personne n'exploite. Les provinces de Cashgar et Yarkand sont très-peuplées, et fertiles en coton, grains, etc. La grande Bukharie, située à l'ouest de la petite, est un pays florissant qui fait un commerce actif avec la Russie, la Turquie, la Perse et l'Inde : il renferme quelques grandes villes, telles que Samarcande et Balk, où les mahométans vont faire leurs études. Au nord il y a de grands déserts. La Bukharie est divisée en plusieurs états qui sont gouvernés par des khans ou chefs. C'est de ce pays que sont sortis les Tartares Usbeks, qui ont fondé l'empire des Turcs.

Après avoir passé par Candahar, nous entrâmes dans le royaume de Perse, dont l'Afghanistan est séparé depuis le dernier siècle.

Depuis la plus haute antiquité ce royaume a joué un rôle important dans l'histoire. C'était un des royaumes de l'Asie où le luxe et la mollesse avaient fait le plus de progrès. Alexandre le conquit sur Darius, avec une faible armée grecque, après que

Xercès eut traîné en Grèce une puissante armée perse, pour subjuguer les républiques libres.

Après la mort d'Alexandre, la Perse fut déchirée par des guerres et des dissensions intestines ; elle fut assujettie ensuite à des rois étrangers qui la possédèrent pendant près de six cents ans ; elle secoua enfin leur joug, et sous un prince persan elle devint redoutable à tout l'Orient. Un chef des Arabes, le calife Omar, s'en empara ensuite, et après lui vint lefameux Tamerlan, venu de la Tartarie. Le fils de ce dernier en ayant été chassé, un prétendu descendant d'Ali, gendre de Mahomet, s'empara du trône à la faveur de cette imposture, et sa postérité lui succéda pendant deux cents ans : alors parut le fameux Thamas Koulikhan, qui, de berger étant parvenu à la dignité de grand vizir, usurpa la couronne par ses violences. D'autres révolutions suivirent celle-ci. Actuellement c'est un prince de la tribu des Cadjars qui règne. La religion des mages ou des adorateurs du soleil, dont l'emblème est le feu, dominait anciennement dans la Perse. Ce culte fut persécuté par les Musulmans, quand ils se furent emparés du royaume. Beaucoup de sectateurs de l'ancienne doctrine des mages s'enfuirent dans l'Inde, où ils sont connus sous les noms de Parsis ou Guèbres ; d'autres sont restés en Perse : ils y mènent une vie misérable et obscure, et leur nombre diminue de plus en plus. Depuis une haute antiquité il s'est éta-

bli aussi en Perse des Juifs que l'on croit descendus de ceux qui avaient été conduits dans la captivité à Babylone. Les Persans, quoique professant le mahométisme comme les Turcs, en diffèrent dans leur croyance sous quelques rapports, et ont même eu avec les Turcs des guerres de sectes très-cruelles. Quoique aussi superstitieux que d'autres musulmans, ils sont plus tolérans et n'ont pas le même mépris pour les étrangers. Ils ont aussi l'esprit plus vif que les musulmans de la Turquie : leurs poésies sont renommées dans l'Orient, et on les admire même en Europe. Ils ont fait des progrès assez avancés dans quelques branches d'industrie, telles que la fabrication des armes, des schalls, des tapis et des étoffes de soie. Au reste on trouve empreinte dans toutes les institutions de la Perse la barbarie qui règne dans tout l'Orient.

Le gouvernement est despotique en Perse, comme dans la plupart des autres états de l'Asie ; le roi porte le titre de schah; il y a une espèce de noblesse affectée aux dignités, dont les principales sont celles de grand vizir ou premier ministre et de khans ou gouverneurs de provinces, autrefois nommés satrapes, et qui, tenant en mains le pouvoir arbitraire du souverain, ne sont pas pour cela à l'abri de ce pouvoir absolu. Le souverain prétend que toutes les terres du royaume lui appartiennent, et que ceux qui les possèdent ne les occupent que

sous son bon plaisir. D'un pareil gouvernement il n'y a pas beaucoup de justice à espérer ; le faible est toujours l'opprimé, et toute la nation n'est, pour ainsi dire, qu'une réunion d'esclaves ; aussi tandis que le peuple est misérable, la cour du schah étale un luxe splendide qui rappelle le faste de Xercès. Il n'y a qu'une faible partie de la Perse qui soit bien cultivée ; les villes et les monumens y tombent en ruines. Des campagnes nues et arides, qu'aucun fleuve n'arrose, se présentent au voyageur dans le nord et le midi du royaume, le long de la mer Caspienne et du golfe Persique. La chaleur y est suffocante, et aucun ombrage n'y offre un abri. Cependant par le moyen de canaux on peut y rendre l'agriculture florissante.

L'intérieur étant élevé et entrecoupé de montagnes, a un climat plus doux, un sol bien arrosé et couvert d'une végétation riche et variée ; les plus beaux fruits, les fleurs les plus brillantes, d'abondantes moissons y parent la terre : on y voit la plupart des arbres de nos contrées, et beaucoup d'autres, particuliers aux pays méridionaux ; parmi ces derniers on remarque le platane et les arbres qui portent l'encens, la gomme et la manne ; enfin, ce pays abonde en drogues médicinales, et l'on y trouve des champs couverts de casse, de séné et de rhubarbe. Il y a des mines de turquoises, et les montagnes recèlent différens métaux entre les-

quels il y a de l'or et de l'argent; mais, au lieu de les exploiter, les Persans se contentent des richesses qu'on leur apporte en échange de leurs productions et des travaux de leurs manufactures. Ils ont une race de chevaux superbes; aussi les riches mettent leur orgueil dans la possession d'un beau coursier harnaché avec luxe. Les Persans sont bien faits pour la plupart : leur habillement consiste en un large pantalon, une longue chemise, une robe ouverte sur la poitrine et serrée par des ceintures, et un turban fait d'un schall ou d'une étoffe plus commune. Depuis qu'un prince de la tribu des Cadjars siége sur le trône, le bonnet pointu en laine noire, particulier à cette tribu pastorale, est devenu d'un usage général.

Leurs femmes sont vêtues à peu près de même; elles portent de larges camisoles avec des boutons d'or, et des babouches à hauts talons; les riches ont des pantalons d'un velours épais et à fleurs. Elles ont communément la physionomie agréable, la peau belle et le teint délicat; elles noircissent les sourcils et les unissent par une raie de cette couleur; elles teignent en jaune les doigts et ongles des mains; elles vivent renfermées dans une sorte de servitude; et l'on peut bien imaginer que dans un pays où règne la religion mahométane, la polygamie est non seulement permise, mais même fort en usage.

Les Persans s'asseyent accroupis, ou avec les jambes croisées comme d'autres peuples orientaux. Leurs repas consistent en un grand nombre de petits plats, dont le riz accommodé au pilau fait toujours partie. Les sorbets sont servis aussi en quantité dans leurs repas.

Nous passâmes d'abord par la province de Ségistan, où errent des tribus de pâtres afghans. Ces pasteurs cherchent pendant la belle saison les pâturages des hauteurs, comme les bergers des Alpes; ils se divertissent sur ces montagnes par divers jeux, et par des chansons qu'ils composent eux-mêmes. En quelques endroits nous ne trouvâmes que de l'eau saumâtre.

Nous arrivâmes ensuite à Hérat, ancienne capitale du Khorasan, province fertile en indigo, cochenille, noix de galle, et produisant de bons chevaux, des rubis et turquoises; on y fabrique de beaux tapis et des lames de sabre. Hérat est une ville de 100 mille âmes, située dans une plaine très-fertile, couverte de villages et de plantations. Elle a de grands magasins; presque toutes ses rues sont bordées de boutiques. Parmi les négocians il y a de riches Indous. Hérat fait un grand commerce avec Bagdad, Cachemire, l'Indostan, etc. Elle exporte beaucoup de soie, safran et assa-fœtida de son territoire; la dernière plante, qui est une drogue médicinale, croît en abondance dans les environs; elle atteint la hauteur de deux ou trois

pieds, et sa tête, dans son état de maturité prend la forme et la couleur du chou-fleur. Malgré l'odeur pénétrante et désagréable de cette plante, le peuple en mange avec délices la tête, comme un légume ordinaire, et en fait rôtir la tige. On amène à Hérat de beaux chevaux du pays des Turcomans, où l'on en entretient des troupeaux. Les jardins autour de Hérat sont remplis de mûriers. Mon compagnon de voyage vendit au bazar de cette ville une partie de ses schalls.

De Hérat nous nous rendîmes, par les déserts, à la ville de Téhéran, que le roi actuel a choisie pour sa résidence. Cette ville est située à huit lieues de la mer Caspienne, dans une campagne très-cultivée, et bien arrosée; elle est ceinte, comme d'autres villes persanes, d'un fossé et d'un mur flanqué de tours. L'intérieur n'offre que des rues étroites et des maisons en briques cuites au soleil. Cependant il y a beaucoup de caravanserais et de bains publics. Le roi occupe la citadelle, où il y a d'immenses jardins. Une nombreuse cavalerie lui sert de garde; il est toujours vêtu avec le plus grand luxe, à la manière des souverains orientaux, et les plus beaux diamans de l'Asie sont en son pouvoir. Pendant les grandes chaleurs, l'air de Téhéran est malsain : alors une grande partie de la population se retire dans les montagnes voisines, où l'un des pics est toujours couvert de neige.

Je vis faire les préparatifs d'une grande fête ; c'était celle que l'on célèbre tous les ans pendant dix jours, en commémoration de la mort de Hossein, petit-fils de Mahomet, que le calife de Damas fit assassiner avec soixante des siens, dans la plaine de Kerbalah. C'est une fête religieuse, pendant laquelle on dresse dans les rues des espèces de tombeaux éclairés par des cierges, et des chaires du haut desquelles les mollahs ou prêtres musulmans prêchent ou font au peuple la lecture de l'histoire tragique de Hossein, qui fait fondre en larmes tout l'auditoire. On érige aussi une espèce de théâtre, pour y représenter avec beaucoup de pompe cette histoire. Ordinairement quand on a fait semblant de tuer Hossein sur la scène, le peuple entre dans une telle fureur contre les assassins, qu'il les poursuit à coups de pierres, et que les acteurs qui ont joué le rôle des soldats du calife de Damas, sont obligés de se sauver à toutes jambes, pour ne pas éprouver le sort de leurs victimes ; aussi a-t-on de la peine à trouver des acteurs pour ce rôle dangereux.

L'Arménien avec lequel j'avais voyagé, reçut à Téhéran des lettres qui le forcèrent de se rendre promptement en Arménie. Il me pria de l'accompagner jusqu'à Tauris. J'y consentis volontiers. Nous passâmes à Casbin, ville de 30,000 âmes, située au milieu des vergers et des vignes ; cette ville est

très-grande, mais elle n'est pas peuplée en proportion de sa grandeur. On y voit un palais à moitié délabré, dont la porte est surmontée d'une coupole, des mosquées dont les dômes sont vernissés, des bazars, etc. Les fabriques de Casbin fournissent des brocards, des velours, de grosses étoffes de coton, et des lames de sabres. Ce pays est fréquemment sujet à des tremblemens de terre.

Sultanieh, où nous passâmes ensuite, était autrefois une ville florissante ; Tamerlan la détruisit. On peut juger de sa grandeur passée par les beaux restes de ses mosquées. La plus grande, construite en briques et ornée de quatre tours ou minarets, est surmontée d'une coupole dont l'intérieur est revêtu de faïence dorée, et l'extérieur de briques vernissées en blanc et en bleu.

Nous traversâmes l'ancien Mardus, appelé aujourd'hui rivière Rouge, et nous entrâmes dans un pays montagneux, où le froid est quelquefois très-vif.

Tauris est située au bas d'une montagne, et entourée de jolis jardins ; autrefois elle était grande et très-peuplée, et passait pour la seconde ville de la Perse ; mais les guerres des Persans et des Turcs l'ont ruinée ; elle ne renferme plus que 40 mille habitans. On y voit peu de belles maisons, un palais assez étendu, plusieurs mosquées, une entre

autres dont la coupole est vernissée à l'extérieur, et une vingtaine de caravanserais.

Cette ville, chef-lieu de l'Aderbidjan, est une des plus commerçantes de la Perse; sa position en fait l'entrepôt des marchandises de la Perse, de l'Arménie, de l'Inde et de l'Europe; elle a des fabriques d'étoffes en soie, en coton, en or; et ses bazars ou marchés sont remplis de marchandises. Ces bazars sont des rues voûtées, longues, larges et élevées, éclairées par des dômes; ils sont garnis d'un grand nombre de boutiques. L'air de Tauris est fort sec, mais salubre; il y pleut rarement pendant l'été; et le froid y est d'autant plus vif pendant l'hiver, que cette ville est dominée par des montagnes qui sont neuf mois de l'année couvertes de neige. Les vivres de toutes espèces y sont abondans. Lorsque le temps est serein, on voit des environs de cette ville le mont Ararat en Arménie. Les habitans de l'Arménie prétendent que ce fut sur cette montagne que l'arche s'arrêta après le déluge, et que Noé bâtit ensuite la ville de Nakchivan. Elle est couverte de glaces qui roulent quelquefois avec un grand fracas dans les précipices et sur les flancs de la montagne. Des tigres, des lions, des lynx, de gros serpens infestent l'Ararat, qui est presque inaccessible à la curiosité humaine. L'Arménie est un pays montagneux, dont le climat est tempéré, et le sol assez fertile. Le patriar-

che de l'Arménie réside à Ichmiacin où il y a un monastère. Erivan passe pour la principale ville de l'Arménie.

Après avoir pris congé de mon compagnon de voyage, je retournai à Téhéran, d'où je me proposai de me rendre au golfe Persique pour continuer avec mes marchandises, ma route pour l'Europe.

Je vis les ruines de Raï, qui autrefois était une ville considérable, résidence du grand mollah, et lieu de pèlerinage. Les Persans portent de nombreuses offrandes au tombeau de Fatimeh, qu'entoure une grille en argent avec des portes plaquées en argent, et que surmonte une coupole dorée.

Je passai à Koum, puis j'arrivai à Kachan, ville de 15 mille âmes, située dans une plaine fertile en grains, coton, raisin, légumes, sésame; elle a des caravanserais bien entretenus, des bazars, et des fabriques d'étoffes de soie à fleurs d'or et d'argent, d'étoffes rayées, de velours, d'ouvrages en or, argent, cuivre et acier.

Ispahan, où je me rendis ensuite, était autrefois la capitale de la Perse, et une des plus grandes villes de l'Asie. Elle avait une dizaine de lieues de tour; le palais seul du sofi ou empereur en occupait une.

Ce palais était un monument de la magnificence des rois de Perse : la salle du trône était revêtue de marbre doré, et lambrissée de mosaïques; et les

perles, les saphirs, les émeraudes y brillaient sur des brocards d'or. Dans plusieurs mosquées, les murailles étaient ornées de jaspe, d'émail, d'or et d'azur. Les bazars, ou marchés de cette ville, n'étaient pas moins dignes d'admiration : le portail du bazar impérial, présentait une architecture riche et majestueuse; il était tout entier de porcelaines peintes, et les parapets qui l'environnaient étaient revêtus de jaspe et de porphyre. Ispahan renfermait jusqu'à 1800 caravanserais ou hôtelleries.

Schah-Abbas, surnommé le *Grand*, avait fait de cette capitale de son empire le centre du commerce et le siége des beaux arts. Mais toute cette magnificence a disparu par suite de la prise de la ville par les Afghans, et des révolutions qui s'en sont suivies. Lorsque, aujourd'hui, placé sur quelque hauteur des environs d'Ispahan, on jette le regards sur cette ancienne capitale, on voit le sol jonché de débris sur un espace immense; quand on est entré, on reconnaît encore, au milieu des ruines et des jardins de nombreux restes de la splendeur d'Ispahan. Aux extrémités du Meïdan, vaste place carrée, et bordée d'un canal revêtu de dalles; place sur laquelle se donnaient autrefois les jeux et exercices publics; on reconnaît d'abord à un dôme peint en diverses couleurs la grande mosquée, dont le portique et l'intérieur sont revêtus

de briques vernissées, et couvertes de versets de l'Alcoran, tandis que la base est en marbre transparent; on voit dans cette mosquée trois grands vases en jaspe et granit pour les ablutions. Vis-à-vis de la mosquée le portique d'un grand édifice décoré de peintures, conduit du Meïdan au bazar des confiseurs; je dirai en passant que les Persans aiment beaucoup les sucreries et autres friandises; on en sert toujours une grande quantité dans les repas des riches.

Auprès du Meïdan, on aperçoit l'ancien palais des sofis, dont les corps-de-logis se déploient sur un grand espace; on y remarque d'abord une porte enlevée du tombeau d'Ali, et à laquelle les dévots persans, et plus encore les femmes du peuple, attribuent des vertus miraculeuses; vient ensuite la salle dite des *écuries*, ornée de marbres, de glaces et de peintures; puis on entre dans un jardin ombragé de platanes et entouré d'un mur, au haut duquel règne une espèce de garniture en briques vernissées qui représente des scènes tirées des poëtes persans. Dans un autre jardin maintenant dévasté, une salle soutenue par vingt colonnes que réfléchissent les eaux d'un bassin magnifique, est décorée de peintures historiques; c'était la salle du trône.

Le bain de Schah-Abbas, et le harem, qui pouvait renfermer, dit-on, huit cents femmes, n'é-

taient pas moins magnifiques. Les quatre corps de bâtiment du harem, dont les portiques étaient ornés d'or et de lapis-lazuli, renfermaient un jardin, au milieu duquel s'élevait un pavillon avec des appartemens élégans, et devant ce pavillon un bassin était bordé d'une terrasse que soutenait une multitude de petites colonnes : on illuminait cette terrasse tout entière pour les fêtes nocturnes.

Le palais neuf ne vaut pas ces magnifiques établissemens qu'on laisse tomber en décadence. Une avenue superbe de gros platanes, ornée de pelouses et de parterres de fleurs dont la fraîcheur est entretenue par des canaux, conduit d'Ispahan au faubourg d'Youlfa, habité par les Arméniens. On arrive à ce faubourg par un pont en briques et en pierres de taille, de trois cent cinquante pas de long, et bordé de part et d'autre d'arcades que terminent des tours. Ce pont est jeté sur la rivière de Zenderoud qui passe à un quart de lieue de la ville. La belle avenue dont je viens de parler, aboutit à un beau pavillon, et au milieu du chemin on voit une mosquée surmontée d'un dôme d'or, et muni de portes plaquées en argent ciselé; un collége pour l'enseignement du persan et de l'arabe est attaché à cette mosquée. On trouve encore dans Ispahan un couvent de derviches avec le tombeau d'un derviche réputé saint, et avec d'assez jolis jardins.

Dans le faubourg des Arméniens, il y avait au-

trefois des comptoirs européens et des couvens de divers ordres. Les Arméniens y ont une cathédrale, un monastère et plusieurs églises. Ispahan n'a que des rues étroites et que des maisons bâties en terre ou en briques. Les bazars sont bien fournis de marchandises, qu'apportent les caravanes de la Turquie asiatique et des grandes villes de la Perse. On fabrique à Ispahan des armes, des étoffes et mouchoirs de soie, des toiles, des vitraux colorés qui sont d'un usage général en Perse; les Arméniens que l'oppression a réduits à la pauvreté, fabriquent des toiles de coton. Ispahan peut renfermer cent mille âmes; c'est le cinquième ou le sixième de ce qu'il renfermait autrefois.

Je visitai Yezd, ville très-commerçante, quoique les Afghans l'aient ruinée comme Ispahan. Elle a une grande mosquée surmontée de quatre coupoles vernissées, plusieurs écoles, plus de vingt caravanserais, beaucoup de citernes, de bazars remplis de marchandises de Perse, de Buckharie, de l'Inde, etc.; et un grand nombre de manufactures, surtout d'armes, de schalls, et d'étoffes de soie. Yezd est du petit nombre de villes persanes où les guèbres sont encore tolérés; cependant ils y sont opprimés; ils entretiennent le feu auquel ils rendent un culte; mais ils ne connaissent plus les dogmes ni la langue de Zoroastre, fondateur de leur religion. Ils habitent plusieurs villages des en-

virons. Le pays de Yezd produit de la soie, de la garance, de beaux fruits, et du sel.

Je traversai le Farsistan, pour me rendre à Chiras : à l'est de cette province, une des plus belles et des plus riches de la Perse, un peuple pillard, les Mémacenni, habite des rochers presque inaccessibles ; depuis des milliers d'années, il infeste les contrées voisines par son brigandage, sans qu'on ose l'attaquer dans ses retraites. Je me rappelai de mon Quinte-Curce que ce peuple belliqueux voulut arrêter le conquérant Alexandre dans sa marche vers l'Inde.

Les plaines du Farsistan, quoique terminées par des montagnes nues et arides comme le sont la plupart des montagnes de Perse, sont renommées, et célébrées par les poëtes persans pour leur belle végétation, et leur fertilité en dattes, raisins, fleurs odoriférantes, melons et fruits de toute espèce. C'est aussi la province persane où l'on trouve les antiquités les plus remarquables des anciens Perses, que toute la barbarie du peuple moderne n'a pas réussi heureusement à détruire en entier.

Chiras, capitale du Farsistan, est situé dans une plaine charmante renommée pour ses vins, les meilleurs de la Perse ; ils ont le goût du madère, mais ils sont plus capiteux. On en exporte une partie pour l'Inde. Chiras n'est pas une belle ville ;

les maisons, les bazars et les caravanserais sont tous bâtis en briques. La plupart des établissemens publics de Chiras sont dus à Kherim-Khan, prince qui, parvenu d'un rang obscur au trône de la Perse, ne voulut point prendre le titre de roi, et a laissé des souvenirs honorables dans la ville de Chiras. Les maisons de cette cité sont agréablement distribuées; ornés de dorures et de peintures, les appartemens sont ouverts sur des cours rafraîchies par des bassins, ou sur des jardins ombragés par des cyprès et d'autres arbres. Les roses de Chiras sont vantées dans les poésies persanes.

Dix mille familles indigènes, quatre cents juives et trente arméniennes composent la population de la ville. Les Arméniens et les Juifs qui ont ici une église et deux synagogues, se livrent pour la plupart à l'orfévrerie et à la droguerie. Les Persans fabriquent des armes à feu, des lames de sabre d'une belle trempe, de la poudre, de la verrerie, des toiles de coton, des ouvrages en marqueterie et en émail. Chiras fait un commerce considérable avec les autres villes de la Perse, avec la Turquie asiatique et l'Inde.

J'allai voir auprès de la ville un jardin où, parmi d'autres sépultures, on trouve le tombeau du poëte persan Hafiz. Un derviche le fait voir aux curieux. Il y a sur ce tombeau un livre rempli de sentences,

que les Persans superstitieux consultent pour connaître l'avenir.

Je dois faire mention ici d'une curiosité naturelle de la Perse, le marbre transparent, avec lequel on a construit en partie les plus beaux tombeaux de ce pays. C'est l'eau de plusieurs petits lacs ou étangs qui, se figeant dans son état tranquille, et se consolidant, forme à la longue cette masse solide et diaphane qu'on emploie comme du marbre. Le procédé de la congélation de cette eau particulière ressemble tout-à-fait à ce qui se passe dans nos climats lors des gelées. C'est d'abord une croûte légère qu'une pierre brise facilement; puis cette surface fragile s'épaissit, prend plus de consistance, et à la fin elle devient si solide que l'on peut marcher dessus, et qu'on peut la couper en dalles, et la polir comme le plus beau marbre, auquel cette substance singulière ressemble d'ailleurs par ses veines rouges, vertes et jaunes. Dans quelques endroits de ces marais, où l'eau sort de terre en bouillonnant, les bulles d'eau se figent aussi et deviennent pierre sans perdre leur forme. Je ne crois pas qu'aucun autre pays produise des concrétions aussi remarquables.

Auprès d'Istakr, j'allai visiter les ruines de Persépolis, disposées en amphithéâtre au bas d'une montagne qui s'arrondit en croissant; une terrasse a été taillée dans cette montagne qui est

du marbre le plus dur; les portiques, les colonnes, les escaliers, tout y est de marbre; les aquéducs sont taillés dans le roc; à l'est, toute la montagne a été coupée perpendiculairement, pour servir de mur. La main de la barbarie et les tremblemens de terre ont porté de trop grands ravages parmi ces monumens, pour qu'on distingue le plan et l'ancienne destination de ce lieu. On y reconnaît des colonnades et des portiques qui, probablement, conduisaient à un grand palais. L'architecture de ces monumens est d'un style particulier; sans être aussi régulier que celui des Grecs, il prouve néanmoins que les anciens Perses avaient fait de grands progrès dans les arts. On voit sculptées sur les murs beaucoup de figures qui, dans le costume des anciens Perses, sont occupées à porter des offrandes à leur roi, comme on porte encore des présens au schah à la fête de la nouvelle année, ou à célébrer le culte du feu; les inscriptions qu'on remarque également sur ces murs, éclairciraient la signification de ces bas-reliefs, si elles n'étaient en caractères particuliers inconnus aujourd'hui: ils ont la forme de clous; et comme on les a vus ici pour la première fois, on les a appelés caractères *persépolitains*.

Je me rendis à Bender-Aboucher pour m'embarquer dans ce port sur le golfe Persique. C'est une place très-commerçante qui, d'un côté reçoit

les productions et marchandises de la Turquie, et de l'autre, celles de l'Inde. Les vaisseaux de Bombay arrivent dans ce port avec la mousson, en vingt ou vingt-cinq jours. On compte dans ce port trois mille familles ; il y a des Persans, des Turcs, Arabes, Arméniens et Juifs. Les Arabes habitent des cabanes de palmier. Je vis entrer dans le port un bateau de pêcheurs, qui apportaient des perles de l'île de Bahrain, où ils avaient pêché. Les perles de Bahrain sont plus jaunâtres et plus grosses que celles de Ceylan. L'île Bahrain, située sur la côte d'Arabie, appartient aux Wahabis, peuple qui a acquis une grande puissance chez les Arabes. Autrefois on pêchait les perles dans les parages de l'île d'Ormus ; mais on n'y trouve plus les huîtres qui les produisent.

Je m'apprêtai à quitter la Perse, où je n'avais vu que le despotisme le plus absolu, et les empreintes de la servitude dans toutes les institutions du peuple. Xénophon a tracé un portrait flatteur des anciens Perses. Les Persans d'aujourd'hui sont loin de mériter les mêmes éloges ; leur long esclavage, et le mahométisme qui exclut les réformes utiles, les ont plongés dans une barbarie qui les laisse bien loin en arrière des peuples d'Europe. Les marchands chrétiens qui trafiquent avec eux se plaignent de leur mauvaise foi et de la duplicité de leurs paroles.

Un bâtiment allait mettre à la voile pour Bassora, avec une cargaison de drogues médicinales, de tapis et autres étoffes de Perse; j'y retins une place, et je traversai sans accident une partie du golfe Persique, jusqu'à l'embouchure du Tigre et de l'Euphrate, qui se réunissent au moment de se jeter dans le golfe.

Les gros bâtimens remontent les deux fleuves jusqu'à Bassora, premier port turc que l'on rencontre en venant du golfe Persique. Il a été pris plusieurs fois par les Arabes, par les Turcs, par les Portugais, par les Persans; les derniers ont détruit son ancienne splendeur : aussi y voit-on beaucoup de ruines, et malgré la vaste enceinte de la ville, elle ne renferme plus que 6 mille habitans qui sont Arabes pour la plupart. Il y a dans son enceinte une factorerie anglaise, une église catholique, une église arménienne et une synagogue. Le port reçoit les bâtimens de l'Inde, de la Perse, et de Mascate et Moka en Arabie. La chaleur est excessive à Bassora, et le climat est malsain à cause des marécages produits par les débordemens du fleuve.

Je pris à Bassora un bateau avec quelques matelots, pour remonter le Tigre jusqu'à Bagdad. Dans ce trajet je vis sur la gauche ces grands déserts si redoutables à cause de leur aride nudité pour le voyageur obligé de les traverser, et où l'on

n'aperçoit d'autres êtres vivans que des bêtes féroces et quelques tribus d'Arabes dont le caractère semble participer de la dureté du climat. Ces nomades, qui vivent sous des tentes de toiles ou de peaux, mènent la vie la plus rude; toujours à cheval ou sur leurs chameaux, ils sont exposés à toute l'ardeur du soleil dans ces sables brûlans, et sous un climat ardent que des vents pestilentiels ou *simoums* rendent encore moins supportable. Ils vivent d'un peu de dattes, de riz, et de dourrah, espèce de millet; à moins que le pillage des caravanes qui passent, ne leur fournisse de meilleurs vivres. Ceux qui ont des troupeaux de chèvres, de brebis ou des chameaux, se nourrissent de la chair rôtie de ces animaux. Le café est un grand régal pour eux, mais tous n'ont pas le moyen de s'en procurer. Ceux qui vivent dans le voisinage de la mer Rouge et du golfe Persique, ont la ressource de la pêche. Les sauterelles, qui traversent en nuées les déserts et les golfes, fournissent aussi une nourriture aux Arabes. Ils les font sécher au soleil et en remplissent des sacs qu'ils conservent jusqu'au moment du besoin. Ils boivent de l'eau, encore n'ont-ils pas toujours cette boisson si simple. L'eau est rare dans les déserts; faute d'en trouver, des caravanes entières périssent quelquefois d'une manière déplorable. Sans la connaissance des lieux où il y a des puits ou des citernes, il est presque impos-

sible de traverser les déserts. Les Arabes les connaissent ; mais ils se gardent bien de les indiquer aux voyageurs. Tous les puits ne renferment pas d'ailleurs de l'eau potable ; souvent elle a un goût tellement saumâtre ou amère, qu'il est impossible de la boire, malgré la soif ardente que l'on éprouve. Les puits sont dans les déserts le rendez-vous des Arabes : c'est là qu'ils se réunissent pour s'entretenir, pour contracter des mariages, pour abreuver leurs troupeaux, pour se livrer à des divertissemens communs. C'est là aussi qu'on peut voir leurs femmes et leurs jeunes filles occupées à remplir des outres, ou à donner à boire aux troupeaux. Quelquefois la possession de ces puits devient le sujet de rixes sanglantes. Les Arabes sont en général vindicatifs et cruels dans leurs guerres, et dans leurs attaques sur les étrangers. Cependant ils exercent l'hospitalité sous leurs tentes, envers tous ceux qui s'y présentent. Mais dès que l'étranger est sorti de la tente de l'Arabe, celui-ci ne voit plus en lui qu'un étranger qu'il peut dépouiller sans scrupule.

Les Arabes se regardent comme descendus d'Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar. Ils furent soumis, du moins en partie, par Alexandre et puis par les Romains. Au milieu du IVe siècle, naquit parmi eux ce Mahomet si célèbre par ses conquêtes, par ses lois, et par ce culte dont il fut le fondateur,

et qui compte aujourd'hui peut-être, 50 millions de sectateurs sur le globe ; il réunit sous son glaive les tribus Arabes qui jusqu'alors avaient été divisées, et animé par le fanatisme, ce peuple acquit une puissance qui ne peut être comparée qu'à celle des anciens Romains. Le règne de ses chefs appelés califes, jeta même, tant sous le rapport militaire que sous celui des lettres et des arts, un éclat qui a illustré cette époque dans l'histoire. Cependant les Arabes sont retombés dans l'ignorance et la barbarie, et les Turcs les ont pour la plupart subjugués. Il n'y a que les déserts de l'Arabie qui restent toujours libres, et où aucun maître n'oserait jamais établir solidement sa domination.

Je vis quelques hordes approcher des bords du Tigre, et examiner attentivement mon bateau, probablement pour le piller ; mais comme ils ne pouvaient voir s'il était bien armé ou non, et comme le fleuve était trop large, ils nous laissèrent passer.

En approchant de Bagdad, j'entrai dans les plus anciens états dont l'histoire fasse mention, ceux de la Chaldée et de l'Assyrie. Ninus fut le fondateur du règne Assyrien, dont la capitale fut la ville de Ninive, qu'il embellit et illustra. Du démembrement de cet empire se formèrent ensuite différens royaumes, l'un desquels fut celui de Babylone. Cette ville devint à son tour la capitale d'un second

empire des Assyriens et la résidence du fameux Nabuchodonosor ; elle fut prise par Cyrus, qui détruisit l'empire des Assyriens et le réunit à celui des Perses ; mais ce nouvel empire fut détruit à son tour par Alexandre-le-Grand, et après sa mort, la plus grande partie des pays qui composent aujourd'hui la Turquie asiatique, devint le partage d'un de ses généraux. Ce fut de cette manière que se forma le royaume de Syrie, sur lequel, entre autres rois, régna Antiochus. Ce nouveau royaume fut obligé, comme tant d'autres états, de céder aux Romains, et fit ensuite partie de l'empire d'Orient ; puis il fut conquis par les Arabes ou Sarrasins, sous le calife Omar, l'un des successeurs de Mahomet : tout ce pays fut dès lors gouverné par des califes, qui étaient tout à la fois rois et pontifes. L'un de ces califes avait reçu pour troupes auxiliaires des Turcs ou Turcomans des bords de la mer Caspienne ; ceux-ci saisirent l'occasion de subjuguer le peuple dont ils étaient les défenseurs, dépouillèrent les califes de l'autorité royale, et c'est ainsi que toute cette partie de l'Asie est passée sous la domination des Turcs. Ils la font gouverner par des pachas, qui souvent sont en révolte contre leur propre gouvernement ; il y a d'ailleurs des tribus qui à peine reconnaissent l'autorité de la Turquie, trop faible pour se faire obéir.

Bagdad, située sur les deux bords du Tigre, qui

arrose quatre cents lieues de pays, dans son cours sinueux, était dans le moyen âge le siége des califes; elle n'a, comme toutes les villes de l'Orient, que des rues étroites et couvertes de boue ou de poussière. Il y a des mosquées, beaucoup de caravanserais, et un marché assez vaste et bien fourni. Quoique ravagé par le despotisme et par la peste, Bagdad renferme encore 76 mille habitans; ce sont des Turcs, des Arabes, des Persans, des Arméniens, des Chaldéens et Syriens, dont quelques-uns font un commerce considérable. Les musulmans de la secte d'Ali sont tolérés ici plus que dans le reste de la Turquie. Il y a plusieurs chapelles chrétiennes pour les divers cultes. Dans les rues je ne vis que des femmes voilées; mais dans les maisons où j'eus des affaires, j'aperçus des femmes Arabes portant des chemises bleues, des manteaux de tissus de laine, avec de grands anneaux passés par le nez ou par les lèvres, et avec des bras tatoués; elles me paraissaient fières de ces ornemens; leurs maris, du moins ceux qui avaient de la fortune, portaient des schalls de Cachemire et d'autres étoffes fines.

Pendant six mois de l'année il règne à Bagdad des vents secs; au fort de l'été ils sont brûlans, et quelquefois pestilentiels. L'atmosphère devient rougeâtre quand ils s'élèvent; dans les campagnes ils suffoquent les hommes et les animaux, s'ils ne

se baissent assez pour laisser passer les vents au-dessus de leurs têtes. Les habitans couchent l'été sur les terrasses de leurs maisons ; ils ne pourraient tenir dans l'intérieur. Les coups de sang et la maladie appelée *bouton d'Alep*, règnent fréquemment.

Des caravanes apportent à Bagdad les marchandises des diverses contrées ; celles qui viennent de l'Europe et de la Turquie asiatique, descendent ensuite le Tigre pour être embarquées à Bassora. On ne fabrique à Bagdad que des étoffes de soie et de mousselines teintes. On y construit des bateaux en planches de mûrier et de palmier.

Je fis une excursion à Hillah sur l'Euphrate, pour chercher les traces de la fameuse Babylone ; tout ce que j'y trouvai, ce furent quelques masses de briques si fortement liées ensemble, qu'elles ne paraissent former qu'un seul bloc. Cependant en les examinant de plus près, on voit que les briques étaient liées avec du bitume, et que les assises sont séparées quelquefois par des couches de roseaux. Un de ces amas informes, situé dans une île du fleuve, semble être le reste d'un temple. En vain cherche-t-on les traces de ces murs magnifiques, de ces jardins suspendus de Sémiramis ; de tant d'édifices superbes, dont parlent les auteurs anciens qui ont décrit la grandeur de Babylone ; tout a disparu, et les Arabes enlèvent constam-

ment les vieilles briques pour se construire des cabanes ou des étables ; ils traitent ces amas antiques comme des carrières bonnes à exploiter. Ninive était aussi située dans cette contrée ; il n'en reste plus de traces. Une caravane allait partir pour Alep : je m'y joignis, dans l'espoir de traverser sans danger l'espace qui sépare les deux villes. Les marchands qui en faisaient partie, ne doutaient pas que nous n'arrivassions heureusement à Alep, attendu que nous étions assez nombreux pour imposer à quelque petite horde d'Arabes qui voudrait nous attaquer. Chacun de nous portait d'ailleurs une paire de pistolets à sa ceinture.

Je me livrai donc en toute sécurité aux sensations douces que m'inspirait la vue de cette Mésopotamie qui avait été le séjour des patriarches. Mon imagination me transportait dans ces âges antiques où les hommes vivaient encore dans toute la simplicité de la nature, du produit de leurs troupeaux, et formaient autant de peuplades que de familles. Je voyais encore devant moi des usages et des mœurs qui rappelaient celles que retrace la Bible en parlant de la vie patriarcale d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Mais tout à coup je fus arraché à mes rêveries par les cris des chameliers, qui annonçaient avec frayeur que l'on apercevait à l'horizon un tourbillon de poussière, indiquant l'approche d'une horde

de cavaliers arabes : avant que nous pussions nous mettre en état de défense ils nous eurent surpris ; leur nombre eût d'ailleurs rendu la défense inutile. Ils prirent dans la caravane ce qu'il y avait de plus précieux, mes pauvres schalls furent de ce nombre ; ils nous laissèrent le reste, et disparurent avec la même rapidité avec laquelle ils étaient venus fondre sur nous.

Mes compagnons de voyage poussèrent des cris de douleur, et s'arrachèrent de désespoir leurs cheveux. J'avais perdu toute ma pacotille, j'étais bien en droit de pleurer et de crier comme eux. Toutes les espérances de fortune que j'avais fondées sur la vente des schalls en Europe, étaient anéanties. Je réfléchis sur ce que j'allais faire. Il me restait des lettres de change en portefeuille. Je résolus de tenter encore une fois la fortune. Arrivé dans la ville d'Alep, je résolus de me déguiser en marchand turc, et d'aller avec une caravane à la Mecque, pour acheter du café de Moka, et avec cette nouvelle pacotille, je me proposai de retourner décidément en Europe. Je pensai que ce parti valait mieux que de me désoler sur mon malheur.

CHAPITRE VI.

Alep en Syrie. — Productions de la Syrie. — L'Asie mineure. — Smyrne. — Ile de Chypre. — Antioche. — Les Maronites et les Druses. — Saint-Jean-d'Acre. — La Palestine. — Jérusalem. — Les Juifs. — Bethléem. — Le Jourdain. — La mer Morte. — Utilité du chameau dans les déserts. — Voyage dans les sables de l'Arabie. — Médine. — La Mecque. — Pratiques de dévotion des pèlerins musulmans au temple de la Kaba. — Moka. — Le Caffier. — Chevaux arabes de race noble. — L'Arabie Pétrée.

Nous arrivâmes tristement à Alep, qui pourtant est une des principales villes de la belle province de Syrie. Les caravanes de Bagdad y apportent de riches marchandises : la nôtre n'en augmenta guère le nombre ; car nous n'y n'apportions que des objets de peu de valeur, et nos personnes. Je ne sais ce que devinrent mes compagnons ; quant à moi, je fis aussitôt des dispositions pour exécuter mon projet. J'appris que sous peu la grande caravane des pèlerins de la Mecque allait partir de Damas : comme il n'y avait rien à risquer, et que d'ailleurs je m'habillai en pauvre marchand turc,

je crus pouvoir en toute sûreté en faire partie. En passant, je voulus pourtant examiner un peu la Syrie.

La ville d'Alep, où je me trouvais, renferme 150 mille âmes, tant Turcs que juifs et chrétiens de différentes sectes. Étant peu éloignée de la Méditerranée, elle reçoit par cette mer les marchandises de l'Europe : différentes caravanes lui apportent aussi celles de l'Asie, et, de son côté, elle en envoie dans tous les pays. Construite sur de petites éminences, elle est en général bien bâtie; chaque maison, indépendamment du rez de chaussée, offre un étage avec une galerie ; les toits sont en plate-formes, et c'est-là que la plupart des habitans, comme dans d'autres villes de l'Orient, couchent pendant les nuits d'été. Un aquéduc fournit de l'eau à cette ville; dans les grandes maisons, une fontaine, qui jaillit au milieu d'un salon au rez de chaussée, sert à y entretenir la fraîcheur. Des cyprès ombragent ces maisons. Si les rues sont étroites, elles sont du moins propres et bien pavées ; de tous côtés, on voit des khans ou caravanserais, et des mosquées, dont quelques-unes sont magnifiques. On fabrique dans cette ville beaucoup d'étoffes de soie et de coton. Des vignes, des bois d'oliviers et des moissons entourent la ville.

Les environs d'Alep abondent aussi en gibier, surtout en lièvres et en gazelles. On a dressé des pi-

geons à porter des lettres entre la côte de la mer et la ville. Au delà des terres cultivées d'Alep, l'œil aperçoit de vastes plaines, qui sont presque désertes, et qui se couvrent en partie de sel. On trouve dans toute la Syrie ce mélange de terres très-fertiles et de déserts stériles. Le climat y est fort chaud pendant quatre ou cinq mois de l'année; il n'y pleut jamais; l'hiver y a presque la douceur de notre printemps. La Syrie abonde en huile, en froment et en toutes sortes de fruits : elle produirait bien davantage, si elle était mieux cultivée. Il y a même peu de bétail; plusieurs animaux, qui chez nous n'ont qu'une laine ou un poil grossier, ont en Syrie un poil long et soyeux : on y trouve aussi ces moutons à grosse queue, qui sont répandus dans plusieurs parties de l'Orient; leur queue, grasse, pèse jusqu'à cinquante livres.

Je rencontrai dans Alep des marchands de Smyrne, qui me firent une description si séduisante de l'Asie mineure, que j'aurais bien voulu visiter cette belle partie de l'Asie, ou du moins quelques provinces, telles que la Caramanie. L'Asie mineure est remplie de lieux antiques; la Lydie, l'Ionie, le Pont, le Cappadoce florissaient anciennement parmi les petits états de cette contrée. Il y avait une foule de villes ornées de beaux monumens. La main de la barbarie a presque tout renversé et dépeuplé le pays. Cependant il reste encore de beaux débris de

l'ancienne grandeur : malgré le despotisme des Turcs, le commerce a repeuplé les ports ; et, malgré la mauvaise culture, les campagnes sont couvertes des dons abondans de la nature. Les fruits, le vin, l'huile d'olive, les grains, le coton, le bois de construction, etc., voilà les productions de l'Asie mineure, indépendamment de ses mines. Smyrne est aujourd'hui le port le plus commerçant de cette contrée. Assise sur la pente d'une colline, la ville domine un beau golfe ; quoiqu'elle ait été fréquemment ravagée par les tremblemens de terre, elle est très-considérable, et renferme 100 mille habitans. Son bazar, grand bâtiment voûté, construit en pierres de taille, et surmonté de plusieurs dômes qui servent à l'éclairer, renferme une quantité immense de marchandises de l'Orient et de l'Occident. A côté de ce bazar est un caravanserai bâti aussi en pierres de taille, et contenant une quantité de chambres et d'appartemens bien distribués. Cette ville n'est, pour ainsi dire, habitée que par des marchands, dont plusieurs sont très-riches ; ce sont des Turcs, des Francs, des juifs, des Arméniens.

Les campagnes des environs de Smyrne sont mieux cultivées que dans beaucoup d'autres lieux de la Turquie ; elles produisent abondamment du blé, du coton, du vin, des olives : la viande, le gibier, le poisson y sont excellens, et les vi-

vres en général s'y vendent à bas prix. Malheureusement la peste y règne fréquemment.

Un sol jonché de débris de temples, de colonnades, de théâtres, d'aquéducs, de bains, etc., indique à quelque distance de là, l'emplacement de l'ancienne Ephèse, célèbre par son temple de Diane.

Troie a laissé à peine une faible trace; d'autres villes jadis si fameuses ne sont plus que des bourgs ou de misérables hameaux; de ce nombre sont Tarsus et Milet. Brousse, Sivas, Angora et Tocat sont des villes assez considérables. Angora est connu pour ses chèvres et ses chats à poil soyeux. Des hordes de Kurdes nomades et de Turcomans errent dans diverses parties de l'Asie mineure. L'île de Chypre, située à l'entrée d'un golfe, est peu éloignée du continent; son sol, arrosé d'une quantité de sources et de ruisseaux, est très-fertile, surtout en vins excellens, en coton, térébenthine, oranges, et bois de construction; cependant l'agriculture y est fort négligée. Dans cette île était autrefois la célèbre Paphos, et l'on y voit encore des débris du temple de Vénus. Après différentes révolutions, Chypre est tombée sous la domination des Turcs: c'est une de leurs conquêtes sur les Vénitiens qui leur a coûté le plus de troupes.

Je me mis en route pour Damas sous le costume oriental. Je passai à Alexandrette, qui est regardé comme le port d'Alep; puis je traver-

sai Antioche sur l'Oronte, qui, d'une des plus grandes cités de l'Asie, a été réduite à l'état de bourg. Sur le bord du fleuve on aperçoit de beaux jardins, et la plaine d'Antioche produit beaucoup de soie et de coton. Entre Tripoli et Saïd, était situé l'ancien Sidon des Phéniciens, dont la splendeur a totalement disparu comme celle de Tyr, où il n'y a plus que des cabanes de pêcheurs. Je longeai la chaîne du mont Liban, dont les pentes et les vallées bien arrosées, et couvertes d'une verdure très-vive, sont habitées par deux peuples chrétiens, les Maronites et les Druses. Les premiers ont un patriarche, et beaucoup de monastères ; leurs prêtres se marient. On voit sur leur territoire un bois de cédres antiques, le seul peut-être qui existe. Les Druses sont un peuple fier et belliqueux, qui n'obéit que faiblement aux Turcs.

Je visitai les belles ruines d'Héliopolis, où il y avait anciennement un temple du soleil. J'arrivai ensuite à Saint-Jean-d'Acre, petit port, qui a remplacé l'ancienne Ptolémaïs ; la ville est mal bâtie, et en partie ruinée ; on ne voit que des maisons basses dont les plate-formes sont unies par des arcades ; les rues sont étroites, et les bazars malpropres ; la ville est fortifiée ; elle a une assez belle mosquée, et un château avec des jardins en terrasse, où réside le pacha. Dans ce port,

comme dans d'autres villes de la Syrie, je vis une foule d'êtres malheureux qui, enveloppés dans des couvertures grossières, habitent des réduits affreux, et se nourrissent des plus vils alimens : sous le gouvernement turc, personne ne vient au secours de ces infortunés.

Le port de Césarée est entièrement ruiné. Jaffa, autre petit port, avec une ville assez bien bâtie, dans un terrain sablonneux, mais fertile en fruits et couvert de beaux jardins, est l'ancien Joppé. On y trouve un petit couvent chrétien qui donne l'hospitalité aux voyageurs de cette religion, ainsi que le font tous les couvens de la Syrie qui, malgré les vexations auxquelles ils sont soumis de la part des Turcs et des Arabes, et malgré leur pauvreté, sont toujours disposés à secourir les voyageurs d'Europe.

Avant de me rendre à Damas, je voulus parcourir cette Palestine si célèbre par l'histoire du peuple juif, par la vie et la mort de Jésus-Christ, et par les commencemens du christianisme. C'est dans cette terre promise que les Israélites s'établirent après avoir long-temps erré dans les déserts. C'est de là qu'ils furent emmenés captifs par les Assyriens, jusqu'à ce que Cyrus les renvoyât dans leur pays ; enfin, c'est dans cette terre, arrosée du sang du fondateur du christianisme, qu'ils furent exterminés par les Romains, après

le siége de Jérusalem qui fut un des plus horribles dont l'histoire fasse mention. Avant la ruine de cette cité les Juifs, divisés en plusieurs factions, s'étaient égorgés les uns les autres. Une famine épouvantable avait mis le comble aux malheurs de cette ville; elle résista néanmoins avec opiniâtreté à l'armée de Titus; prise enfin d'assaut, Jérusalem fut détruite, et malgré les soins du général romain pour conserver le temple, ce superbe édifice devint la proie des flammes. Il périt dans ce siége horrible un nombre incroyable de Juifs. L'historien Josèphe le fait monter à 1100 mille : toute la nation s'était, pour ainsi dire, rassemblée dans cette ville, tant pour la défendre, que pour y célébrer la pâque : ce fut la cause d'une aussi grande destruction.

La nation juive, dépossédée de la terre de ses ancêtres, s'est répandue sur tout le globe, sans être assemblée nulle part en corps de nation; cependant une faible portion est restée, ou est venue s'établir de nouveau dans la Palestine, où l'on trouve même encore des restes de la secte des samaritains qui demeurent à Naplouse, l'ancienne Sichem.

La Judée cessant d'être cultivée, a pris un aspect désert et sauvage. Pendant les grandes conquêtes des Arabes, elle est tombée entre les mains des Musulmans. En vain, dans le moyen âge, les princes chrétiens se sont-ils plusieurs fois unis

pour la leur enlever ; en vain les Français se sont-ils signalés dans ces croisades par des prodiges de valeur. Si les croisés eurent d'abord quelque avantage, s'ils s'emparèrent de Jérusalem, et s'ils la possédèrent un certain temps, désunis entre eux et mal disciplinés, ils furent ensuite obligés de céder aux armes des Sarrasins ; et c'est des mains de ces Arabes que toute la Judée est passée en celle des Turcs qui la possèdent encore, et qui y font essuyer les avanies les plus humiliantes aux chrétiens et aux juifs.

Jérusalem, tant de fois saccagée, n'offre guère aujourd'hui que des ruines et de tristes masures. Située dans une contrée aride et rocailleuse, elle occupe deux éminences, ce qui rend cette cité inégale et montueuse ; quoique construites en pierres de taille, les maisons et les boutiques ont un air misérable. Le quartier des juifs est d'accord avec cet aspect affligeant. Un aga turc gouverne la ville. Il y a un bazar et des mosquées.

C'est dans la partie la plus haute qu'est situé le couvent catholique de la Terre-Sainte. On descend de là à l'église du Saint-Sépulcre, édifice irrégulier, surmonté d'un dôme, et dans lequel depuis une suite de siècles, les chrétiens des diverses communions viennent vénérer la place où, selon la tradition, Jésus-Christ fut enseveli. C'est une petite chapelle en marbre, éclairée par des lampes

d'argent, et renfermant un autel très-simple. Les Turcs se font payer des pèlerins la permission d'y faire leurs dévotions; la garde du Saint-Sépulcre a été long-temps entre les mains des catholiques romains; mais les Grecs, ayant obtenu plus de crédit auprès des Turcs, se la sont fait accorder. Les Arméniens y prétendent également; aussi y a-t-il quelquefois des différends entre les religieux des trois communions. On voyait encore, il n'y a pas long-temps, dans l'église du Saint-Sépulcre, les tombeaux de Godefroy de Bouillon et de son frère Baudouin. Une construction mauresque à Jérusalem passe pour la maison de Pilate. Les premiers chrétiens avaient érigé des églises en plusieurs endroits, remarquables par quelques circonstances de la passion de Jésus-Christ; elles sont presque toutes tombées en ruines, ainsi que l'hôpital bâti par l'impératrice Hélène, et tous les monumens élevés par la piété des chrétiens. Des palmiers et des aloès dominent sur les édifices délabrés; les ronces du figuier d'Inde les recouvrent.

Jérusalem est entourée de murs flanqués de tours; elle n'occupe plus entièrement son ancien emplacement. Le mont Sion, sur lequel était bâti le temple de Salomon, est maintenant hors de la ville, et le mont Calvaire a été compris dans son enceinte. Sur le lieu où était le temple de Sa-

lomon, les Turcs ont élevé une mosquée, où il est défendu aux chrétiens d'entrer sous peine de la vie. On sait néanmoins par quelques curieux, qui y ont pénétré, qu'elle ne renferme rien de remarquable. Jérusalem a une population d'environ 25 mille âmes. Aux environs on trouve les sépulcres des anciennes générations qui ont habité la capitale de la Judée. Ils sont pratiqués dans les rochers, qu'on a percés à cet effet de nombreuses cavernes : la vallée de Josaphat en renferme un grand nombre. En sortant par la porte d'Ephraïm, on arrive aux rochers où ont été creusées les tombes des rois et des juges d'Israël. Ces cavernes, très-basses, sont maintenant vides.

J'allai voir Bethléem, où les Arméniens ont une église bâtie par Hélène ; dans une église souterraine on montre le lieu où, suivant une ancienne tradition, était la crèche auprès de laquelle Jésus-Christ vint au monde. Le couvent de Bethléem est presque entièrement fermé au dehors, pour le mettre à l'abri des insultes des Turcs et des Arabes. Les maisons de cette ville ont une forme carrée, comme dans d'autres villes de la Syrie.

Je visitai le Jourdain et la mer Morte, lac d'eau amère et bitumineuse qui, après un tremblement de terre, a remplacé des villes assises autrefois dans ce lieu. Les bords de la mer Morte sont un désert, où l'on ne voit végéter que des arbustes à baume.

Cette contrée étant infestée par les Arabes Bédouins, je n'y pus faire un plus long séjour, et je gagnai la ville de Damas, où je trouvai déjà la caravane formée. J'avais appris assez d'arabe, pour me faire passer pour un Arabe d'Afrique, et comme je ne faisais point de dépenses, j'échappais aux recherches indiscrètes des curieux.

Damas, grande ville de 100 mille âmes, bâtie au pied des monts Liban, est le siége d'un pacha, et le centre d'un grand commerce. On s'en aperçoit au luxe qui y règne. Les maisons sont ornées à l'intérieur avec beaucoup de recherche. Les boutiques présentent des marchandises précieuses, surtout dans la grande rue; les cafés, les mosquées, les caravanserais ont un aspect imposant. Quoique ses fabriques ne soient plus aussi florissantes qu'à l'époque des califes, elles fournissent encore des armes, du savon, des étoffes de coton et soie, des ouvrages d'ébénisterie incrustés d'ivoire et de nacre de perle. Ce sont surtout les caravanes de la Mecque qui entretiennent le commerce de cette ville. Pour leur sûreté, le pacha traite avec les chefs des principales tribus arabes; les grandes caravanes ne sont pas d'ailleurs faciles à attaquer. Quand les pèlerins et les marchands furent prêts, et eurent fait leurs provisions de riz, millet et dattes, et rempli leurs outres, notre convoi se mit en route. J'avais

acheté un chameau : le pas rude et pesant de ces animaux fatigue beaucoup jusqu'à ce que l'on y soit habitué ; leur allure est fort lente, et quoiqu'ils marchent environ treize heures de suite, ils ne font guère plus de neuf à dix lieues par jour. On les habitue à s'agenouiller pour recevoir leur charge, avec laquelle ils se couchent pendant le voyage. Aucune bête de charge n'est plus aisée à nourrir ; et leur pâture ne consiste souvent qu'en feuilles sèches et brûlées qu'ils trouvent sur les buissons, ou bien on leur fait avaler une boule de pâte qu'ils ruminent toute la journée. Ils peuvent se passer quelques jours de boire : ils sentent de loin les puits des déserts, et s'y dirigent d'eux-mêmes. Le chameau est naturellement doux et patient, et porte jusqu'à un mille pesant ; il est en outre très-utile aux Arabes des déserts. On mange sa chair ; de sa peau on fait des outres, des sacs et des semelles ; son poil sert à faire des tapis, et des sacs grossiers ; sa fiente séchée tient lieu de combustible, son urine même a son emploi ; les Arabes s'en servent pour se laver la tête ; ils prétendent que cet usage est salubre ; dans un pays où l'eau est si rare, il ne faut pas s'étonner de cette espèce de propreté. Les chameaux connus sous le nom de dromadaires, plus légers que les autres, servent plus particulièrement de montures. Chaque voyageur avait ses outres qu'il

remplissait aux puits où nous nous arrêtions. Ce n'était pas quelquefois sans de vives altercations qu'on parvenait à assouvir une soif brûlante ; les plus forts de la caravane s'empressaient d'abord de faire leurs provisions, et lorsque les pauvres pèlerins qui n'avaient pas de valets approchaient avec leurs outres, il restait à peine assez d'eau pour eux tous. Nous ne tardâmes pas à entrer dans le grand désert de cette presqu'île, qui s'étend, sous le nom d'Arabie, entre le golfe Persique et la mer Rouge. On campait tous les soirs auprès de quelque puits, ou à l'abri d'un rocher, ou dans une de ces vallées ou terrains fertiles que l'on trouve çà et là dans le désert, et où la végétation alimentée par quelque source, est généralement très-belle ; mais ces endroits sont rares, et l'on voyage long-temps sans en rencontrer. Lorsqu'on peut tuer quelque gazelle, une antelope ou des lièvres, c'est un régal pour le voyageur. Les chameaux qui succombent aux fatigues du voyage, sont dépecés aussitôt par les plus pauvres de la caravane, qui mangent avidement leur chair, surtout celle des jeunes.

Les chakals, les hyènes et d'autres animaux sauvages se montrent quelquefois dans le lointain ; mais ils n'osent approcher. Le soir on entend les mugissemens des lions dans le désert, lorsque la caravane groupée, non loin des feux

de fiente séchée ou de buissons arides, à l'aide desquels on fait le café, écoute les contes arabes des chameliers, ou des voyageurs. Il y a dans les déserts aussi des chats et des ânes sauvages, des lézards et autres reptiles.

Je regrettai de ne pouvoir visiter les ruines de Palmyre, que nous laissâmes dans le désert sur notre gauche, et qui, à ce qu'on assure, conservent encore de beaux restes de l'ancienne résidence de la reine Zénobie.

Après avoir employé, à traverser le désert, une quinzaine de jours, pendant lesquels le ciel ne s'était pas couvert d'un seul nuage, nous approchâmes des montagnes qui courent dans une direction parallèle à la mer Rouge, et dont la base est moins aride, et moins déserte que les sables d'où nous sortions. On voit croître, outre la coloquinte et l'arbuste à gomme, le tamarinier à manne, le laurier-rose et le câprier. Nous passâmes sur le territoire de plusieurs tribus arabes, auxquelles il fallut payer un tribut; quelques-unes nous louèrent des guides, pour nous protéger.

Nous arrivâmes enfin, après un voyage très-fatigant, et privés de toutes les aises auxquelles on est habitué en Europe, à la ville de Médine, dont la belle mosquée, soutenue par un grand nombre de colonnes de marbre, de jaspe et de

porphyre, renferme dans une chapelle le tombeau de Mahomet, qu'éclairent jour et nuit une foule de lampes. C'est de sa fuite de Médine que les sectateurs de Mahomet datent leur ère. Médine, protégée par une forteresse, est à quelque distance de la mer Rouge; c'est Yambo qui lui sert de port. Le terrain aux environs de Médine contient de la lave poreuse, qui a dû provenir de quelque volcan du pays. Entre Médine et la Mecque le trajet est moins pénible. La dernière est le but du pèlerinage de tous les musulmans; c'est-là leur véritable ville sainte. Il paraît que long-temps avant le mahométisme, ce temple de la Mecque était l'objet de la vénération des Arabes, à cause d'une pierre noire qu'on prétend être tombée du ciel; peut-être n'est-ce qu'une aérolithe, comme il en est tombé quelquefois en France et ailleurs. En approchant de la Mecque les pèlerins font la cérémonie de l'*Ehram*, en se tondant la tête, en faisant des ablutions, en s'enveloppant le corps de deux étoffes, pour tout vêtement, et en récitant d'anciennes prières.

Le temple de la Mecque, appelé *el Haram*, est un grand carré de 300 pieds de long sur 200 de large, entouré d'une colonnade en marbre, et renfermant 5 à 6 édifices; celui du milieu contient la *kaba* ou la pierre noire. Chaque pèlerin fait sept fois le tour de la kaba, et baise la pierre; ce qui

ne se fait pas sans danger. Qu'on se figure des milliers d'hommes de toutes les couleurs et de tous les climats ; des Turcs, des Arabes, des Persans, des Maures, des Nègres, des Malais, etc., qui courent autour de l'édifice, et se pressent devant la pierre, au risque de s'étouffer les uns les autres. Ils ont fait des centaines de lieues pour baiser la kaba ; ils périraient plutôt que de quitter la Mecque sans avoir fait cet acte de dévotion.

On court ensuite à une chapelle située à une bonne lieue de la Mecque, puis on revient faire sept fois le tour de la ville. On se rend en outre à la montagne d'Arafal, pour réciter des prières, et ramasser sept pierres, afin de tuer Satan s'il se présentait. Après tous ces actes de dévotion musulmane, on se régale, on se réjouit; les pauvres profitent de la libéralité des riches.

Outre la triple colonnade et sa pierre noire, la mosquée de la Mecque n'a rien de remarquable que sa porte d'argent massif, et de riches étoffes dont elle est décorée, et que l'on renouvelle tous les ans. C'est le grand sultan qui les fournit. A cent pas de la kaba, et toujours dans la même enceinte, il y a un puits dont les Arabes boivent l'eau avec vénération, prétendant que c'est la même qu'Agar aperçut dans le désert, après qu'Abraham l'eut renvoyée de sa maison avec son fils Ismaël.

La ville de la Mecque a été le berceau de Mahomet. Le pèlerinage à cette ville réputée sainte, est, pour ainsi dire, d'obligation pour tous les mahométans. Ils doivent le faire au moins une fois dans leur vie. Aussi tous les ans il arrive plusieurs grandes caravanes de la Turquie, de la Perse, de l'Inde, du Caire, etc. Elles viennent ordinairement vers la fin du rhamadan ou carême des musulmans.

Un chrétien qu'on découvrirait à la Mecque, serait mis à mort; cependant plusieurs s'y sont introduits sous le costume oriental.

La Mecque est située entre des montagnes granitiques qui s'élèvent derrière la ville en forme d'amphithéâtre. Elle a de beaux édifices, surtout des caravanserais.

Je ne restai qu'un jour à la Mecque pour ne pas m'exposer au danger d'être découvert, et je me rendis au port de Giddah, sur la mer Rouge: entre ces deux villes la route est tellement fréquentée à cause des pèlerinages, qu'on y trouve même plusieurs cafés. Tout ce pays a été, dans les derniers temps, occupé par les Wéchabites ou Wahabis, peuple arabe qui a acquis une grande puissance. Mais les Turcs ont repris Médine et la Mecque, ainsi que d'autres villes de l'Arabie. La Mecque est gouvernée par un chérif, qui exerce son autorité sur tout le territoire d'alentour.

Quoique je pusse acheter du café à Giddah, où l'on en fait un grand commerce, et où les pèlerins apportent beaucoup de marchandises de leurs divers pays, je préférai me rendre à Moka même, pour l'acheter à meilleur marché. Je m'embarquai donc sur un des bâtimens qui avaient transporté des musulmans allant à la Mecque. Pendant neuf mois de l'année, les vents, dans la mer Rouge, soufflent du midi : dans les trois autres mois ils sont variables.

La côte de l'Arabie est parsemée de petites îles entremêlées d'une foule de récifs. Je débarquai au bout de dix jours à Moka, port situé dans l'Yémen, belle province qui fait partie de l'Arabie heureuse. La ville est assez considérable, et l'on y compte environ 10 mille habitans : son port est resserré par deux langues de terre qui se rapprochent en forme de croissant, et sur lesquelles on a bâti des forts. Entre les bâtimens qui la décorent, on remarque le palais du gouverneur; ce qui enrichit cette ville, c'est son grand commerce de café qui passe pour le meilleur du monde. Ce n'est pas qu'il en croisse aux environs de cette ville, ils sont trop stériles, et rien n'est plus triste que cette campagne; mais on donne le nom de moka à tout le café de l'Arabie qui se transporte dans ce port ou dans celui de Bételfaky, pour y être embarqué. Le commerce de cette denrée est, à Moka, en grande partie, entre

les mains des Banians de Guzurate, qui ont établi des maisons en Arabie.

Le café ne croît en Arabie que dans l'Yémen. Il y pleut abondamment depuis novembre jusqu'en mars, et les vallées, bien arrosées, y sont d'une grande fertilité ; aussi y voit-on croître divers fruits de l'Inde, surtout la mangue. L'arbre qui produit le café s'élève depuis six jusqu'à douze pieds ; son écorce est blanchâtre, et un peu raboteuse, et sa feuille, d'un vert foncé, approche de celle du citronnier. Sa fleur est blanche, partagéeen cinq parties comme celle du jasmin, et d'une odeur agréable ; un petit fruit, qui, d'abord très-vert, rougit en mûrissant, succède à la fleur : il atteint à peu près la grosseur d'une cerise, et il est bon à manger; au lieu de noyau il renferme la fève ou graine du café qui durcit peu à peu, et qui, étant dépouillé de son enveloppe lors de sa maturité, se partage ordinairement en deux moitiés : on en fait chaque année deux récoltes, celle du mois de mai est la plus abondante et la plus estimée. Cette production rapporte à l'Arabie des sommes immenses ; on a calculé qu'il s'en exporte tous les ans plus d'un demi-million de quintaux.

Indépendamment du café, l'Arabie heureuse produit encore une quantité de choses précieuses, comme la myrrhe, qui découle par incision d'un

arbre épineux, le baume, qui distille des branches d'un autre arbre connu sous le nom de baume de la Mecque, l'encens et d'autres parfums, la gomme, l'ambre gris, l'aloès et des pierreries; on y trouve aussi dans le sable des rivières de l'or en grains que les torrens charrient des montagnes, d'où l'on peut conclure qu'il y a des mines de ce métal. C'était dans cette partie de l'Arabie que régnait autrefois la reine de Saba, et les magnifiques présens qu'elle fit à Salomon prouvent assez quelle était dès lors la richesse de ce pays; il abonde d'ailleurs en tous les genres d'alimens, en riz, en blé, en fruits et en légumes qui ne le cèdent en rien à ceux de l'Europe.

L'Yémen est gouverné aujourd'hui par un prince ou iman, qui réside à Sana, grande ville qui passe pour la plus belle de l'Arabie.

Je m'informai de la vérité de ce que j'avais entendu quelquefois des races nobles de chevaux arabes. J'appris qu'en effet il y a dans l'Arabie des races de chevaux que l'on regarde comme nobles, et dont on conserve soigneusement les généalogies. Ils viennent du district de Nédéhed : il y en a que l'on regarde comme la postérité des cinq jumens de Mahomet. Ceux-là sont les plus estimés et les plus rares; il n'y a, dit-on, que cinq familles de cette espèce. On a soin d'inscrire chaque animal qui vient de naître dans ces familles archinobles.

Les autres chevaux nobles se paient cher, mais ils ne sont pas aussi rares, ni aussi vénérés. Le cheval est en général l'animal favori de l'Arabe. Il supporte avec le cavalier, les fatigues et les privations, et il est traité de son maître comme une espèce d'ami.

Après avoir fait mes achats de café, je réfléchis sur le parti que j'avais à prendre pour me rendre en Europe ; je me trouvai près de l'entrée de la mer Rouge ou détroit de Bab-el-Mandeb. Cette mer se prolonge, comme on sait, vers le nord, entre l'Afrique et l'Arabie, et forme à son extrémité deux golfes séparés, dont l'un s'enfonce directement au nord dans cette partie de l'Arabie que l'on nomme l'Arabie pétrée ; pays sec et aride, rempli de sables brûlans et de montagnes stériles : on y trouve les ruines colossales de la ville de Pétra, qui était, sous le règne de l'empereur Auguste, la capitale de la province et la résidence d'un prince. Auprès de la montagne d'Aaron on voit des ruines plus belles encore de palais et de théâtres, qui ont dû appartenir à une grande ville.

L'autre golfe, à l'ouest du premier, et séparé de celui-ci par une presqu'île sur laquelle s'élève le mont Sinaï, s'avance plus dans les terres, et n'est séparé de la Méditerranée que par une langue de terre, connue sous le nom d'isthme de Suez, et joignant l'Asie à l'Afrique. La petite ville de Suez

est située à l'extrémité de ce golfe. Je pouvais m'y rendre, et faire transporter mes ballots sur l'isthme, afin de les embarquer dans un port d'Egypte pour Marseille. C'était la voie la plus courte; mais il n'y avait point à Moka de navire en charge pour Suez, où les gros bâtimens ne se rendent guère, parce que la mer n'y est pas assez profonde. Une seconde voie était celle de l'Océan : je pouvais faire le tour de l'Afrique, et revenir dans ma patrie par la mer Atlantique. C'était un voyage bien long et très-coûteux : il fallait attendre d'ailleurs, pour l'entreprendre, le changement de la mousson. Il y avait dans le port de Moka un bâtiment de Suakem, qui allait retourner en Nubie : j'appris que des caravanes se rendaient fréquemment de Suakem au Nil, et que je pourrais très-aisément parvenir par cette voie à la Méditerranée. Je pris donc le parti de m'embarquer pour Suakem. Je saluai en partant la côte de l'Asie, et bientôt j'aperçus celle de l'Afrique.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

PRÉFACE . . . . . page v

LIVRE PREMIER.

L'EUROPE.

CHAP. Ier. —Voyage à Paris. —Détails sur cette capitale. — Résumé des événemens historiques qui ont eu lieu à Paris 1

CHAP. II. — Le port de Rochefort. — Embarquement. — Prise d'un bâtiment. — Arrivée en Angleterre. — Dublin. — Londres. — Édimbourg. — Pays-Bas. — Amsterdam. — Bruxelles. — Retour en France . . 25

CHAP. III. — Nouvelle excursion sur mer. — Rouen, le Havre. — La mer du Nord, la Norwège, Christiansand, Christiania, la Suède, Gothenbourg, Stockholm. Le Danemarck, le Sund, Copenhague, Berghen. — Islande, ses sources chaudes et ses volcans; le Groënland. — Retour en France, Brest. — Le Portugal, Lisbonne. — Espagne, Cadix, Séville, Madrid, Barcelone, Saragosse, Pampelune. — Bayonne, Bordeaux 66

CHAP. IV. — Départ pour l'Italie. — Périgueux, Cler-

mont, Mâcon, Besançon. — Suisse, Bâle, Berne, Genève. — Passage du mont Saint-Bernard. — Savoie, Chambéry. — Piémont, Turin. — Milan, Pavie, Vérone, Bologne, Florence. — Rome. — Marais Pontins. — Naples. — Sicile. — Messine. — Palerme. . . . . page 111

CHAP. V. — Départ de Malte. — Corfou, Céphalonie, Xante, Cythère, Candie. — La Morée. Hydriotes, Athènes. — La Thessalie. — Thermopyles. Macédoine, Salonique. — Constantinople, Andrinople, Bender. — La Crimée, Caffa, Odessa. — La Moldavie. Jassy. — La Valachie. Bucharest, Widdin. Belgrade. — La Bosnie. — La Hongrie. Bude, Pest, Presbourg. — L'Autriche. Vienne. — Moravie. Brunn. — Bohême. Prague, Adersbach, Carlsbad . . 147

CHAP. VI. — L'Allemagne. Saxe, Freiberg, Dresde, Leipsick, Weimar. — La Bavière. Munich, Augsbourg. — Le Wurtemberg. Stuttgard ; Bade, Carlsruhe. — Strasbourg, Nancy, Metz, Trèves. — Mayence. Excursion sur le Rhin, Bonn, Cologne, Aix-la-Chapelle ; Francfort, Hesse. — Hanovre. Hambourg, Brême, Postdam, Berlin. — La Prusse. Kœnigsberg. — La Pologne. Varsovie, Cracovie, Grodno. — La Lithuanie. — La Courlande. — La Livonie. Riga. — La Russie. Pétersbourg, Cronstadt. — La Finlande. — Abo, Archangel. — Les Lapons. Tornéa. — Nouvelle-Zemble 176

CHAP. VII. — Tver. — Moscou. — Vladimir. — Bas-Novogorod, Kalouga, Toula, Smolensk. — Départ de la Russie, et embarquement sur le Volga. — Kasan, Astrakan. — Départ pour la Sibérie 213

LIVRE SECOND.

L'ASIE.

CHAP. Ier. — Kirguises. Orenbourg. — Peuple baskir. — Sibérie. Tobolsk. — Les Ostiaks. — Mines de Bérésof. — Samoïèdes, Télioutes, Kalmouks. — Irkoutsk. — Le lac Baïkal. — Jakoutsk. — Okhotsk. — Le Kamtchatka. — Iles Aléoutes. — Départ pour le Japon . . . . . page 224

CHAP. II. — Iles Kouriles. Saghalien. — Ile Jeso. — Port de Nangasacki. — Productions du Japon. — Mœurs des Japonais. — Presqu'île de la Corée. — Peuple mantchou. — Empire de la Chine. Pékin, Nankin, île de Soufre, îles Lieukieu, port de Canton 245

CHAP. III. — Hainan. — Presqu'île orientale de l'Inde. — La Cochinchine. Siam, Camboge, Pégu et Ava, Aracan. — Presqu'île de Malaca. — L'île de Bornéo. — Iles Philippines. — Manille. — Iles Moluques. — Épices de ces îles. — Célèbes. — Iles de la Sonde. — Java. — Ville de Batavia. — Sumatra. — Les îles Nicobar. — L'île Ceylan. — La côte de Coromandel. — Séjour à Pondichéry. — Caractère, mœurs et religion des Indous. — Climat et productions de l'Indostan. — Madras. — Mysore. — Ville de Seringapatam. — Côte de Malabar. — Mœurs des Naïrs. — Goa, Mahrattes. — Iles Maldives. — Cochin, Travancore. — Pagode de Chalembron 273

CHAP. IV. — États du Nizam. — Golconde. — Beauté du climat de la zone torride. — Pagode de Jaggernath. — Calcutta. — Le Gange. — Monts Himmala. — Voyage à travers l'Indostan. — Aventure du palanquin. — Fêtes des Indous. — Bombay. — Grottes sacrées d'Éléphanta et de Salsette. — Surate. — Hôpital des animaux. — Bananier du Nerbudda. — Les Parsis ou Guèbres. — Baroche. — Cambaye, presqu'île de Guzurate. — Végétation des campagnes du Mogol. — Agra. — Delhy. — Ancienne magnificence de la cour du Grand-Mogol. — Cachemire. — Fabrication des schalls. — Le Thibet. — Le Lamaïsme. — Sources du Gange. — Pèlerinage et foire de Herdouar . . . . . page 328

CHAP. V. — Voyage en Perse. — Les Afghans. — Péchawer, résidence du roi de Caboul. — Petite et grande Bukharie. — Guèbres et Juifs en Perse. — Climat et productions de la Perse. — Hérat, ville du Khorasan. — Téhéran, résidence du roi de Perse. — Casbin. — Tauris. — Le mont Ararat en Arménie. — Monumens et édifices d'Ispahan. — Ville de Yezd. — Chiras. — Curiosité naturelle d'un lac où il se forme du marbre transparent. — Ruines de l'antique Persépolis. — Port de Bender-Aboucher. — Traversée du golfe Persique. — Arrivée à Bassora. — Arabes des déserts; leurs mœurs et usages. — Bagdad; commerce de cette ville. — Restes de l'ancienne Babylone. — Pillage d'une caravane par les Arabes 359

CHAP. VI. Alep en Syrie. — Productions de la Syrie. — L'Asie mineure. — Smyrne. — Ile de Chypre. — Antioche. — Les Maronites et les Druses. —

Saint-Jean-d'Acre. — La Palestine. — Jérusalem. — Les Juifs. — Bethléem. — Le Jourdain. — La mer Morte. — Utilité du chameau dans les déserts. — Voyage dans les sables de l'Arabie. — Médine. — La Mecque. — Pratiques de dévotion des pèlerins musulmans au temple de la Kaba. — Moka. — Le Cafier. — Chevaux arabes de race noble. — L'Arabie Pétrée . . . . . page 392

FIN DE LA TABLE.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE
I

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 01471306 0